



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

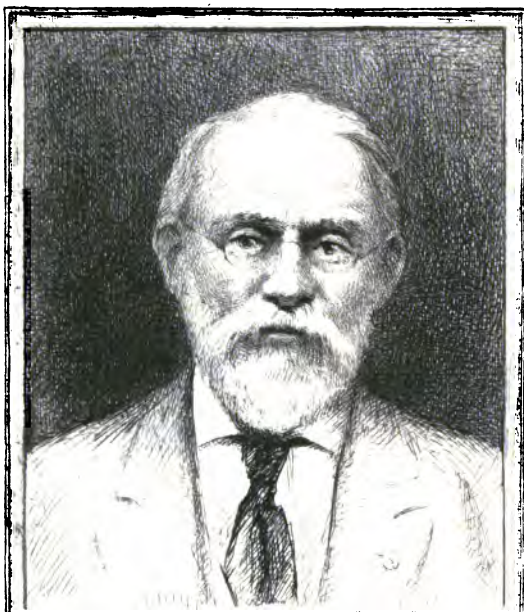
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



SILAS WRIGHT DUNNING  
BEQUEST  
UNIVERSITY OF MICHIGAN  
GENERAL LIBRARY





100  
miles  
3

#C  
611  
V464  
S8



**BULLETIN**  
**DE LA**  
**SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE**  
**SCIENTIFIQUE & LITTÉRAIRE**  
**DU**  
**VENDOMOIS**





**BULLETIN**  
DE LA  
**SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE**  
= SCIENTIFIQUE & LITTÉRAIRE  
DU  
**VENDOMOIS**, *Vendôme*

—  
TOME XV

1876



**VENDÔME**

TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE LEMERCIER ET FILS

1876

100

Dunning  
Nijhoff  
4-1127  
13603

# SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

SCIENTIFIQUE & LITTÉRAIRE

DU

## VENDOMOIS

---

15<sup>e</sup> ANNÉE — 1<sup>er</sup> TRIMESTRE

JANVIER 1876

---

La Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois, s'est réunie en assemblée générale le jeudi 13 janvier 1876, à deux heures, dans la grande salle du Musée.

Etaient présents au Bureau :

MM. Nouel, président; Launay, secrétaire adjoint; de Maricourt, conservateur; G. de Trémault, trésorier; Ch. Bouchet, bibliothécaire-archiviste; A. de Trémault,

Et MM. de Bodard; l'abbé Bourgogne, d'Azé; Ch. Chautard; Cornu, procureur; Dehargne; Deniau-Cadiou; de Déservillers; Fleuret, sous-préfet; l'abbé Maillet; Louis Martellière;

l'abbé Monsabré, curé de la Madeleine; Rigollot, professeur au Lycée; de Rochambeau; Roger; de La Taille, substitut; Thillier; de Valabrègue Auguste.

M. Nouel, Président, déclare la séance ouverte.

M. le Secrétaire fait connaître les noms des membres nouveaux admis par le Bureau depuis la séance du 14 octobre 1875; ce sont :

MM. CHANTEAUD, pharmacien ;  
VIVET, instituteur à Villerable ;  
BUFFEREAU Louis ;  
DELAUNAY, négociant à Vendôme ;  
LAURAND, juge ;  
MALARDIER, juge de paix à Montoire ;  
RIGOLLOT, professeur au Lycée ;  
DE VALABRÈGUE Auguste ;  
BOUÉ, notaire à Villiers ;  
DE LA TAILLE, substitut.

M. le Président invite M. le Trésorier à présenter les comptes de la Société.

#### COMPTES DE L'ANNÉE 1875.

##### RECETTES ORDINAIRES.

|                                                          |                     |
|----------------------------------------------------------|---------------------|
| Avoir en caisse au 1 <sup>er</sup> janvier 1875. . . . . | 566 <sup>f</sup> 09 |
| Produit des cotisations antérieures à 1875 . . . . .     | 595 »               |
| Produit des cotisations de 1875. . . . .                 | 720 »               |
| Produit des diplômes . . . . .                           | 4 »                 |
| Vente du Bulletin . . . . .                              | 122 50              |
| <i>Total des Recettes ordinaires. . . . .</i>            | <u>2007 59</u>      |

RECETTES . EXTRAORDINAIRES.

|                                                    |            |          |
|----------------------------------------------------|------------|----------|
| Subvention du Ministre des Beaux- Arts. . . . .    | 300        | »        |
| Id. de la Ville de Vendôme . . . . .               | 300        | »        |
| Id. du département . . . . .                       | 300        | »        |
| Vente de l' <i>Histoire de la Mobile</i> . . . . . | 20         | »        |
| <i>Total des Recettes extraordinaires.</i> . . . . | <u>920</u> | <u>»</u> |

|                                    |             |           |
|------------------------------------|-------------|-----------|
| Recettes ordinaires . . . . .      | 2007        | 59        |
| Recettes extraordinaires . . . . . | 920         | »         |
| TOTAL des Recettes. . . . .        | <u>2927</u> | <u>59</u> |

DÉPENSES ORDINAIRES.

|                                                        |             |           |
|--------------------------------------------------------|-------------|-----------|
| Frais d'administration . . . . .                       | 330         | 10        |
| Entretien du Musée . . . . .                           | 256         | 30        |
| Fouilles et recherches . . . . .                       | 54          | »         |
| Impression et Brochage du Bulletin . . . . .           | 1478        | 48        |
| Bibliothèque (abonnements, achats, reliures) . . . . . | 109         | 35        |
| <i>Total des Dépenses ordinaires.</i> . . . .          | <u>2228</u> | <u>21</u> |

DÉPENSES EXTRAORDINAIRES.

|                                                    |            |           |
|----------------------------------------------------|------------|-----------|
| Dépenses imprévues. . . . .                        | 362        | 45        |
| <i>Total des Dépenses extraordinaires.</i> . . . . | <u>362</u> | <u>45</u> |

|                                    |             |           |
|------------------------------------|-------------|-----------|
| Dépenses ordinaires . . . . .      | 2228        | 21        |
| Dépenses extraordinaires . . . . . | 362         | 45        |
| TOTAL des Dépenses. . . . .        | <u>2590</u> | <u>66</u> |

**BALANCE**

|                                          |      |    |
|------------------------------------------|------|----|
| Recettes . . . . .                       | 2927 | 59 |
| Dépenses. . . . .                        | 2590 | 66 |
| Reste en caisse au 31 décembre 1875. . . | 336  | 93 |

**BUDGET DE 1876.**

**1<sup>re</sup> Section**

|                                                       |      |    |
|-------------------------------------------------------|------|----|
| Reliquat du compte de l'exercice 1875 . . . .         | 336  | 93 |
| Cotisations arriérées . . . . .                       | 1265 | »  |
| Subvention du Conseil général à recevoir pr 1875. . . | 300  | »  |
| Total des Recettes à recouvrer. . .                   | 1901 | 93 |

*Dépenses à payer sur 1875.*

|                                                        |     |   |
|--------------------------------------------------------|-----|---|
| Frais du Bulletin (4 <sup>e</sup> Trimestre) . . . . . | 360 | » |
| Reliquat sur l'entretien du Musée . . . . .            | 200 | » |
| Total des Dépenses à payer. . .                        | 560 | » |

|                                                          |      |    |
|----------------------------------------------------------|------|----|
| Recettes à recouvrer. . .                                | 1901 | 93 |
| Dépenses à payer. . .                                    | 560  | »  |
| Excédant des Recettes de la 1 <sup>re</sup> section. . . | 1341 | 93 |

**2<sup>e</sup> Section**

*Recettes ordinaires.*

|                                                             |      |    |
|-------------------------------------------------------------|------|----|
| Excédant des Recettes de la 1 <sup>re</sup> section . . . . | 1341 | 93 |
| Cotisations de 1876 et Produit des diplômes . .             | 1500 | »  |
| Subvention de la ville de Vendôme pour le Musée. . .        | 300  | »  |
| Total des Recettes ordinaires. . .                          | 3141 | 93 |

*Recettes extraordinaires.*

|                                                            |     |   |
|------------------------------------------------------------|-----|---|
| Subvention du Conseil général . . . . .                    | 300 | » |
| Subvention du Ministre des Beaux-Arts . . . . .            | 300 | » |
| Recettes éventuelles (Vente du Bulletin et dons) . . . . . | 500 | » |

|                                     |      |   |
|-------------------------------------|------|---|
| Total des Recettes extraordinaires. | 1100 | » |
|-------------------------------------|------|---|

|                               |      |    |
|-------------------------------|------|----|
| Recettes ordinaires . . . . . | 3141 | 93 |
|-------------------------------|------|----|

|                                    |      |   |
|------------------------------------|------|---|
| Recettes extraordinaires . . . . . | 1100 | » |
|------------------------------------|------|---|

|                                      |      |    |
|--------------------------------------|------|----|
| TOTAL général des RECETTES . . . . . | 4241 | 93 |
|--------------------------------------|------|----|

*Dépenses ordinaires.*

|                                              |      |   |
|----------------------------------------------|------|---|
| Frais d'administration . . . . .             | 300  | » |
| Entretien du Musée. . . . .                  | 400  | » |
| Fouilles et recherches . . . . .             | 200  | » |
| Bibliothèque (Abonnements, achats) . . . . . | 150  | » |
| Impression du Bulletin et brochage . . . . . | 1500 | » |

|                                |      |   |
|--------------------------------|------|---|
| Total des Dépenses ordinaires. | 2550 | » |
|--------------------------------|------|---|

*Dépenses extraordinaires.*

|                              |     |   |
|------------------------------|-----|---|
| Dépenses imprévues . . . . . | 200 | » |
|------------------------------|-----|---|

|                                     |     |   |
|-------------------------------------|-----|---|
| Total des dépenses extraordinaires. | 200 | » |
|-------------------------------------|-----|---|

|                               |      |   |
|-------------------------------|------|---|
| Dépenses ordinaires . . . . . | 2550 | » |
|-------------------------------|------|---|

|                                   |     |   |
|-----------------------------------|-----|---|
| Dépenses extraordinaires. . . . . | 200 | » |
|-----------------------------------|-----|---|

|                             |      |   |
|-----------------------------|------|---|
| TOTAL général des DÉPENSES. | 2750 | » |
|-----------------------------|------|---|

**BALANCE**

|                    |      |    |
|--------------------|------|----|
| Recettes . . . . . | 4241 | 93 |
|--------------------|------|----|

|                    |      |   |
|--------------------|------|---|
| Dépenses . . . . . | 2750 | » |
|--------------------|------|---|

|                                                  |      |    |
|--------------------------------------------------|------|----|
| EXCÉDANT des Recettes du Budget de 1876. . . . . | 1491 | 93 |
|--------------------------------------------------|------|----|

La Société approuve les comptes de M. le Trésorier, et lui donne quittance définitive de sa gestion.

Le budget de 1876 est voté à l'unanimité.

---

**Membres décédés en 1875.**

**MM.** de Ménibus, commandant de place à Briançon ;  
Grisson de La Ville-aux-Clercs, à Bayonne ;  
Le marquis de Brantes, château du Fresne.

. *Nombre des Membres de la Société* . . . 300

---



M. le Président donne la parole à M. le Conservateur.

## OBJETS OFFERTS OU ACQUIS

depuis la séance du 14 octobre 1875.

### I. — ART & ANTIQUITÉS.

NOUS AVONS REÇU :

De M. MARTELLIÈRE, juge d'instruction à Pithiviers :

Deux CARREAUX EN FAIENCE émaillée (restaurés), probablement du commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, représentant les armes et le chiffre des Rochechouart-Sully. Proviennent de Montigny, près Pithiviers.

De M. GAZON :

Un fragment de HACHE POLIE, en silex rouge et craquelé par le feu. Provient de Tournon-Saint-Martin (Indre).

Par ACQUISITION, par l'entremise de M. GIRARD, concierge du Musée :

Un lot de SILEX provenant de Villersable.

Quatre haches sont remarquables à différents titres. Deux d'entre elles ne sont polies qu'au tranchant, type assez commun partout, mais qui n'était pas encore représenté au Musée. C'est la transition naturelle entre la hache simplement dégrossie, si commune dans le Vendômois, et la hache complètement polie, de forme identique. — La troisième, après avoir été brisée, a été rétrécie sur les bords par des retouches multipliées, évidemment pour pouvoir être emmanchée de nouveau. Parmi les nombreux modes d'utilisation des fragments de haches brisées accidentellement, celui-ci paraît être assez rare. Je n'en connais qu'un seul exemple, que je possède. — La quatrième enfin, malheureusement brisée, est charmante de forme et de matière.

C'est une roche blanche, translucide, qui me paraît être de la fibrolithe.

L. DE M.

## II. — NUMISMATIQUE.

De M. TREUMEAU, boucher au Grand-Faubourg :

Un jeton en cuivre. D'un côté, la tête de Louis XIV; de l'autre, un arbre, dont les branches élaguées sont à terre avec l'inscription *utile damnum*. En dessous : parties casuelles, 1696. C'est un jeton de compte de la chambre des parties casuelles. L'inscription *utile damnum* fait allusion à l'ordre et à l'économie qu'il est bon d'apporter dans le bureau des parties casuelles.

De M. RENARD, menuisier :

Deux pièces en cuivre, l'une du duché de Trèves, l'autre indienne (?)

CH. B.

## III. — BIBLIOGRAPHIE.

### CARTULAIRE DE MARMOUTIER

#### Pour le Vendômois

COPIE faite par M. BOUCHOT, ancien élève de l'école des Chartes, sur le Manuscrit original du XI<sup>e</sup> siècle, conservé à la Bibliothèque nationale sous le N<sup>o</sup> 5442 du Fonds latin. (Octobre et novembre 1875.)

(Voir le discours du Président.)

Dons des Auteurs ou autres :

*Note historique et critique sur la Sainte-Larme de l'abbaye de Vendôme*, par M. l'abbé de Prévile. — Bro. in-8<sup>o</sup>. Blois, 1875.

*Revue des Universités catholiques*, N° 4. 20 décembre 1875.

De M. DUPRÉ :

*Etudes sur les institutions municipales de Blois*, par M. Dupré, bibliothécaire de la ville de Blois. — Mémoire couronné par la Société Archéologique et Historique de l'Orléanais au concours de 1875. — Orléans.

De M. A. DE TRÉMAULT :

*Pancarte des droits de minage, mesurage, plaçage et boisse-lage des grains*, par François-Joseph de Trémault, maire perpétuel de Vendôme, le 2 décembre 1715. — Imprimé sur fort parchemin, de 0m,35 sur 0m,43.

De M. YVON-VILLARCEAU, les ouvrages suivants :

*Méthode pour calculer les orbites des étoiles doubles*, déduite de considérations géométriques, par M. Yvon-Villarceau. Addition à la *Connaissance des Temps*. 1877. Bro. in-8°.

On lit en tête : A la mémoire de M<sup>me</sup> Yvon-Villarceau ; témoignage de la haute estime et des profonds regrets de celui dont elle fut, pendant quarante années, la digne compagne et le dévoué collaborateur. Y. - V. — L'auteur rappelle qu'en effet, M<sup>me</sup> Yvon-Villarceau l'a constamment aidé dans ses travaux mathématiques, et il ajoute : « Aux noms de M<sup>mes</sup> Lepaute, Caroline Herschell et de Miss Mitchel, les astronomes ajouteront, je l'espère, celui de M<sup>me</sup> Yvon-Villarceau. »

*Recherches sur la théorie de l'aberration et considérations sur l'influence du mouvement absolu du système solaire, dans le phénomène de l'aberration* ; par M. Yvon-Villarceau. — Extrait des *Comptes Rendus* de l'Académie des Sciences, séance du 26 juillet 1875.

*Progrès réalisé dans la question des atterrissages, par l'emploi de la méthode rationnelle, dans la détermination des marches diurnes des chronomètres* ; par M. de Magnac. — Extrait

des Comptes Rendus de l'Académie des Sciences, séance du 26 octobre 1875.

La note se termine par le passage suivant : « Voilà donc un pas, d'une extrême importance, dans le perfectionnement de la navigation astronomique ; il a coûté six années d'observations à la mer et de travaux que M. Yvon-Villarcéau a bien voulu diriger et aider de sa haute expérience scientifique. Qu'il me soit permis ici de le remercier, au nom de la Marine. »

Par ENVOI du Ministère de l'Instruction publique :

*Romania*. N° 15-16, juillet-octobre 1875.

*Revue des Sociétés savantes des départements*. Livraisons de mars-avril et mai-juin 1875.

Par ABONNEMENT ou par ACQUISITION :

*Mélanges de Numismatique*, 6<sup>e</sup> fascicule, décembre 1875.  
Le Mans.

*Polybiblion*. Partie littéraire et technique. Livraisons d'octobre, de novembre et décembre 1875.

*Matériaux pour l'Histoire de l'Homme*, par M. E. Cartailhac, 10<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> livraisons.

*Bulletin monumental*, 5<sup>e</sup> série, N°s 7 et 8, qui complètent l'année 1875.

*Revue Archéologique*, N°s de septembre, octobre, novembre et décembre 1875.

Par ÉCHANGE avec les Sociétés savantes ou les Revues :

*Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 3<sup>e</sup> trimestre de 1875.

*Bulletin de la Société Dunoise*, N° 26, octobre 1875.

*Bulletin de la Société Archéologique de Touraine*. 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> trimestres de 1874, 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> trimestres de 1875.

Le N° 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> trimestres 1874 est presque entièrement consa-

cré à l'impression d'un travail intitulé : *Hildebert de Lavardin, archevêque de Tours*, par M. le comte de Déservillers. Ce travail complète l'Histoire de la vie du vénérable Hildebert, dont les premiers chapitres ont paru dans nos Bulletins, ainsi que le rappelle la note suivante du Bulletin de la Touraine : « Les neuf premiers chapitres de cette histoire de l'archevêque Hildebert ont été publiés par l'auteur dans les Mémoires de la Société Vendômoise. La Société Archéologique de Touraine, qui a reçu communication des trois derniers chapitres, accueille avec empressement ce remarquable travail dans son Bulletin. C. CH. »

*Bulletin de la Société Archéologique du Midi de la France.*  
Numéro complémentaire.

*Bulletin de la Société Archéologique de Nantes*, 1<sup>er</sup> trimestre de 1875.

*Bulletin de la Société Archéologique d'Eure-et-Loir.* Octobre 1775. Procès-verbaux.

—  
Nous avons reçu de la *Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, à titre gratuit, un magnifique envoi d'ouvrages publiés dans ces dernières années par cette laborieuse Société, en dehors de ses Bulletins que nous recevons à titre d'échange avec les nôtres. Ces ouvrages sont :

1<sup>o</sup> *Cartulaire général de l'Yonne*, publié sous la direction de M. Max-Quantin, archiviste du département. 2 volumes in-4<sup>o</sup>. Auxerre, 1854 et 1860; du VI<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle, avec introduction, tables, etc. — *Recueil de pièces* pour faire suite au Cartulaire général de l'Yonne, publié sous la direction de M. Max-Quantin. XIII<sup>e</sup> siècle, Auxerre, 1873, 1 vol. gr. in-8<sup>o</sup>, texte sur deux colonnes.

2<sup>o</sup> *Lettres de l'abbé Lebeuf* publiées sous la direction de MM. Quantin et Cherest, vice-présidents de la Société. 2 vol. in-8<sup>o</sup>. Auxerre, 1866 et 1867; et une table analytique, 1868.

Parmi ces lettres, toutes intéressantes pour les archéologues, j'en dois signaler une qui intéresse Vendôme tout particulière-

ment. C'est la lettre 228, tome second, p. 203. Elle est de Pierre Boucher à Lebeuf ; Vendôme, 3 mars 1737. On l'analyse seulement. Le correspondant de Lebeuf l'invite à venir à Vendôme, et, pour le tenter, lui dit qu'il y a dans cette ville des manuscrits curieux, entre autres un pontifical de plus de 900 ans, où le P. Mabillon a écrit de sa main : *optimae notecodex*. Il l'engage enfin à se trouver à Vendôme le vendredi après le 4<sup>e</sup> dimanche de Carême pour être témoin de la belle cérémonie du Lazare, etc.

(Il ne paraît pas que l'abbé Lebeuf ait pu répondre à cette invitation,)

Comme on le pense bien, je n'ai pas manqué de communiquer cette lettre à M. Ch. Bouchet, bibliothécaire de la ville, et de lui demander si Vendôme possédait encore le précieux manuscrit si bien *noté* par le savant Mabillon. Il a pu me montrer, en effet, un magnifique *Pontificale romanum* sur vélin, qui porte bien l'inscription sus-mentionnée, et a été très-heureux de savoir par quelle main autorisée elle avait été tracée. Quant à l'époque du manuscrit, il a le regret de ne pas être d'accord avec le correspondant de Lebeuf ; il le croit du XI<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire qu'il n'aurait eu que 600 ans à l'époque où la lettre de Lebeuf était écrite. On voit qu'il n'y a qu'à retourner le 9 pour accorder Pierre Boucher avec son quasi-homonyme. Notre savant bibliothécaire a enfin trouvé qui était ce Pierre Boucher ; en 1737, il était prieur de l'abbaye de la Trinité de Vendôme, circonstance qui augmente singulièrement l'intérêt et l'autorité des renseignements tirés de sa lettre à Lebeuf, puisque le manuscrit dont il parle appartenait à la bibliothèque de l'abbaye.

3<sup>o</sup> *Histoire naturelle des Diptères (Mouches) des environs de Paris*. Œuvre posthume du Dr Robineau-Desvoidy, publiée sous la direction de M. H. Monceaux, secrétaire de la Société des Sciences de l'Yonne. 2 gros vol. in-8<sup>o</sup>. Paris, V. Masson, 1863.

E. N.

---

REMERCIEMENTS sincères à tous les donateurs que nous venons de nommer.

---

M. Nouel, Président sortant, prononce le discours suivant:

Messieurs,

Au moment de remettre à mon successeur les pouvoirs que je tiens de votre extrême bienveillance, je vous dois, comme je me dois à moi-même, un exposé sommaire de ce qui s'est passé de marquant pour notre Société durant l'année qui vient de s'écouler.

Je commencerai par payer un juste tribut de regrets à ceux de nos membres que la mort nous a enlevés. Je rencontre d'abord un de nos plus anciens associés, M. le commandant de Ménibus, qui nous était resté fidèle, malgré plusieurs changements de résidence<sup>1</sup>; puis un de nos plus nouveaux membres, M. le marquis de Brantes, mort victime d'un terrible accident<sup>2</sup>; enfin M. Grison de La Ville-aux-Clercs, décédé à Bayonne, et qui a voulu perpétuer son souvenir parmi nous par un legs généreux<sup>3</sup>.

Grâce à une propagande active, le nombre de nos sociétaires a pu enfin atteindre le chiffre de 300, qui

<sup>1</sup> Mort à Briançon.

<sup>2</sup> Le marquis Sauvage de Brantes est mort, le 10 septembre 1875, au château du Fresne, commune d'Authon, des suites d'une chute de cheval.

<sup>3</sup> V. le Bulletin 1875, p. 304.

ne sera pas, je l'espère, les colonnes d'Hercule de la Société.

La situation financière, très-satisfaisante, nous a permis de donner un commencement d'exécution au projet dont je vous entretenais dans notre séance du 15 avril dernier, relatif au *Cartulaire de Marmoutier pour le Vendomois*<sup>1</sup>. Grâce au concours actif et intelligent de MM. A. de Trémault et Ch. Bouchet, nous avons pu faire copier, sur le manuscrit original de la Bibliothèque nationale à Paris, les 188 chartes qui composent ce recueil du XI<sup>e</sup> siècle. Pour exécuter cette œuvre délicate, nous avons trouvé un ancien élève de l'Ecole des Chartes<sup>2</sup>, dont les connaissances spéciales nous sont une garantie d'exactitude de ce travail. Il s'est chargé, en outre, d'enrichir cette copie de tables précieuses pour les recherches à faire dans ce recueil, d'un intérêt capital pour notre Vendomois.

Au nom du Bureau sortant, j'ai l'honneur de vous présenter ce volume manuscrit, que nous léguons au Bureau entrant, à charge de compléter notre œuvre en en poursuivant l'impression par tous les moyens possibles.

Quant au Musée, l'absence d'acquisitions importantes, dont l'occasion ne s'est pas présentée, nous a permis de résoudre une question capitale pour la conservation des objets qui le composent et l'agrément des personnes qui le visitent. Il s'agit du *chauffage* des pièces du premier étage. Un poêle-calorifère, d'une puissance suffisante pour échauffer ces deux salles, est en train d'être posé en ce moment-ci. La salle d'en bas, réservée aux objets moins susceptibles, possède une cheminée dont le feu suffit à la maintenir dans de bonnes conditions de salubrité, et à égayer, les dimanches d'hiver, son aspect un peu froid.

<sup>1</sup> V. le Bulletin 1875, p. 119.

<sup>2</sup> M. Henry Bouchot.



Je dois mentionner, en outre, l'entrée au Musée d'un tableau moderne, dû au pinceau d'un artiste vendômois<sup>1</sup>. Ce tableau présente un véritable intérêt local. L'auteur, obéissant à une patriotique pensée, a voulu perpétuer le souvenir d'une scène qui honore les habitants de cette ville, et qui rappelle d'une manière saisissante le rôle de dévouement envers nos pauvres soldats, qui a été le trait caractéristique de la conduite des habitants de ce pays, pendant la lugubre période de la guerre de 1870-71. A ce titre seul, il justifie pleinement le sympathique intérêt que lui témoigne le public qui fréquente le Musée.

Je vous rappellerai qu'une souscription a été ouverte pour indemniser l'auteur de ce long et coûteux travail, qu'il abandonne dès aujourd'hui au Musée de Vendôme. La ville a voulu s'inscrire en tête de cette souscription, et, dans sa dernière séance, votre Bureau a cru devoir y faire figurer la Société Archéologique dans la mesure de ses modestes ressources.

Je terminerai en vous disant un mot du Bulletin, qui est l'œuvre intellectuelle de la Société pendant l'année 1875. Son volume, qui en fait le plus considérable des quatorze qui ont paru depuis l'origine de notre Société, atteste que l'activité de nos travaux ne s'est pas ralentie.

Mais je veux revenir sur un article que vous avez tous encore présent, j'en suis sûr, à la mémoire et au cœur, c'est l'*Histoire de la Mobile de Vendôme*, par son intrépide et modeste capitaine, M. L. de Maricourt. Cet article est un véritable monument élevé à la mémoire et à l'honneur de nos braves Mobiles, et perpétuera le souvenir des souffrances endurées et des efforts héroïques accomplis par les enfants de Vendôme « sinon pour le salut, au moins pour l'honneur de la France, » comme l'a si bien dit l'auteur de cette histoire.

<sup>1</sup> M. E. Renouard, professeur de dessin au Lycée.

A ce titre, ce travail dépasse en importance tous ceux qui ont paru jusqu'à présent dans notre Bulletin ; aussi le Bureau, dans sa séance du 2 décembre dernier, sur la proposition de M. Ch. Bouchet, a-t-il adopté la résolution suivante : Une proposition sera faite à l'assemblée générale, lors de sa prochaine réunion, de voter à son auteur une médaille d'argent, portant d'un côté : *A. M. L. de Maricourt, capitaine et historien de la Mobile de Vendôme, 1870-71* ; et de l'autre : *La Société Archéologique du Vendômois reconnaissante. 13 janvier 1876.*

Messieurs, je mets aux voix la proposition du Bureau.

(La proposition est adoptée par acclamation,)

Messieurs,

Je dois vous avouer maintenant que, ne mettant pas en doute votre assentiment unanime, je me suis permis de faire venir et graver la médaille en question, et je prierai M. de Maricourt de bien vouloir l'accepter séance tenante.

Le module est bien insuffisant, et rappelle, par sa modestie, celle de l'auteur lui-même ; mais j'espère qu'il n'y voudra voir que l'idée qu'elle représente, et que le vote qui l'accompagne lui donnera toute la valeur qui lui manque.

M. le Président procède à l'installation du nouveau Bureau nommé à la réunion générale du 14 octobre 1875, conformément aux statuts modifiés.

Le Bureau pour l'année 1876 est ainsi composé :

MM. de Rochambeau, *président* ;  
de Maricourt, *secrétaire* ;  
G. de Trémault, *trésorier* ;  
L. Martellière, *conservateur* ;  
Nouel, *bibliothécaire-archiviste* ;

|                        |   |                 |
|------------------------|---|-----------------|
| Bouchet,               | } | <i>Membres.</i> |
| A. de Trémault,        |   |                 |
| Cornu,                 |   |                 |
| Général de Valabrègue, |   |                 |
| G. Launay,             |   |                 |
| de Bodard,             |   |                 |
| L'abbé Roulet,         |   |                 |

M. le Président invite les nouveaux membres à prendre place au Bureau, et cède le fauteuil à M. de Rochambeau.

M. de Rochambeau prononce le discours suivant :

Messieurs,

Il y a un an à peine, je quittais cette place que m'avait assignée votre bienveillance; vos suffrages m'y rappellent aujourd'hui, et ma première parole, en prenant possession de ce fauteuil, doit être une parole de remerciement.

Profondément honoré de ce témoignage d'estime de votre part, je serais effrayé de la lourde tâche qui m'incombe, si je ne voyais parmi les membres du Bureau que vous m'avez adjoints deux éléments distincts, mais précieux et encourageants pour moi. D'une part, des vétérans de la Société, avec lesquels je partageais l'honneur, il y a quatorze ans, de fonder notre association; d'autre part, de nouvelles recrues, dont l'arrivée parmi nous est une bonne fortune, parce qu'elles représentent l'élément nouveau, ce renouvellement partiel qui nous a toujours garantis de l'immobilité.

Toutes ces forces combinées ne peuvent manquer de donner un nouvel élan à nos travaux; je ne reviendrai pas sur l'énumération de ceux que nous devons accom-

plir, ce serait abuser de vos moments et m'exposer à des redites. Il y a deux ans, j'ai mis sous vos yeux un programme que nous n'avons fait qu'ébaucher, et mon honorable successeur, M. Nouel, dont vous avez été à même d'apprécier la science et le dévouement, a bien voulu adopter les principales idées qui y étaient émises.

L'histoire de la guerre franco-allemande, dans notre région, voit chaque jour s'accumuler de précieux matériaux. M. Nouel vient de vous rappeler l'importance exceptionnelle de l'*Histoire de la Mobilité de Vendôme*, et le juste témoignage de reconnaissance que vous avez décerné à son auteur a été, j'en suis certain, l'écho de la sympathie générale. Pardonnez-moi, Messieurs, de joindre ma voix à la vôtre ; laissez-moi dire honneur et merci à l'auteur de ces pages écrites avec le cœur d'un patriote et la simplicité d'un soldat ; il a bien mérité de son pays d'adoption, et le baptême du feu l'a baptisé Vendômois.

Un autre de nos titres de gloire de cette dernière année est dû au président que j'ai l'honneur de remplacer ; sa description de la trombe des Hayes lui a valu, à l'Académie des Sciences, des éloges qui rejaillissent sur la Société.

Continuons donc ces bonnes traditions, faisons le catalogue du Musée, terminons la carte archéologique de notre région, étudions et complétons notre histoire au point de vue archéologique, historique, littéraire, scientifique ; utilisons ce faisceau d'intelligences que nous avons formé ; travaillons, et nous finirons par améliorer le présent en sondant les profondeurs du passé et en profitant de ses enseignements.

---

## CHRONIQUE

---

Le secrétaire de M. Jonette, notre inspecteur d'académie, vient de composer une Monographie historique du département de Loir-et-Cher à l'usage des écoles primaires du département ; il y a inséré de nombreux passages extraits de l'*Histoire de la Mobîle de Loir-et-Cher*.

A. DE R.

---

**NOTE**  
SUR  
**LA DÉCLINAISON DE L'AIGUILLE MAGNÉTIQUE**  
**A Vendôme, en 1876**

Par M. E. RENOU.

L'Annuaire du Bureau des Longitudes pour 1876, qui vient de paraître, contient une carte de France sur laquelle sont tracées les lignes d'égale déclinaison magnétique pour le milieu de l'année 1875. Ces lignes sont toutes orientées du N.-N.-E. au S.-S.-O environ ; elles sont presque droites, avec une légère concavité tournée vers l'ouest ou le nord-ouest. Elles montrent combien la déclinaison change rapidement à la surface de la France dans le sens de l'est à l'ouest, puisque cette déclinaison est  $14^{\circ} 20'$  à Nice et  $20^{\circ} 30'$  à Brest.

Vendôme, d'après ces cartes, a une déclinaison magnétique plus grande de  $20'$  à  $22'$  que celle de Paris. Or, à Paris, au 1<sup>er</sup> janvier 1876, la déclinaison est  $17^{\circ} 20'$  ; donc, à Vendôme, elle est, à la même date,  $17^{\circ} 40'$  à  $42'$ .

Cette donnée est nécessaire aux personnes qui font des levés de plans à la boussole.

Il faut savoir en outre que cette déclinaison, c'est-à-dire l'angle dont le pôle nord de l'aiguille s'écarte à l'ouest du méridien du lieu, varie continuellement ; il y a maintenant une variation de  $7'$  à  $8'$  dans une même journée,

la déclinaison étant la moindre vers 8 heures du matin et la plus grande vers 1 h. ou 2 h. du soir ; de plus, la déclinaison moyenne diminue de 8' environ par année actuellement. Ce mouvement va en s'accélérant ; l'aiguille magnétique sera dans le méridien vers 1970, époque à laquelle le changement annuel sera de 12' environ. Dans les années suivantes, l'aiguille passera à l'est du méridien, comme cela avait lieu avant l'année 1660.

Il peut être utile aussi de savoir comment varie l'aiguille quand on s'éloigne de Vendôme : la ligne qui passe par Saint-Omer, Mantes, Vendôme, Tours, Poitiers et Bordeaux renferme la série des lieux qui ont la même déclinaison.

Si, au contraire, on se transporte d'un côté vers Saint-Malo ou Saint-Brieuc, de l'autre vers Lons-le-Saulnier, on trouve le changement le plus rapide dans la déclinaison. Elle diminue dans l'E.-S.-E de 1° par 150 à 160 kilomètres, et augmente dans la même proportion vers l'O.-N.-O. Ainsi, à Montoire, la déclinaison est déjà plus forte qu'à Vendôme d'un dixième de degré, c'est-à-dire de six minutes.

Les indications qui précèdent suffisent pour connaître, à quelques minutes d'angle près, la déclinaison de l'aiguille magnétique pour tout le département de Loir-et-Cher d'ici à un certain nombre d'années.

---

# BLANCHE DE CASTILLE

## A VENDÔME

(Mars 1227)

Par M. A. DUVAU

---

Dans ses notes sur l'*Histoire de Vendôme*, l'abbé Simon prétend (tome III, p. 39) que le Parlement de France a été assemblé à Vendôme pendant la minorité de Louis IX ; j'ai cru qu'il était utile de rectifier et compléter cette énonciation erronée et trop brève. Voici le résultat de mes recherches, qu'il est indispensable de faire précéder de quelques détails historiques.

Blanche de Castille (1187-1252)<sup>1</sup>, fille d'Alphonse IX, roi de Castille, et d'Éléonore d'Angleterre, avait épousé Louis de France, fils de Philippe-Auguste et d'Isabelle de Hainault. Le royaume de France étant en interdit à

<sup>1</sup> Robert de Mont, dans la *Continuation de la Chronique de Sigebert*, l'appelle « Virginem honestissimam corpore et moribus, » et Guillaume Le Breton dit, en jouant sur son nom :

Candida candescens candore et cordis et oris

Nomine rem signans, intus quâ pollet et extra.

« La plus belle dame que l'on pût voir ne regarder, » disent les *Chroniques de Saint-Denis*. « Très-bonne, très-belle et très-franche pucelle, et sage durement, » ajoute un autre chroniqueur (*Hist. de France*, T. 27. p. 430). Enfin Filleau de La Maire, Le Nain de Tillemont, Guillaume de Nangis, Joinville, G. de Beaulieu et Mezeray font le plus grand éloge de Blanche comme femme, comme reine et comme régente.



cause de l'union d'Agnès de Méranie avec Philippe-Auguste (juin 1196), qui avait répudié Ingelburge, sa seconde femme, le mariage convenu entre ce dernier et Jean-sans-Terre, comme gage de la paix faite entre eux, avait été célébré sur les terres anglaises à Portmort, près Pont-Audemer, le mardi 23 mai 1200, et la bénédiction nuptiale avait été donnée aux jeunes époux par Elie de Malmort, archevêque de Bordeaux.

L'an 1214, le 25 avril, jour de la Saint-Marc, Blanche accoucha heureusement à Poissy d'un troisième enfant, qui devait être saint Louis, et qui fut remis à la nourrice dont on avait fait choix, Marie la Picarde. Cette découverte est due à M. Huillard-Bréholles, et si je cite ce fait, c'est afin de réfuter l'anecdote accréditée par presque tous les historiens, qui racontent que Blanche arracha son fils des mains d'une dame de la cour qui l'allaitait, et lui fit rendre, en lui mettant le doigt dans la gorge, le lait qu'il avait pris d'une étrangère.

Philippe - Auguste étant mort le 14 juillet 1223, Louis VIII, qui avait été un moment roi d'Angleterre, lui succéda ; il avait alors trente-six ans et était d'une faible constitution. Il fut sacré à Reims, conjointement avec Blanche de Castille, le 6 août suivant, par l'archevêque Guillaume de Joinville, oncle de l'ami et du chroniqueur de saint Louis.

En 1226, sur les instances du pape Honorius III (Gencio Savelli), représenté par son légat, Romain Frangipani, cardinal de Saint-Ange, et sur l'avis de Blanche, que ce dernier dirigeait, Louis VIII résolut une nouvelle croisade contre les Albigeois, commandés par Raymond VII, comte de Toulouse, et que n'avait pu soumettre la sauvage orthodoxie de Simon de Montfort. Louis quitta la reine, qui voulait l'accompagner, en lui

recommandant leur fils Louis, devenu l'héritier présomptif de la couronne<sup>1</sup>. Le 6 juin, il arriva près d'Avignon, dont il obtint la reddition après un siège long et meurtrier.

De là le roi se rendit devant Toulouse, en passant par Béziers, puis remit le commandement de l'armée au maréchal Imbert de Beaujeu et reprit la route de Paris. Les fatigues du siège d'Avignon, jointes à la fièvre qui le minait, avaient détruit sa frêle constitution. Il avait hâte de rejoindre sa femme et ses enfants ; mais le mal, plus fort que sa volonté et son amour, le força de s'arrêter au château de Montpensier, en Auvergne, sur les limites de cette province et du Bourbonnais.

Mathieu Paris accuse Thibault IV, comte de Champagne, d'avoir empoisonné Louis par amour pour la Reine ; mais l'assertion de ce chroniqueur, tout dévoué aux Anglais, n'est pas confirmée par l'histoire. On remarquera, du reste, que, malgré son amour pour Blanche, bien établi d'après les chansons qu'il composa à son intention, Thibault n'était point un scélérat, qu'il fut bien accueilli par la Reine, devenue régente, et qu'enfin il avait quitté le Roi avant la fin du siège d'Avignon, à l'expiration des quarante jours de service qu'il lui devait, suivant la coutume de France.

Une troisième version veut que Louis VIII ait succombé à une longue continence ; sa femme, nous l'avons dit, ne l'avait pas accompagné, et il aurait mieux aimé mourir que de lui être infidèle<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Blanche, en 1205, était accouchée d'une fille, qui mourut aussitôt, et, en 1209, d'un fils, nommé Philippe, décédé en 1218. Elle eut onze enfants, dont cinq seulement survécurent à leur père.

<sup>2</sup> *Præventus autem Rex ægritudine quam, ut postea dictum*

Louis s'alita le 29 octobre, et mourut à Montpensier le 8 novembre 1226, fort probablement des suites de l'épidémie qui avait décimé ses troupes devant Avignon, c'est-à-dire de la dysenterie. La Reine, qui ignorait la gravité de sa maladie, venait au-devant de lui avec ses enfants, Louis à cheval et les autres en char. Son désespoir fut grand, sans croire toutefois, avec Ph. Mouskes, qu'il allât jusqu'à l'idée du suicide <sup>1</sup>.

Malgré sa profonde douleur, Blanche se souvint qu'elle était reine et mère autant qu'épouse, et le triste cortège s'achemina vers Saint-Denis, pendant qu'elle prenait toutes les mesures nécessaires comme régente

fuit, gestabat occultam, apud montem Pancerium presentis vitæ cursum complevit, Domino sic volente, tempore automnali. Cujus erat propositum reverti ad terras istas vere, si viverat, subsequenti. Erat autem quod relevari posset ut dicebatur, usu fœminæ ægritudo. Quod, sicut audiui a viro fide digno referri, sentiens vir nobilis Arcambaldus de Borbonio, qui in ejus erat societate, posse juvari regem amplexu fœminæ, quæsitam virginem speciosam ac generosam, acte edoctam qualiter Regi se offerret et loqueretur quod non libidinis desiderio, sed auditæ infirmitatis auxilio advenisset, dormiente rege a cubiculariis ejus de die fuit in thalamum introduci. Quam Rex evigilans cum vidisset aspirantem quæsitavit quæ esset et qualiter introisset : quæ, sicut edocta erat, ad quid advenerat reseravit. Cui gratiatus Rex ait : — Non ita erit, Puella. Non enim peccarem mortaliter ullo modo. — Et convocato docto viro domino Archambaldo, mandavit eam honorificè maritali. » — *Ch. de Guillaume de Puylaurent, chapelain du comte de Toulouse.*

Pareil remède était, paraît-il, ordonné assez fréquemment : Jacques de Vitry, cardinal et légat du Saint Siège en France, le signale dans son *Histoire occidentale*, chap. IV : « Dum enim expletione libidinis corpora propagari asserunt, multos in fornicationem inducunt.

<sup>1</sup> On lit dans la *Chronique rimée* de Ph. Mouskes :

Or estoit à la Roïne  
Que le roi vient sains et camine :  
Si ot fait ! car atorner  
Por ses fins encontre mener.

en faveur de son fils, alors que plusieurs barons l'abandonnaient déjà et que les mécontents préparaient leurs révoltes.

Se prévalant avec raison du testament du Roi et des attestations des évêques de Sens, de Chartres et de Beauvais <sup>1</sup>, Blanche, qui n'avait pour appuis, outre son courage, que le chancelier Guérin, le cardinal de Saint-Ange et les seigneurs liés par les serments qu'ils avaient faits au Roi, à son lit de mort, proclama Louis IX roi de France. Aussitôt après les funérailles de Louis VIII, elle réunit toutes les troupes qu'elle put rassembler, et convoqua les barons et les évêques au sacre du jeune roi, mandant en même temps aux communes d'y envoyer leurs députés. De leur côté, les seigneurs qui avaient assisté à la mort de Louis VIII pressèrent les autres seigneurs de se rallier à eux, notamment Richard de Vernon, connétable de Normandie, Richard de Harcourt, Robert Mallet, le chambellan de Tancarville, les vicomtes de Thouars, de Beaumont, de Châteaudun, Geoffroy de Pons, Geoffroy de Lusignan, le comte de Vendôme, le comte de Champagne <sup>2</sup>.

Et li ainsnés, qui cevaüça,  
Cele part molt tost en alla.  
Mais frere Garin, qui l'encontre  
Ne l'laissa plus cevaucer ontre.  
Ains a fait retorner l'enfant,  
Et la Roïne maintenant  
Qui se fut occise de duel  
S'on ne l'tenist contre son vuel.

Quar la Roïne ploroit tant,  
Que tuit en furent démentant.

<sup>1</sup> Voir le testament du Roi dans le Recueil de Duchesne. t. V, p. 324, et les lettres des évêques dans Du Tillet, t. I. p. 123.

<sup>2</sup> Voir Le Nain de Tillemont. *Histoire de saint Louis*.

Toutes ces lettres furent adroitement écrites au nom du Roi, sans qu'il fût mention de la régente ; cependant elles donnèrent lieu à des réponses bien diverses, où perçait le mécontentement. La Reine, dissimulant sa contrariété et sa crainte, rassembla sans délai ses fidèles, et prit le chemin de Reims. Malgré beaucoup d'abstentions, le Roi était encore bien accompagné, et, après une halte à Soissons, où il fut armé chevalier, il entra dans Reims, à cheval, escorté de sa mère placée à ses côtés, et suivi du roi de Jérusalem, des comtes de Boulogne et de nombreux et brillants seigneurs. Le roi d'Angleterre assistait à la cérémonie, mais on ne permit pas l'entrée de la ville à Thibault, qui y avait fait retenir ses logements. Le motif de cette exclusion, après l'y avoir convoqué, est diversement interprété par les historiens : la régente avait probablement été avertie de la trahison qu'il complotait avec les comtes de Bretagne et de la Marche. Le sacre eut lieu le 29 novembre 1226, premier dimanche de l'Avent : Henry de Dreux, archevêque de Reims, n'étant pas encore sacré, l'onction sainte fut conférée à Louis par Jacques de Bazoches, évêque de Soissons, assisté de Guérin, évêque de Senlis et chancelier<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Un vitrail de la chapelle de la Vierge, à Saint-Louis de Poissy, représente la scène du sacre : au bas est cette légende :

« L'an de grâce mil deux cent vingt six fut oingt et sacré Monseigneur saint Loys dans l'église N. dame de Reims par très révérend père en Dieu Messire Jacques de Bazoches, euesque de Soissons, le premier dimanche des aduents en présence du roy d'Angleterre et des princes, frères du Roy nostre syre, dont moult fut grand ioye. »

V. la Chronique de Mouskes, T. II, p. 264.

Enfin, je crois devoir reproduire une note curieuse de la dé-

Aussitôt sacré, le Roi, placé sur son trône, reçut les serments de fidélité, et Blanche les reçut après lui comme régente du royaume.

Dès le lendemain, et sans prendre part aux réjouissances accoutumées, Blanche ramena son fils à Paris. Le temps d'agir était venu. Thibault, pour venger l'affront qui lui avait été fait, venait de rendre publique sa protestation contre la régence de la reine-mère.

La Régente, tout en organisant l'armée, tenta, et non sans succès, de s'attacher par des prévenances calculées quelques seigneurs indécis. Elle fit quelques concessions à Philippe Hurepel, son beau-frère, comte de Boulogne et fils de Philippe-Auguste et d'Agnès de Méranie, qui en parut reconnaissant, quoique bientôt son ambition dût étouffer ses bons sentiments ; puis, après avoir demandé l'avis des pairs du royaume, et moyen-

pense de ce couronnement, donné par Ducange, d'après un ancien rouleau de la Chambre des comptes de Paris :

**DESPENS faits pour le couronnement du saint roy**

**Loys, ou mois de novembre 1225.**

|                                                                                                   |      |         |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------|------|---------|
| Pain . . . . .                                                                                    | 896  | II      |
| Pain le roy, pastés et les façons .                                                               | 38   | II      |
| Vin . . . . .                                                                                     | 991  | II      |
| Cuisine . . . . .                                                                                 | 1356 | II 4 s  |
| Cire et fruit . . . . .                                                                           | 138  | II      |
| La chambre du roy . . . . .                                                                       | 914  | II 10 s |
| Despens pour la royne . . . . .                                                                   | 320  | II      |
| Pour les gaiges et livraisons<br>(livrées) de l'hostel le roy et<br>pour le roy d'outre-mer . . . | 400  | II      |

---

Somme toute. 5053 II 14 s

nant une forte rançon, elle rendit la liberté à Fernand, comte de Flandre (6 janvier 1227), prisonnier depuis la bataille de Bouvines, et qui lui fut très-attaché par la suite ; enfin, elle sut gagner à sa cause, moyennant une somme considérable, Hubert du Bourg, qui jusque-là avait été dévoué à l'Angleterre, et qui lui rendit d'immenses services.

Les principaux chefs de la révolte, Pierre de Dreux, dit Mauclerc, comte de Bretagne, Thibault, comte de Champagne, et Hugues de Lusignan, comte de la Marche, ne furent point effrayés par l'alliance de Philippe Hurepel et de Fernand avec la royauté. Leur dessein ostensible était d'enlever la régence à Blanche, étrangère moitié espagnole et moitié anglaise, disaient-ils, et de lui arracher le jeune roi. Ils comptaient sur le roi d'Angleterre, et principalement sur son frère Richard, alors à Bordeaux, et qui les pressait d'agir. Toutefois, en désaccord sur les suites à donner à leurs projets, se défiant les uns des autres (le comte de Bretagne voulait monter sur le trône, Philippe de Boulogne y prétendait, et les autres conjurés promettaient le sceptre au sire de Coucy<sup>1</sup>), ils ne concentraient pas leurs forces disséminées dans leurs domaines respectifs. Blanche saisit ce moment pour agir, et, à la tête d'une armée assez puissante, elle marcha contre l'ennemi le plus proche, Thibault de Champagne.

Le ban du Roi avait été convoqué à Tours ; or, manquer à ce ban était une félonie. De leur côté, les re-

<sup>1</sup> Annales de Vitré. Belleforest.  
Joinville.

*Chronique de Raims.* — Duchesne, *Chronique de Flandre*.  
— Lallouette, *Histoire de la Maison de Coucy*.

belles avaient choisi Thouars pour centre de ralliement.

Le comte de Champagne, le plus menacé d'entre eux, fit alors semblant d'aller au rendez-vous marqué ; mais, tournant brusquement, il se dirigea vers Tours, où il arriva le 20 janvier. La régente, qui probablement lui avait écrit, comptant sur le pouvoir de sa beauté et sur l'amour du comte, ne parut pas étonnée de cette démarche, et lui tendit sa main à baiser. Thibault pria ensuite le Roi de lui faire grâce, et Louis, à qui Blanche avait fait la leçon, parla avec bonté au repentant et lui pardonna, alors que le comte protestait de son attachement, désormais inviolable.

Le comte était dompté, le poète était séduit. « Le  
« comte regarda la royne, dit la *Chronique de Saint-*  
« *Denis*, qui tant estoit saige et tant belle que de la  
« grand biauté d'elle il fust tout esbahi ; si ly respondi :  
« Par ma foy, madame, mon cœur et mon corps et  
« toute ma terre est en vostre commandement ; né  
« n'est rien qui vous peüst plaire que je ne fëisse  
« volontiers, né jamais sé Dieu plaist, contre vous né  
« contre lez vos je n'irai. Dilec se parti tout pensis, et  
« ly venait souvent en remembrance du doux regard de  
« la royne et de sa belle contenance. Lors si entrait en  
« son cueur une pensée douce et amoureuse. Mais quand  
« il ly souvenoit quelle estoit si haute dame, de si bonne  
« vie et de si nete qu'il n'en pourrait jà joïr, si muait  
« sa douce pensée amoureuse en grant tristesse. Et  
« pour cè que parfondes pensées engendrent mélanco-  
« lie, ly fut-il loé d'aucuns sages hommes qu'il s'estu-  
« diast en biaux sons de vielle et en doux chans déli-  
« tables. Ci fist entre lui et Gaste Brûlé les plus belles  
« chançons et les plus délitables et mélodieuses qui



« oncques fussent oïes enchansonnées en vielle. Et les  
« fist escrire en sa sale à Provins et en celle de  
« Troyes<sup>1</sup>. »

Les jours suivants, Thibault eut avec la régente de nouveaux entretiens, et lui dévoila les desseins des conjurés.

Blanche partit alors pour Chinon, où les rebelles firent dire qu'ils étaient prêts à venir trouver le Roi ; mais ils n'exécutèrent pas leur promesse, et Blanche revint à Tours, où elle arriva le 20 février avec toute son armée. Son fils et elle furent solennellement reçus à Saint-Martin et à Saint-Maurice (aujourd'hui Saint-Gatien) par l'archevêque Jean de Faye<sup>2</sup>. La régente

<sup>1</sup> *Chansons de Thibault IV, comte de Champagne et de Brie, roi de Navarre*, publiées par P. Tarbé (Rheims 1851). Je ne puis m'empêcher d'en citer quelques couplets :

Sa grans biauté, qui m'esprit et agrée  
Qui sor toutes est la plus désirée,  
M'a si lacié mon cuer en sa prison,  
Dex ! Je ne pense s'à li non.  
A moi que ne pense elle donc ?

Et ailleurs :

De grand joie me suis tout esmeus  
En mon vouloir, qui mon fin cuer esclaire.  
Dès que ma Dame m'a envoié salus,  
Je ne me puis ne dois de chanter taire.  
De cel présent doi je estre si liez  
Com de celi, qui a, bien le saichiez  
Fine biautés, courtoisie et vaillance.  
Por ci ai mis trestoute m'espérance.

Du reste, c'était l'époque des chansons et des chansonniers, dont les recueils sont conservés à la Bibliothèque nationale ; consulter le recueil de *Chants historiques français*, publié par Leroux de Lincy (Paris, Gosselin, 1841).

<sup>2</sup> Jean de Faye, de 1208 à 1228. Lors de l'élection, les voix furent également partagées entre lui et Robert de Vitry ; mais

cita les rebelles une seconde fois, et ils promirent de se rendre à Tours ; ce nouvel engagement ne se réalisa pas plus que le premier. Blanche les ajourna encore, de l'avis du cardinal-légat, et se dirigea vers Loudun. Pendant ces temporisations, elle avait d'adroits affidés dans le camp ennemi, en sorte que, grâce soit à leurs promesses, soit à leurs menaces, le trouble se mit entre Richard et ses alliés, dont beaucoup vinrent trouver la reine.

Restaient les comtes de Bretagne et de la Marche, abandonnés de leurs complices. Blanche, pour la dernière fois, les ajourna de venir à Vendôme, où elle s'était transportée, après avoir garni de troupes le Loudunois. L'hospitalité lui fut offerte par Jean IV, quatorzième comte de Vendôme<sup>1</sup>, qui avait accompagné

Robert étant mort en allant à Rome pour tâcher de faire valider son élection, celle de Jean de Faye fut confirmée par le pape.

L'emploi de sénéchal de Touraine était alors occupé par une femme, et j'ai pensé que ce cas était assez rare pour mériter d'être cité. Guillaume des Roches, ayant obtenu en 1204, de Philippe-Auguste que cette dignité devint héréditaire, mourut en 1222. Jeanne, l'aînée de ses filles, avait épousé Amaury de Craon, qui succéda à Guillaume des Roches ; mais Amaury étant mort en 1226, elle fit hommage au Roi. A ce sujet, on lit dans les Ordonnances de saint Louis : « Notum sic omnibus quod nos « dilectam et fidelem nostram Johannam de Credona recepimus « in foeminam ligiam nostram de senecaltia Andegaviae, Turonae « et Cenomaniae tenenda de nobis et habenda, sicut bonae memoriae Guillelmus de Rupibus pater ejus eam tenuit et habuit. »

<sup>1</sup> Agnès de Vendôme, fille de Bouchard de Lavardin ou Bouchard IV et d'Agathe, ayant épousé Pierre de Montoire, en eut un fils Jean, seigneur de Montoire, qui devint quatorzième comte de Vendôme en 1218, après le décès de Jean III, son oncle, mort sans postérité. Il recueillit ainsi par sa mère la succession de la Maison de Vendôme, à laquelle Jean I avait déjà réuni Lavardin et, par son père, la terre de Montoire. C'est ce comte qui, de concert avec Eglantine, sa femme, avait, en 1220, fondé l'abbaye de

Louis VIII au siège d'Avignon, et était, comme on l'a vu, resté fidèle à la reine.

Les comtes de Bretagne et de la Marche, à bout de ressources, acceptèrent enfin ce rendez-vous, et se rendirent à Vendôme le 16 mars 1227. Louis IX, sur les conseils de sa mère, qui sut dissimuler sa joie au milieu de son triomphe et ne voulut pas en abuser, ne fut pas sévère envers eux ; il accepta leurs excuses et reçut leurs hommages.

Dans le traité qui se conclut à Vendôme, on stipula le mariage du prince Jean, qui n'avait que sept ans, avec Yolande de Bretagne<sup>1</sup>. Comme Louis VIII, son père, par son testament lui avait donné le Maine et l'Anjou, Blanche consentit à ce que, pendant sa minorité, Pierre jouît des villes d'Angers et du Mans, mais sans en pouvoir rien aliéner. Elle lui céda de plus Saint-Jacques-de-Beuvron, Bellesme et La Perrière au Perche. De son côté, Pierre donna à sa fille Chantocéaux, Brie-Comte-Robert et les trois villes que la régente lui octroyait. Il promit de remettre, quinze jours après Pâques, Yolande entre les mains de plusieurs seigneurs, qui devaient la garder jusqu'à l'époque fixée pour le mariage ; enfin le comte de Bretagne s'engagea à ne pas traiter avec l'Angleterre.

la Virginité, entre Lunay et Les Roches, dont l'église ne fut consacrée qu'en 1283 par Jean de Montsoreau, archevêque de Tours. On fixe la mort de Jean IV en 1240.

<sup>1</sup> Le prince Jean mourut jeune, avant la réalisation de ce mariage. Yolande, devenue libre, fut, dans un but politique, offerte par son père à Thibault, déjà deux fois veuf ; mais le roi s'opposa à ce mariage, et Thibault épousa Marguerite de Bourbon, tandis qu'Yolande devint comtesse de la Marche.

Le projet concernant Alphonse ne fut pas non plus exécuté. Il épousa Jeanne de Toulouse.

Quant au comte de la Marche, il rendit à la Reine tout ce qu'il tenait de Louis VIII, et reçut l'équivalent en argent. Il promit la soumission de ses vassaux et de ne pas s'allier aux ennemis du royaume. On accorda sa fille Isabelle avec Alphonse et Isabelle de France avec l'héritier de la Marche. Le connétable Mathieu de Montmorency, l'un des plénipotentiaires, jura l'observation de ce traité sur l'âme du Roi, comme c'était l'usage, et Hugues donna pour otages les vicomtes de Broce et de Châtellerault.

La régente, rentrée à Paris avec le Roi, ratifia après Pâques ce traité, connu sous le nom de traité de paix de Vendôme, mais qui n'eut qu'une courte durée.

Dès le mois de décembre de la même année, Pierre Mauclerc, Enguerrand de Coucy, le comte de la Marche et Philippe Hurepel lui-même, jusqu'alors fidèle, mais qui avait été déçu de son espoir de partager la régence avec Blanche, se réunirent secrètement à Corbeil, et résolurent d'enlever le Roi pendant un voyage que la régente voulait faire à travers le royaume. Ne soupçonnant aucun danger, Blanche se dirigea avec le Roi vers Orléans, et ils s'arrêtèrent à Arpajon pour y passer la nuit. Un envoyé de Thibault vint l'y prévenir du complot, que les conjurés sont à Etampes, Dourdan et Melun, et qu'une embuscade est dressée près d'Etrechy. Blanche pâlit à cette nouvelle imprévue ; mais, retrouvant son sang-froid, elle fait éveiller le Roi, monte à cheval avec lui et se rend à Montlhéry. L'ayant placé en sûreté dans la grande tour, qui existe encore aujourd'hui, elle continue sa course vers Paris, escortée de son chambellan, et y arrive à l'aube du jour. Sans tarder, elle convoque les bourgeois et les conjure de sauver le Roi du péril qui le menace ; d'accord avec eux,

elle envoie prévenir les communes environnantes. Aussitôt une multitude, hommes, femmes, enfants, se rassemblent ; la route en est encombrée. On se dirige vers Montlhéry, ramassant sur le parcours de nouvelles recrues, et le Roi, délivré de tout danger, prenant place à côté de sa mère, rentre dans Paris au milieu d'un véritable triomphe. « Et me conta le saint roy, dit Joinville, que il ne sa mère, qui estoient à Mont le Hery, ne osèrent revenir à Paris, jusques à tant que ceulz de Paris les vindrent querre à armes et me conta que dès Mont le Héry estoit le chemin de gens à armes et sanz armes jusques à Paris, et que touz crioient à nostre Seigneur que il li donnast bone vie et longue et le deffendit et gardast de ses ennemis. »

Quelques jours après, en reconnaissance des secours qui lui avaient été donnés, Blanche entra dans la confrérie des bourgeois de Paris <sup>1</sup>.

Cette échauffourée des barons, cachée et honteuse, ne paraît pas avoir eu des suites immédiates. Mais, quoique Blanche eût, peu après, rassemblé à Paris les Etats généraux, qui lui confirmèrent la régence, et qu'elle eût ainsi obtenu l'assentiment national <sup>2</sup>, on peut voir par ces faits et par ceux qui les ont suivis (dont le récit serait en dehors du cadre que nous nous sommes tracé), combien le pouvoir royal était encore précaire au milieu d'une noblesse turbulente et ambitieuse, dont le devoir était de l'affermir.

<sup>1</sup> Mlle de Vauvilliers, *Histoire de la Reine Blanche*.

<sup>2</sup> Cette mémorable séance est racontée par Eustache Deschamps, dans son *Miroir du Mariage*, chap. 78.

---

**SOUVENIRS**  
**DE**  
**L'INVASION ALLEMANDE**  
**Dans les environs de Montoire**  
**(1870-1871)**

Par M. l'abbé Constant BOURGOGNE,  
Curé de Villavard.

---

Ces souvenirs sont nos impressions recueillies chaque jour, et rédigées de nouveau, auxquelles nous avons ajouté quelques notes, qui nous ont été remises lorsque la Société Archéologique fit appel à la bonne volonté de ses membres pour obtenir tous les renseignements concernant l'invasion allemande dans le Vendômois, pendant les années 1870 et 1871.

**1870**

*Jeudi 24 novembre.*

Le corps bavarois du grand duc de Mecklembourg a envahi le Perche. Plusieurs détachements occupent Mondoubleau, sur lequel l'ennemi a lancé quelques obus, Savigny, Fortan et Lunay. Les Allemands se sont signalés par des meurtres et d'infâmes traitements infligés aux hommes qu'ils soupçonnaient d'être francs-tireurs. C'est auprès de Mondoubleau que fut tué M. Chauvin,

notaire de Sougé ; il était allé au secours de cette petite ville avec les gardes nationaux de sa commune.

Nous transcrivons ici une note qui nous a été communiquée par un capitaine de la garde nationale de Montoire.

« 24 novembre 1870.

« A onze heures du soir, je suis réveillé par un émissaire du commandant de la garde nationale<sup>1</sup>, qui me fait prévenir que les Allemands marchent sur Savigny et Montoire. Je cours réveiller le maire et prévien quelques amis ; nous allons au télégraphe pour avoir des renseignements de Vendôme. On nous répond que l'ennemi marche à grands pas sur la vallée du Loir, que les éclaireurs se sont montrés à Fortan et même à Epuisay.

« Les habitants sont tous sur pied. Chacun emporte ce qu'il a de plus précieux dans les caves et les carrières. La panique est à son comble ; quelques gardes nationaux de Trôo et un plus grand nombre de Lavardin viennent à la mairie prendre des ordres pour la défense du pays. »

*Vendredi 25 novembre.*

(Suite de la Note du capitaine de la garde nationale de Montoire.)

« Au point du jour, on bat le rappel ; la garde nationale se réunit. Bientôt arrivent de toutes les communes voisines des bandes de gardes nationaux se mettre sous les ordres du commandant de Montoire. On les remercie, et ils retournent chez eux à midi. Le calme se rétablit.

<sup>1</sup> M. le baron de la Tournelle.

« La compagnie des mobilisés est dirigée sur Savigny : la 1<sup>re</sup> compagnie sur la route de Trôo et la 2<sup>e</sup> sur celle de Vendôme. Chaque homme est armé d'un mauvais fusil de munition avec 12 cartouches dans la poche. Au total, 200 hommes. Soudain arrive un habitant de Savigny, annonçant que les Prussiens se dirigent sur Montoire. Toutes les compagnies font demi-tour et marchent au secours des mobilisés. On s'échelonne dans les bois qui bordent la route à 10 kilomètres. Rien ne paraît, et, à la nuit tombante, la garde nationale rentre à Montoire, laissant un poste à Valleron. »

*Samedi 26 novembre.*

( Suite de la même Note. )

« A quatre heures du matin, le clairon sonne le rappel. Des uhlans étaient venus jusqu'à un kilomètre de la ville. On s'organise, et, à 7 heures, la petite troupe, avec deux gendarmes à cheval pour éclaireurs, se met en marche. La route de Savigny est gardée à vue, ainsi que celle des Roches, pour éviter une surprise. A midi, 4 hommes détachés en avant surprennent 4 cavaliers à la ferme de la Barre, et tirent sur eux sans les atteindre. On décide alors de marcher sur Lunay, où une troupe de uhlans est en train de réquisitionner. Les mobilisés sont déployés en tirailleurs et cernent une partie du bourg. Les deux compagnies marchent en avant et sont arrivées aux premières maisons, lorsqu'un mobilisé reçoit presque à bout portant un coup de pistolet, qui heureusement ne l'atteint pas.

« Aussitôt arrive à travers les haies un messenger du maire de Lunay, qui défend à la garde nationale de se porter sur ce bourg dans la crainte du pillage. A la



nait, les compagnies rentrent en bon ordre à Montoire. »

*Dimanche 27 novembre.*

Les Allemands, après s'être avancés jusqu'à Azé et la forêt de Vendôme, quittent brusquement le Vendômois, et se retirent dans le département d'Eure-et-Loir.

*Vendredi 9 décembre.*

Pour la première fois nous avons entendu le canon gronder une grande partie de la journée, du côté de Marchenoir. En ce jour, en effet, furent livrés les combats de Cernay et de la Vilette, près de Lorges (Loir-et-Cher), de Tavers (Loiret), et de Villejouan, près de Josnes (Loir-et-Cher). De tristes pensées envahissaient nos âmes. C'était l'annonce de nouveaux malheurs. L'invasion prussienne approchait.

*Vendredi 16 décembre.*

La deuxième armée de la Loire, commandée par le général Chanzy, opère sa retraite sur Le Mans. Une partie du 16<sup>e</sup> corps se rend aux Roches par la route de Villaria et de Varennes. A midi, les troupes qui avaient suivi cette route campaient, en ordre de bataille, auprès du village de Rie. La division du général Barry arrive dans la soirée à Montoire par la route de Saint-Amand ; elle est déjà fort démoralisée, et présente un spectacle affligeant. Des patrouilles de cavalerie parcourent le pays. Le général Barry passe à Villavard à 3 heures. Une compagnie de francs-tireurs garde les défilés qui séparent Villavard de Houssay et de Sasnières. Bientôt l'ennemi va paraître ; il n'est plus qu'à 8 kilomètres.

*Samedi 17 décembre.*

A minuit, nous sommes réveillés par de terribles détonations, Ce sont les ponts de Lavardin et de Montoire qui sautent, et le feu est mis au pont de bois des Roches, par les ordres du général Barry. L'armée a pu se retirer de Montoire sans être inquiétée par l'ennemi ; il ne reste plus que quelques trainards découragés ou ivres, la terreur du pays. Le soir, sur la route de Vendôme à Montoire par Varennes, plusieurs éclaireurs à cheval de l'armée prussienne vont jusqu'au pont des Roches ; le trouvant brûlé, ils retournent sur leurs pas ; mais, auprès d'un bois, à peu de distance de Saint-Rimay, ils reçoivent quelques coups de fusil tirés par des paysans. Trois de ces hommes sont démontés et deux blessés grièvement.

*Dimanche 18 décembre.*

Un détachement de uhlans arrive le 18 décembre à Lavardin ; ils ont fait prisonniers une dizaine de trainards de l'armée française. Quelques uhlans passent le Loir à gué avec leurs chevaux, et se rendent à Montoire. Là ils ordonnent au maire de faire préparer pour le lendemain un grand nombre de rations.

*Lundi 19 décembre.*

Une reconnaissance d'une centaine d'hommes d'infanterie prussienne parcourt la route de Vendôme à Montoire jusqu'aux Roches, revient par Saint-Rimay, Villavard, et retourne à Vendôme par Lavardin et la route de Saint-Amand. Quelques cavaliers seulement visitent Montoire. Les ponts des Roches et de Montoire sont rétablis d'une manière provisoire par les ordres du

général commandant l'armée prussienne qui occupe Vendôme.

*Mardi 20 décembre.*

L'ennemi fait des réquisitions à Lavardin, Villavard et quelques communes voisines.

Que d'épisodes douloureux naissent de ces réquisitions opérées par un vainqueur impitoyable ! Qui pourrait dire le dépit, la rage et le désespoir qu'elles jetaient dans l'âme du paysan dépouillé !

*Mercredi 21 décembre.*

800 à 1,000 hommes (cavalerie et infanterie) apparaissent sur la route de Vendôme à Montoire par Varennes, passent sur le pont des Roches, et arrivent à Montoire au milieu du jour. Des francs-tireurs postés à Trôo et à Sougé tuent et blessent plusieurs éclaireurs allemands.

*Jeudi 22 décembre.*

L'ennemi fait des réquisitions à Saint-Martin-des-Bois, Lavardin, Villavard, Saint-Rimay, les Roches et Montoire. Le commandant du corps de troupe venu en reconnaissance, ne se trouvant pas en sûreté à Montoire, se replie vers 3 heures du soir derrière le Loir. L'infanterie occupe Saint-Rimay, et la cavalerie (cuirassiers blancs de Kœnisberg), forte de 300 à 400 chevaux, se retire à Villavard. Les Prussiens paraissent craindre une surprise ; ils ont des gardes avancées, des postes nombreux et sous les armes ; auprès de chaque écurie il y a une sentinelle prête à monter à cheval et à donner le signal, si quelque attaque survenait. Les cuirassiers blancs disent hautement qu'ils reviendront après Noël brûler Trôo et Sougé, parce que ces bourgs recèlent des

francs-tireurs. Mais les chefs avaient formé un autre projet de vengeance. Ils avaient remarqué, ainsi que leurs soldats, des hommes qui rôdaient autour des bois qui bordent l'ancienne route de Vendôme aux Roches ; ils avaient entendu des coups de fusil ; plusieurs éclaireurs avaient été tués ou blessés le 17 décembre. Ils résolurent donc d'effrayer le pays par un châtement exemplaire. Le pillage auquel se livrèrent les soldats allemands dans le bourg de Saint-Rimay, pendant la nuit du 22 décembre, et les reproches que plusieurs chefs adressèrent à M. Neau, curé de cette paroisse, ne permettent aucun doute à ce sujet. Ils devaient accomplir leur projet de vengeance le 26 décembre.

*Vendredi 23 décembre.*

Les cuirassiers blancs quittent Villavard à 8 heures du matin, rejoignent à Saint-Rimay l'infanterie prussienne, et tous reviennent à Vendôme. Depuis huit jours, le temps est très-dur ; il est tombé de la neige ; il gèle fortement.

*Lundi 26 décembre.*

De Villavard nous voyons arriver sur la route de Vendôme un fort détachement de cavalerie et d'infanterie prussiennes, de 1,200 à 1,500 hommes, avec deux canons, des caissons et des voitures. Soudain cette petite armée se déploie, et les soldats, sur les ordres de leurs chefs, cernent le bois de la Saunerie, qui est près de la route, et arrêtent quelques paysans. C'est de ce bois que, plusieurs jours auparavant, des habitants du pays avaient tiré sur les Prussiens. Le détachement descend ensuite à Saint-Rimay, et dans ce petit bourg

fait dix-huit prisonniers, malgré les cris et les larmes des femmes et des mères. La colonne prussienne, ayant placé au centre ses prisonniers, se reforma entre Saint-Rimay et les Roches, et arriva au milieu du jour à Montoire.

Voici une note sur les prisonniers de Saint-Rimay, Villavard, Les Roches et Montoire, internés le 26 décembre dans la caserne de cette ville, communiquée par un de ses habitants, témoin oculaire :

« Ces pauvres gens sont enfermés dans une salle de la caserne, sans feu, sans aliments, sans même une botte de paille. Le maire de Montoire et l'adjoint, MM. Debourge et Busson, se rendent auprès du colonel, et le supplient de leur rendre la liberté, certifiant sur l'honneur et sous leur responsabilité personnelle l'innocence de ces malheureux. Ils obtiennent à grand'peine l'autorisation de leur porter quelque nourriture. En voyant entrer le maire dans la prison, tous se jettent à ses pieds, et le conjurent de les faire sortir. Ils s'accrochent à ses vêtements en poussant des cris déchirants ; c'est un spectacle navrant. Ce n'est que sur la promesse qu'il leur fait d'obtenir leur élargissement, qu'ils se décident à lâcher prise. Une nouvelle démarche est faite auprès du colonel, qui promet enfin de les relâcher le lendemain matin, quoi qu'il arrive. Il consent seulement à laisser partir les femmes et les enfants. On les fait sortir aussitôt, en donnant bon espoir aux autres. Le lendemain, on va rappeler sa promesse au colonel. Il refuse encore, et jure sur l'honneur que les prisonniers seront libres dans les vingt-quatre heures ; et quelques heures après il les emmenait à Vendôme, en tête de sa colonne, pour se garantir de la poursuite de nos troupes.

« Voilà comment cet officier supérieur prussien sut faire honneur à ses serments. »

*Mardi 27 décembre.*

Combat de Saint-Quentin.

Dès le matin les Prussiens partent de Montoire pour châtier Trôo et Sougé. Ils surprennent une grand' garde de soldats d'infanterie à la ferme de La Touche, une centaine d'hommes qui se chauffaient, parce qu'il faisait très-froid, et ne se gardaient nullement. Une partie de la colonne prussienne occupe Saint-Quentin avec deux pièces de canon, et l'autre va à Trôo. Déjà les Allemands avaient arrêté comme otages plusieurs habitants de cette localité, et les avaient fait placer aux premiers rangs, lorsqu'ils sont attaqués vivement par les troupes du général de Jouffroy. L'un des otages fut alors blessé mortellement. Après un combat de deux heures, se voyant presque enveloppés, et foudroyés par l'artillerie française, les Prussiens reviennent précipitamment sur leurs pas, emmenant avec eux leurs otages, et laissant en plusieurs endroits des traces de leur rage et de leur fureur.

De retour à Montoire, ils font prisonniers plusieurs hommes, dénoncés sans doute comme dangereux ou comme francs-tireurs. Ils passent à la hâte le pont de Saint-Oustrille, qu'ils avaient rétabli. Un détachement, avec les prisonniers, prend le chemin de Vauboyers, et va à Lavardin ; l'autre, dissimulant la retraite des premiers, fuit par la route de Châteaurenault.

La compagnie prussienne qui était restée aux Roches est faite tout entière prisonnière par les soldats français.

Nous avons été témoin de cette dernière partie du combat. Ayant remarqué sur les deux heures que le bruit du canon paraissait se rapprocher de nous, nous pensâmes que les Prussiens battaient en retraite, et nous nous rendîmes sur le coteau avec plusieurs habitants du bourg, pour assister à une déroute prussienne. Nous vîmes en effet les soldats français qui descendaient rapidement le coteau des Roches, surprenant les sentinelles allemandes, et nous entendîmes fort bien un commandant qui disait : « Tournez à gauche. » ( Le soir, par un vent sud-ouest, si le temps est calme, on entend de Villavard les voix des jeunes gens qui chantent ou des personnes qui crient aux Roches. )

Maintenant faisons connaître la conduite des Prussiens à l'égard de leurs prisonniers civils, car les prisonniers militaires étaient moins maltraités. Le détachement prussien qui s'était enfui par le chemin des Vauboyers et Lavardin était tellement furieux, que les chefs qui le commandaient arrêtaient tous ceux qui se trouvaient sur leur passage. Ainsi ils forcèrent de marcher au milieu de leurs soldats Madame J....., ses deux enfants et sa domestique, ainsi que l'instituteur de Lavardin, qui, revenant de Montoire à l'issue du combat, sur la demande de Madame J.... et de sa compagne, leur avait aidé à passer le Loir, pour qu'elles pussent prendre par les Vauboyers, et de là se réfugier à Lavardin. En voulant fuir le danger, ils allaient au devant. Les Prussiens ramassèrent également un idiot mendiant, qui se vit dépouillé de son bissac et de son pain. Un facteur qui revenait de Villavard ne voulut pas marcher avec eux ; il se jeta à terre, et là fut frappé à coups de bottes, de crosses de fusil, jusqu'à ce qu'il parût ina-

nimé. Il avait fait le mort ; lorsque les Prussiens furent très-loin, il se releva, et put se rendre à Montoire. Pendant plusieurs semaines il porta la trace des coups qu'il avait reçus. La dame que les Allemands avaient forcée de marcher avec eux ne fut renvoyée qu'après avoir fait un parcours de huit kilomètres ; ainsi il lui fallut suivre pendant une heure et demie les ennemis, dont la course était réglée par le trot des chevaux. Un vieillard<sup>1</sup>, chaussé de sabots et ne pouvant plus aller, voulut se sauver dans les bois, au delà d'Ambloy : il fut fusillé sur-le-champ ; pendant plusieurs jours son cadavre resta sans sépulture. Arrivés à Vendôme, les prisonniers civils des Prussiens furent internés dans les lieux d'aisances du Quartier, et ne reçurent aucune nourriture. Le lendemain, on les conduisit à Blois. A Vendôme et sur la route, les personnes qui voulaient leur donner du pain, ne pouvaient que leur en jeter quelques morceaux ; et souvent les Prussiens prenaient ces morceaux ou les arrachaient des mains des prisonniers en disant « Vous francs-tireurs ! vous capout ! vous pas de pain, être fusillés ! » Les malheureux prisonniers de Montoire arrivèrent à Blois mourant de faim et de fatigue, et auraient certainement bientôt succombé sans les soins généreux et empressés de M. Chaffolt, curé de Saint-Nicolas, et de M. Beauvallet, juge de paix à Blois, et ancien juge de paix de Montoire. Les plus infirmes et les moins compromis furent alors renvoyés chez eux ; les autres furent conduits sous bonne escorte à Orléans, à Etampes et jusqu'à Corbeil. Un mois après, tous étaient revenus, soit qu'ils aient pu s'échapper, soit qu'ils aient été relâchés ; mais plusieurs moururent des suites des mauvais traitements qu'ils avaient subis.

<sup>1</sup> Ce vieillard était de Trôo.



Nous ne pouvons omettre un épisode qui concerne M. P..., instituteur de Lavardin<sup>1</sup>. Il avait assisté de la crête du coteau qui domine ce bourg aux différentes péripéties du combat. Désirant connaître les résultats de la journée, il se rendit à Montoire. Nous avons dit plus haut ce qui lui arriva au retour. Les observations qu'il fit pour se soustraire à ce qu'exigeaient de lui les Prussiens ne lui valurent que l'honneur d'être placé en tête de la colonne. Il était alors quatre heures et demie du soir. Après avoir marché plusieurs heures sur la route de Saint-Amand, étant déjà près de Plessis-Fortiat, M. P..., qui cherchait depuis longtemps les moyens de s'échapper, profitant d'un lieu et d'un moment favorables, quitte tout doucement sa place, et s'en va tranquillement. Un officier, qui se trouvait vers les derniers rangs de la colonne, l'aperçoit et lui demande ce qu'il fait. L'instituteur lui répond, avec l'apparence de la plus grande sincérité, que le chef qui commande en tête lui a permis de s'en aller. L'officier le croit et le laisse continuer son chemin. Quelques instants après, avec deux de ses camarades d'infortune, qui ont pu s'échapper comme lui, il entre dans une chaumière isolée, située à droite de la route de Saint-Amand à Montoire, à 500 mètres environ de la route de Tours, et qui était éclairée. Un Allemand, prisonnier échappé des Français, y prenait un petit repas. Occupé entièrement à satisfaire son appétit, il n'avait pas pris la précaution de mettre son fusil à portée de sa main. Aussi comprit-il sa faute, et fut-il on ne peut plus poli à l'égard des fugitifs. M. P. voulait prendre le fusil et emmener le Prussien; ses camarades l'en dissuadèrent, et tous trois continuè-

<sup>1</sup> Tout ce qui est relatif au sieur P... dans ce passage et ailleurs a été revu par le héros de ces aventures

rent leur route. Ils n'avaient pas fait 100 mètres que leurs pieds heurtèrent le cadavre de ce vieillard de Trôo dont il est question plus haut. A cette vue, et après avoir reçu quelques explications dans une maison voisine, M. P., n'écoutant alors que sa conscience qui lui crie vengeance, retourne sur ses pas, suivi de loin par l'un de ses camarades, revient à la chaumière, et, malgré les précautions prises cette fois par le Prussien pour éviter toute surprise, il s'empare de l'arme et de l'homme. Celui-ci n'oppose alors aucune résistance ; mais, regardant d'un œil suppliant l'instituteur, il le conjure de ne pas le faire *capout*. M. P. affirme qu'il ne lui veut aucun mal, mais que, usant du même droit dont on s'est servi à son égard, il le prie de se considérer comme son prisonnier et de le suivre.

Afin d'éviter toute surprise de la part d'autres Prussiens, qu'il devait craindre de rencontrer dans sa route, M. P. endosse l'équipement du prisonnier, et, pour être en mesure de se défendre à l'occasion, exige de celui-ci une petite leçon pour apprendre la manœuvre de son fusil ; puis, ces précautions prises, il reprend avec le prisonnier le chemin de Lavardin ; mais, arrivé à Sasnières, ignorant s'il n'est pas resté des Prussiens à Montoire, M. P. se fait conduire chez M. Besnier, maire de cette commune. M. Besnier offre souper et bon gîte pour attendre les nouvelles le lendemain. Le jour venu, des habitants de Sasnières sont envoyés en avant, et constatent qu'il n'y a plus aucun danger. Le sieur P. alla le même jour à Montoire faire rejoindre à son prisonnier ses camarades pris la veille. Le lieutenant-colonel commandant la mobile du Lot délivra à M. P. un certificat en due forme, constatant cet acte. Il est bon de remarquer, pour faire contraste aux procédés prussiens, que

ce prisonnier fut l'objet de tous les soins et de tous les ménagements possibles de la part de son conducteur.

## R É C I T

### DU COMBAT DE SAINT-QUENTIN, PRÈS MONTOTRÉ,

Par le Général CHANZY.

(Extrait de son ouvrage *La Deuxième armée de la Loire.*)

« Le 27 au matin, la colonne du général de Jouffroy était sur la Braye, à Bessé et Lavenay. Apprenant que les Allemands menaçaient de brûler Trôo et Sougé, pour se venger de la résistance de quelques francs-tireurs, qui, embusqués dans ces localités, avaient repoussé leurs reconnaissances, le général résolut de se porter immédiatement en avant pour les surprendre pendant cette opération.

« Arrivé à Fontaines, il partagea sa troupe en trois colonnes ; l'une, de deux bataillons et d'une batterie d'artillerie, se rendit directement aux Roches ; l'autre, composée d'un bataillon et d'une batterie, s'avança sur Trôo, tandis qu'il se portait sur Montoire avec la troisième, forte de deux bataillons, d'une batterie et de deux mitrailleuses. Arrivée au débouché de la petite vallée qui s'ouvre de Fontaines sur Montoire, cette dernière fut assaillie par une forte colonne d'infanterie prussienne, dont l'artillerie, établie à Saint-Quentin, faisait pleuvoir sur nos troupes une grêle d'obus, qui causèrent dans nos rangs des pertes considérables. Le combat se maintint cependant avec acharnement durant deux heures. Pendant ce temps, nos troupes envoyées sur Trôo menaçaient ce village, et leur artillerie prenait à revers la batterie de Saint-Quentin. L'ennemi, surpris, se retira précipitamment dans la direction de Montoire. Les

trois bataillons du 70<sup>e</sup> mobiles (Lot) se mirent à sa poursuite, traversèrent au pas de charge Montoire et le pont sur le Loir, rétabli par les Prussiens, qu'ils poursuivirent à la baïonnette jusqu'à 3 kilomètres de ce village, sur la route de Châteaurenault, leur enlevant deux caissons, sept voitures et quelques prisonniers. De son côté, la colonne qui avait marché sur Les Roches y surprenait une compagnie prussienne tout entière, tandis qu'une reconnaissance de cavalerie, qui avait poussé le matin jusqu'à Fortan, ramenait un officier et dix hommes, trouvés réquisitionnant à Lunay. »

*Mercredi 28 décembre.*

Nous voyons à midi les soldats et les mobiles du général de Jouffroy marcher lentement sur la crête du coteau des Roches, laissant entre chaque homme un intervalle assez long. Pendant ce temps, l'ennemi fait une reconnaissance insignifiante devant cette localité. Quelques Prussiens, disposés en tirailleurs dans les prés de Villavard, tirent sur nos soldats, qu'ils voient sur le haut du coteau des Roches, et aussi sur les habitants du pays, qui ont la curiosité de sortir de leurs demeures pour les regarder. Mais, heureusement, personne n'est atteint. L'ennemi disparut bientôt dans la direction de Vendôme.

*Samedi 31 décembre.*

Depuis dix heures du matin, le canon n'a cessé de gronder du côté de Vendôme. Ce jour-là furent livrés les combats de Belair et de Courtiras, et, le soir, le général de Jouffroy, ordonnant à ses troupes de garder les positions conquises, occupa le château de Belair, près de Vendôme. Les Prussiens, repoussés dans l'intérieur de

la ville, et redoutant de nouvelles attaques, continuèrent dans toutes les directions leurs feux d'artillerie, que nous avons entendus pendant une partie de la nuit.

Le même jour, vers onze heures du matin, nous vîmes arriver de Lavardin, où ils avaient passé le Loir sur un pont provisoire jeté par eux, les 700 éclaireurs algériens du colonel Goursaud. C'était pour nous un spectacle étrange. Nous admirions ces Kabyles couverts de manteaux de diverses couleurs aux capuchons pointus. Ils montaient de petits chevaux arabes très-vifs et très-agiles, qui, eux aussi, avaient la tête, le cou et le corps couverts et garantis du froid par des étoffes de couleurs différentes. Les éclaireurs algériens combattirent vigoureusement les Prussiens jusqu'à Villaria, et leur tuèrent plusieurs cavaliers ; mais là, dominés par l'artillerie ennemie et menacés sur leurs flancs par des troupes de cavalerie, ils opérèrent leur retraite par les lieux où ils étaient passés le matin. Vers quatre heures, ils revenaient à Villavard. Un algérien, devant des habitants du bourg ébahis, passa sur sa langue son sabre encore sanglant. Dans cette pointe hardie, et pendant les reconnaissances qu'ils firent même au delà de Villiersfaux, jusqu'au 5 janvier, ces éclaireurs intrépides perdirent une dizaine d'hommes et de chevaux.

Nous ne pouvons que louer le courage, l'activité et la vigilance de ces braves soldats, et aussi leur honnêteté dans leurs rapports avec les habitants du pays. Grâce à eux, Villavard fut préservé pendant plusieurs jours de la visite des Prussiens. A peine quelques cavaliers allemands paraissaient-ils sur la route qui conduit aux Roches, que les Kabyles partaient au galop pour leur donner la chasse.

Pendant leur séjour à Montoire, ils arrêtaient plusieurs

espions soudoyés par les Prussiens. De ce nombre était un mendiant de Houssay, que les Allemands avaient attiré à leurs campements, en lui donnant à manger et à boire. Ils l'interrogeaient sur le pays, sur les hommes qui avaient attaqué leurs éclaireurs, et sur ce qu'il entendait dire au sujet des positions de l'armée française. Les révélations de ce mendiant leur parurent si importantes, que l'on vit plusieurs fois pendant la nuit un détachement de cavaliers prussiens s'arrêter auprès de sa masure, et des officiers descendre et entrer chez lui pour le questionner.

## 1871

*Jeudi 5 janvier.*

Nous allons être bientôt témoins d'un combat. Certains signes que nous remarquons nous l'annoncent. Des soldats du génie ou de l'artillerie préparent sur le coteau des Roches des emplacements pour les canons d'une batterie. Des cavaliers allemands arrivent au galop sur le coteau de Villavard, le parcourent rapidement en différents sens, comme s'ils examinaient les endroits les plus convenables pour placer leurs batteries. Nous entendons les éclaireurs algériens, qui, de temps en temps, échangent des coups de fusil avec les cavaliers prussiens. Une épaisse colonne de fumée qui s'élève au-dessus du Loir nous indique que le pont provisoire des Roches, rétabli par les Prussiens, est détruit par le feu, sur les ordres du général français.

*Vendredi 6 janvier.*

Combat des Roches.

A dix heures, nous apprenons que de nombreuses troupes allemandes, venant de Sasnières, montent sur le

coteau de Villavard. Les premiers rangs des soldats allemands tirent devant eux en marchant, parce qu'ils ne savent où sont les Français. En même temps, sur la route de Vendôme aux Roches, nous apercevons une colonne prussienne, dont les artilleurs disposent une batterie à Planche-Brau. En ce moment, la batterie française des Roches<sup>1</sup>, commandée par le brave commandant Lefebvre, voyant les Allemands apparaître sur le coteau de Villavard, fait diriger sur eux le tir d'une partie de ses pièces. Les ennemis placent deux batteries sur ce coteau, l'une au-dessus de la carrière immense dans laquelle nous sommes retirés, et l'autre un peu plus près de Lavardin. C'est un combat continu d'artillerie pendant trois heures. Les Allemands essaient de prendre Les Roches, en passant le Loir, qui était glacé ; mais ils ne peuvent réussir. Bien qu'ils aient trois batteries et des canons d'un calibre plus fort que les nôtres, et se chargeant par la culasse, pendant deux heures et demie, tenus en respect par notre seule batterie, ils n'osent s'avancer au delà de 2,200 mètres. Enfin, vers trois heures, les ennemis passent par Lavardin et entrent à Montoire. Alors nos troupes commencent leur mouvement de retraite<sup>2</sup>. C'est en ce moment qu'un jeune capitaine d'artillerie, M. Timoléon de la Taille, dont les parents habitaient le château de Blanchamp, à Authon, dans notre département, est blessé mortellement par un éclat d'obus. Le brave jeune homme put

<sup>1</sup> La 21<sup>e</sup> batterie du 19<sup>e</sup> régiment d'artillerie.

<sup>2</sup> M. P., instituteur à Lavardin, qui, placé derrière la barricade du pont, avait assisté à tout le combat, servit d'abord de guide à l'artillerie, qu'il conduisit sur la route de Montoire à Savigny, puis à l'infanterie, qu'il accompagna par Lunay jusqu'à la Belle-Etoile.

recevoir sur le champ de bataille les secours de la religion, qui lui furent administrés par M. le curé des Roches. M. de la Taille, sorti de l'Ecole polytechnique depuis peu d'années, avait donné sa démission, après avoir été nommé sous-lieutenant d'artillerie. Au commencement de la guerre, n'écoutant que son patriotisme, il avait de nouveau consacré son épée au service de la France, et la mort vint le frapper à quelques kilomètres de son pays.

Le même jour, une famille de Villavard a été cruellement éprouvée. Un paysan, apercevant plusieurs officiers de l'avant-garde du corps d'armée allemand, qui montait sur le coteau de Villavard, perd la tête, et dit à sa femme : Donne-moi mon fusil, que j'en tue au moins deux. Il a été compris ; un des officiers se précipite sur lui, et le poursuit jusque dans la cave qui lui sert de demeure, où il s'est caché. L'officier quitte la cave, sans avoir pu trouver celui qu'il prenait pour un franc-tireur, et en surveille les abords. L'imprudent paysan a la malheureuse idée de sortir avec son taille-marc, et se cache dans un buisson. Il est remarqué par l'officier qui le surveille ; celui-ci avance jusqu'au buisson, et, écartant le fils du paysan, qui s'était jeté au-devant de son père, le protégeait de son corps et demandait grâce, il tue de son revolver à bout portant le malheureux, qui certainement avait perdu la tête ou était ivre.

Le soir, un grand nombre de soldats allemands passent par Villavard, et se rendent à Lavardin et à Montoire.

*Samedi 7 janvier.*

Nous pûmes constater que les armées prussiennes avaient leurs trainards et leurs pillards. Pendant toute la



journée, le bourg et les villages de Villavard sont livrés à un honteux pillage. Les soldats allemands défoncent les portes des maisons abandonnées, brisent et saccagent tout, et vident les caves. Ce qu'ils faisaient à Villavard, ils le faisaient aussi à Montoire, Lavardin, Les Roches, Saint-Quentin et Trôo. Dans ce dernier bourg, ils incendièrent une maison, et mirent le feu à l'entrée de plusieurs caves.

Au milieu du jour, nous entendons une joyeuse sonnerie de clairons. Les Allemands avaient découvert dans les souterrains du château de Lavardin d'énormes quantités d'avoines, et ils en exprimaient leur joie. L'ennemi, pendant trois jours, pilla un grand nombre de maisons, et particulièrement celles que leurs propriétaires ou leurs locataires avaient abandonnées ; cependant, dans notre contrée, il respecta les églises.

De neuf heures à minuit, des milliers de soldats de toutes armes, avec des voitures, des canons et des caissons, passent par Villavard. Un plus grand nombre encore arrive à Montoire par la route de Saint-Amand. C'était l'armée du grand duc de Mecklembourg. Trente ou trente-cinq mille hommes (?) occupèrent Montoire pendant cette nuit. Le grand duc de Mecklembourg logea chez M. Chauvin.

*Dimanche 8 janvier.*

Nous avons célébré bien tristement la Fête de l'Épiphanie. Il y a eu le matin une messe basse, à l'issue de laquelle quelques fidèles en petit nombre assistèrent, consternés, aux funérailles du malheureux paysan tué par les Prussiens, et d'un vieillard qui avait succombé le matin du combat du 6 janvier ; sa mort avait été sans doute hâtée par l'invasion allemande.

Les chemins étaient dans un état affreux. Les ponts avaient été rétablis la veille. Nous ne fûmes pas inquiétés par le passage des soldats ennemis.

*Lundi 9 janvier.*

Le bourg de Villavard présente le spectacle le plus lamentable. La plupart des maisons sont abandonnées et pillées ; les hommes valides de la commune ont presque tous pris la fuite, ou se sont cachés ; une sombre tristesse se montre sur presque tous les visages ; on pense à ses parents ou amis absents, qui combattent devant l'ennemi, ou souffrent dans un camp, dans une ambulance peut-être. Quatorze habitants du pays ont quitté leurs foyers comme soldats, mobiles ou francs-tireurs. Un mobile a été tué le 2 décembre, et plusieurs ont été blessés ; deux jeunes soldats viennent de mourir dans les hôpitaux du Mans. La dure température que nous subissons est bien propre à augmenter la tristesse générale.

Il fait très-froid ; une neige abondante couvre la terre. Cependant, vers le soir, arrive un régiment d'intendance de l'armée du prince Frédéric-Charles avec 200 voitures. Il passe la nuit à Villavard.

*Mardi 10 janvier.*

Le matin, le régiment d'intendance quitte Villavard. Une compagnie de ce même régiment, qui s'était égarée la veille, arrive au commencement de la nuit.

Pendant une grande partie du jour, nous avons entendu le canon dans la direction du Mans.

*12, 13, 14 et 15 janvier.*

Le jeudi 12 janvier, trois cavaliers allemands viennent

réquisitionner à Lavaudin. L'un d'eux enlève à un pauvre homme tout le pain qu'il venait de faire cuire avec la farine qui lui restait. Le même jour, quelques instants après, vint à passer un convoi de voitures. A la suite de ce convoi étaient des trainards, qui s'amusaient à piller et à boire dans les caves. L'un d'eux ayant offert à vil prix à l'instituteur une vache que celui-ci savait appartenir à un de ses voisins, M. P..., feignit d'entrer en pourparlers avec lui, espérant par un moyen ou un autre pouvoir restituer l'animal à son légitime propriétaire. Pendant ce temps arrivent plusieurs hommes, à la tête desquels le sieur M..., celui auquel le pain avait été enlevé le matin, et surtout une vingtaine de femmes. Celles-ci montrent le poing au Prussien, excitant tout le monde de la voix et des gestes. C'est alors que le sieur M..., s'emparant du fusil du Prussien, le frappa d'un coup de baïonnette. Aux cris poussés par le blessé, tout le monde s'enfuit, excepté l'instituteur. Cet ennemi blessé devenait, s'il parvenait à rejoindre son corps, on ne peut plus dangereux pour le pays, sur lequel il ne manquerait pas d'attirer la vengeance des siens. Dominé par cette pensée comme aussi par le souvenir de ce que les Prussiens lui avaient fait précédemment endurer, et par le spectacle des excès qu'ils commettaient de tous côtés, M. P. se jette sur le soldat allemand et cherche à l'achever. Malheureusement, les cris du blessé avaient jeté l'éveil ; trois trainards, deux hommes et une femme, étaient accourus, et forcèrent l'instituteur à abandonner son projet, d'autant plus que le sieur M..., en s'enfuyant, avait emporté le fusil et l'avait laissé par cela même sans aucun moyen de défense.

Le lendemain, plusieurs cavaliers ennemis annoncèrent à un groupe d'habitants réunis que le colonel ti-

rerait une vengeance éclatante de cet acte, qu'ils qualifiaient d'infâme attentat.

Deux jours entiers se passent, jours d'anxiété et d'angoisses. Enfin, le samedi 14 janvier, 150 cavaliers ennemis cernent le bourg de Lavardin, et l'officier qui les commande fait arrêter dix hommes, et déclare que, si, le lendemain, on n'a pas livré les coupables, ou donné la somme de 10,000 francs, les dix prisonniers seront fusillés ou le bourg incendié. Les agresseurs ne se trouvaient pas au nombre de ces prisonniers<sup>1</sup>. La population de Lavardin est dans la consternation. On peut à peine réunir une somme de 3,000 francs. M. Lamy, curé de cette paroisse, est prié d'aller trouver le général allemand et de l'apaiser. Le zélé pasteur se dévoue. Il part, se rend à Saint-Arnoult, puis de là, escorté par des cavaliers armés, il est conduit dans une charrette jusqu'à Authon, où se trouve le général. Il était temps ; un des prisonniers allait être fusillé dans quelques instants. Le Prussien blessé avait cru reconnaître en lui un de ses agresseurs. L'exécution est suspendue. M. le curé de Lavardin, après un entretien bien pénible, obtient que le général réduise la somme imposée à 4,200 francs, et attende jusqu'au lendemain. Il revient le dimanche matin à sa paroisse, et repart le soir, n'emportant que 3,000 francs, les habitants du bourg n'ayant pu trouver une somme plus forte.

M. l'abbé Lamy est obligé d'aller jusqu'à Chateauneault, où se trouvait alors le général. Après un nouvel

<sup>1</sup> L'instituteur ayant été informé par M. B..., alors garde-champêtre à Lavardin, que quelques habitants avaient manifesté hautement l'intention de le sacrifier à la vengeance de ses ennemis, dans le cas d'un retour offensif de leur part, avait d'abord cherché refuge chez le sieur N..., à Montoire, puis dans sa famille, où il n'arriva qu'après des peines inouïes.

entretien, par sa patience et sa prudence, tout en refusant de faire connaître les coupables, il obtient que le général allemand n'exige pas au delà de 3,000 francs, et qu'il ordonne de mettre en liberté les dix prisonniers de Lavardin.

### **Pendant l'Armistice.**

Quatre batteries d'artillerie occupaient Montoire. Le service de la poste allemande était établi chez M. Diet, adjoint, rue Saint-Jacques. Une grande pancarte était attachée à la porte de la maison. Un matin, la pancarte se trouve légèrement déchirée, soit par un mauvais plaisant, soit par l'effet de la malveillance prussienne.

A cette nouvelle, l'officier supérieur commandant de la place mande le maire à la mairie, et, d'un air arrogant, exige la remise du coupable entre ses mains. On simule aussitôt des perquisitions, qui naturellement n'aboutissent à rien. Le délai expiré, nouvelle sommation du commandant, accompagnée de menaces terribles contre la population.

Le maire alors se présente en face de l'arrogant officier, et avec une simplicité digne et un calme héroïque : « Colonel, dit-il, nous n'avons rien pu découvrir, malgré l'activité de nos recherches ; veuillez épargner des innocents et m'agréer pour votre prisonnier. » Tant de fermeté, de modestie et de dévouement apaisèrent l'officier prussien, qui lui tendit la main, ne parla plus de cette affaire, et conserva toujours avec lui des relations fort polies.

Ct BOURGOGNE, curé de Villavard.

---

SUPPLÉMENT AUX DOCUMENTS  
SUR  
L'ÉGLISE SAINT-LAURENT DE MONTTOIRE

(V. le Bulletin de 1875, p. 154.)

*Envoi de M. l'abbé DUPONT, pro-secrétaire  
de l'évêché de Blois.*

---

I.

**SUPPLIQUE** *du curé de Monttoire à Mgr l'Evêque du  
Mans pour obtenir la permission de célébrer la Messe  
dans une chapelle récemment adjointe à l'église pa-  
roissiale (chapelle actuelle de la sainte Vierge).*

Plaise à Monseigneur du Mans permettre la célébra-  
tion de la Sainte-Messe en une chapelle bastie continue-  
ment à l'église paroeciale de St-Laurent de Monttoire au-  
trement dite de Nostre Dame de Pitié, en faveur et à  
l'humble requisition du curé et des paroissiens.

A. DAULIER.

Soit fait ainsi qu'il est requis, et ce jusques à no-  
tre prochaine visite [ qu'attendons faire ? ]  
Donné en nostre château de Thouvois ..

CHARLES DE BEAUMANOIR,  
Evesque du Mans.

H.

**PROCÈS-VERBAL** *de visite par le doyen rural de Trôo de la chapelle récemment adjointe à l'église paroissiale de Montoire (chapelle actuelle de la sainte Vierge).*

Aujourd'hui dernier jour du mois de juin mil six cens trente trois est comparu par devant nous Jehan Maréchal, prêtre, doyen rural de Trôo, faisant nostre visite en l'église paroissiale de St-Laurent, autrement Nostre-Dame de Pitié de la ville de Montoire, vénérable messire Antoine Daulier, prêtre, curé dudit lieu, lequel nous a montré que par cy devant il avoit obtenu sur requeste présentée à Monseigneur le Révérendissime évesque du Mans, permission de celebrer la sainte messe en une certaine chapelle nouvelement edifiée et bastie sur le lieu et place d'un petit cimetiere contigu et adjacent au corps d'icelle eglise, et ce jusques à tant que sa Révérence se pourroit transporter sur ledit lieu pour icelle chapelle bénir et dédier, et qu'a cest effect enqueste et procès verbal seroit fait par le doyen rural dudit lieu, sur la décence, bastiment et distance d'icelle chapelle du corps et principal bastiment de ladite église, nous requérant ledit curé nous vouloir transporter en et au dedans d'icelle chapelle pour en faire et dresser nostre présent procès verbal, suivant et au desir du mandement de mondit seigneur.

A quoy nous, doyen rural susdit, obéissant, nous nous sommes transportés dans le lieu d'icelle chapelle en la présence dudit curé et assistance de discrets maitres Gilles Boyvinet, Jehan Chevreau, Jehan Laurent, René Brian, prêtres; là où estant, avons veu et visité icelle chapelle, qu'avons trouvée estre bien et décentement ornée d'un grand tableau de plâtre, peinture contenant l'ymage

de la vierge avec son doux Jésus distribuant une couronne à Monsieur St-Laurent, et de l'autre main un chapelet à Monsieur St-Dominique, et au bas, l'ymage de Ste Catherine de Sienne, au dessous duquel tableau est ledit autel orné de napes et tapis, avec une tapisserie de cuir doré et autres petits tableaux, coissins, cierges, chandeliers et vases garnis de fleurs, le tout bien décemment posé et ordonné sur ledit autel. Et pour le corps et espace de ladite chapelle, l'avons trouvée bien nette et ornée de quatre belles vitres, ayant ouvertures de deux arcades appuyées sur un pilier au milieu d'icelles, la cloison desquelles est faite de bois de chesne, à balustres et clair voye qui la separe du corps et du chœur de ladite église, avec trois portes ; et de plus icelle chapelle pavée de carreau et brique, le comble d'icelle lambrissé, l'espace de laquelle, en large, contient vingt piedz ou environ et de longueur quarante pieds ; et autour de sa muraille sont trois confessionnaux, avec autres sieges et reposeirs, et auprès dudit tableau, sur un piedestal est apposée l'image taillée de Monsieur St-Sébastien, le tout bien décemment ordonné, et en telle sorte que le saint sacrifice de la messe pourra et peut estre pieusement et religieusement célébré, soubz le bon plaisir, licence et permission de mondit seigneur le Reverendissime évesque du Mans, lequel à cet effect pourra estre supplié de délivrer sa commission à telle personne idoine que bon lui plaira, pour, soubz son autorité, bénir icelle chapelle, attendu l'adjacence et contiguité d'icelle chapelle au corps et chœur de ladite église parochiale.

Fait par nous, doyen rural susdit, les jour et an que dessus. Constat en interligne : qui la sépare du corps et du chœur de ladite église. Approuvé.

J. MARESCHAL.

J. LAURENT.

R. BRIAN.

A. DAULIER.

C. BOYVINET

J. CHEVREAU.



Vu le présent procès-verbal, sur une commission cy devant donnée avons commis et commettons vénérable messire Anthoine Daulier, prêtre, curé de Montoire, pour faire la bénédiction de ladite chapelle, avec les cérémonies prescrites par le saint concile de Trente. Donné au Mans, le second jour de May mil six cens trente quatre.

CHARLES evesque du Mans.

Par mandement de Mondit seigneur

C. DENIS.

(Suit le procès-verbal de la bénédiction de la chapelle.)

### III.

Le troisiemes jour de febvrier l'an de Nostre seigneur 1636, au nom du Père, filz et St Esprit, à l'honneur de la sacrée vierge Marie et des bienheureux St-Sébastien, St-Loys et St-Roch, pour l'exécution du vœu public cy devant par nous fait au nom et à l'intention de toute la paroisse, je prêtre soussigné, en vertu de la commission de Monseigneur le Révérendissime et Illustrissime evesque du Mans, escripte et signée de l'autre costé, ay béni l'autel et la chapelle du Rosaire, continuee et adjacente au costé de l'Evangile de nostre église parochiale, selon les cérémonies du saint concile de Trente, en la présence et avec l'assistance de Messires Gilles Boyvinet, Jehan Chevreau, Jacques Dupin et René Briau, prêtre, desservans en nostre paroisse. Laus Deo.

G. BOYVINET.

A. DAULIER.

R. BRIAU.

J. CHEVREAU.

J. DUPIN.

IV.

**PERMISSION accordée par l'Evêque du Mans de célébrer la Messe les jours non fériés dans l'église commencée à Montoire.**

Philippus de Luxemburgo, Dei et sancte Sedis apostolice gracia cenomanensis episcopus, dilecto nostro Rectori ecclesie parochialis sancti Laurentii de Monteureo vestrisque capellanis ad deserviendum in divinis eidem ecclesie auctoritate nostra commissis et committendis, salutem in Domino. Ut intra edificium ineptum pro nova ecclesia parochiali dicti loci de Monteureo, loco tamen mundo et congruo, super altare portatille singulis diebus non feriatis, in presencia omnium Xristi fidelium ibidem adesse volentium celebrare possitis et celebrari possint alii presbyteri rite promoti, ex permissu tamen vestro seu dictorum capellanorum vestrorum, dum tamen nulla benedictio nuptialis celebretur, et mulieres ad purificationem post partum admittantur, salvis etiam in aliis iuribus parochialis (sic), vobis et dictis vestris vicariis ac aliis presbiteriis predictis, hinc ad triennium a data presentium computandum, licentiam impertimur. Datum sub sigillo nostro die octava mensis augusti, anno Domini millesimo quadringentesimo nonagesimo secundo.

MART. GUERRANDE <sup>1</sup>.

(Archives départementales, Liasse de Montoire.)

<sup>1</sup> Martin Guerrande fut, pendant 27 ans, secrétaire des évêques Philippe et François de Luxembourg. V. D. Piolin, *Histoire de l'Eglise du Mans*, tome V, p. 220. — CH. B.

---

ETUDES  
SUR  
LES VERBASCUM DE LA FRANCE  
& DE L'EUROPE CENTRALE

Par M. A. FRANCHET.

---

4<sup>e</sup> ARTICLE. (V. le *Bulletin* de 1874, p. 158,  
& le *Bulletin* de 1875, pp. 69 et 171.)

---

B. ESPÈCES BISANNUELLES

N'émettant jamais normalement qu'une seule tige.

1. Poils glanduleux ou capités nuls, même sur le calice.

Section IV. THAPSOIDEA. — Pédicelles plus courts que le calice  
même fructifère, ou l'égalant.

† Calices grands, atteignant 0<sup>m</sup>,007 à 0<sup>m</sup>,014.

α. Poils des filets staminaux blancs ou jaunâtres.

V. GLOMERATUM Boiss. — V. plus minus luteo tomentosum, tomento quasi asperulato, parum deterstill, foliis integris vel minute crenulatis, inferioribus oblongis in petiolo brevi attenuatis, mediis et superioribus ovatis, breviter acuminatis sessilibus, bracteis ovalibus, paniculâ simplici vel ramis auctâ, floribus 3-6 glomeratis, glomerulis plus minus dissitis, antheris omnibus flavido lanatis, stigmatibus spathulato.

Plante monocarpique, atteignant 2 mètres, couverte d'un tomentum fauve, rude au toucher surtout sur les feuilles; tiges faiblement anguleuses. Feuilles radicales épaisses, oblongues ou obovales, atténuées en un pétiole court, les caulinaires moyennes et supérieures ovales, arrondies à la base, sessiles; panicule simple ou rameuse, à rameaux effilés flexueux; fleurs réunies au nombre de 3-6 en glomérules très-écartés (sur les spécimens d'Orient) ou assez rapprochés (plante du port Juvénal); bractées ovales acuminées, toujours plus étroites que les glomérules, qu'elles n'enveloppent jamais; pédicelles très-courts ou nuls; calice long d'un centimètre environ et partagé jusqu'aux  $\frac{3}{4}$  en lobes lancéolés aigus; corolle variant de 15 à 25 mill. de diamètre, d'un beau jaune. Tous les filets staminaux sont couverts d'un épais duvet jaunâtre et les anthères à peu près égales entre elles; le stigmate est spatulé; capsule....

Synon. — *V. glomeratum* Boiss. diagn. pl. Or. ser. 1, fasc. 4, p. 53. Godr. fl. Juv. ed. 2, p. 94, *V. pannosum* Del. herb. *V. rugosum* Millois in Sched. (1827).

Hab. — La Macédoine, l'île de Zacinthe, les collines de la région chaude autour de Smyrne et de Magnésie; la Lycie. — Introduit au port Juvénal (Delile, 1825).

Cette espèce, que M. Benthham a placée bien à tort dans le voisinage du *V. undulatum*, s'en éloigne beaucoup par sa souche unicaule. Elle constitue avec quelques autres types orientaux un petit groupe suffisamment caractérisé.

Le *V. glomeratum* se reconnaîtra toujours facilement parmi ses congénères à son tomentum rude au toucher, à son grand calice, aux poils jaunâtres qui recouvrent ses filets staminaux. On ne peut le confondre qu'avec le

*V. splendidum*; mais ce dernier a son calice presque moitié plus petit et un indument plus gris. Il ressemble aussi beaucoup au *V. Daenense* Boiss., qui pourrait bien n'en être qu'une variété à tomentum plus épais et à corolles plus petites, caractères qui paraissent variables chez le *V. glomeratum*, comme chez presque tous les *Verbascum*.

J'ai décrit la plante sur des spécimens récoltés aux environs de Magnésie et près d'Elmalu, en Lycie (Bourgeau, Pl. Lycie, 1860), et déterminés par M. Boissier lui-même. Les individus spontanés ont les rameaux de la panicule plus grêles, les glomérules plus écartés, les corolles plus petites que celles de la plante du port Juvénal, sans que, d'ailleurs, on puisse les séparer. Delile avait appelé cette espèce *V. pannosum*, et Millois, si j'en juge d'après une étiquette de l'herbier Maille, lui avait donné le nom de *V. rugosum*, parfaitement approprié du reste. Mais comme ces botanistes n'ont publié aucune description de leur plante, la dénomination imposée par M. Boissier doit être acceptée.

V. COTONEUM Delile. — V. dense et longe griseo tomentosum, tomento eximie persistenti, foliis inferioribus oblongo lanceolatis, crassis, tenuiter crenulatis, superioribus rotundatis semi amplexicaulibus, cuspidatis, bracteis cordato reniformibus acuminatis glomerulos fere omnino amplexentibus, glomerulis plus minus dispositis, calice maximo, antheris omnibus flavido lanatis, stigmatibus spatulatis, capsula ovata rotundata calicem vix æquantibus.

Plante monocarpique, dépassant probablement 1<sup>m</sup>, couverte d'un abondant tomentum, laineux allongé, grisâtre, doux au toucher; feuilles à crénelures peu ap-

parentes, les radicales oblongues lancéolées ou obovales, atténuées en pétiole assez court, les caulinaires ovales, sessiles, les supérieures demi-embrassantes, cordiformes acuminées, embrassant tout à fait le glomérule de fleurs avant l'épanouissement complet; panicule simple ou à rameaux étalés courts; fleurs réunies par 2-4 en glomérules ordinairement écartés; pédicelles égalant à peine le quart du calice ou presque nul; calice très-grand (10 à 15 mill.), partagé presque jusqu'à la base en lobes étroitement lancéolés aigus; corolle atteignant 3 à 4 cent. de diamètre; filets staminaux tous pourvus de poils jaunâtres très-abondants; stigmate spathulé; capsule ovoïde arrondie un peu plus courte que le calice.

Synon. — *V. cotoneum* Del. in Godr. Fl. Juv. ed. 1, p. 32 et ed. 2, p. 94.

Hab. — Le port Juvénal, Toulon (Robert). — Probablement originaire d'Orient.

J'avais tout d'abord considéré cette belle espèce comme identique avec le *V. glomeratum*, et c'est pourquoi elle ne figure pas sur la liste méthodique des espèces du genre que j'ai donnée précédemment (vol XIII, p. 175); mais j'ai eu depuis occasion de voir un grand nombre d'échantillons des deux plantes sans trouver d'intermédiaires entre elles. Il me paraît dès lors qu'il y a lieu de conserver l'espèce de Delile, bien qu'elle soit très-voisine de la précédente. Je l'en distingue surtout par la nature du tomentum allongé et doux au toucher dans le *V. cotoneum*, court et rude chez le *V. glomeratum*. La forme des bractées fournit aussi, je crois, un caractère facile à apprécier, celles du *V. glomeratum* n'enveloppant pas la base du glomérule, tandis qu'elles

embrassent presque complètement les fleurs du *V. cotoneum*.

Je trouve que cette dernière espèce offre plutôt une grande analogie avec le *V. splendidum* Boiss. ; mais la dimension du calice ne paraît pas permettre de confusion.

Le *V. cotoneum* a fourni, je crois, plusieurs hybrides à la flore du port Juvénal. J'en signalerai un fort remarquable par son petit calice, dont les lobes sont lancéolés triangulaires ; les pédicelles atteignent 6 à 8 mill., et la corolle est moitié plus petite que dans le type. Cette forme est conservée dans l'herbier de la Faculté des Sciences de Montpellier sous le nom de *V. cotoneum* var. *brevicalix*. C'est peut-être un hybride des *V. cotoneum* et *mucronatum*, comme Delile l'avait soupçonné.

**V. GNAPHALODES** M. Bieb. — *V. niveo lanatum*, lanâ præsertim in paniculæ parte superiori densissimâ, in foliis supra sat detersili, staminum filamentis dense albidò vel lutescente lanatis, stigmatè obovato.

Plante monocarpique, atteignant un mètre, couverte d'un tomentum court, blanc, très-épais et persistant, sauf sur la face supérieure des feuilles ; tige simple, arrondie, très-finement striée. Feuilles radicales ovales, bordées de grosses crénelures, atténuées en pétiole, les caulinaires et les supérieures sessiles brièvement pétio-lées, jamais embrassantes, plus ou moins crenelées dentées, ovales ou arrondies acuminées ; panicule simple ou brièvement rameuse ; glomérules accompagnés de bractées cordiformes, parfois très-petites, les inférieurs très-écartés, les supérieurs disposés en épi dense, tous formés de 2 à 7 fleurs à pédicelles inégaux, les uns plus courts, les autres plus longs que le calice ; calice

médiocre (6 à 8 mill.), partagé presque jusqu'à la base en lobes étroitement lancéolés aigus ; corolle atteignant au plus 20 mill. de diamètre, d'un jaune pâle ; filets staminaux couverts de poils blancs ou jaunâtres (par la dessiccation ?) ; stigmate obové ; capsule ovale à peu près de la longueur du calice.

Syn. — *V. gnaphalodes* Marsh. Bieb. Fl. Taur. Cauc. suppl. p. 152. Godr. Fl. Juv. ed. 2 p. 96.

Hab. — La Tauride méridionale, la Mingrélie, la Gurie, les bords de la mer Noire sur le littoral arménien, les environs d'Antioche, et sur la montagne de Delphes. — Introduit au port Juvénal.

Le *V. gnaphalodes* ressemble assez au *V. floccosum* par ses feuilles et son tomentum, et au *V. thapsus* par son épi dense au sommet. Il diffère, du reste, complètement de l'un et de l'autre par l'ensemble de ses caractères. Dans le groupe où je l'ai placé, je ne lui vois guère de rapports qu'avec le *V. pycnotachyum* Boiss., que l'on reconnaîtra toujours facilement à son tomentum plus court et plus gris, à ses glomérules moins fournis et surtout à ses feuilles *décurrentes* dont les crénelures sont très-fines.

Par la dessiccation, les feuilles du *V. gnaphalodes* deviennent noires et très-minces, comme papyracées ; c'est du moins ce que j'ai constaté sur tous les spécimens que j'ai pu voir. Si ce caractère est constant, il suffit à lui seul pour faire reconnaître l'espèce parmi toutes celles qui forment le petit groupe des *Glomerata* de M. Bentham.

Le *V. gossypinum* M. Bieb., loc. cit., n'est peut-être qu'un hybride des *V. gnaphalodes* et *thapsus*. Ses étamines inférieures *nucs* en font une anomalie dans la section.



b. Poils des filets staminaux violacés, au moins en partie.

V. GALILÆUM Boiss. — V. tenuiter griseo tomentosum, foliis crenato dentatis, oblongis sessilibus, glomerulis dissitis, calicis magni lobis ovatis, corollâ maximâ, staminum filamentis omnibus violaceo lanatis, stigmatе obovato.

Plante monocarpique couverte d'un tomentum fin, grisâtre, en partie fugace ; tige dépassant un mètre, finement striée ; feuilles radicales très-grandes, oblongues ou obovales, bordées de grosses crénelures, les caulinaires sessiles, arrondies à la base, dentées, les supérieures semi-amplexicaules, cordiformes ; panicule simple ou peu rameuse ; glomérules écartés, accompagnés de bractées ordinairement très-petites et formés de 4 à 8 fleurs sessiles ou à pédicelles plus courts que le calice ; celui-ci grand (8 à 10 mill.) partagé jusqu'aux deux tiers en lobes lancéolés triangulaires ou ovales aigus, à 3 nervures saillantes. Corolle très-grande (diam. 30 à 35 mill.), d'un beau jaune ; filets staminaux couverts de poils violacés ; stigmatе obové ; capsule ovale-arrondie, un peu plus courte que le calice, d'abord grisâtre, tomenteuse, puis promptement glabre.

Syn. — *V. galilæum* Boiss. diagn. pl. Or. 1, ser., fasc. 12, p. 8. Cosson Append. fl. Juv. alt. in Bull. Soc. bot. de Fr., t. XI, p. 161.

Hab. — Les montagnes de la Cilicie ; la Syrie aux environs de Saïda, de Beilan ; la Galilée sur le Mont-Carmel, le mont Itabure. Introduit au port Juvénal, où Delile l'a observé dès 1832.

M. Boissier a rapproché son *V. galilæum* des *V. ly-*

*dium*<sup>1</sup> et *majale*, parce qu'il a pensé, avec presque tous les auteurs, que ces deux dernières espèces avaient toutes leurs anthères transversales. Il est bien établi aujourd'hui qu'elles appartiennent aux *Thapsus*; le *V. gali-læum* n'a donc plus avec elles que des rapports éloignés.

C'est une espèce remarquable par la largeur de ses sépales, sur lesquels on voit distinctement après la chute du tomentum 3 fortes nervures. Les corolles peuvent être rangées parmi les plus grandes du genre, et fournissent un caractère qui, joint à ceux qu'on peut tirer du calice, ne permet pas de confondre le *V. gali-læum* avec l'espèce suivante.

**V. DENTIFOLIUM** Delile. — *V. lanâ brevi cinerascenti tomentosum, foliis radicalibus anguste oblongis, acute et remote brevidentatis, caulinis sessilibus, semi-am-plectentibus, mediis ovatis, superioribus et bracteis rotundato acuminatis, pilis staminum pallide violaceis, stigmate subcapitato, capsulâ ovatâ calicem paululum excedenti.*

Plante monocarpique, atteignant 1 mètre, couverte d'un tomentum un peu rude, grisâtre, persistant; tige arrondie, finement striée; feuilles radicales étroitement oblongues ou plus rarement obovales, rétrécies en pétiole court, bordées de petites dents très-écartées, aiguës, quelquefois lobées; feuilles caulinaires ovales embrassant un peu la tige par 2 oreillettes arrondies, or-

<sup>1</sup> C'est par erreur que j'ai rangé dans ma liste systématique le *V. lydium* à côté du *V. cæsareum*, parmi les espèces à anthères insérées transversalement. C'est à la suite du *V. Boerhavi* que le *V. lydium* doit prendre place, ses anthères inférieures étant insérées obliquement sur le filet.

dinairement pourvues de dents plus grosses et plus rapprochées que celles des feuilles radicales, les supérieures arrondies, acuminées, entières ; panicule à rameaux courts, dressés ; glomérules assez écartés, formés de 2 à 3 fleurs inégalement pédicellées, les plus longs pédicelles égalant ou dépassant le calice, celui-ci médiocre (5 à 6 mill.), partagé jusqu'aux deux tiers en lobes lancéolés ; corolles de 20 à 25 millimètres de diamètre, d'un beau jaune ; poils des filets staminaux violacés, entremêlés de poils blancs assez nombreux ; anthères peu inégales entre elles ; stigmate capité, capsule ovoïde dépassant un peu le calice.

Syn. — *V. dentifolium* Delile sem. hort. monsp. 1836, p. 28, Godr. fl. Juv., ed. 2, p. 99.

Hab. — L'Algérie, sur les rochers d'El may (Sahara Oranais), où il a été observé par M. A. Warion le 2 juillet 1868. Recueilli au port Juvénal dès 1825, par Delile.

La forme des dents qui bordent les feuilles radicales de cette espèce est remarquable et permet de la reconnaître facilement. Ces dents, au lieu d'être plus ou moins dirigées en haut, comme dans la plupart des autres espèces du genre, sont étalées, presque déjetées. Une disposition analogue s'observe chez le *V. parviflorum*, où les lobes des feuilles sont comme réfractés, ce qui leur avait fait donner par M. Boissier le nom de *V. taraxacifolium* ; mais il ne saurait du reste y avoir d'autre sujet de comparaison entre les deux espèces.

Les dents des feuilles du *V. dentifolium* sont toujours fort inégales, très-espacées, laissant entre elles une notable portion du limbe entier, ce qui donne aux feuilles inférieures un aspect tout particulier ; lorsqu'elles ont

des lobes ou des grosses crénelures, les dents présentent la même disposition.

M. A. Warion a découvert dans le Sahara Oranais un *Verbascum* qui doit, ce me semble, être rapporté au *V. dentifolium*, qui serait alors originaire d'Algérie, si l'assimilation que je propose est fondée. Toutefois, l'identité des deux plantes demande encore quelques preuves à l'appui. Ainsi M. Warion n'a point vu les feuilles radicales si caractéristiques ; elles étaient détruites au moment de la floraison ; il n'a pas connu non plus les capsules, et la couleur des poils staminaux n'a point été constatée sur le vif. Je trouve aussi que les sépales sont un peu plus larges que ceux de la plante du port Juvénal. J'espère que des observations ultérieures viendront lever les doutes.

M. Schimper a publié dans ses *Plantes d'Abyssinie* (1853, n° 845), sous le nom de *V. Ternacha* Hochott. une plante qui est aussi bien voisine du *V. dentifolium*. Je regrette beaucoup de n'avoir vu l'espèce d'Abyssinie qu'en fruits, et de n'avoir pu constater *de visu* le mode d'insertion des anthères inférieures. Du reste, il existe certainement dans les herbiers plusieurs espèces confondues sous le nom de *V. Ternacha*. Ainsi M. Bentharn, dans le vol. X du *Prodromus*, le rapporte en synonyme au *V. phlomoides*, ce qui n'est point exact si j'en juge par les spécimens que j'ai vus. Mais il est aussi fort possible que le véritable *V. phlomoides*, dont la dispersion géographique est très-grande, ait été publié sous le nom de *V. Ternacha*, et que l'assimilation établie par M. Bentharn soit juste en ce qui concerne les individus qu'il a pu étudier. Il reconnaît toutefois n'avoir point vu les étamines de cette espèce, qui, d'après A. Richard,

Tent. flor. Abyss. II, p. 108, seraient toutes insérées transversalement.

D'après les échantillons de mon herbier, le *V. Ternanum*. cit. différerait surtout du *V. dentifolium* par ses feuilles caulinaires, plus finement et plus régulièrement dentées, et surtout par ses capsules, qui sont moitié plus longues que le calice.

Delile, qui paraît avoir cultivé longtemps le *V. dentifolium* au jardin de Montpellier, assure qu'il fructifie abondamment et se reproduit avec beaucoup de constance, ce qui doit écarter toute idée d'une origine hybride. Si sa naissance est pure, en revanche il se croise lui-même avec la plus grande facilité, et l'herbier de la Faculté de Montpellier renferme de nombreux spécimens résultant de son union adultérine avec les *V. mucronatum*, *sinuatum*, *phlomoides*, etc., etc.

†† Calices petits, ne dépassant pas 0,005mm.

a. Poils des filaments blancs ou jaunâtres.

**V. MUCRONATUM** Lamk. — *V. lanâ niveâ pannose vestitum, foliis caulinis longe decurrentibus, paniculâ ramossissimâ, ramis virgatis, mox nudatis, glomerulis multifloris, valde dissitis, antheris omnibus parvis inter se æqualibus, filamentis dense luteo vel albido lanatis, capsulâ ovato rotundatâ.*

Plante monocarpique, toute couverte d'un tomentum très-épais blanc, tout à fait persistant, excepté sur les rameaux de la panicule et à la pointe des sépales; tiges atteignant 2 ou 3 mètres, finement striées, peu anguleuses; feuilles radicales ovales ou oblongues ou étroitement lancéolées, assez régulièrement et finement crénelées, quelquefois ondulées, les caulinaires ovales ou ob-

longues, largement et longuement décurrentes en une aile cunéiforme, les supérieures et les bractées arrondies ou réniformes, cuspidées, à décurrence courte ou nulle ; panicule très-grande à rameaux nombreux, effilés, flexueux, d'abord tout couverts de tomentum, puis tout à fait glabres après la floraison ; glomérules très-écartés, formés de 6-15 fleurs sessiles ou très-brièvement pédicellées, très-serrées ; calice petit (3 mill.), partagé presque jusqu'à la base en lobes lancéolés aigus, qui se dénudent très-promptement au sommet. Corolle variant de 18 à 25 mill. de diamètre, d'un beau jaune d'or ; poils des filets staminaux blancs ou jaunâtres ; anthères petites, presque égales entre elles ; stigmate brièvement obové ; capsule ovale arrondie, glabre, environ d'un quart plus longue que le calice.

Syn. — *V. mucronatum* Lamk. dict. 4, p. 218. Godr. fl. Juv., ed. 2, p. 96. Gren. fl. Mass. adv., p. 29. *V. auriculatum* Sibth. et Sm. fl. græc. 3, p. 20, tab. 225. *V. candidissimum* DC. Fl. Fr. suppl. p. 413.

Hab. — Les îles de l'Archipel, Samos, Candie ; l'Asie Mineure. — Introduit au port Juvénal ; à Marseille, sur les terrains du nouveau port.

Le *V. mucronatum* est une des plus belles espèces du genre et peut-être la plus grande ; elle varie peu, si ce n'est dans la forme de ses feuilles radicales, qui sont tantôt ovales, tantôt étroitement lancéolées avec tous les passages intermédiaires. Elle paraît s'hybrider facilement avec tous ses congénères au port Juvénal, ce qui peut susciter quelques difficultés pour son étude.

M. Touchy a observé la forme à filets staminaux tous glabres qu'on a constatés aujourd'hui chez la plupart des espèces de France.

V. GRACILIFLORUM Delile. — V. tomento laxo, cinerascienti tenuiter vestitum, foliis radicalibus sinuato-lobatis, caulinis inferioribus duplicato dentatis in petiolo brevissimo attenuatis superioribus ovato cordatis, semi-amplexicaulibus, ramis paniculae gracilibus, pedicellis vale inaequalibus, filamentis omnibus croceo vestitis, capsula ex ovato rotundata.

Variar. — *a.* Pedicellis longioribus calicem 1-2 superantibus.

*b.* Pedicellis longioribus calice brevioribus vel illum vix æquantibus.

Plante monocarpique, recouverte d'un tomentum grisâtre, court, lâche, un peu floconneux, disparaissant après la floraison dans la partie supérieure de la tige, celle-ci atteignant à peine 1 mètre, arrondie; feuilles radicales oblongues ou lancéolées, profondément sinuées avec 1 ou 2 lobules complètement détachés; feuilles caulinaires toutes terminées par une pointe très-aiguë, inégalement et souvent doublement dentées, atténuées en un court pétiole, les supérieures et les rameales largement ovales ou cordiformes embrassant à moitié la tige, entières ou à dents rares. Panicule formé de rameaux grêles, dressés ou un peu étalés, les inférieurs ordinairement courts, plus rarement allongés au point d'égaliser presque le sommet de la panicule. Glomérules assez écartés, formés de 2 à 6 fleurs très-inégalement pédicellées, les plus longs pédicelles dépassant 1 ou 2 fois le calice chez certains individus, l'égalant à peu près chez d'autres; calice long de 3 à 4 mill., partagé jusqu'aux  $\frac{3}{4}$  en lobes lancéolés, aigus; corolle large de 20 à 25 mill., jaune; filets staminaux tous pourvus d'abondants poils, blancs ou orangés; stig-

mate oblong ; capsule presque arrondie, à peu près de la longueur du calice.

Syn. — *V. graciliflorum* Delile in Grdr. fl. Juv. éd. 1, p. 35 ; éd. 2, p. 98.

Hab. — Le port Juvénal, où Delile l'a observé en 1828. Patrie inconnue.

J'ai pu étudier assez complètement cette espèce, grâce aux nombreux échantillons conservés dans l'herbier de la Faculté des Sciences de Montpellier. Je l'y trouve représenté sous deux formes assez dissemblables au premier coup d'œil, mais qu'il n'y a cependant pas lieu de séparer, je crois. Dans l'une, var. *a*, plusieurs pédicelles dans chaque glomérule sont notablement plus longs que le calice. C'est cette variété que M. Godron a seule décrite, en ajoutant, à tort du reste, que dans cette espèce les pédicelles étaient presque égaux entre eux : « Pedicelli subæquales.... calice duplo triplove longiores. » Je ne m'explique pas comment M. Godron n'a parlé que de cette forme, quand la majorité des spécimens de l'herbier de Montpellier appartient à la variété *b*, dont les pédicelles, même fructifères, sont bien plus courts, les plus longs dans chacun des glomérules égalant à peine le calice,

C'est peut-être ici le cas de rappeler combien les caractères sur lesquels sont établis les groupes d'espèces dans ce genre, sont parfois précaires et peu fixes. Ainsi la brièveté du pédicelle relativement au calice, qui constitue un des meilleurs caractères du groupe *Thapsiodes*, ne peut être invoquée chez le *V. graciliflorum*, qui, d'autre part, ressemble tellement au *V. sinuatum*, qu'on ne peut l'en distinguer, avant la floraison, que par l'absence complète de décurrence chez les feuilles.



Durant la floraison, la coloration des poils des filets staminaux rend toute confusion impossible avec le *V. sinuatum*. Mais je dois faire observer que sur le sec les poils du *V. graciliflorum* deviennent d'un brun rougeâtre. Cette particularité m'avait fait placer cette espèce parmi celles dont les poils sont violacés (Cf. Bull. Soc. Vend, XIII, p. 178). Mais une note de Delile relatant les observations faites sur le vif lui attribue des poils orangés, « pili crocei vel albi. » Dès lors, c'est à côté du *V. mucronatum* que le *V. graciliflorum* doit prendre place. Une observation analogue s'applique à l'espèce suivante.

**V. RIGIDULUM** Delile. — *V. tomento exili, cinerascenti vestitum, superne mox nudatum, foliis radicalibus undulatis, grosse lobatis, lobis rotundatis tenuissime crenulatis, « caulinis mediis subsessilibus, superioribus semi-amplexicaulibus »* (ex Godron); paniculâ ramosissimâ, ramis gracilibus, glomerulis remotis, paucifloris, calice glabrescenti, fere ad basim partito, lobis eximie nervosis, pellucide punctulatis, basi attenuatis, subacutis, pilis filamentorum flavescentibus, stigmatе oblongo, capsulâ ovatâ calicem circiter æquanti.

Plante monocarpique (??), revêtue dans sa partie inférieure d'un tomentum très-fin, assez serré, grisâtre, devenant vite à peu près glabre dans le haut. D'après M. Godron, la tige est peu feuillée et rameuse presque dès la base; elle est très-grêle et arrondie; les feuilles sont minces, les radicales oblongues obtuses, sinuées ondulées, à lobes arrondis, très-finement crénelés; feuilles caulinaires moyennes subsessiles, ovales, un peu obtuses, les supérieures petites, semi-amplexicaules (Godron). Rameaux de la panicule très-grêles, dressés;

glomérules écartés, formés de 2 à 4 fleurs, dont les pédicelles sont peu inégaux et à peu près de la longueur du calice ; celui-ci atteint 5 mill., et devient promptement glabre ; il est partagé presque jusqu'à sa base en lobes couverts de ponctuations très-visibles par transparence, fortement nervées, atténuées aux deux extrémités, un peu obtus au sommet. Corolle large de 20 à 25 mill., d'un beau jaune ; filets staminaux tous couverts de poils blanchâtres ; stigmate oblong ; capsule ovoïde à peu près de la longueur du calice, conservant son tomentum presque jusqu'à la maturité.

Syn. — *V. rigidulum* Delile in Godr. fl. Juv., ed. 1, p. 34 et ed. 2, p. 97.

Hab. — Le port Juvénal, où Delile l'a observé en 1831. — Patrie inconnue.

Espèce très-remarquable et dont la place dans la série est encore douteuse pour moi ; mais, dans tous les cas, les poils blancs des filets staminaux ne permettent pas de la conserver à côté du *V. sinuatum*, où je l'avais mise par suite d'une erreur d'observations, ainsi que l'espèce précédente.

Je n'ai trouvé dans l'herbier de la Faculté de Montpellier que 3 petits rameaux de la panicule du *V. rigidulum*, une feuille radicale et quelques corolles préparées isolément, le tout accompagné de deux étiquettes manuscrites de Delile et de M. Godron. Je n'ai donc pu décrire la plante *de visu* en ce qui concerne son port et ses feuilles caulinaires,

Dans l'une de ses notes, Delile dit que le *V. rigidulum* est vivace, ce qui me paraît assez probable, eu égard à l'ensemble de ses autres caractères. Mais, d'autre part, M. Godron, qui paraît avoir vu la plante

bien entière, ne mentionne pas cette particularité importante; c'est pour cela que je n'ai pas osé la placer parmi les sous-frutescentes. Son calice présente une forme particulière, à cause de ses lobes ponctués et nerviés, qui ne s'atténuent pas régulièrement de la base au sommet, comme dans presque toutes les autres espèces du genre, mais qui se rétrécissent aux deux extrémités, en forme de fer de lance, ainsi qu'on le voit chez certains *Leiantha* ou *suffruticosa*, tels que *V. alpense*, *V. napifolium*, *V. euphraticum*, etc., etc. Ce caractère seul permet de reconnaître facilement le *V. rigidulum* parmi les espèces avec lesquelles il a d'ailleurs de l'affinité; mais, en même temps, il semble le rapprocher des espèces que je viens de citer. Toutefois, je le range provisoirement dans le voisinage du *V. mucronatum* et *V. graciliflorum*, jusqu'à ce que de nouvelles observations bien positives sur la nature de sa souche permettent de lui assigner sa véritable place.

b. Poils des filets staminaux en partie violacés.

**V. PYRAMIDATUM** M. Bieb. — *V. lanâ brevi, ex griseo lutescenti, laxè vestitum, foliis inferioribus amplis, oblongis, basi breviter attenuatis vel rarius oblique truncatis, sæpe grosse truncatis, sæpe grosse crenatis, caulinis sessilibus, paniculâ strictâ, pyramidatâ, glomerulis 1-4 Moribus, pilis filamentorum omnium intense violaceis, stigmatè obovato, capsulis ovatis calice duplo longioribus.*

Plante monocarpique, verte ou grisâtre, couverte d'un tomentum court, lâche, souvent un peu floconneux; tige atteignant rarement 1 mètre, rouge, à duvet rare et rude au toucher, très-anguleuse vers le sommet. Feuilles radicales très-grandes, atteignant sou-

vent 0<sup>m</sup>,60 de long sur 0<sup>m</sup>,25 de large, plus ou moins atténuées en un pétiole court, rarement tronquées, ovales ou oblongues grossièrement et inégalement lobées dentées; feuilles caulinaires inférieures et moyennes largement ovales brusquement contractées à la base, les supérieures à peu près sessiles embrassant un peu la tige par 2 larges oreillettes arrondies. Panicule étroite à rameaux dressés, affectant une forme nettement pyramidale; fleurs quelquefois solitaires, plus souvent geminées ou même réunies par 3 ou 4; pédicelle égalant à peu près le calice ou plus court que lui; calice long de 5 mill., semiquinquefide (d'après M. Benthams) ou partagé jusqu'aux deux tiers en lobes ovales obtus ou lancéolés linéaires aigus. Corolle atteignant trois centimètres de diamètre, jaune; filets staminaux tous abondamment pourvus de poils d'un beau violet. Stigmate obovale; capsule oblongue ou ovale demeurant longtemps tomenteuse et dépassant presque une fois le calice.

Syn. — *V. pyramidatum* M. Bieb. fl. Taur. Cauc. 1, p. 161; Schrad. Monogr. II, p. 192; Godr. fl. Juv., ed. 2, p. 99.

Icon. — Sweet Brit. flor. Gard., t. 31.

Hab. — Le Caucase. Introduit au port Juvénal.

Le *V. pyramidatum* a les plus grandes affinités avec les *V. nigrum*, *V. Chaixi* et *V. lithynicum*. On le distingue (quelquefois assez difficilement) de ces 3 espèces, par son calice un peu plus grand, ses pédicelles toujours plus courts et surtout par ses capsules presque du double plus grosses. En outre, ses feuilles inférieures ne sont jamais en cœur à la base comme celles du *V. nigrum*,

La forme du calice, dans cette espèce, a été très-diversement appréciée, soit parce qu'elle est en réalité très-variable, soit par suite d'observations erronées. Ainsi M. Benthام dit qu'il est semiquinquéfide, et que ce caractère permet toujours de reconnaître facilement le *V. pyramidatum* : « Calicis lati patentis semi 5-fidi laciniis ovatis vel ovato lanceolatis.... species.... distinctissima. » Benth. in DC. Prodr. X, 235. Si ce caractère est bien constant et apprécié avec exactitude, il fournit sans nul doute une excellente note spécifique. Mais n'est-il pas permis de douter un peu de sa réalité, quand on voit, d'autre part, le même auteur ranger parmi les *pyramidata*, c'est-à-dire parmi les espèces à calice brièvement lobé, le *V. erianthum*, du Caboul, dont les lobes calicinaux sont aussi allongés que ceux du *V. floccosum*, par exemple, comme le témoignent les exemplaires envoyés au Museum de Paris par le jardin de Kew ? Je considère volontiers comme espèces à calices semiquinquéfides les *V. lasianthum*, *V. brevidens*, *V. conoideum*, mais je ne vois rien de semblable chez le *V. pyramidatum*, et aucun autre auteur ne mentionne cette particularité. Du reste, tous les spécimens de cette espèce que j'ai pu voir m'ont paru varier singulièrement dans la forme de leur calice, dont les lobes peuvent être lancéolés linéaires ou lancéolés presque triangulaires.

Schrader attribue au *V. pyramidatum* un calice dont les lobes seraient très-inégaux, au point que 2 d'entre eux envelopperaient les 3 autres après la chute de la corolle : « Calicis laciniæ acutæ; duabus duplo latioribus reliquis corollâ elapsâ involventibus. » Je pense que les calices décrits en ces termes par Schrader constituaient une anomalie, car l'un des caractères du

genre réside justement dans l'égalité relative des segments calicinaux. Toutefois, j'ai remarqué chez le *V. pyramidatum* et aussi chez les *V. galileum*, *V. conoidium* et autres, que les 2 lobes du calice correspondant aux 2 grandes étamines dans le verticille floral, étaient assez souvent plus larges que les 3 autres. Il faut voir dans ceci une loi de la symétrie qui préside à la disposition des verticilles floraux, et c'est probablement à un fait analogue, mais encore plus prononcé, que Schrader fait allusion.

Le *V. pyramidatum* est fort mal représenté dans l'herbier de la Faculté de Montpellier. Les fragments nommés par M. Godron, accompagnés de ses étiquettes originales, appartiennent à une forme assez grêle, dont les segments calicinaux sont très-profonds et très-étroits. Je ne crois pourtant pas qu'il y ait lieu de les séparer de la plante du Caucase, ordinairement plus robuste et à calice plus grand. Le *V. pyramidatum* du port Juvénal rappelle beaucoup le *V. bithynicum*, mais ses pédicelles sont plus courts.

Cette espèce, cultivée depuis longtemps dans les jardins botaniques, paraît y avoir subi des modifications profondes, au point qu'il est parfois difficile de la reconnaître. Elle se croise très-facilement, et j'ai vu les produits de ses hybridations avec les *V. thapsus*, *V. blattaria* et *V. lychnitis*. Il faut se défier de tous les individus qui ne fructifient pas abondamment, et j'ajouterai même que ceux-ci portent souvent encore la trace d'une action adultérine, ce qui me paraît bien établi non-seulement par l'examen des caractères de la plante, mais surtout par la stérilité des graines.

**V. SINUATUM L.** — *V. lanā cinerascenti vel lutescenti plus minus dense vestitum, foliis radicalibus et in-*

ferioribus undulato sinuatis, caulinis decurrentibus, paniculâ rigidâ, ramis patulo erectis, pedicellis calice etiam fructifero brevioribus, vel subnullis, staminum filamentis dense violaceo lanatis, stigmate capitato, capsulâ ovatâ vel subglobosâ calicem subæquantî.

Plante monocarpique à souche dure subligneuse, couverte d'un tomentum persistant grisâtre ou un peu fauve ordinairement très-épais, comme feutré sur les feuilles inférieures, plus lâche et rude vers le sommet de la tige, celle-ci arrondie ou à angles peu saillants, dépassant rarement 1 mètre. Feuilles radicales profondément sinuées, souvent très-ondulées, crispées, à lobes dentés ou crénelés, étalés ou déjetés par rapport à la nervure médiane, tantôt très-rapprochés entre eux, tantôt écartés et séparés par une portion du limbe droite et bordées de dents aiguës ; feuilles caulinaires lancéolées ou oblongues, irrégulièrement lobées ou doublement dentées, parfois presque entières, surtout vers le haut de la tige ; décurrence très-variable, courte ou parcourant toute la longueur du mérithalle, assez souvent nulle chez les rejets qui naissent du collet de la racine ; inflorescence en panicule raide, à rameaux tous dressés ou d'abord étalés presque à angle droit, effilés, devenant presque spinescents chez certains individus à la maturité des fruits ; glomérules très-écartés, formés de 2-5 fleurs inégalement pédicellées, les plus longs pédicelles égalant à peine le calice fructifère. Calice long d'environ 0<sup>m</sup>,003, partagé presque jusqu'à la base en lobes lancéolés ou triangulaires aigus ; corolle ne dépassant guère 0<sup>m</sup>,020 de diamètre ; filets staminaux à poils courts serrés, à peu près égaux entre eux, d'un beau violet ; stigmate capité ; capsule ovoïde ou subglobuleuse, égalant le calice ou plus courte que lui. Fl. juin, octobre.

Syn. — *V. sinuatum* L. sp. p. 224 ; Schrad, Monogr. I, p. 39 ; Rchb. fl. Germ. 20, p. 15 ; Gren. et Godr. fl. Fr., II, p. 550 ; Willk. et Lange Prodr. fl. hisp. II, p. 542. Franch. Essai sur les Verb., p. 196, et Bull. Soc. bot. de Fr., vol. XVI, p. 45 et 53. *V. scabrum* Presl. fl. Sic., I, p. 35.

Icon. — Sibth. et Sm. fl. Græc., tab. 227 ; Marsh. Bieb. Cent. tab. 72 ; Rchb. fl. Germ., vol. 20, tab. 1645, fig. 24.

Hab. — Les lieux secs et arides dans presque toute la région méditerranéenne. Remonte dans la région occidentale sur les bords de l'Océan jusque dans la Charente-Inférieure ; introduit à Nantes (Lhoyd) et à Orléans (Nouel). Se retrouve aux Açores et aux Canaries et aux environs de Boghar (Debeaux cat.).

Bien que cette espèce varie beaucoup, comme on peut le voir par la description que j'en donne, elle est si différente de toutes ses congénères végétant dans l'Europe centrale ou occidentale, que, malgré l'étendue de sa distribution géographique embrassant tout le bassin méditerranéen, on ne lui connaît qu'un seul synonyme, chose vraiment étonnante si l'on songe au grand nombre de floristes qui ont eu à en parler.

Je lui trouve une grande analogie de port avec le *V. tripolatinum* Boiss ; mais celui-ci ayant un calice glanduleux, la confusion paraît impossible. Quant aux *V. graciliflorum* et *rigidulum* du port Juvénal, qui se rapprochent aussi beaucoup du *V. sinuatum*, on les reconnaîtra toujours facilement aux poils des filets staminaux blancs ou jaunâtres et à l'absence de décurrence des feuilles caulinaires. Ce dernier caractère le sépare aussi très-nettement du *V. banaticum*, dont les feuilles sont toutes sessiles ou seulement embrassantes.



La facilité avec laquelle le *V. sinuatum* se croise avec ses congénères est remarquable. Les espèces introduites accidentellement au port Juvénal subissent presque aussitôt son action, comme M. Touchy l'a remarqué depuis longtemps. A la ferme de Melleray, près Orléans, où il a été importé et où il persiste depuis longtemps, M. Nouel a constaté qu'il s'était hybridé avec le *V. blattaria*. Placé dans le jardin de M. Humnicki et dans le mien à côté du *V. diphyon*, il s'est immédiatement croisé avec cette espèce, dont il a ainsi vicié tous les produits.

(La suite à un prochain Bulletin.)

---

## RÉSUMÉ DE L'ANNÉE MÉTÉOROLOGIQUE

du 1<sup>er</sup> décembre 1874 au 30 novembre 1875.

| MOS       | Barom. à 6 <sup>e</sup><br>haut. moyenne | Moyenne<br>des minima | Moyenne<br>des maxima | Moyenne<br>du mois | Pluie totale<br>du mois |
|-----------|------------------------------------------|-----------------------|-----------------------|--------------------|-------------------------|
| Décembre  | 750 <sup>m</sup> 37                      | — 0 <sup>e</sup> 86   | 3 <sup>e</sup> 49     | 1 <sup>e</sup> 31  | 64 <sup>m</sup> 09      |
| Janvier   | 757 15                                   | 3 61                  | 9 20                  | 6 40               | 70 00                   |
| Février   | 755 08                                   | — 0 70                | 4 56                  | 1 93               | 42 88                   |
| Mars      | 757 64                                   | 1 97                  | 10 26                 | 6 11               | 6 80                    |
| Avril     | 755 09                                   | 4 01                  | 17 89                 | 10 95              | 8 00                    |
| Mai       | 755 84                                   | 9 46                  | 22 98                 | 16 22              | 10 98                   |
| Juin      | 754 05                                   | 11 13                 | 22 08                 | 16 60              | 60 60                   |
| Juillet   | 752 78                                   | 11 70                 | 22 00                 | 16 85              | 71 80                   |
| Août      | 755 12                                   | 13 42                 | 25 70                 | 19 56              | 9 30                    |
| Septembre | 755 18                                   | 12 19                 | 23 50                 | 17 84              | 61 92                   |
| Octobre   | 749 62                                   | 6 32                  | 14 06                 | 10 19              | 81 38                   |
| Novembre  | 752 02                                   | 4 86                  | 8 83                  | 6 85               | 93 75                   |
| Moyenne   | 754 16                                   | 6 42                  | 15 38                 | 10 90              | 581 50                  |

|                  |     |                 |     |
|------------------|-----|-----------------|-----|
| Jours de pluie,  | 135 | Jours sereins,  | 61  |
| — neige,         | 13  | — 1/4 couverts, | 32  |
| — brouillard,    | 23  | — 1/2 couverts, | 81  |
| — gelée blanche, | 25  | — 3/4 couverts, | 76  |
| — gelée,         | 53  | — couverts,     | 115 |
| — tonnerre,      | 20  |                 |     |

### ETAT DU CIEL PAR SAISONS

| Pluie               | Jours | Saisons   | tonnerre | sereins | 1/4 c. | 1/2 c. | 3/4 c. | couverts |
|---------------------|-------|-----------|----------|---------|--------|--------|--------|----------|
| 176 <sup>m</sup> 97 | 40    | Hiver     | 2        | 8       | 7      | 10     | 10     | 55       |
| 25 78               | 21    | Printemps | 3        | 29      | 9      | 20     | 20     | 14       |
| 92 08               | 30    | Été       | 9        | 14      | 10     | 25     | 33     | 10       |
| 237 65              | 44    | Automne   | 6        | 10      | 6      | 26     | 13     | 36       |

Maxima barométrique, 769.30, le 31 janvier, à 9 h. du matin.

Minima — 723.50, le 13 octobre, à 4 h. du soir.

Moyenne barométrique de 19 années d'observation, 754.76.

Id., au niveau de la mer, 763.51.

Minima annuel, — 10<sup>e</sup>80, le 30 décembre.

Maxima id., 36<sup>e</sup>20, le 17 août.

# SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

SCIENTIFIQUE & LITTÉRAIRE

DU

## VENDOMOIS

---

15<sup>e</sup> ANNÉE — 2<sup>e</sup> TRIMESTRE

---

**AVRIL 1876**

---

La Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois, s'est réunie en assemblée générale le jeudi 6 avril 1876, à deux heures, au lieu ordinaire de ses séances.

Etaient présents au Bureau :

MM. de Rochambeau, président; de Maricourt, secrétaire; G. de Trémault, trésorier; L. Martellière, conservateur; Nouel, bibliothécaire-archiviste; de Bodard, Cornu, G. Launay, l'abbé Roulet, de Valabrègue;

Et MM. Buffereau, de Déservillers, Duriez, d'Harcourt, Hardillier, P. Lemercier, l'abbé Maillet, Malardier, de Meckenheim,

de l'Ombre, Pothée, l'abbé Renou, Rigollot, de Sachy, Soudée, de la Taille, Thillier, Tresca, de Valabrègue de Lavœstine, de la Vallière, Vivet.

M. de Rochambeau, Président, déclare la séance ouverte.

M. le Secrétaire fait connaître les noms des membres nouveaux admis par le Bureau depuis la séance du 13 janvier 1876 ; ce sont :

MM. l'abbé R. Charles, vice-président de la Société Archéologique du Maine ;

L'abbé Chavigny, curé de Lancé :

Le colonel de Sachy ;

Pothée, instituteur à Navell.

M. le Président donne la parole à M. le Conservateur.

## OBJETS OFFERTS OU ACQUIS

depuis la séance du 13 janvier 1876.

### I. — ART & ANTIQUITÉS.

NOUS AVONS REÇU :

Du MINISTÈRE DES BEAUX-ARTS :

L'annonce d'envoi, à titre de prêt, d'un TABLEAU de l'école française du XVII<sup>e</sup> siècle, représentant *Moïse sauvé des eaux*.

De M. LAUNAY :

Un remarquable DESSIN représentant le tombeau de François de Bourbon et de Marie de Luxembourg, reproduisant les documents de la collection Gaignières, conservés à la bibliothèque d'Oxford, complétés par les fragments conservés au Musée.

De M. D'HARÇOURT :

Une portion d'EPI DE COURONNEMENT en terre vernissée, provenant de Saint-Jean des-Echelles (Sarthe). Spécimen curieux, quoique assez détérioré, du XV<sup>e</sup> siècle.

Une VEILLEUSE en porcelaine, figurant une dame en costume du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Un BISCAIEN de siège de Henri IV, trouvé près de l'hôtel de ville à Vendôme.

Deux BOULETS rapportés du champ de bataille de Lens (Pas-de-Calais).

Une HACHE et un fragment de hache en pierre polie, trouvés sur la ligne du chemin de fer de Fréteval.

Deux BOIS DE LANCES françaises.

## II. — NUMISMATIQUE.

De M. A. DE TRÉMAULT, maire :

Une pièce en argent de Murat, roi de Naples (due lire, regno delle Due Sicilie, 1813). Bien conservée.

De M. LATOUCHE, jardinier à Vendôme :

Un lot de petites pièces françaises, composé de :

2 doubles tournois d'Henri IV ;

1 denier tournois de Louis XIII ;

4 doubles tournois de Louis XIII ;

6 liards de France de Louis XIV ;

2 deniers tournois de Gaston d'Orléans ;

Plus 6 pièces frustes. — En tout 21 pièces.

Un double tournois de la principauté d'Arches, de Charles I<sup>er</sup>, duc de Mantoue ;

2 pièces allemandes (1/4 stuber), l'une au chiffre de Marie-Thérèse d'Autriche et de son fils Joseph, associé par elle à l'empire (1767), l'autre portant un A et un C entrelacés (1759) ;

3 jetons de Nuremberg ;

Et un poids de balance, portant au revers une tête laurée, imitation des médailles romaines (XVII<sup>e</sup> siècle).

De M<sup>me</sup> TRUMEAU, bouchère ;

Un G. B. de Faustine mère, frappé après sa mort, ainsi que l'indique la légende Diva Augusta Faustina. Malheureusement mal conservé ; pourtant on distingue au revers une figure tenant une corne d'abondance et le mot Vesta.

De M. O. DRESSAIGNES :

Un double tournois de Louis XIII :

Un jeton de Nuremberg à l'effigie de Louis XIV ; et un petit poids hexagonal (III deniers 17 grains), trouvés dans les vignes du Temple.

### III. — HISTOIRE NATURELLE.

De M. D'HARCOURT :

Une POULE-FAISANE empaillée :

Une CEINTURE en écorce.

L. DE M.

### IV. — BIBLIOGRAPHIE.

DONS des Auteurs ou autres :

*Institut des Provinces de France*, fondé en 1839 par M. de Caumont. Documents et informations diverses. Trimestriel n<sup>o</sup> 1. 1876. Bro. in-8<sup>o</sup>.

*Le Sonnettiste*, Recueil poétique et littéraire. Rédacteur en chef, A. de Martonne. 3<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 1, 1<sup>er</sup> février 1876. Roanne.

*Le cimetière de Caranda et la coexistence de l'usage des instruments de pierre avec ceux de bronze et de fer jusqu'à l'époque mérovingienne*, par M. G. Millescamps. Extrait des Bulletins de la Société d'Anthropologie de Paris. Séance du 18 juin 1874. Bro. in-8<sup>o</sup>. Paris, 1875.

*Département de Loir-et-Cher. Conseil général. Session d'août 1875. Rapport du préfet et procès-verbaux des délibérations.*  
— On peut voir p. 179 et 397 que le Conseil, dans sa séance du 21 août 1875, a porté au budget de 1876 une somme de 300 fr. à titre de subvention à la Société Archéologique du Vendômois.

De M. YVON-VILLARCEAU :

*Bulletin de la Société d'Encouragement*, N° de décembre 1875. — On trouve à la page 687 un article intitulé : Sur les régulateurs isochrones de M. Yvon-Villargeau. On peut y lire une description complète des appareils remarquables construits par M. Bréguet, d'après les indications de M. Yvon. Une planche accompagne ce travail <sup>1</sup>.

Ces régulateurs ont déjà reçu des applications importantes dans la construction d'appareils de haute précision.

De l'auteur, M. l'abbé R. CHARLES, vice-président de la Société Historique et Archéologique du Maine, nouveau membre de notre Société :

*Etude historique et archéologique sur l'église et la paroisse de Souvigné-sur-Même (Sarthe)*. Bro. in-8°. Mamers, 1876.

*La fonte des cloches de La Ferté-Bernard au XVI<sup>e</sup> siècle*. Bro. in-8°. Le Mans, 1875.

*La station celtique du Crochemélier (Orne)*. Bro. in-8°. Tours, 1875.

*Une excursion archéologique dans la paroisse de Bernay*. Bro. in-8°. Le Mans, 1875.

De l'auteur, M. RIGOLLOT, professeur au Lycée :

*La princesse de Condé à Châteauroux*, drame historique en cinq actes. Bro. in-12. Châteauroux, 1875.

De l'auteur, M. P. DE FLEURY, archiviste de Loir-et-Cher :

*Le Siège de Maillé et le Sceau de Foulques-le-Réchin, comte d'Anjou*. Bro. in-8° de 11 pages. Blois, 1876.

<sup>1</sup> Nous avons déjà rendu compte ici (Tome XIII, 1874, p. 189) d'une Note sur ces appareils.

Par ENVOI du Ministère de l'Instruction publique :

*Romania*. Numéro de janvier 1876.

*Revue des Sociétés savantes des départements*. Tome II, livraison de juillet-août 1875.

Pages 116 à 119, on trouvera une analyse très-sommaire des Bulletins de notre Société, années 1870 à 1874, par M. Clément de Ris, membre du Comité des Travaux historiques.

Ce rapport, adressé à la section d'archéologie, ne relève que quelques travaux relatifs à cette spécialité et ceux seulement dont le texte est rehaussé par des planches.

L'auteur de l'article termine ainsi : « Je reviens en finissant sur la quantité et la qualité des gravures jointes au texte. L'image figurée devient l'appendice de plus en plus indispensable des travaux archéologiques. La Société du Vendômois l'a compris, et ne recule jamais devant des frais, parfois considérables, pour donner satisfaction à ce besoin. On ne saurait trop l'en féliciter. »

Ces félicitations reviennent surtout à notre président, M. de Rochambeau, dont la générosité nous a permis d'illustrer nos Bulletins de planches remarquables.

Par ÉCHANGE avec les Sociétés savantes ou les Revues :

*Bulletin de la Société Archéologique, Scientifique et Littéraire de Béziers (Hérault)*, tome VIII, 1<sup>re</sup> livraison, 1875.

*Mémoires de la Société Eduenne*, tome IV, avec planches. Autun, 1875.

*Bulletin de la Société Archéologique du Var*. Tome VIII, fascicule N° 1. Toulon, 1876.

*Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe*. 2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> trimestres de 1875. Le Mans.

*Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de Semur (Côte-d'Or)*. Année 1874.



*La musique à Abbeville, 1785-1856. Souvenirs d'un musicien.* Lu à la Société d'Emulation d'Abbeville, séance du 19 février 1874. — Abbeville. 1876. Bro. in-8°, 87 pages. Envoi de la Société d'Emulation d'Abbeville.

*Bulletin de la Société Dunoise*, N° d'avril 1876.

*Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 4<sup>e</sup> trimestre de 1875.

*Mémoires de la Société Académique de Maine-et-Loire*, Tomes XXXI et XXXII. Angers, 1875.

*Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse.* Tome VII, 1875.

Par ABONNEMENT ou par ACQUISITION :

*Revue Archéologique*, N°s de janvier, février et mars 1876.

*Polybiblion.* Partie littéraire et technique. Livraisons de janvier, février et mars 1876.

*Revue numismatique*, par J. de Witte et A. de Longpérier. Nouvelle série, tome XV, année 1874, N°s 3 et 4, mai-août.

*Matériaux pour l'Histoire de l'Homme*, N° de décembre 1875, et les trois premières livraisons de 1876.

*Bulletin Monumental*, 5<sup>e</sup> série, N° 1 de 1876.

E. N.

---

REMERCIEMENTS sincères à tous les donateurs que nous venons de nommer.

---

## CHRONIQUE

---

Nous sommes heureux de constater que notre Société se popularise tous les jours. et que le public, toujours et si longtemps indifférent aux œuvres nouvelles lorsqu'il ne leur est pas hostile, que le public commence à comprendre un des côtés pratiques de notre association et à en user.

Dans ce moment se poursuivent, par notre intermédiaire, des démarches actives qui ont pour but de préserver de la ruine deux monuments précieux pour notre archéologie vendômoise.

Pour l'un d'eux, la maladrerie de Sainte-Catherine de Trôo, son propriétaire, M. Colinet-Lefevre, demandait l'autorisation de faire quelques restaurations, bien que la partie à réparer de ce monument se trouvât dans l'alignement de la route départementale n° 5. Votre Bureau avait jugé pouvoir arriver à ce but en demandant le classement de ce monument. Nous avons fait les démarches nécessaires, et M. le Ministre des Beaux-Arts nous a répondu « que les restes de la Maladrerie de Ste-Catherine de Trôo n'avaient plus assez d'importance pour être classés au nombre des monuments historiques ; mais qu'une démarche officielle serait faite par lui près de M. le Ministre des Travaux publics pour arriver à la solution demandée. »

M. le Préfet de Loir-et-Cher a bien voulu nous promettre son concours dévoué pour cette affaire, et enfin M. l'ingénieur des ponts et chaussées vient de m'écrire qu'il espère faire obtenir à M. Colinet-Lefevre l'autorisation sollicitée.

L'autre affaire n'est pas assez avancée pour qu'il nous soit permis de vous en entretenir ; mais nous sommes convaincu d'avance que vous applaudirez aux efforts de votre Bureau, lorsque nous vous rendrons compte de nos démarches.

A. DE R.

**A propos de la restauration de l'église de Nourray.**

M. le Président de la Société Archéologique a reçu la lettre suivante de M. l'abbé Brisacier, architecte qui a restauré l'église de Nourray :

« A Monsieur le Président de la Société Archéologique du Vendômois.

« Vous voudrez bien me permettre de vous présenter quelques explications au sujet des appréciations insérées dans votre Bulletin sur les restaurations de l'église de Nourray<sup>1</sup>.

« Je n'ai point à faire ici l'historique de ce petit monument, perle du XI<sup>e</sup> siècle connue et appréciée de tous les archéologues du Vendômois. Par suite des infiltrations des eaux, les voûtes en moellonnage, lézardées, disjointes, menaçaient d'entraîner les murs latéraux dans leur chute, lorsqu'on songea à maintenir l'écartement par d'énormes tirants en fer, qui devinrent bientôt insuffisants par suite de la poussée toujours croissante de cette masse de pierres sans liaison (les voûtes avaient près d'un mètre d'épaisseur). Appelé comme architecte à donner mon avis, je n'hésitai pas, en présence du danger, à conseiller la démolition des voûtes pour conserver le reste de l'édifice. Outre qu'il me répugnait de masquer ces charmantes galeries extérieures par d'énormes contreforts, comme il avait été projeté, je regardai ce remède comme insuffisant, même par le maintien des tirants en fer, les nouvelles maçonneries se liant difficilement avec les anciennes. Donc, pour pouvoir à la fois supprimer les tirants et éviter les contreforts, malgré le faux aplomb des murs, je jugeai que des voûtes en briques sur champ pouvaient être établies sans danger, et je déclare que ce parti, adopté comme *expédient*, a été exécuté dans de bonnes conditions de solidité pour la première partie de l'église, le chœur et le sanctuaire, qui, seuls, peuvent intéresser l'archéologue.

<sup>1</sup> Cf. Bulletin de la Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois, t. XIII, année 1874, pp. 20 et 224.

« Je dois faire remarquer que l'église de Nourray est composée de deux parties bien distinctes, la partie historique dont nous venons de parler, et la nef, parallélogramme d'une époque douteuse et sans caractère archéologique. A l'intérieur du chœur, un clocher en bois suspendu sur un échafaudage de poutres disposées en tous sens, obstruait le passage et empêchait de saisir dans son ensemble la belle architecture du sanctuaire restauré. Par un système de moises combinées, suspendues sur un contre-mur, le clocher put être suspendu, et une voûte en briques faisant en quelque sorte le vestibule du sanctuaire, fut construite pour dérober à la vue la nouvelle charpente du clocher. C'est cette voûte qui, appuyée sur de fraîches maçonneries, s'est légèrement détachée de la première par suite d'un tassement inévitable et prévu. Mais il n'y a rien dans cette lézarde imperceptible qui puisse inspirer la moindre inquiétude pour un homme de l'art ; c'est l'effet naturel d'une construction nouvelle reliée à une ancienne. Quoi qu'il en soit, la partie intéressante de l'église, le chœur et le sanctuaire, se présente, après quatre ans, dans d'excellentes conditions de solidité, et c'est ce que je tiens à établir, ajoutant que l'architecte et l'archéologue ont agi de concert, pour diriger ces restaurations dans les meilleures conditions, au point de la conservation, de l'économie, de l'art et du goût. Puissent-ils y avoir réussi ! Je ne parlerai que comme mémoire d'une pierre tombale style XV. employée comme emmarchement du chœur. C'est là un emploi que j'ai été le premier à blâmer, bien qu'elle occupe la même place qu'auparavant, disposée toutefois dans un autre sens.

« Je suis heureux, Monsieur le Président, en vous assurant de mon entier dévouement à la cause que vous défendez si heureusement dans votre département, de vous présenter l'hommage sincère de ma parfaite considération.

« BRISACIER. »

---

LES  
**PRIEURÉS DE MARMOUTIER**  
DANS LE VENDOMOIS  
ETUDES HISTORIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES

Par M. A. DE SALIES.

---

Nous commençons une série d'études dont nous avons colligé depuis longtemps déjà les principaux matériaux. Une difficulté nous avait arrêté jusqu'ici : la nécessité de publier, à l'appui de notre travail, un certain nombre de chartes latines qui lui auraient fait prendre une place excessive dans le Bulletin. La Société possédant aujourd'hui une copie du Cartulaire vendômois de Marmoutier, cette difficulté se trouve aplanie, et, quand il en sera besoin, nous renverrons tout simplement, pour les textes, aux numéros des chartes que renferme le Cartulaire.

A la vérité, ce document du premier XII<sup>e</sup> siècle, si précieux sous tant de rapports, est loin d'être complet, même pour l'époque où il fut rédigé. Mais il est destiné à être complété par des additions successives de chartes ou de notes que nous avons pour la plupart sous la main, et que nous citerons, en attendant leur adjonction au Cartulaire, avec l'indication exacte de leur origine.

Les études du genre de celles que nous allons faire ne se lisent point par simple passe-temps. Ceux qui peuvent leur reconnaître quelque utilité sont exposés à

y revenir en plus d'une circonstance. Ils trouveront dès à présent, si elles leur sont utiles, les pièces que nous avons mentionnées, et, dans un temps prochain, la bibliothèque de la Société les leur offrira toutes triées, et annotées peut-être. Il n'y avait donc plus de motif de différer une publication dont l'utilité pour l'histoire générale du Vendômois sera, croyons-nous, démontrée, non moins par le grand nombre des faits nouveaux qu'elle mettra en lumière, que par les erreurs dont elle fera justice.

Ce petit prologue bien compris, entrons en matière.

---

## **Prieuré de Saint-Martin de Lancé**

(1<sup>re</sup> Partie)

Dans le trajet de Vendôme à Tours par chemin de fer, il n'est guère de voyageur que n'ait frappé l'aspect uniforme et désolé de la vaste plaine étendue autour de Saint-Amand. On donne à cette plaine le nom de *Petite Beauce*, et plus d'un étranger, sans doute, se sera cru en droit d'y voir la *Beauce Pouilleuse*.

Pourtant, pas plus que des gens, il ne faut juger des pays sur l'apparence. Si l'on met pied à terre à Saint-Amand, et que, fervent touriste, après avoir traversé le bourg, on s'engage dans la direction du levant sur la route de Blois, à travers quelques rangées de peupliers communs, qui de loin en loin dessinent à peu près les

plans du paysage, on aperçoit bientôt un horizon boisé dont les contours capricieux semblent cacher une oasis mystérieuse.

On n'irait peut-être pas bien loin sans voir cette oasis fuir devant soi comme un mirage, se déformant et se reformant sans cesse avec les quelques débris restant de l'antique forêt de Blémars, cette reine des terres blaisoises, au manteau de laquelle le comte Thibault prit un lambeau de deux lieues carrées pour Marmoutier. Mais à cinq ou six cents mètres de Saint-Amand, sur la gauche, un joli chemin, qui se développe à angle droit et ondule comme un ruban à travers les champs dépouillés, appelle l'attention. Une modeste bourgade, aux maisons basses, se montre à sept ou huit cents mètres au nord, surmontée d'une église à la flèche d'ardoise haute et mince. Elle en paraît l'objectif, et pique assez la curiosité pour qu'on se détourne et s'achemine à sa rencontre.

Or cette bourgade modeste, enfoncée dans un léger pli de terrain autour duquel se dressent quelques arbres chétifs, c'est Lancé.

Nous ne dirons pas que l'excellent petit chemin qui permet de l'atteindre constitue une promenade agréable. Rasé par un vent glacial ou brûlé par un soleil torride, selon qu'on le parcourt en hiver ou en été, sans un arbre, sans une haie qui puisse, sinon abriter, du moins projeter sur le sol un peu d'ombre, son parcours paraît toujours long. Toutefois se trouve-t-on bientôt dédommagé si, comme il convient à un touriste bien né, l'on a dans le cœur quelque amour de l'histoire et de l'archéologie.

Lancé fut autrefois, en effet, un des prieurés impor-

tants de cette grande abbaye de Marmoutier<sup>1</sup> que sa renommée de sainteté fit appeler *le monastère par excellence*, et que sa culture des lettres rendit l'émule de Saint-Germain-des-Prés. Il est situé non loin de Vendôme; mais, nous devons le dire tout de suite, il n'a pas toujours passé pour faire partie du Vendômois. « Il est peu distant du fleuve du Loir, disait D. Anselme « Lemichel, historien latin de Marmoutier; mais il fait « partie du comté de Blois, *in topographia blesensis* « *comitatus reponitur.* »

Cette affirmation de D. Lemichel surprendra beaucoup de nos lecteurs, les cartes du vieux Vendômois ne lui donnant pas plus raison que celles du nouveau. Nous aurons pourtant occasion d'enregistrer, dans le cours de ces études, des faits positifs prouvant que les comtes de Blois avaient des enclaves dans le comté de Vendôme, ce qui n'a pas été observé jusqu'ici, croyons-nous.

Quoi qu'il en soit actuellement de cette question, et de cela seulement qu'elle reste indécise, il pourra paraître singulier, tout au moins, que Lancé vienne ouvrir la liste de nos études sur les prieurés vendômois de Marmoutier. Pourtant, il y a de toute manière quelque raison à cela. D'abord, Lancé eut toujours de nombreux rapports avec le comté de Vendôme, au milieu duquel il se trouvait, en définitive; la plupart de ses possessions étaient en plein Vendômois, dans les paroisses de Nourray, Gombergean et Villerable, par exemple; il avait des charges à l'égard de certaines seigneuries vendômoises; c'étaient les religieux de la Trinité de Vendôme qui,

<sup>1</sup> D'après les anciens pouillés, elle ne comptait pas moins de 158 prieurés et 385 cures ou chapelles, avec les bénéfices ordinaires en dépendant.



selon l'expression des *lièves*<sup>1</sup> du convent tourangeau, faisaient à Lancé pour Marmoutier ; celui qui représentait juridiquement le prieuré était un procureur de Vendôme ; et dans une circonstance mémorable, ce fut sous les voûtes du principal bâtiment de Lancé que se réunirent les délégués de plusieurs grandes abbayes de France, qui, d'abord, avaient dû s'assembler dans l'abbaye de Vendôme.

Il nous semble qu'il y a déjà là de quoi, non-seulement excuser, mais motiver la priorité donnée à Lancé. Que serait-ce si nous ajoutions que, en adoptant l'opinion d'après laquelle il aurait fait d'abord, et pour un espace de temps difficile à fixer, partie du Blaisois, tout nous le montre rattaché depuis, et déjà dans des siècles anciens, au comté de Vendôme ; enfin, qu'il était à ce point considéré comme vendômois par l'abbaye-mère elle-même, que la plupart des vieilles chartes le concernant prirent place dès le XII<sup>e</sup> siècle dans le *Carthularium vindocinense* de Marmoutier ?

Disons-le aussi, les *lièves* de fermage de Marmoutier, aujourd'hui déposées dans les archives d'Indre-et-Loire, fournissent à l'endroit de Lancé tant de particularités sur la manière dont la grande abbaye administrait ses domaines, qu'en vérité leur mention était la meilleure préface possible à l'ensemble de notre travail.

Les commencements du prieuré de Lancé sont assez obscurs. D. Anselme Lemichel s'en plaint dès les premières lignes de ce qu'il dit sur cette église : *Obscuri*

<sup>1</sup> On appelait *liève*, autrefois, un extrait du papier ou livre terrier d'un domaine, qu'on remettait au receveur pour qu'il fit payer le cens, les rentes et les droits seigneuriaux. La *liève* contenait la désignation de chaque héritage, les redevances, etc.

*vero manent primi authores, qui non satis distincte ponuntur in cartis, quæ de hac ecclesia loquuntur, quæ de illa dici debuerant.* La charte sans date qu'on lit sous le n° LXXIII, dans le Cartulaire vendômois de Marmoutier de la Bibliothèque nationale<sup>1</sup>, est le plus ancien monument qui le concerne. Intitulée *Noticia Rainardi de Lanciaco*, elle mentionne le don fait par ledit Raynal « à Saint-Martin, dans le lieu de Marmoutier, et pour « l'usage des frères (*Sancto Martino, in loco Majoris-Monasterii, ad usum videlicet fratrum*), » de terres labourables, prés, vignes et bois qu'il possédait à Monceau<sup>2</sup> et à Lancé. La donation a pour motif le salut de l'âme du donateur, de celle de son père et de celle de sa mère; mais il n'est question ni de fondation d'église, ni de fondation de prieuré. Dom Anselme Lemiche<sup>3</sup> et D. Martène<sup>4</sup> ne font toutefois nulle difficulté d'admettre que cette donation a été le principe de l'établissement religieux dont nous nous occupons ici, bien que, d'après le premier de ces auteurs, la mention la plus ancienne de l'existence du prieuré ne soit pas antérieure à 1124, et celle de la résidence des moines à 1241.

Quant à Raynal, le donateur, il est qualifié de chevalier, fils d'Odon de Dammeray (*militem.... filium Odonis de Dalmariaco*). Sa mère, nommée un peu plus bas

<sup>1</sup> Une copie de ce document du XII<sup>e</sup> siècle (commencement), coté sous le n° 5,442 du fonds latin, est aujourd'hui possédée par notre Société, nous l'avons déjà dit.

<sup>2</sup> La ferme de Monceau existe encore au N.-O. du bourg de Lancé. Elle forme un petit village avec quelques autres maisons.

<sup>3</sup> Histoire de Marmoutier, Ms. Fonds latin de la Bibliothèque nationale, nos 12,875, f° 297 recto.

<sup>4</sup> Histoire de Marmoutier, Ms. Fonds latin de la Bibliothèque nationale, nos 12,876 à 12,881, 1<sup>re</sup> partie, t. I, p. 347.

dans la charte, et dont la terre donnée formait une partie de la dot, intervient pour recevoir de Saint-Martin la somme de VI livres, moyennant laquelle elle en fait l'abandon. Enfin, Fulcodius, fils de Rodolphe Marmion, de qui Raynal tenait les terres données en bénéfice, reçoit VIII sols à titre de dédommagement, pendant qu'Adraldus, fils d'Ermengarde et frère de Raynal, consent à la donation moyennant une paire de chaussures vermeilles (*caligas vermiculas*).

Ces conditions remplies, la terre est donnée par Raynal à Saint-Martin et à ses moines (*S. Martino monachisque contulit*), à perpétuité, pour qu'ils en jouissent librement et paisiblement, payant seulement le cens à trois époques de l'année, savoir : à la Saint-Martin d'hiver, le 3 des ides de novembre, III sols à Fulcodius, déjà nommé ; à la Saint-Jean, le IV des kalendes de septembre <sup>1</sup>, VIII deniers de Blois <sup>2</sup> à Frodonus, fils d'Archingerius ; et, enfin, à la fête de Saint-Denis, le VII des ides d'octobre, III deniers aux fils d'Alsendus. Il est stipulé, en outre, que si, fortuitement, quelque'un de ces termes, par oubli ou par négligence du ministre de Saint-Martin, venait à passer sans que le cens fût acquitté, la donation étant sauve, ce cens sera légalement racheté.

La pièce est signée d'Odon-le-Roux, de Guillaume de Montoire, de Hugues de Champigny <sup>3</sup> (*de Campaniaco*), de Drogon, prêtre, et de quelques autres.

<sup>1</sup> C'est la fête de la Nativité de Saint-Jean-Baptiste, qui se célébrait autrefois le 24 septembre, dans beaucoup d'églises.

<sup>2</sup> La transcription de cette charte, dans une charte confirmative que le Cartulaire nous montrera sous le n° CXXIV, porte VIII deniers au lieu de VIII.

<sup>3</sup> Champigny - en - Beauce (*Campaniaco* pour *Campiniaco* sans doute).

Quelle est la date au moins approximative de la donation première de Lancé? Les anciens historiens de Marmoutier, D. Lemichel et D. Martène, la placent sous le gouvernement d'Albert, VIII<sup>e</sup> abbé, de 1032 à 1064. Elle peut donc flotter entre ces deux termes. Cependant, nous croyons pouvoir la restreindre entre 1032, première année de l'abbé Albert, et 1047, dernière année du pontificat d'Hubert de Vendôme, évêque d'Angers. Nous allons voir, en effet, que l'évêque Hubert intervient dans une charte évidemment postérieure à la charte première de Lancé, ce qui ne peut avoir eu lieu qu'en 1047, au plus tard.

La charte n<sup>o</sup> LXXV, qui suit immédiatement dans le Cartulaire vendômois celle que nous venons d'examiner, est relative à des faits postérieurs à la donation de Raynal, sans que ces faits puissent nous permettre d'établir une date. Il est question d'abord d'un certain Béranger de Lancé, qui a tenu des moines une vigne et qui prétend la garder. Il est traduit en justice et condamné à rendre la vigne; puis, comme cela se voit presque toujours de la part des moines, intervient un arrangement : moyennant le prix de LX sols, ils se dessaisissent de ladite vigne en faveur de Béranger, sa vie durant, et d'un de ses successeurs après lui. Ces LX sols, du reste, servent immédiatement à terminer un autre accommodement dont nous verrons bientôt un second exemple : on les donne à Ingelbaud le Breton, pour qu'il renonce à un vicariat injustement établi par lui sur la terre de Monceau.

Nous passons sur les deux chartes notices n<sup>o</sup> LXXXV et n<sup>o</sup> LXXXVI. Elles sont mal classées ici, et doivent, pour être compréhensibles, suivre des faits que nous mentionnerons plus loin.

Sous le n° CXXIII du même Cartulaire, il est encore question d'un Raynal, désigné, non plus comme le fils d'Odon de Dammeray, mais comme le neveu de Girard de Regni (*Girardi de Regniaco nepos*). Ce Raynal est-il le même que le premier dont nous nous sommes occupé ? Dom Martène semble incliner vers cette opinion. Si elle est exacte, il faudrait ajouter aux terres du prieuré de Lancé la terre de Regni, ou Rigny, près et au sud de Saint-Amand. Parmi les témoins de cette charte figure Hubert de Vendôme, évêque d'Angers, ce qui la date de 1047 au plus tard, et nous donne une limite extrême pour la date de la charte n° LXXVIII, nous l'avons fait remarquer.

La charte n° CXXVIII confirme, à l'occasion de l'arrangement de quelques litiges, la charte première de Lancé. C'est une notice qui commence par reproduire intégralement la charte n° LXXVIII. Dans une seconde partie, elle expose que tant que vécurent Raynal, le donateur, et le moine Hilduinus, prévôt des terres données, les moines ne furent point troublés dans leur possession. Il en fut tout autrement après, et Fulcodius, celui-là même à qui III sols de cens étaient servis, commença à inquiéter les possesseurs, soutenant que le moine investi du titre de prévôt par Marmoutier, avait été simplement le vicaire de la terre, et que, par conséquent, ce moine mort, il était juste que ladite terre revint à lui, Fulcodius, de qui elle relevait. Appelé en justice par les moines, Fulcodius ne put ni exciper d'un droit quelconque en sa faveur, ni faire prévaloir ses prétentions.

Cependant, dit la charte, comme il est dans l'usage des moines de rechercher toujours la paix, XX sols furent donnés par eux à celui qui les troublait pour qu'il

consentit et fit consentir ses fils à laisser paisiblement jouir à l'avenir les donataires. Fulcodius et ses trois fils, Foulques, Aimeric et Egidius, consentent en effet, et tous confirment la donation de Raynal.

Ainsi parfaite, la nouvelle charte reproduit le nom des témoins de la première, puis elle ajoute à la suite, dans un paragraphe distinct, les noms des témoins de la confirmation, parmi lesquels nous remarquons Salomon de Lavardin, Odon le Roux, Matthieu de Montoire, Drogon, son frère, un certain Rosthon de Lavardin<sup>1</sup>, Constantin, chaquoine de Saint-Georges (est-ce de Saint-Georges-des-Bois ou de Saint-Georges de Vendôme?), et enfin Drogon, son frère.

Quelle est la date de cette confirmation? Il nous est impossible de la fixer exactement; mais elle est postérieure à 1090; car, à cette date, nous verrons tout à l'heure une charte signée de Raynal et d'Hilduinus dont la mort est attestée ici. A cette simple observation se borne d'ailleurs ce que nous en pouvons dire.

La charte n° CXXV est, par une raison analogue à celle que nous venons d'invoquer, mal classée dans le Cartulaire. Nous y voyons, en effet, ce Raynal que la charte CXXVIII nous a dit être décédé, faire donation d'une mainferme ou censive (*manufirma*) située dans le domaine de Monceau, et sujette à IV sols de deniers de cens payables à la Saint-Martin d'hiver. Cette mainferme étant encore comprise dans la dot de la mère du donateur, d'après les conseils de ce dernier, les moines donnent VII livres de deniers à la mère, qui abandonne ses droits. Cette charte nous semble beaucoup moins constituer une donation nouvelle que compléter la pre-

<sup>1</sup> Ce personnage inconnu est appelé *Roszo* dans une note marginale du Ms. de D. Lemichel et dans plusieurs chartes.

mière donation, en éclaircissant un point resté litigieux. Les noms des témoins, tous pris parmi les moines, ne semblent pas lui donner non plus l'importance d'une donation première.

Mais, là se terminent les documents du Cartulaire vendômois dans lesquels Lancé se trouve positivement nommé. Plusieurs autres chartes de ce recueil le concernent évidemment ; nous les citerons lorsque se présenteront à nous des faits de nature à les lui rattacher sans doute possible. En attendant, pour compléter ce que nous avons dit, nous aurons recours à l'histoire latine de D. Anselme Lemichel<sup>1</sup>. En cela, du reste, nous ne sortirons pas des documents originaux ; car l'histoire de Marmoutier de ce savant bénédictin, le précurseur et l'inspirateur des Mabillon, des Martène et de toute la pléiade des Bénédictins du XVIII<sup>e</sup> siècle, est uniquement un résumé des chartes renfermées dans les archives du monastère, et de celles qui formaient, en original ou en copie, sa collection particulière, collection

<sup>1</sup> D. Anselme Lemichel fut un des premiers Pères de la réforme de Saint-Maur. Il était de Bernay, au diocèse de Lisieux, et fit profession, à l'âge de vingt ans, dans l'abbaye de Corbie, le 13 septembre 1621. Ce fut en 1644, l'année même de sa mort, qu'il termina, dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés où il était moine, son *Histoire de Marmoutier* dont le manuscrit original en un volume in-folio, de la main même de D. Lemichel, fait aujourd'hui partie du fonds latin de la Bibliothèque nationale, sous le n<sup>o</sup> 12,875. Une copie, en trois volumes in-folio, existe aussi dans la bibliothèque de Tours ; elle provient de l'ancienne bibliothèque de Marmoutier. Suivant l'*Histoire Littéraire* de la Congrégation de Saint-Maur de D. Tassin, que nous prenons ici pour guide, D. Lemichel a fait plusieurs ouvrages importants. Le premier, il avait examiné les chartiers des monastères de son ordre. Par une lettre du 9 septembre 1642, le Père général l'avait chargé de continuer ces visites, et de rassembler les matériaux pour l'*Histoire* de l'ordre de Saint-Benoît, que Mabillon a écrite dans le siècle suivant.

à laquelle D. Martène et D. Housseau ont fait de fréquents emprunts.

Le grand Cartulaire de Marmoutier, qui existe, copié de la main de Gaignères, à la Bibliothèque nationale, nous aidera aussi à combler quelques lacunes.

La première pièce mentionnée dans D. Lemichel, après celles que nous a fournies le Cartulaire, regarderait encore Ingelbaud le Breton, que D. Lemichel croit avoir été un noble vendômois <sup>1</sup>. Il est question, dans cette pièce, de 12 arpents de vigne *apud villam Domini* ? (Dimanche, suivant le manuscrit de D. Lemichel), et d'un vicariat ayant rapport à cette terre. Nous aurions pu croire que le litige mentionné par D. Lemichel n'était pas sans rapport avec celui qui nous a déjà occupé dans la charte n° LXXV. Mais la charte présentement résumée est datée de la septième année de l'abbé Barthelemy, qui prit possession de sa charge en 1064, à la mort de l'abbé Albert. Il est donc impossible de faire confusion.

Nous voyons, du reste, figurer des noms nouveaux parmi les témoins de cette charte : c'est d'abord Hildegarde, épouse d'Ingelbaud le Breton ; c'est Albéric de Montoire et ses frères Matthieu et Drogon, qui reçoivent cent sols avec 4 deniers pour le relief ; c'est Aremburge, épouse de Drogon, qui, pour prix de son consentement, reçoit une vache ; c'est son fils Geoffroy, qui donne son approbation dans le lieu de Lavardin, en présence d'Aveline, fille de Solomon de Lavardin.

Dans la pièce suivante, D. Lemichel nous montre le

<sup>1</sup> Ce personnage est le plus souvent nommé dans les chartes Ingelbaud de Vendôme. Mais la charte n° CXXVIII du Cartulaire vendômois le nomme *Ingelbaudus brito de Vindocino*, ce qui établit l'identité parfaite.



moine Hilduinus achetant de Raynal XII arpents de terre près de Monceau. Le vendeur est le même personnage que nous avons vu figurer dans la première donation (chartes nos LXXIII, et CXXIII (1<sup>re</sup> partie,) du Cartulaire vendômois). Hilduinus est également le prévôt de la terre de Monceau désigné dans la 2<sup>e</sup> partie de la charte CXXIII. Tous deux sont encore vivants. Or, la charte qu'ils signent est datée du temps de l'abbé Bernard (*abbatis Bernardi tempore*), en même temps que de l'an de l'Incarnation 1090, ce qui nous contraint à classer après cette date, nous l'avons déjà dit, la charte CXXIII.

Ici doivent prendre place les faits relatés dans les chartes LXXXV et LXXXVI du Cartulaire vendômois, que nous avons simplement mentionnées à leur rang. On voit en effet, dans la première, un certain Théoderic de Vendôme, fils d'Hugon de « Villa Mereni » (?), » vendre au moine Hilduinus 12 arpents de terre joignant la terre de Monceau, que Raynal de Dammeray a déjà données à saint Martin. Ces 12 arpents ressemblent fort à ceux dont nous a parlé l'histoire latine de Marmoutier, et qu'elle a mis sur le compte de Raynal. Nous ne trouvons pas la charte regardant Raynal ; mais, à moins que D. Lemichel n'eût écrit Théoderic pour Raynal, ce qui n'est pas supposable, ces deux achats d'Hilduinus sont étrangers l'un à l'autre.

Peu de temps après dut être souscrite la charte LXXXVI, que reproduit aussi le grand Cartulaire de Marmoutier, et dans laquelle trois seigneurs, Fulchérius, Raynal et Drogon, donnent un alleu qu'ils possèdent à Lancé, joignant la même terre vendue à Hilduinus par

<sup>1</sup> Serait-ce Merville, à 1 kilom. sud d'Ambloy ?

Théoderic. La date de ces deux chartes se place nécessairement après 1090, sans que nous puissions autrement la préciser.

Après avoir mentionné l'achat des 12 arpents de terre joignant Monceau, D. Lemichel rappelle la donation faite à Marmoutier, par quelques habitants de Vendôme, de la quatrième partie de l'autel et des dîmes de Lancé. S'il n'est pas encore question de prieuré, voici du moins la mention positive d'une église en 1090, et rien ne s'oppose absolument à ce que l'abside de l'église encore existante ne s'y rattache, bien qu'elle porte des marques un peu postérieures.

Mais, en même temps que nous acquérons cette notion, nous découvrons que l'église de Lancé n'a pas été fondée par les moines du prieuré. Un aveu des fabriciers de la paroisse, en date du 16 janvier 1775, que nous examinerons en son lieu, nous avait d'abord porté à le croire.

D. Lemichel ne nomme pas les donateurs de l'autel et des dîmes. Ils figurent dans la 1<sup>re</sup> et la 2<sup>e</sup> chartes du grand Cartulaire de Marmoutier, article de Lancé. Ce sont deux chevaliers, Gervais et Drogon, fils d'Ansbert, et une dame vendômoise, nommée Dometa dans la première charte et Domitilla dans la deuxième.

Domitilla donne trois parties de l'église, ce que ne nous a pas dit D. Lemichel ; Drogon, du consentement de son épouse Ameline, de ses deux fils et de ses trois filles, donne la quatrième partie et les dîmes ; et Gervais, dans le fief duquel se trouvait cette quatrième partie, autorise la donation avec son épouse Osibile et ses quatre fils.

Mais il manquait une formalité à cet acte. Raoul de

Montfollet (*Radulphus de Montefoleto*)<sup>1</sup>, de qui dépendaient les trois parties données par Domitilla, n'avait pas consenti. Aussi la 2<sup>e</sup> charte du grand Cartulaire et D. Lemichel nous le montrent-ils troublant d'abord les moines dans leur possession, et puis s'arrangeant avec eux moyennant 10 livres de deniers.

Avec la confirmation de Gervais et de Raoul de Montfollet, la donation de l'autel de Lancé semble inattaquable. Cependant la XII<sup>e</sup> charte du grand Cartulaire mentionne un nouveau litige pour la quatrième partie donnée par Drogon. C'est un chevalier de Montlouis (*de Montelaudiaco*) qui le soulève au temps de l'abbé Guillaume (1105 à 1124). Mais il renonce à ses prétentions et reçoit comme don gracieux un palefroi et 40 sols.

A l'occasion de ces dîmes, nous devons dire qu'en citant la donation de Drogon et de Domitilla, M. de Pétigny semble la considérer comme le principe du prieuré de Lancé. D'autres écrivains, s'inspirant de M. de Pétigny, et négligeant les sources, sont devenus plus affirmatifs encore, en fixant carrément la fondation du prieuré à 1090. Les pièces que nous avons passées en revue montrent ce qu'il en faut penser.

Le grand Cartulaire de Marmoutier nous laisse voir aussi dans sa 3<sup>e</sup> charte des faits que ne mentionne pas D. Lemichel, et qui regardent l'église de Lancé. C'est une donation faite par Vulgrin, fils d'Ingelbaud de Vendôme (Ingelbaud le Breton), et Geoffroy Payen, son frère, de l'église paroissiale de Saint-Martin de Lancé, d'une autre église élevée en l'honneur de la sainte Vierge (?), dans ledit lieu, enfin, de la dîme de l'église paroissiale et de sa

<sup>1</sup> *Monsfoletus* était dans l'archidiaconé de Châteaudun.

sépulture. Ils s'engagent, en outre, à consentir à toutes les donations ou ventes qui pourraient être faites aux moines, des choses relevant de leurs fiefs dans le même lieu. La donation est reçue au nom de Marmoutier, par un moine du nom de Jarnégonius.

Cette charte n'est pas sans rapport, évidemment, avec celles où il est question de Drogon, de Domitilla et de Raoul de Montfollet. Mais elle est sans date, et rien ne nous permet ni de la classer, ni de saisir ses points d'attache.

En 1122, d'après D. Lemichel, c'est un moine de Marmoutier, Guillaume de Rebras (*Wilelmus de Rebrachio*), souvent cité sous le gouvernement de Guillaume de Combour, XII<sup>e</sup> abbé, qui, malgré les empiètements de quelques seigneurs, conserve la terre d'Alnose (*terram de Almosa*) « au prieuré de Lancé » (*prioratui de Lanceio*).

Selon notre savant bénédictin, ce serait la première mention du prieuré qui nous occupe. Il a raison, s'il veut parler d'une mention positive. Mais la 8<sup>e</sup> charte du grand Cartulaire, datée de 1120, nous parle déjà d'un prieur de Lancé (*prior obedientie Lanciaci*) tenu de payer tous les ans 6 sols 4 deniers de cens à Hugues de Cuscherai, qui en a fait remise pour le repos de son âme et de celle de Rosthe, son épouse. C'est une mention indirecte qui en vaut bien une autre.

Le grand Cartulaire ne dit rien de l'affaire de Guillaume de Rebras. En revanche, à la même date de 1122, il nous laisse voir une charte omise par D. Lemichel. Elle est de Geoffroy, évêque de Chartres, qui, à la sollicitation des moines, vient consentir à la donation des églises de Crucheray et de Nourray, dépendantes de

son archidiaconé de Vendôme, églises que Barthélemy, fils de Geoffroy Payen, désirait donner à Marmoutier, si l'évêque le voulait bien, pour le rachat de ses propres péchés et de ceux de ses ancêtres. A la vérité, Lancé n'est pas nommé dans cette donation. Mais, outre que la charte n'a pas dû être classée sans raison au Cartulaire, dans l'article de Lancé, un ancien pouillé transcrit par D. Martène, et collationné à l'original par l'armoire de Marmoutier, déjà en 1552, nous montre ces deux églises rattachées à notre prieuré.

Une charte originale, conservée dans les archives de Loir-et-Cher, vient prendre place après celle-ci. Elle regarde les moulins de Varennes, et si nous la citons avant deux autres chartes du Cartulaire vendômois qui lui sont antérieures, concernent les mêmes moulins, et nous montrent comment ils furent donnés à Marmoutier, c'est qu'à la différence de ces deux chartes, celle de Loir-et-Cher les attribue nommément à Lancé. On y voit figurer, en effet, Jean Sarrazin, alors prieur de Lancé (*tum prior Lanciaci*), qui les appelle *molendinos nostros de Varennis*. Cette charte est sans date ; mais elle est souscrite sous l'abbé Odon, ce qui la place entre 1124 et 1137.

Les deux autres chartes des moulins de Varennes sont de beaucoup antérieures. La première en date (N° CLXVI), quoique la seconde dans l'ordre du Cartulaire vendômois, est de 1062, sous l'abbé Albert. Elle donne les détails d'une contestation soulevée à leur sujet par Hugues surnommé Cadebert (*Cadebertum*) et sa femme Aiga, et, à cette occasion, elle nous fait l'historique de la donation première, dont la charte manque. Nous y voyons que ces moulins, après être passés dans diverses mains dont la trace est suivie de point en point,

deviennent enfin, par achat, la propriété d'Odon *cognomine Fessardo*, qui les donne à Marmoutier en se faisant moine. La date de la donation n'est pas indiquée ; mais les termes de la charte et le genre de contestation qui s'est élevée au sujet des moulins, laisse comprendre que le moine Odon était mort. La donation devait donc être de plusieurs années antérieure à 1062.

Pour ce qui est du litige soulevé, il est reconnu mal fondé en jugement public (*judicio publico*). Les moines néanmoins, suivant leur habitude, donnent des compensations gracieuses aux contestants et à leurs parents ; entre autres, à Lancelin, fils de Girogue, XI sols, avec une truie spécialement destinée à sa femme (*adjuncta una porca que specialiter eidem fuit femine data*). Ajoutons qu'un des témoins signataires de la charte est Durand, meunier du moulin de la Grève (*Durando molendinario de Gravia*). On voit que le moulin de la Grève, comme celui de la Chappe dont il est aussi question dans plusieurs chartes du Cartulaire vendômois, ne sont pas connus d'hier à Vendôme.

La seconde charte, première du Cartulaire sous le N° CLXV, est datée de 1065, deuxième année de l'abbé Barthélemy, et parle d'une contestation nouvelle soulevée, toujours à l'occasion des mêmes moulins, par *Guarinus filius Gradulfi de Castro blesensi*. Cette contestation se termine de la même manière, moyennant XL sols payés à Guarinus.

Revenons à D. Lemichel. Il nous donne encore ici des détails précieux que nous ne trouvons point dans les cartulaires.

Sous le gouvernement d'Eudes ou Odon, XII<sup>e</sup> abbé de Marmoutier, dont nous venons de parler, de nouveaux démêlés troublent gravement « le prieuré de

Saint-Martin de Lancé » (*prioratus Sancti Martini de Lanceio*), désormais bien nommé de son véritable nom. Un seigneur vendômois, Barthélemy, dispute aux moines le droit de justice et de seigneurie sur leurs terres, et jusqu'à la propriété de leur domaine. Mais ce seigneur vient renoncer à toutes ses prétentions devant l'abbé Odon. Dans la charte qui consacre cette renonciation, figure, au nombre des témoins, Hugues Baldin (*Hugo Baldinus*), qualifié de frère de Geoffroy, l'illustre abbé de la Trinité de Vendôme. Il n'est pas sans intérêt d'ajouter aussi que le seigneur vendômois du nom de Barthélemy, dont il est question, est présenté comme le fils du comte de Vendôme, sans que ce comte soit nommé.

Or, ceci confirmerait l'opinion de D. Liron<sup>1</sup>, qui donne à Geoffroy Grisegonelle, comte de Vendôme, avec les deux fils Jean et Geoffroy que tout le monde adopte comme issus de son mariage avec Mathilde de Châteaudun, un troisième fils du nom de Barthélemy, d'abord doyen, et ensuite archevêque de Tours,

On sait qu'il y a eu, en effet, de 1174 à 1206, un archevêque de Tours du nom de Barthélemy, et nul ne conteste son origine vendômoise. Seulement, par une erreur singulière, l'*Art de vérifier les dates* prête à D. Liron cette opinion que Barthélemy aurait été le fils de Jean I<sup>er</sup>, et non de Geoffroy Grisegonelle.

Au demeurant, la charte qui nous occupe ne nommant pas le comte de Vendôme, père de Barthélemy, l'une ou l'autre opinion pourrait, semble-t-il, être soutenue.

La charte va plus loin, du reste : elle mentionne un

<sup>1</sup> *Bibl. Chartraine*, p. 96.

frère de Barthélemy du nom de Guillaume. Serait-ce un quatrième fils qu'il faudrait donner à Geoffroy Grisegonnelle? Ce nom de Guillaume s'appliquerait-il à l'un des deux fils aînés Jean ou Geoffroy? Serait-il enfin question d'un fils naturel dont l'histoire n'a gardé nul souvenir? Nous ne saurions le dire.

La charte de Barthélemy ayant été signée sous le gouvernement d'Odon, abbé de 1124 à 1137, et Geoffroy Grisegonnelle étant mort en 1136, c'est entre 1124 et 1136 que flotte sa date. Si Barthélemy pouvait être le fils du comte Jean, cette date serait rigoureusement restreinte entre 1136, date de l'avènement de ce comte, et 1137, date de la mort d'Odon. Inutile d'ajouter, les dates le démontrent suffisamment, qu'alors Barthélemy n'était ni archevêque de Tours, ni même engagé dans les ordres.

Un bois existait en ce temps-là entre Gombergean (*villam Gombergam*), qui appartenait au prieuré de Lancé, et Chaillon (*villam Cadilonem*), qui dépendait du monastère de Vendôme. Les deux voisins revendiquaient une portion de ce bois, et il était pour eux une source de contradictions et de disputes. Garnier, abbé de Marmoutier, et Fromundus, abbé de la Trinité, se firent de mutuelles avances, et, pour le bien de la paix, terminèrent ce différend vers 1138, époque où tous deux portaient la mitre.

Il n'est pas inutile de mentionner ici que le bois en litige se rattachait, probablement, à la donation des terres de Gombergean, dont nous trouverons la charte plus loin, dans l'énumération des biens du prieuré.

Après cet incident nous voyons restituer au prieuré de Lancé une terre nommée *Villatroa*, que Maurice de l'Érable (*Mauricius de Erablio*) avait usurpée. C'est une charte d'Engelbaud, archevêque de Tours, qui stipule



cette restitution. Elle se fait par les mains mêmes du prélat, en présence de beaucoup de chanoines de Tours et de Bermundus, prieur de Marmoutier, et cela en 1148, « et au temps du concile de Clermont » (*à tempore concilii Clarimontani*), ajoute D. Lemichel ; mais ici le savant Bénédictin fait confusion. Le concile de Clermont avait eu lieu en 1130, et alors Engelbaud n'était point archevêque, puisqu'il ne le devint qu'en 1147. Le concile auquel notre historien fait allusion est le grand concile de Reims, tenu en 1148 par le pape Eugène III en personne.

Cette chartre, du reste, est transcrite dans le grand Cartulaire de Marmoutier, et elle existe en original dans les liasses des archives de Loir-et-Cher qui regardent le prieuré de Lancé.

En 1241, apparaît la première mention positive de l'habitation des moines dans le prieuré de Lancé<sup>1</sup>. On la trouve dans un rescrit des Conservateurs privilégiés de Marmoutier, nommés par le pape pour être les avoués des moines et les juges de leurs causes litigieuses. Ces conservateurs, qui étaient alors l'abbé de Saint-Germain-des-Prés, l'abbé de Vendôme et l'abbé de Redon (*Rothomensis* pour *Rotonensis*), avertis que le sénéchal du seigneur du Bouchet (*de Boscheto*), tout-puissant dans le pays, avait dépouillé les moines du prieuré, lancèrent contre lui les foudres de l'excommunication, et réprimèrent ses rapines.

Le domaine du Bouchet était vaste<sup>2</sup>, et s'étendait tout

<sup>1</sup> En nous parlant d'un prieur de Lancé, la chartre de 1120 nous avait indirectement montré que le prieuré était alors habité.

<sup>2</sup> Le mémoire de M. de Banville sur la Généralité d'Orléans (1698) nomme encore dans les hautes justices du Haut-Vendômois le *Bouchet-Toulteville*, sans doute pour le *Bouchet d'Estouteville*. (Bull. 1866, p. 199.)

autour de la région vendômoise, dit Lemichel. Un sénéchal le régissait pour le compte du sire Jean d'Estouteville, qui, dans une charte de 1249, est désigné comme seigneur du Bouchet, et dans une autre de 1251, que nous verrons bientôt, comme seigneur de Valemont. Or, dans cette charte de 1249, de concert avec sa femme Agnès et les moines de Lancé, qui désiraient acquérir gratuitement le droit de prendre dans les forêts le bois dont ils avaient besoin, et le droit aussi d'y conduire leurs porcs, il fait un échange, « le voulant et le voyant » (*volentibus et videntibus*) Robert, son fils aîné, ainsi que Radolfe et Artolfe, ses autres fils<sup>1</sup>. L'échange est confirmé ensuite par un reserit spécial du pape Innocent IV, donné la VII<sup>e</sup> année de son pontificat, et le 18 des kalendes de janvier.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer ici ce titre de seigneur du Bouchet, donné dès 1249 à Jean d'Estouteville, lorsque, d'après le P. Anselme<sup>2</sup>, ce serait seulement Nicolas d'Estouteville, arrière-petit-fils de Jean, qui aurait été la première tige de ces seigneurs.

Un an est à peine écoulé, et, d'après D. Lemichel, les moines de Lancé font avec Renault, abbé de Vendôme, un traité concernant, d'une part les dîmes nouvelles du territoire de Lancé, de l'autre ce que les moines de Marmoutier disaient être dû d'aliments par les Vendômois, en temps de vendange, à ceux de leurs hommes qui foulaient le vin dans les pressoirs.

Cet arrangement fut bientôt suivi d'un autre plus sérieux ; car la vie n'était pas sans contradiction, ni le

<sup>1</sup> Cette charte figure, résumée, dans le grand Cartulaire de Marmoutier, t. II, f<sup>o</sup> 471 recto.

<sup>2</sup> Généalogie de la maison de France, t. VIII, p. 90, B, et 95, B.

ciel sans orages pour les bons moines de Lancé. En 1250, s'étaient élevés de nouveaux brandons de discorde entre eux et Jean d'Estouteville. Le jour de Saint-Thomas, en effet, le sénéchal du puissant seigneur avait fait irruption à main armée dans le prieuré, dispersé ou saisi les récoltes de l'année, les vases, les ustensiles domestiques et généralement tout ce qu'il avait pu trouver.

Quel était le prétexte de ces violences? Nous ne le voyons pas; mais nous avons pu constater que de pareils excès n'étaient pas rares alors. Il semble qu'ils fussent, de la part des barons, une manière de témoigner de leurs droits absolus, et de protester contre le frein que le parlement de saint Louis tendait de plus en plus à leur imposer. Nos recherches pour la monographie de Trôo nous en ont montré surtout un remarquable exemple. Le fait regarde le seigneur temporel de Trôo, et l'entreprise est accomplie au nom de Charles, frère de saint Louis. Elle appela l'attention du roi de France, dont l'amour pour la justice ne sommeillait jamais, et deux pièces des Olim, une enquête et un arrêt, portant les dates de 1260 et 1261 (c'est à peu près l'époque de notre charte<sup>1</sup>), nous ont montré tous les détails de cette affaire, en même temps que la fermeté du Parlement à l'endroit des hauts barons<sup>2</sup>.

Sans sortir, du reste, de Marmoutier et de ses prieurés, nous pouvons constater des actes encore plus

<sup>1</sup> Elle est datée de 1251. On la trouve dans le grand Cartulaire, à la suite de celle de 1249.

<sup>2</sup> Un travail sur ce sujet a été lu par nous aux dernières séances de la Sorbonne. Il est imprimé dans les *Mémoires de la Société Historique et Archéologique de l'Orléanais* (1876).

violents. A l'occasion d'un prétendu droit de gîte ou de procuration auquel les derniers comtes de Blois de la maison de Champagne avaient renoncé, et que les nouveaux comtes de la maison de Châtillon entendaient rétablir, l'abbaye fut envahie régulièrement par des troupes nombreuses, et obligée de subir garnison. A plusieurs reprises, les moines refusant d'ouvrir et protestant de leurs immunités, les portes furent enfoncées à coup de hache, les images et les croix renversées, les religieux maltraités, et la maison au pillage. Divers prieurés, entre autres celui de la Celle-en-Brie, eurent le même sort. Hugues de Châtillon avait commencé cette campagne en 1237; son fils Jean la poursuivit. Elle dura seize ans. L'intervention directe du pape, la nomination par lui de commissaires spéciaux, quatre excommunications enfin, ne purent amener que des soumissions forcées d'un instant, suivies d'entreprises plus violentes. Cet affreux brigandage ne prit fin qu'en 1253, lorsque le droit de gîte ayant été déclaré nul par une sentence rendue au nom du pape, saint Louis prit en main la cause de l'abbaye, qu'il plaça sous la protection royale. Le dommage souffert par Marmoutier fut alors estimé à 30,000 livres, somme énorme que D. Martène évaluait déjà de son temps à plus d'un million, et qui en représenterait bien trois ou quatre aujourd'hui.

On voit, par les dates, que les entreprises du seigneur du Bouchet ou de son sénéchal correspondaient à celles du comte de Blois, et peut-être s'y rattachaient-elles en quelque chose; car le comte Jean, animé par la passion de la vengeance, ne craignit pas de soulever tout le pays contre les moines, à ce point qu'un jour, entre Fontaine-Meslan et Chouzy, des paysans, apercevant

deux religieux inoffensifs, les précipitèrent du haut d'un rocher, sans autre forme<sup>1</sup>.

Ce ne fut ni en cour de Parlement, ni avec l'entremise du roi saint Louis, que se termina le litige soulevé par le sénéchal de Jean d'Estouteville. Jean désirant régler les choses à l'amiable, et l'abbé de Marmoutier ne le désirant pas moins, tous deux choisirent des arbitres : le sire d'Estouteville, Alfonse comte d'Eu (*comitem Augi*), fils du roi de Jérusalem, ou, plutôt, du roi d'Acre, Jean de Brienne, empereur de Constantinople ; et l'abbé, Jean, châtelain de Vendôme. A cette occasion, D. Lemichel fait remarquer qu'il n'a jamais rien vu de la sentence prononcée par ces arbitres.

Le mois de juin de l'année 1258 nous montre ensuite Matthieu, évêque de Chartres, donnant au prieuré de Lancé deux portions dans les dîmes des terres nouvellement défrichées de toute la paroisse de Lancé et de la forêt de Barsay (*nemore de Burcaio, vulgo Barsay*<sup>2</sup>).

A deux ans de là, une grave circonstance vient momentanément amoindrir l'importance du prieuré de Lancé, en réduisant considérablement le nombre de ses moines, qui devait être de douze, aux termes de la règle de Marmoutier. L'abbaye-mère s'étant vue obligée à des emprunts considérables, par suite des dommages que les comtes de Blois lui avaient causés, Geoffroy de Conam, III<sup>e</sup> du nom et 24<sup>e</sup> abbé, de 1236 à 1262 environ, celui-là même que nous avons déjà vu entrer en arrangement avec Jean d'Estouteville, obtient

<sup>1</sup> Voir l'Histoire de Marmoutier de D. Martène, Ms. de la Bibliothèque nationale, 1<sup>re</sup> partie, t. II., pp. 772 à 782.

<sup>2</sup> Faut-il voir cette forêt dans le grand bois de *Barday* situé à 1500 ou 1800 mètres sud de Gombergean ?

du pape une bulle d'après laquelle il est autorisé à retenir durant sept ans tous les fruits et revenus du prieuré de Lancé, pour les appliquer au paiement des créanciers du monastère, à cette condition, toutefois, que deux moines resteront encore dans le prieuré et pourront y vivre convenablement. Marmoutier avait été tellement ruiné, que les bâtiments du prieuré de Saint-Martin du Mans étant venus à brûler, il ne put les réparer.

La bulle est d'Alexandre IV et datée de la VI<sup>e</sup> année de son pontificat, ce qui correspond à 1260.

Enfin, en 1263, nous constatons le droit qu'avait le prieuré de Lancé de percevoir deux setiers de froment sur chacun des moulins à vent fariniers de la paroisse ; et comme note, à cette occasion, nous signalerons ce fait, que le prieuré de Lancé avait pour les grains une mesure particulière à son usage. On la trouve relatée dans un bail des moulins de Varennes consenti en 1493, et conservé dans les archives de Loir-et-Cher<sup>1</sup>.

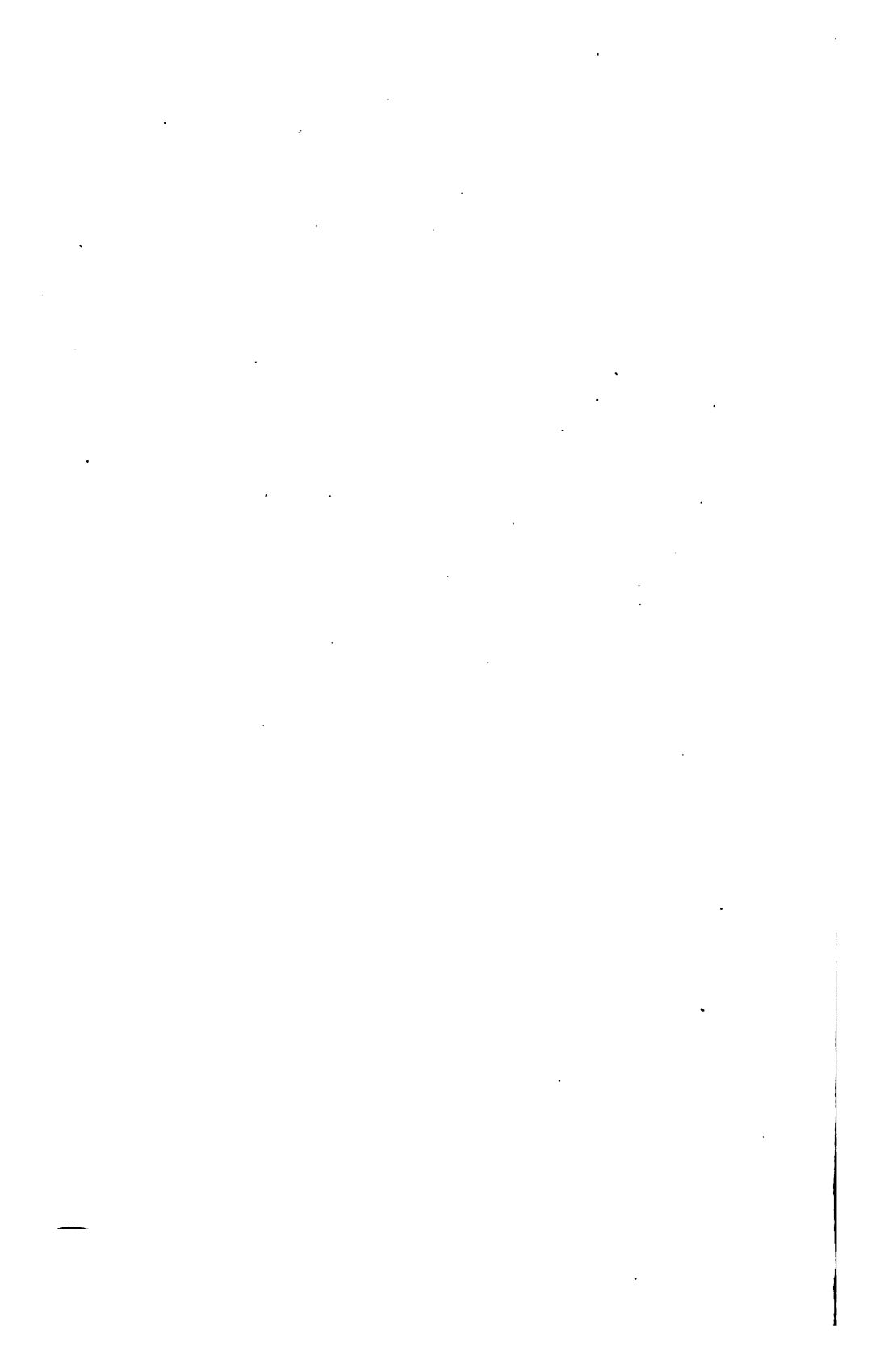
La mention du droit perçu sur les moulins à vent, termine les précieuses notes de D. Lemichel. Le grand Cartulaire de Marmoutier ne nous offre rien d'autre à relever, non plus, qui rentre dans le cadre de notre première partie. Les archives de Loir-et-Cher ne seraient pas épuisées ; car elles gardent d'autres actes des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. Mais nous les réservons, avec plusieurs chartes du Cartulaire vendômois, pour la partie de ce travail où nous essaierons de rattacher aux donations premières les biens que notre prieuré possédait au XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>1</sup> Nous devons encore cette note, comme toutes celles qui regardent les archives de Loir-et-Cher, à notre collègue M. de Fleury, qui les a relevées avec un soin particulier, sur la demande que nous lui en avons faite. Qu'il veuille bien en agréer ici nos remerciements.

Quant aux pièces dont la date est postérieure au XII<sup>e</sup> siècle, ce ne sont guère que des baux dans lesquels pourtant nous recueillerons de précieuses notes à l'occasion.

Du reste, avec le Cartulaire vendômois, le grand Cartulaire de Marmoutier et D. Lemichel, ne finit pas la série des documents que nous possédons sur le prieuré de Luncé. Il nous en reste de fort importants qui compléteront son histoire, en la conduisant jusqu'au moment où il sombre, avec tous les autres établissements religieux, dans la tourmente révolutionnaire. Ces derniers documents, moins arides, plus variés, surtout, et plus près de nous que ceux dont nous venons de faire l'analyse, nous permettront même quelques observations générales, quelques aperçus qui ne seront pas dépourvus d'intérêt, croyons-nous, et rachèteront la sécheresse inévitable de notre premier récit.

---





**A propos de trois fragments  
en marbre noir d'une pierre tumulaire, offerts**

**Par M. CHAUTARD,  
Notaire à Savigny-sur-Braye,  
& provenant de l'église de cette ville.**

## **QUELQUES NOTES**

**SUR**

## **LA SEIGNEURIE DE SAVIGNY & les Droits seigneuriaux**

---

Messieurs,

N'avez-vous pas bien souvent remarqué, dans l'escalier de notre Musée, trois fragments d'une pierre tumulaire en marbre noir, sur laquelle une partie de l'inscription qu'on y avait gravée est effacée, tandis que l'autre partie manque totalement avec le quatrième morceau, complément de cette pierre. Dans l'état où elle est, cette épitaphe est une énigme à trouver; ce que notre savant collègue M. Bouchet m'a engagé à faire, en m'encourageant de ses conseils et bons avis. Je serai heureux si je puis rappeler au souvenir du pays une famille qui a fait du bien et a donné la nourriture aux pauvres à Savigny; mais, en faveur du motif, je vous serai reconnaissant, Messieurs, d'être indulgents.

Deux écussons ovales accolés, surmontés d'une couronne de comte, nous apparaissent d'abord en tête de

notre marbre. L'écusson du mari (à la gauche du lecteur) est fruste ; c'est à peine si l'on croit y distinguer le montant d'un chevron (?). Celui de la femme à droite est d'azur à l'ancre de....., au chef cousu de gueules, chargées de trois étoiles rangées de..... La Chesnay-des-Bois nous donne ces mêmes armes pour une famille du Breuil dans la Marche ( 3<sup>e</sup> édition, page 81 du tome IV ) ; mais je me suis assuré qu'elle n'a pas pris alliance dans le Vendômois, et je dus m'enquérir ailleurs. Mes recherches eussent été moins longues si l'Armorial que plusieurs de mes collègues ont la bonté et la patience de préparer depuis longtemps déjà, et pour lequel, en passant, je vous demanderai le bienveillant appui de la Société, si cet Armorial, dis-je, eût paru ; car il renfermera ce que je voulais savoir.

L'épithaphe, en grandes capitales romaines, ne laisse lire que ce qui suit :

HIIC EXPECTAT BEATAM SPEM.  
..... DOVICUS, GEORGIUS, DE  
..... ECHIN, DU LAC, EQUES,  
..... PATY, LA  
..... ROCHE,  
..... LE. . . UR, LA BASSE  
..... IE. . . . .  
.....  
..... UM PATRE  
..... ATOS  
..... US.

Comme vous le voyez, Messieurs, cette inscription ne nous donnait que la fin d'un nom de famille et quelques

noms de terres ; mais ces terres je crus les connaître ; et en effet le Paty<sup>1</sup>, la Roche (qui sur la pierre devait être précédée de la Fertière), la Basse-Rongerie, sont toutes des terres situées aux environs immédiats de la petite ville de Savigny, d'où venait cette pierre tumulaire. Je partis pour Savigny ; je fis des recherches à l'état civil, puis dans les divers bureaux, et voici ce que j'ai pu découvrir relativement à notre inscription, par suite d'un acte dont la copie, certifiée par un receveur d'enregistrement, m'est tombée entre les mains, et dont je donnerai le texte ci-après.

J'y ai vu qu'en 1731 vivait, en sa terre et seigneurie des Patys, Messire Georges-Louis de Maumeschin, Chevalier, Seign<sup>r</sup> du Lac, les Patys, la Fertière et autres lieux, qui traitait, le 12 décembre, à Montoire, avec Messire Amédée Desnoyers de l'Orme, Chevalier, Seigneur de Montoire, &c., et lui rendait foi et hommage pour l'inféodation, que lui faisait M. de l'Orme, de ses deux moulins suzerains et banaux de sa châtellenie de Savigny, des prés qui en dépendaient et de divers droits déterminés dans l'acte ci-après.

Ce Messire de Maumeschin du Lac est bien le même dont nous avons l'épithaphe ; ce sont les mêmes prénoms et les mêmes seigneuries. Il vivait en 1731, et la forme de la pierre, des écussons et des lettres, indique bien le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle ; mais c'est tout ce que je savais sur sa personne, son origine et sa famille.

Cependant, en parcourant les registres des actes de l'état civil de la paroisse de Savigny-sur-Braye, j'ai

<sup>1</sup> Dictionnaire des fiefs de Gournon de Génouillac. — Patis, seigneurie en Vendômois ; de Sérignac, 1774.

trouvé l'acte de décès suivant, qui nous donne la date exacte de l'érection de notre pierre tumulaire :

« Le 10 février 1757 a été inhumé dans cette église,  
« par nous curé de Cellé soussigné, le corps de Messire  
« Louis-Georges de Mausmeschin du Lac, chevalier,  
« seigneur des Patis, la Fertièrre et autres lieux, décédé  
« le 8 précédent âgé de 68 ans, en son vivant époux en  
« secondes noces de dame Gabrielle de Moloré et ce en  
« présence des S<sup>rs</sup> curés de Bessé, Saint-Martin de  
« Sargé, des s<sup>rs</sup> de Villiers, Baroche, Chollet, Cadot  
« prêtre, Lecomte curé de céans et de Messire de Sal-  
« mon, seigneur du Chastellier, M<sup>r</sup> Marin, seigneur de  
« Montmarin, de M. de Courtalvel (*sic*), capitaine au ré-  
« giment du Roy et de plusieurs autres qui ont signé  
« avec nous. »

Le registre est signé : A.-N. Valin p<sup>tre</sup>, Barbier curé de Vic, Cenay p<sup>tre</sup> curé de Bessé, P.-A. Chaillou p<sup>tre</sup>, Bouquet p<sup>tre</sup>, Barbin de Villiers, Ploux curé de Cellé, Cholet, vicaire de St-Calais, J. Baroche p<sup>tre</sup>, Lusur de la Martinière vicaire, Cadot p<sup>tre</sup>, de Jouffré, J.-M. Deméa-  
bert, Meunier curé de Marolles, de Vansay de Berson, L.-T. Jousse-  
lin de Frétay, Leconte, Courtarvel, de Sal-  
mon du Chastellier<sup>1</sup>.

Il résulte de cet acte qu'au moment de sa mort, en 1757, M. de Maumeschin était époux en secondes

<sup>1</sup> Nous avons donné tous ces noms, pensant être utile à quel-  
ques personnes qui font des recherches dans les communes. A  
ce propos, nous ferons observer qu'en analysant avec soin les ac-  
tes de l'état civil anciens, dans toutes les communes du Vendô-  
mois, on trouverait bien certainement quantité de faits intéres-  
sant soit les familles, soit l'histoire des paroisses et des com-  
munes. Ce travail fait depuis les présentes notes, avec un soin  
et un zèle rares, par un de nos plus dévoués collègues, M. Gé-  
déo de Trémault, a déjà donné de précieux résultats.

noces de dame Gabrielle de Moloré, qui existait encore sans doute. Sa première femme était décédée en 1735, puisque le 19 mai 1736 il fait baptiser un enfant, Georges-Gabriel, né de lui et de Gabrielle-Renée de Moloré. Le parrain est Gabriel-René de Moloré, chevalier, seigneur de Glatigny, Villaine, la Gones, etc., chevalier des ordres du Roy.

L'acte de décès que je viens de relater nous fait voir que la pierre tumulaire contenant l'inscription suivante un peu tronquée :

. . . . . Ministravit  
. . . . . arte medicus  
. . . . . , orisque,  
. . . . . pri diis qui rebus  
. . . . . , mesticis serviebant  
. . . . . xperti sunt amabilem  
. . . . . mercedi conducti  
. . . . . prumptum et fidelem,  
. . . . . omnibus carus, omnibus  
. . . . . desiderabilis.  
. . . . . ab omnibus desideratus

Obiit

Die octavi february

Anno Domini 1757

actatis 67.

Hoc posuit monumentum  
doloris et amoris semper  
duraturi, merens nobilis  
et piissima conjux Gabriel  
de Moloré.

nous fait voir, dis-je, que cette pierre, loin d'être sépa-

rée de l'autre, qui porte les écussons, doit au contraire lui être réunie ; car elle porte la suite de l'épithaphe de M. de Maumeschin du Lac, et la dédicace touchante par son épouse affligée Gabrielle de Moloré.

Il y aurait donc lieu de les assembler. Nous pourrions sans doute y joindre aussi la pierre tombale de Moloré, qui était à Vendôme, reléguée dans la maison de M. Boutrais, conseiller à la cour d'Angers, lequel l'a donnée à notre Musée. Cette pierre est entière, et contient une inscription qui fera le pendant de celle de M. de Maumeschin.

A qui appartiennent les armes placées à sénestre sur notre pierre tumulaire ainsi restaurée ? A la seconde femme certainement ; et j'ai voulu m'en assurer en demandant à notre collègue M. de Maude, fort versé dans la connaissance des armoiries du Maine, s'il ne saurait pas celles de la famille de Moloré et celles des Maumeschin. Sa réponse a été aussi gracieuse pour moi que décisive pour la question qui m'occupait. En effet, il m'écrit :

« Maumeschin seigneur des Pilletières, paroisse de  
« Mareil-sur-Loir. Famille d'Anjou, porte : de sable au  
« chevron échiqueté d'or et de sable<sup>1</sup>, accompagné de  
« 3 molettes d'éperon d'or, 2 et 1 (César Armorial).

<sup>1</sup> Dans une recherche que j'ai faite à la bibliothèque d'Angers, j'ai trouvé, dans un armorial peint sur parchemin : Maumeschin de la Pilletière porte de sable au chevron échiqueté de trois traits d'argent et d'azur, accompagné de 3 molettes d'argent, 2 et 1.

Ce blason me paraît être le vrai, fait et peint par Gohéry, officier de magistrature à Angers sous Louis XIV, et par conséquent bien à même de connaître exactement les gentilshommes, leurs seigneuries et leurs armoiries. Il se saisit mieux à l'œil et à l'esprit que l'autre ci-dessus, où l'échiqueté du chevron étant

« Moloré (de) *alias* de Mauloré (Gabriel-René) <sup>1</sup>,  
« écuyer, président à l'élection, échevin du Mans, 1726,  
« porte : d'azur, à une hallebarde (ou ancre <sup>2</sup> renver-  
« sée) d'argent; au chef de gueules chargé de trois  
« étoiles d'or rangées en fasce. (Armoiries peintes des  
« échevins du Mans.)

« Ce gentilhomme et ses descendants furent autorisés  
« par lettres patentes de 1725 à prendre le nom et les  
« armes de Bellerient de Vilaines. »

d'or et de sable avec le fond de sable, il y a sable sur sable, et se-  
rait presque un bréessé contrebreussé<sup>3</sup>. D'ailleurs, l'armorial  
Gohory indique très-bien seigneur de la Piltière et non des Pil-  
letières; une lettre citée plus loin de M. le vicomte de Cler-  
mont-Gallerande m'a appris que c'était bien la Piltière qu'il fal-  
lait écrire. Gohory me semble donc avoir raison sur tous les  
points, et je recommande son armorial aux amateurs; ils y ver-  
ront aux armoiries d'une famille Le Masle une curiosité héra-  
ldique, au naturel, mais très-peu pudique.

<sup>1</sup> Gabriel-René de Moloré (René de Moloré, seigneur de Gla-  
tigny, paroisse de Savigny, fut anobli par lettres patentes don-  
nées à Versailles en mai 1701, enregistrées au Parlement le 17  
juin suivant), échevin du Mans en 1726, est le père de Gabrielle  
Renée de Moloré, épouse de M. de Maumeschin; car il fut par-  
rain, le 19 août 1736, de l'enfant de celui-ci, et l'on sait que l'u-  
sage était de prendre pour cet office les grands parents; d'ail-  
leurs, la similitude de ses noms avec ceux de M<sup>me</sup> de Maumes-  
chin semble aussi le prouver. Il était chevalier des ordres du Roy,  
seigneur de Glatigny et Villaines, deux terres situées à Savigny-  
sur-Braye; la première venait de la famille de Ronsard, mais  
comment?

<sup>2</sup> Ce n'est point une hallebarde qu'il faut voir au bas de l'é-  
cusson de Moloré, mais bien une ancre renversée; car autrement  
ce serait tout simplement un double croc. L'ancre s'emploie et se  
voit toujours, le diamant, les bras et les pattes en bas, la verge  
en haut, telle qu'elle se pose au fond de l'eau, où le jas (*alias*  
jail) la force à occuper cette position. Le croc, au contraire,  
s'emploie et se voit la tige tournée de haut en bas, les pattes en  
dessus de la tige, mais tournées vers le bas.

Au surplus la gravure sur notre marbre tranche la question  
suivant mon explication.

D'après cela je n'avais plus de doutes, et je me trouvais bien en face de la pierre tumulaire de M. Louis-Georges de Maumeschin du Lac, décédé le 8 février 1757. Il avait 68 ans, dit l'acte, et 67 ans d'après la pierre tombale; par conséquent il était né en 1689 ou 1690, et il est qualifié d'ancien lieutenant de nos seigneurs les maréchaux de France dans un acte de décès du 22 décembre 1753. D'après les registres de l'état civil, cette famille habitait Savigny avant 1700. Comment y est-elle venue de la Piltière? C'est ce que je n'ai pu savoir.

Le nom de Maumeschin est ancien. Dans le vieux langage, il signifie mauvais serviteur, mauvais valet; c'est une allusion peut-être à quelque mauvais service. Quoi qu'il en soit, pour en savoir plus, j'ai écrit au propriétaire de la Piltière, dans lequel j'ai trouvé précisément un savant, un membre de la Société Française d'Archéologie. M. le vicomte de Clermont-Gallerande, dont la famille possède depuis longtemps le fief de la Piltière, n'a pu me fournir sur le famille de Maumeschin aucun renseignement utile à mon travail. Toutefois, avec la plus aimable obligeance, il m'en a donné sur la Piltière qui remontent à une époque déjà bien éloignée de nous.

« En 1399, ce fief se composait d'une maison seigneuriale de peu d'importance, paraît-il, et de quelques terres relevant de la seigneurie du Plessis-Alouin, dont les terres touchaient presque l'habitation de la Piltière. Cette maison seigneuriale ayant une seule tourelle octogone surmontée d'une girouette sans armoiries, appartenait, à cette date, à Catherine de Maumeschin, ainsi qu'il appert d'un adveu de foi et hommage rendu par elle à haut et puissant sei-



« gneur Loys de Clermont le 10 mai 1399. En 1491, « ledit fief était encore possédé par Jehan de Maumeschin, qui ne prend pas d'autre qualification dans ses « adveux que s<sup>r</sup> de la Piltière. Le 25 juin 1590, autre « adveu rendu par Samson de Maumeschin. Le 14 janvier 1603, nouvel adveu par Adam de Jumellis, mari « dé Catherine de Maumeschin, fille et unique héritière « de Samsom de Chandeman <sup>1</sup>, s<sup>r</sup> de la Piltière. Enfin, « en 1687, le 9 août, montrée des fiefs de la Piltière à « la requête et assignation de Mathurin le Thuilier, fermier dudit fief pour François de Maumeschin, écuyer, « seigneur de Tabounay (?). » A cette époque la terre de la Piltière passant en d'autres mains, il y a lieu de croire que la famille de Maumeschin a quitté ce pays-là, et qu'un membre sera venu s'établir, par mariage ou autrement, aux Pâtis de Savigny.

Un simple rapprochement avant de quitter la Piltière, c'est qu'elle fut achetée en dernier lieu par Louis-Georges de Clermont-Gallerande, qui porte exactement les mêmes prénoms que Louis-Georges de Maumeschin dont nous nous occupons.

L'acte de décès de ce dernier indique, sans nommer sa première femme, qu'il avait été marié deux fois ; peut-être en découvrant le nom de cette première femme eût-on pu savoir si c'était elle ou M<sup>lle</sup> de Moloré (dont le père possédait deux importantes seigneuries à Savigny) qui attira aux Pâtis cet ancien lieutenant des maréchaux de France ou de gendarmerie, comme on dirait aujourd'hui ?

Comment possédait-il les Pâtis ? Par acquisition, ma-

<sup>1</sup> Chandeman est sans doute le nom d'une autre seigneurie possédée par Samsom de Maumeschin, puisque on dit que Catherine de Maumeschin était sa fille et unique héritière.

riage ou héritage ? Je ne sais. L'absence du propriétaire actuel, M. de Franqueville, gendre d'un de nos historiens vendômois, M. de Passac, et qui doit avoir les titres anciens de cette propriété, ne m'a pas permis de lui demander l'autorisation de les consulter. Il serait à désirer que cela fût fait par quelqu'un d'entre nous. Ces titres et ceux de la Brunellière, qui est aussi à M. de Franqueville, donneraient, je crois, de bien précieux renseignements sur Savigny, ville qui n'a pas encore été étudiée comme elle le mérite, dont il est à peine fait mention dans notre histoire, qui cependant possédait une enceinte fermée, fortifiée de tourelles, avec des portes défendues par des ouvrages avancés et une citadelle avec donjon, entouré d'eau vive, et dont il reste une antique ruine qu'on appelle le *Château*.

Quant à Messire Amédée Desnoyers de l'Orme, cité plus haut, et l'un des contractants de l'acte transcrit ci-après, c'est presque un compatriote, qui, parti d'une médiocre position, arriva rapidement, ainsi que beaucoup de Blaisois, à une haute fortune ; mais, s'il ne sut pas la conserver, comme les Charron de Ménars, dont le grand Colbert épousa une fille dans l'église St-Solenne, aujourd'hui la cathédrale de Blois, ou comme les Phélippeaux, lesquels, pendant deux cents ans sans interruption, ont donné des ministres secrétaires d'Etat à la France sous les noms de Pontchartrain, la Vrillière, Saint-Florentin, Maurepas, c'est que la fortune de ceux-ci reposait sur un travail opiniâtre, une grande ardeur pour le bien de l'Etat et d'éclatants services administratifs et politiques ; tandis que celle de M. de l'Orme avait pour origine la faveur d'un prince débauché, obtenue par un léger service d'argent, dans un moment critique, et pour soutien un mariage peu honorable, qui

fut en fin de compte la source de sa ruine. On pourrait citer ce que dit l'abbé Simon par rapport à M<sup>re</sup> Desnoyers.

Par édit du mois de novembre 1713, le roi Louis XIV avait érigé à Vendôme un bailliage royal avec prévosté réunie et deux sièges particuliers, l'un à Montoire, l'autre à Saint-Calais, subordonnés au siège principal de Vendôme, dont les appellations étaient portées directement au Parlement.

Depuis cet édit, le roi ayant échangé pour Belle-Isle-en-Mer les comtés de Gisors et de Montoire, ce dernier perdit son siège royal, et n'eut plus qu'une justice seigneuriale, dont les appellations ressortissaient au bailliage royal de Vendôme. « Messire de Belle-Isle, maréchal de France, ne garda que le comté de Gisors, et vendit la terre de Montoire à M. Desnoyers de l'Orme, fils de l'aubergiste des Trois-Marchands, près l'église Saint-Nicolas (maison de M. Lemaignan-Barrault), à Blois. Les mauvais traitements qu'il eut à essuyer dans la maison paternelle lui firent prendre le parti de la quitter dans sa jeunesse. D'abord laquais, ensuite clerc de procureur, il amassa une somme de mille écus. Philippe II d'Orléans, neveu du grand roi, étant alors disgracié, à cause de ses intrigues en Espagne, cherchait en vain de l'argent chez tous les notaires ; car il y avait défense de la cour de lui en prêter. Le jeune de l'Orme lui offrit généreusement sa bourse, sans demander de reconnaissance, ce que le prince accepta dans son besoin. Quelques années s'écoulèrent ; de l'Orme n'entendait point parler des mille écus ; mais, après le 2 septembre 1715, ayant appris que Philippe était régent du royaume, il fut le trouver, et le supplia humblement de se souvenir du petit service

« qu'il lui avait rendu. Le prince le reconnaît, le reçoit, favorablement, et même avec accueil, et lui donne une charge à la cour, dont le revenu le mit en état d'acquérir la terre de Montoire. En plus, le régent lui fit épouser<sup>1</sup> une de ses maîtresses, qu'il avantagea beaucoup pour s'en débarrasser. Peut-être aussi les opérations de Law (1716 à 1719) lui furent-elles favorables ? De l'Orme parut à Montoire avec un certain appareil ; mais, après y avoir passé quelques années, il s'en retourna à Paris, où sa femme l'engagea dans de si folles dépenses, qu'il fut dans la nécessité de vendre sa terre de Montoire à M. de Tallard, et il retomba dans son ancien état de médiocrité. »

Quoi qu'il en soit, au moment où il passa l'acte qui va suivre, sa position était brillante encore, comme on le verra par le préambule qui énumère toutes ses qualités ; mais peut-être avait-il déjà besoin de finances pour satisfaire aux engagements ou prodigalités de sa femme. Là pourrait être la raison qui lui faisait inféoder à Louis-Georges de Maumeschin du Lac ses moulins suzerains et banaux de sa chàtellenie de Savigny, les droits de ruisseau, de pêche, de billette, de présentation pour offices de notaires, tabellions et sergents.

#### H. DE LA VALLIÈRE.

<sup>1</sup> La Chenay-des-Bois (Dictionnaire de la Noblesse, 3<sup>e</sup> édition, tome XIII, colonne 13) dit que Louise-Françoise Malet de Graville fut, le 16 décembre 1720, la première femme de Jean-Amédée des Noyers de l'Orme, seigneur de Montoire, etc., et il ajoute qu'il s'est démis de toutes ses charges et s'est remarié en secondes noces. — Malet de Graville porte : de gueules à 3 fermaux d'or.

## ACTE

*Intervenu entre Mre Desnoyers de l'Orme  
et Mre de Maumeschin du Lac.*

---

Du douzième<sup>1</sup> jour de décembre mil sept cent trente un avant midi par devant nous Jacques Frouard notaire royal en Vendômois résident et colloqué au bourg et paroisse de Lunay soussigné :

Fut présent,

En sa personne, Messire Amédée Desnoyers Delorme, chevalier, seigneur de Montoire, conseiller du Roy en ses conseils, premier président de la chambre des Comptes de Blois<sup>2</sup> Commandant et Intendant de l'ordre militaire de Saint-Louis, Intendant des maisons, domaines et finances de monseigneur le Duc d'Orléans, demeurant ordinairement à Paris en son hôtel, rue neuve des petits champs, paroisse de saint Roch, de présent en son hôtel audit Montoire, lequel a reconnu et confessé avoir Baillé, cédé, quitté et transporté et par ces présentes baille, cède, quitte et transporte, à commencer du jour de Toussaint dernier, à toujours et à perpétuité, à titre d'inféodation, profits du fief, obéissance, saisines et amendes, quant le cas y écherra, suivant la coutume d'Anjou, pour l'avenir seulement au regard desdits profits de fief et obéissance.

A Messire Georges-Louis Demaumeschn (*alias* de Mouméchin ou Maumelchin) chevalier seigneur du Lac,

<sup>1</sup> J'ai scrupuleusement respecté les fautes de rédaction et d'orthographe de la copie certifiée que j'ai eue entre les mains.

<sup>2</sup> Il fut premier président de la chambre des comptes de Blois, de 1726 à 1735.

les Patys, la Fertièrre et autres lieux, cy présent et acceptant, audit titre, demeurant ordinairement en sa terre et seigneurie des Patys, sise paroisse de Savigny en Vendômois, aussi de présent en ce lieu en la maison ou pend pour enseigne la Croix Blanche<sup>1</sup>.

Les deux moulins suzerains et banaux de sa châtellenie dudit Savigny, au dedans de ladite paroisse sise sur la rivière de Braye, appartenant audit seigneur cédant, composés de leurs tournants et mouvants, deux halles au dedans desquelles sont lesdits tournants et mouvants, les roues sont au dehors d'ycelles, lesdites halles vis à vis l'une de l'autre, Du pont de communication entre deux, d'une chambre de maison à cheminée, grenier dessus avançant dans ladite halle, d'un grand corps de bâtiment servant de grange, sous le comble de laquelle, pour moitié, est une écurie, et d'un tecq à porc, le tout en un tenant couvert de bardeau ; la dite rivière de Braye passant entre les dits deux moulins ; le grand moulin avec la maison joignant, du septentrion au jardin des Guérinets, du midi à la rivière à la cour, et à la droite des dits moulins à Savigny<sup>2</sup>, et d'autre bout vers l'orient au carrefour ; le petit moulin joignant, de l'orient à la dite rivière, du septentrion aux chaussées, de l'occident et du midi à la rivière ; le grand corps de bâtiment et tecq à porc joignant, du septentrion à la dite traite, du midi au chemin de Savigny à Saint Calais, de l'orient au susdit carrefour, et de l'occident à la dite rivière. Derrière lesquels moulins est une longue chaussée et Isleaux du côté de la prairie, pour contenir les eaux et les conduire sur les roues d'yeux, Dépendant des dites choses et faisant

<sup>1</sup> L'acte fut passé à Montoire. L'auberge de la Croix-Blanche, située en face de l'hôtel actuel de la Corne, dans la rue Lemoine, a subsisté jusqu'à ces dernières années ; c'est un emplacement vacant en ce moment.

<sup>2</sup> Cette traite existe encore près des moulins ; plus loin elle se confond avec la route de Savigny à Saint-Calais.

partie de la présente cession, avec le droit de banalité et de contrainte sur *tous les sujets et vassaux* de la dite châtellenie, qui sont tenus faire moudre leurs grains aux dits moulins, demeurans au dedans de la banlieue d'y-ceux, conformément à la dite coutume d'Anjou. S'y néanmoins il survenait quelque contestation pour le prétendu droit de chasse que Messire de Salmon, chevalier, seigneur du Châtellier<sup>1</sup> prétend avoir comme propriétaire du moulin d'Auvine<sup>2</sup>, sis en la dite paroisse de Savigny, sur les sujets et vassaux de la dite châtellenie le dit sieur Dulac les fera terminer, en son seul et privé nom, au moyen de la présente cession, sans pouvoir tirer à garant le dit seigneur Delorme, qui n'entend, de ce jour à toujours, n'être tenu n'y responsable de l'événement d'y-celle, promettant seulement aider au sieur Dulac des titres et papiers qu'il peut avoir concernant les dits moulins, les prisages desquels, s'y aucuns sont par augmentation, appartenant au dit sieur Delorme, seront et appartiendront au sieur Dulac, s'y au contraire y avait quelque diminution sur i-ceux, le dit sieur Dulac la supporterait, de manière que le dit seigneur Delorme ne pourra être inquiété n'y recherché pour raison du plus ou du moins des dits prisages, pas même par aucun fermier qui aurait joui jusqu'à ce jourt avec lequel le dit Dulac s'en réglera ainsi qu'il avisera bon, et fera en sorte

<sup>1</sup> Le château du Chatellier, à 6 kilomètres à l'est de Savigny, près la route de Vendôme, appartenait à la famille de Salmon, qui a fourni les branches du Chatellier, de Courtemblay (près Epuisay), de Villavard (près Montoire), et de Cherchenay (près Saint-Rimay). Leurs derniers descendants à notre connaissance sont un officier de dragons et M. Salmon de Loiray, à Saint-Quentin. Ils portaient d'azur au chevron d'or, accompagné de trois têtes de lions, du même, arrachées et languées de gueules, avec la devise : *Moi franc et sans dol*.

<sup>2</sup> Moulin d'Ovine ou Eauvine, à 2 kilomètres au-dessus de ceux vendus ici, près la route de Savigny à Mondoubleau.

que le dit seigneur cedant n'en ait n'y peine n'y coût, faisant la présente cession en tel état que les choses puisse être présentement.

Cède en outre au dit titre d'inféodation tous les prés dépendans et annexés à la ferme des dits moulins, consistant en un grand pré *guainable*<sup>1</sup> appelé le pré du Domaine, contenant Trente-deux quartiers ou environ, clôs de fossés et par la dite rivière de Braye, situé au delà de la dite rivière vers le couchant, au bout des grands Ponts du dit Savigny, joignant de septentrion le grand chemin du dit Savigny à Saint-Calais, de l'orient à la dite rivière, de l'occident à plusieurs, du midi à la prée de Langeris<sup>2</sup> et à la rivière ; un autre pré situé dans la prairie d'entre deux eaux ; contenant trois quartiers ou environ, joignant de l'orient à la dite rivière, d'autre à Monsieur Duchatellier ; et généralement tous les prés et Isleaux appartenant à mon dit seigneur Delorme ; les fossés et contours seulement du château du dit Savigny, joignant : du septentrion au cimetière<sup>3</sup> du dit Savigny, du midi aux terres du dit sieur Dulac, de l'orient au jardin de Jacques Percheron, d'autre côté à une pièce de terre appelée le champ de Saint-Jacques, aux terres de la veuve Lenain et aux jardins et issus des maisons de la grande rue de Savigny ; sans être tenu d'aucunes perfections de mesure, les dites choses en l'état qu'elles sont et que le dit sieur preneur conservera en son entier sans y laisser faire aucune anticipation, ni rien prétendre au dit château. Pourra faire couler l'eau ditte le ruisseau de la fontaine du dit Savigny, par dans les dits fossés cédés, pour la conduire où il jugera à propos, sans néanmoins la pou-

<sup>1</sup> *Guainable* veut dire avec du regain.

<sup>2</sup> L'Augerie.

<sup>3</sup> Le cimetière était autour de l'église de Savigny. Il a été changé depuis, et c'est aujourd'hui la place devant le portail, dont il s'agit ici.



voir détourner ni faire passer que sur les fiefs et arriers fiefs du dit seigneur Delorme desquelles cessions de fossés, contours de château et droit de ruisseau par dans les dits fossés, le dit sieur Dulac n'entrera en jouissance qu'après l'expiration du bail à ferme qu'en a actuellement François Bordeau notaire audit Savigny, lequel demeure réservé pour la dite jouissance, sans pouvoir prétendre aucun dédomagement ni diminution, si autrement ne s'en accomode avec le dit Bordeau. Aura pareillement le dit sieur preneur les rivières tant vieilles que nouvelles et tous droits de pêches en icelles en tant qu'en appartient audit sieur Bailleur dans la rivière de Braye, à cause de la dite châtellenie, fief et seigneurie du dit Savigny, se réservant pour lui, la dame son épouse, ses hoirs, et oyant cause, lorsqu'ils seront en leur terre du Vendômois, le droit d'y faire pêcher, en donnant un ordre par écrit, et en sa dite qualité de châtelain du dit Savigny. Cède aussi au dit sieur Dulac le droit de Billette<sup>1</sup> qu'il a

<sup>1</sup> Droit de Billette, voir *Coutume d'Anjou*, art. 52 et 58. « La billette était la pancarte que les prévost et receveurs des châtellains étaient tenus de pendre au lieu de leur recette, ès-corps de la châtellenie, ou ès-branchières de la châtellenie, qui sont les autres lieux où l'on a accoutumé d'ancienneté mettre et assoir la Billette en autres lieux hors la principale ville ou bourg. Du nom de la pancarte ou affiche est venu le nom significatif de cette sorte d'impôts établis sur le passage des marchandises sous le nom général de coutumes, et qui comprenait les prévostés, péages, acquits, travers, confiscations et forfaitures de denrées et marchandises qui avaient tenté de passer sans payer les droits exigés par la coutume. Le châtelain qui percevait ces droits était tenu en échange d'assurer la viabilité des chemins péageaux. » (Voir *Coutume d'Anjou*, art. 59.)

A Sougé, sur la route entre le bourg et les Ponts-de-Braye, et directement au - dessous du camp de César, se trouve un groupe de maisons appelées la Billette. Ce nom n'indiquerait-il pas que c'était là que le prévôt ou receveur du châtelain appendait sa billette ou pancarte pour percevoir les droits à prendre sur les marchandises qui passaient par cette route, afin de l'entretenir ainsi que les Ponts-de-Braye en bon état de viabilité ?

Il y a également un lieu appelé la Billette, commune de Vil-

droit et en possession de pouvoir sur les marchandises qui passent au dedans de la ville du dit Savigny, en se conformant toute fois à ladite coutume d'Anjou et sous les obligations dont on peut y être tenu, pour raison du dit droit de billette, aux quels le dit sieur Dulac se soumet pour la conservation de L'assiette d'Icelle, au dedans de la dite chatellenie. Duquel droit de Billette n'entrera toute fois en jouissance qu'après l'expiration du bail qui en a tée fait audit Bordeaux, si autrement ne s'en accomode avec lui comme dit est pour le contour, fossé du château et droit de Ruisseau.

Et attendu que le dit seigneur Delorme en sa susdite qualité de chatelain du dit Savigny, a droit de haute moyenne et basse Justice, droit d'établir en Icelle notaires et sergents<sup>1</sup> a consenti et consent au dit sieur Dulac la faculté de lui donner deux sujets convenables et capables, l'un pour remplir et exercer une des charges de notaire de la dite chatellenie et l'autre une des charges de sergent<sup>2</sup>; auquel cas leur délivrera provisions desdites charges et offices sans aucunes finances, aux conditions toutes-fois; qu'ils se feront recevoir et installer par les officiers de la justice du dit Savigny auxquels ils porteront honneur et respect, comme tous les autres notaires et sergents que le dit seigneur pourrait établir au dedans de la dite chatellenie; qu'ils leurs seront soumis pour le devoir de leurs charges; qu'ils ne pourront résider qu'au dedans d'Icelle chatellenie dans laquelle leurs fonctions

lavard. Enfin, sur la hauteur entre Lunay et Les Roches, se trouve un groupe de maisons appelé la Barre, et qui me semble aussi signifier que là le grand chemin était barré par le péage des droits seigneuriaux.

<sup>1</sup> Sergents de Servientes, nom que l'on donnait autrefois aux huissiers chargés de mettre les arrêts à exécution, par opposition aux huissiers proprement dits, qui, étant de service au tribunal, en gardaient la porte ou l'huis.

<sup>2</sup> Ainsi il y avait à Savigny, en 1731, deux notaires et deux sergents.

demeurent dès à présent bornées ; et au cas où il arriverait que l'un des deux sujets ou tous deux viendraient à se rendre incapables d'exercer les dites charges, soit par prevarication à leurs devoirs, ou que le dit seigneur Delorme, ses successeurs et ayant cause en la dite chatellenie, eussent quelques sujets de plainte contre eux, pourront les révoquer comme le dit sieur Dulac, sauf à lui, ou autres qui lui succéderaient et viendraient en ses droits conformément à ses présentes<sup>1</sup> et non autrement, à présenter au dit seigneur châtelain autres sujets de la qualité requise qu'il pourvoiera des charges et offices de notaires et sergents.

Les présentes cessions et facultés ainsi faites et consenties, même tous droits rescindants et rescisoires que le dit seigneur Delorme pourrait avoir, quant aux usances et fonds des choses cédées, sans pouvoir en être inquiété ny tiré à garant, *aux charges*, par le dit sieur Dulac, de payer et acquiter, par chacun an, au sieur curé du dit Savigny et à ses successeurs dans la dite cure et à tous-jours, dans les termes qui peuvent être dus de l'espèce, qualité et mesure, la quantité de douze septiers de blé, à l'abbé<sup>2</sup> de Saint-Calais douze boisseaux de mouture, et

<sup>1</sup> Présentes, écrit d'une autre main.

<sup>2</sup> La rente des grands moulins était due originellement aux Bénédictins de Saint-Calais, ensuite à l'Etat, et enfin consentie au profit de l'hospice de Limoges. en vertu d'un transfert de cette rente par M. le directeur de l'enregistrement et des domaines du département de Loir-et-Cher.

COPIE DE CE TRANSFERT :

Je, soussigné, directeur de l'enregistrement et des domaines du département de Loir-et-Cher, agissant d'après l'autorisation contenue dans la lettre, en date du 30 juillet 1844, de M. le sous-directeur de l'administration, chargé de la 4<sup>e</sup> division, et en vertu des décisions ministérielles des 5 juin et 29 septembre 1827, qui reconnaissent l'hospice de Limoges créancier de l'Etat pour une somme de 54,954 fr. 11 c., déclare que, pour tenir

à l'œuvre et fabrique de l'église du dit Savigny trois boisseaux (si tant en <sup>1</sup> est dû) aussi de blé, dont lesdits moulins sont chargés ; lesquels il entretiendra, aussi bien que tout ce qui en dépend, en bon état de toutes réfections et réparations, pour assurance des dites charges, services et rentes ci-après déclarées. Tiendra les dites choses, ainsi cédées et faculté consentie, à foi et hommage de la dite chatellenie, au devoir de deux sols de service payable, chacun an, à la recette de la dite seigneurie, le jour de Saint-Michel, les donnera par année et dénombrement, le dit service portant tout profit de fief, obéissance, reconnaissance, quand le cas y échéra, suivant la coutume d'Anjou, et, en cas de réunion de la dite chatellenie de Savigny au dit comté de Montoire, les dites choses ci-dessus cédées relèveront ainsi qu'icelle chatellenie du dit comté de Montoire et le dit sieur Dulac tenu

lien jusqu'à due concurrence audit hospice de 285 rentes supprimées comprises dans le transfert d'une plus grande quantité de rentes, qui lui a été consentie le 29 vendémiaire an X, 10 prairial an XI, 19 novembre 1811 et 5 avril 1813, j'ai cédé et transporté audit hospice de Limoges tout droit de propriété de l'Etat sur la rente ci-dessus désignée inscrite sur le registre à ce destiné de ma Direction sous le N° 1<sup>er</sup>, pour, par lui, en jouir et disposer comme de chose à lui appartenant et à en recouvrer les arrérages qui écherront à compter de ce jour, par toutes les voies de droit sur le débiteur.

Fait à Blois le 26 août 1844.

Le directeur de l'enregistrement et des domaines,  
Signé : FORGET.

Accepté par le soussigné Adolphe Pasteau, mandataire des administrateurs de l'hospice de Limoges, du 10 août 1844.

Blois, le 19 octobre 1844. Signé : A. PASTEAU.

Enfin je dois ajouter que, par une récente transaction, M. Lebatteux, propriétaire actuel des Grands-Moulins de Savigny, s'est libéré envers l'hospice de Limoges de la rente dont celui-ci était créancier, assise sur ces moulins. Ainsi ce vieux reste des droits seigneuriaux a tout à fait disparu avant le 15 août 1868.

<sup>1</sup> Si tant en est dû. Ces mots sont d'une autre écriture que le corps de la copie.

d'y faire et porter, à cause de la dite chatellenie, toutes les obeissances, devoirs et services convenus, tels ils sont dus à seigneur de fief, au dit cas d'inféodation et pour raison de choses hommages, et pour tenir lieu des fruits et revenus des dites choses cédées, dont les fonds, comme avant ces présentes, demeurent unis et consolidés, sans aucun démembrement, et font corps de la dite chatellenie. Payera aussi, par chacun an, le dit sieur Dulac, au dit seigneur Delorme, ses successeurs et ayant cause en la dite chatellenie, à deux termes égaux, et par moitié de six mois en six mois, dont le premier échera au premier mai mil sept cent trente deux et le second au premier novembre de la dite année, et de là en avant, par chacun an, à perpétuité, au dit jour de préfix, la somme de trois cent livres de rente féodale et foncière requérable en la terre et maison des Patis. laquelle rente ne pourra jamais être rachetée à prix d'argent, sous tel prétexte que ce puisse être, au contraire sera et demeurera à jamais rente féodale, non amortissable, unie, incorporée et consolidée à la dite seigneurie et chatellenie de Savigny.

Conjointement avec toutes les autres choses qui en dépendent, sans lesquelles choses expresse la presente cession n'aurait été faite, et pour d'autant mieux les affermir et rendre les revenus d'Icelle chatellenie plus certains, les dites choses demeurent, par spécial, affectées et hypothéquées à la dite rente inféodée de trois cent livres. A quoi le dit sieur Dulac a consenti, même y a affecté et hypothéqué, par ces présentes généralement tous et chacun, ses biens meubles et immeubles présents et à venir, sans que la généralité puisse nuire à la spécialité, ni la spécialité à la généralité, renonçant à toutes choses à ce contraire, promettant en outre le dit sieur Dulac, sous les dits hypothèques et renonciations, à ce requis, faire valoir et procéder la dite rente de trois cent livres solvable et bien payable à toujours. dans les ter-

mes y portés, au dit seigneur Delorme et successeurs dans la dite chatellenie.

Sera le coût des présentes, controle et insinuation, supportés par le dit sieur Dulac, lequel à ses frais en fournira au dit sieur Delorme copie en grosse et bonne forme, dans huitaine ; et à l'instant le dit sieur Dulac, au moyen de la cession ci-dessus, étant devenu propriétaire, au dit titre, des choses contenues, en la présente Baillée ; pour raison desquelles s'est obligé faire et porter à mon dit sieur Delorme, en sa susdite qualité de chatelain, la foi<sup>1</sup> et hommage simple<sup>2</sup> et, pour y satisfaire, étant en

<sup>1</sup> La foi se faisait debout en jurant sur l'Evangile.

RÉCEPTION DE FOI SIMPLE :

*Coutume d'Anjou, article 137.*

Celui qui divisera la foy doit dire à l'homme de foy simple, ayant les mains jointes entre les mains de son seigneur, telles paroles. Vous connaissez être homme de foy simple de Monseigneur qui cy est, au regard de telle sa terre, ou tel son chastel, pour raison de telles choses et lui promettez par la foy et serment de votre corps que dorénavant loyauté vous lui porterez, d'autre que de lui les choses déclarées vous ne vous advouerez, bien et loyaument ses devoirs vous lui payerez, par votre adveu ni autrement son fief vous ne rongnerez, et en tous termes envers lui vous gouvernerez, ainsi que homme de foy simple doit faire envers son seigneur, et sur les peines qui y appartiennent.

<sup>2</sup> L'hommage simple ou franc se faisait comme la foi.

L'hommage lige se faisait sans ceinturon, sans éperons, tête nue, un genou en terre et les mains jointes tenues dans celles du suzerain, vous connaissez être homme de foy lige de Monseigneur qui cy est, au regard de telle sa terre, ou de tel son chastel, pour raison de telles choses, et jurer à Dieu, aux Saintes Evangiles, par la foy et serment de vostre corps, que vous porterez et ferez envers lui bon et loyal homme de foy-lige, bien et honneur de lui et de Madame sa femme, de Messaigneurs ses enfants vous garderez et ne procurerez par vous ne par autres le contraire ; et si aucun cas injurieux en oyez vous lui direz et ferez dire, ou promptement les excuserez, ses faicts secrets ne releverez sans son congé ; contre tous qui peuvent vivre et mourir, fors contre le Roy et vostre prince naturel, le servirez ; d'autre que lui, des choses déclarées, vous ne vous advouerez ;

état de vassal, fait et porté à mondit seigneur en présence de M<sup>e</sup> Philippe Fredureau<sup>1</sup> Bailly des fiefs et seigneurie de la dite chatellenie, et en assistance de maître François Bellamy procureur fiscal<sup>2</sup>, la dite foi et hommage simple, pour raison des choses comprises en la présente Baillée releveront de la dite chatellenie, au devoir de deux sols de service annuel payables, chacun an, le jour de Saint-Michel, à la recette ordinaire de la dite chatellenie ; dans laquelle foi le dit sieur Dulac a requis être reçu et que ces présentes servent pour cette fois seulement d'avéré et dénombrement, ce que mon dit sieur a consenti ; au moyen de quoi le dit sieur Dulac a été reçu en ses dites offres de foi, même pour raison du droit de banalité de four à cuire pain au dit Savigny, et de contrainte sur les sujets de la dite chatellenie, conformément à la dite coutume, qui sont obligés d'aller cuire leur pain au four du dit seigneur Delorme. A pareillement que dessus et audit titre d'inféodation, cédé et cède, par ces présentes, au sieur Dulac, comme aussi la Baillée et rente que ledit sieur Delorme tient de certains bâtiments cours issues et jardin ainsi qu'en jouit le nommé Louis Houdry, un des jardiniers appartenant au dit seigneur Delorme, et ne faisant point partie de la dite Baillée, étant au dedans de la ville du dit Savigny et dans lesquels bâtiments est aujourd'hui le dit four banal, aux

et en tous termes envers lui vous gouvernerez, ainsi que homme de foy lige doit faire envers son seigneur, et sur les peines qui y appartiennent.

<sup>1</sup> Philippe Fredureau de Villedrouin, seigneur de Fleurigny, la Pommeraye et Vaubuisson, qui portait ; tiercé en bande de sinople, de gueules et d'or. (Bulletin 1864, page 77.) Le lieu de Villedrouin est un ancien castel de la forêt de Gastines, commune de Montrouveau. Vaubuisson et la Pommeraye sont commune de Saint-Martin des-Bois, et Fleurigny est commune de Saint-Rimay.

<sup>2</sup> Le procureur fiscal était le ministère public près des Justices seigneuriales.

charges par le dit sieur Dulac d'entretenir en bon et suffisant état de réfections et réparations, à la décharge du dit seigneur, les dits bâtiments dépendants de la Baillée du dit four banal, de payer à sa décharge la somme de vingt livres de rentes foncière, par chacun an, dont les dites choses sont chargées vers ceux qui en sont les propriétaires utiles, toutes charges et rentes tant féodale que foncière dont elles peuvent pareillement être chargées à quelque somme qu'elle puisse monter, quoique non exprimées en ces présentes ; de manière que le dit seigneur Delorme pour raison de la dite rente de vingt livres et autres charges, s'y aucune sont, même pour réfection et réparation n'en puisse avoir peine ni coût, et en outre de payer audit seigneur Delorme, pour raison de la présente cession de banalité, la somme de quinze livres, par chacun an, à perpétuité, sans diminution de la rente ci-dessus dont le premier terme de paiement commencera au jour de Toussaint prochain et de là en avant à toujours, à pareil jour ; à quoi le dit sieur Dulac c'est soumis et obligé sous les affectations et hypothèques ci-dessus. Tiendra le dit sieur Dulac le bail du dit four banal tant qu'il aura cours, si autrement ne s'en chérís avec le dit Audry duquel au moyen de l'obligation ci-dessus il réservera les fermes à venir pendant le cours du dit bail ; cède en outre le dit seigneur au dit sieur Dulac la liberté de choisir telles personnes qu'il avisera bon pour servir de garde au dedans de la dite chatellenie, lequel portera toutefois *la bandollière aux armes et livrées* du dit seigneur cédant<sup>1</sup> et sera reçu par ses officiers de justice sans frais. Dont ce, de tout ce que des-

<sup>1</sup> Toutes mes recherches n'ont pu me faire découvrir les armes qu'avait prises M. Desnoyers de l'Orme. Dans l'armorial gravé des conseillers à la chambre des comptes de Blois, qui se trouve à la bibliothèque de cette ville, les armes de M. Desnoyers, qui fut premier président neuf ans, sont restées en blanc.



sus, après avoir donné lectures aux dites parties, les en avons jugées de leur consentement; en présence et assistance de Maitre Louis Morel prêtre curé de la paroisse de Lunay, y demeurant, et de Michel Goussé, huissier du comté de Montoire, y demeurant, paroisse de Saint-Laurent, témoins à ce requis et appelés. Fait et arrêté par nous notaires susdits et soussignés en l'hôtel du dit seigneur Delorme en la ville de Montoire paroisse de Saint-Laurent.

La minute est signée : Desnoyers-Delorme, Dulac De-maumelchin, Fredureau de Villedrouin, Bellamy, Morel Duré, Goussé et Frouard notaire,

Controlé et insinué à Montoire le 19 décembre mille sept cent trente un, reçu y compris pour la foi et hommage cent seize livres huit sols, Signe : CAHIER.

Pour copie certifiée couforme par le receveur  
de l'enregistrement au bureau de Montoire.

Signé: *Illisible.*

Pour copie collationnée,  
H. DE LA VALLIÈRE.

NOTA. — Si j'ai donné tout au long cet acte, c'est qu'il me paraît assez intéressant pour l'histoire de Savigny, lorsque quelqu'un voudra l'entreprendre.

---

## QUELQUES NOTES

SUR

### **L'Invasion allemande à Saint-Ouen**

Par M. POIRIER

Ancien Conseiller municipal et Capitaine de la garde nationale  
de Saint-Ouen et des communes environnantes.

---

Parmi les communes de Loir-et-Cher que la guerre de 70-71 a le plus constamment et le plus diversement troublées, celle de Saint-Ouen mérite d'être citée d'une manière particulière.

Traversée par la grande route de Paris à Tours, puis par le chemin de Vendôme à Meslay, qui établit une communication avec la Beauce par Oucques et Marchenoir, la commune de Saint-Ouen ne pouvait manquer, lors de la formation de l'armée de la Loire et de sa retraite après les désastres autour d'Orléans, de servir de passage à nos malheureuses troupes.

Tour à tour donnant ses maisons pour y cantonner les régiments, ses champs pour l'établissement d'un camp de soixante mille hommes; occupé successivement par des grand'gardes françaises et prussiennes, champ de bataille, pris et repris jusqu'à trois fois, peu de villages ont vu leurs foyers plus constamment envahis, leur sort si souvent changé.

Saint-Ouen étant abandonné par toute administration après le départ du maire, un membre du conseil municipal, vieillard digne, mais inexpérimenté, fut désigné aux fonctions d'adjoint. La plus grande bonne volonté et un dévouement bien mal reconnu plus tard, lui firent accepter cette charge, lourde et ingrate, trop forte pour lui ; et lorsque l'ennemi arriva, le village se trouva dépourvu d'autorités pouvant prendre une responsabilité et donner un ordre. Aussi la tyrannie la plus absolue s'y établit sans obstacle.

Dès le milieu d'octobre, le grand mouvement de troupes commençait : les crêtes des coteaux se transformaient en retranchements ; trois batteries étaient placées entre Belair et Villeporcher, pour commander toute la vallée du Loir au nord de Vendôme, et le 25 un camp formidable couvrait le plateau. C'était le 16<sup>e</sup> corps qui se formait à l'abri d'une ligne gardée en grande partie par les mobiles de l'arrondissement, échelonnés de Fréteval à Marchenoir.

L'ennemi approchait, Mondoubleau était menacé, une affaire était imminente, et ce mélange de vieilles troupes et de recrues qui composait les régiments de marche était chargé de l'arrêter.

La fatigue, l'humidité, la privation de nourriture et de vêtements amenèrent, dans ces agglomérations d'hommes, la maladie à leur suite. Les pauvres soldats en proie à la fièvre sont conduits à l'hôpital de Vendôme, qui en regorge déjà, et les laisse grelottants et souffrants, sans lits, sans secours, dans une salle qui elle-même se remplit en un instant.

Que va-t-on faire de ces malheureux ? De nouveaux malades plus nombreux encore viennent ajouter à l'encombrement : petites véroles, dyssenteries, fièvres ty-

phoïdes, les rongent ; il faut que Saint-Ouen garde comme il peut ceux qu'il recueille, pour ne pas les voir mourir faute d'abris.

Une ambulance s'organise, elle est bientôt pleine ; les moins gravement atteints restent chez les habitants qui les ont logés, et en reçoivent les soins les plus empressés. Chacun donne ce qu'il possède, son lit, sa place au coin du feu ; on reconnaît la charité du pauvre, qui s'oublie pour le soulagement d'une infortune plus grande que la sienne.

La garde nationale de Saint-Ouen a elle aussi sa campagne à raconter.

Dès sa formation, l'exercice se faisait avec zèle, sous les ordres de son capitaine ; les vareuses étaient endossées, et l'on était prêt à obéir, animé peut-être de plus de bonne volonté que de talents.

Tandis qu'on n'était qu'au début de cette instruction militaire, un ordre de départ immédiat arrive de la sous-préfecture pour être exécuté le soir même. Les gardes nationaux, armés des vingt-cinq fusils dévolus à la commune, partent, arrivent au rendez-vous à l'heure dite ; mais un contre-ordre est donné, ils sont renvoyés chez eux avec une convocation pour le lendemain à la gare de Vendôme. Les vingt-cinq hommes, sous la conduite du capitaine, se joignent aux Vendômois. A midi le train part, et les dépose, une heure après, à Cloyes. A quatre heures du soir seulement, la petite colonne de deux cents hommes, détachée, mal armée, sans ordres supérieurs, est dirigée sur Mondoubleau, qu'elle doit secourir ; mais, à La Chapelle-Vicomtesse, elle apprend qu'il est trop tard, que Mondoubleau est occupé, et que des uhlands par-

courent tout le pays. Force est donc de revenir sur ses pas. C'est vers Saint-Ouen qu'on se dirige, sans prendre de repos, presque à jeun ; et de toute la petite troupe, partie si résolument le matin, le capitaine et sept hommes seulement ont le courage de continuer cette marche de nuit. Harrassés, mourant de faim, ils ne revoient le clocher qu'à quatre heures du matin, après une étape de plus de quarante kilomètres. Le reste, vaincu par la fatigue, ne put rentrer que les jours suivants.

Depuis le 7 novembre, le canon, dont on entendait au loin le lugubre son, avertissait la population que le théâtre des événements n'était plus éloigné. C'étaient les combats de Saint-Laurent, de Coulmiers, de Loigny et tant d'autres, qui se rapprochaient peu à peu de nous.

Le 15 décembre, ce n'est plus seulement un grondement sourd ; les décharges retentissantes, le craquement des mitrailleuses, le son métallique des pièces prussiennes, la fusillade, se distinguent nettement. C'est Vendôme qui est en jeu. Mais le soir arrive avant que la partie soit décidée ; les feux s'éteignent, on n'entend plus rien. Nos dernières troupes passent le pont de Meslay, refait à neuf par le génie, et miné pour disparaître au besoin.

Tout à coup une détonation retentissante répand un nouvel émoi, et une large colonne de feu nous apprend la destruction de ce pont. Peu après, une compagnie de la ligne, oubliée sur la rive gauche, vient pour passer le Loir ; la communication n'existe plus. Un habitant de Meslay se met à sa tête, montre un gué, et la petite troupe tout entière passe, à la lueur sinistre de l'incendie.

Le 16 au matin, le feu recommença plus intense et

plus bruyant encore que la veille. Les batteries de Saint-Ouen font leur devoir ; elles répondent aux pièces ennemies placées dans les bois de Meslay et sur la hauteur du Temple. La plaine et le plateau sont en feu, et la vallée elle-même reçoit quantité de balles et d'obus.

Les Prussiens entrent à Vendôme. La nuit revient, et le silence avec elle ; mais du village on aperçoit sur le coteau de grandes silhouettes noires qui ont remplacé les pantalons rouges.

Les Prussiens sont chez nous. Nous ne les verrons pas encore ce soir-là, car la nuit ils n'aiment pas les sentiers et les taillis ; mais demain nous serons sous le joug.

C'est le 17 que toute la vallée se trouve remplie de ces envahisseurs silencieux, maîtres absolus, qui, étonnés eux-mêmes de l'état d'abandon dans lequel se trouve notre commune, ne rencontrant pas un représentant de son administration pour délivrer un bon, pour répartir les réquisitions, usent et abusent des dernières ressources du village avec une joie insultante. C'est un pillage complet.

Le château de Belair est leur quartier général, ils brisent tout ce qu'ils y rencontrent ; il faut qu'on sente leur force, et ils la montrent en détruisant.

Quelques jours avant l'occupation prussienne, l'instituteur, qui remplissait les fonctions de secrétaire de la mairie, imita son chef en abandonnant son poste, et chercha un abri dans un autre village. Un des membres d'une des principales familles de Saint-Ouen eut l'heureuse inspiration de retirer de la mairie les archives et papiers importants qui y restaient, car, dès leur arrivée, les Prussiens en avaient déjà enlevé deux re-

gistres. Il les déposa chez un conseiller municipal, le même qui avait été capitaine de la garde nationale. Ces papiers y restèrent en dépôt tant que dura l'occupation.

Aigris par des alertes continuelles, sans cesse sur le qui-vive, maintenus à Vendôme, et ne pouvant avancer, nos ennemis se sont montrés aussi insolents et exigeants que possible.

Le 26 décembre, une femme veut réclamer contre l'enlèvement de provisions nécessaires au service de l'ambulance. Le maraudeur prussien n'écoute même pas la réclamation ; il dégaine, le coup porte ; mais c'est une autre femme qui le reçoit. Elle a aperçu la scène, et s'est jetée généreusement entre la lame et celle qui devait en être frappée. Le sang coule abondamment ; la pointe est entrée profondément dans le front, une paupière a été fendue. Un officier n'est pas loin ; la plainte est aussitôt portée. Il reconnaît l'infamie de cet acte, sait la brutalité ordinaire de son soldat, et promet qu'une punition sévère lui sera infligée.

Le lendemain, un homme du village, ivre, insulte un officier. Ordre est donné de le fusiller sur-le-champ ; mais il a disparu. L'affaire est grave ; il faut un exemple, le village entier doit en servir. Il est décrété que Saint-Ouen sera brûlé si cet homme ne vient se remettre entre les mains du commandant de place à Vendôme.

Terreur générale à chaque foyer ! Tout le village va payer la faute reprochée à un seul de ses habitants. Qui va plaider pour le pauvre père de famille et pour la malheureuse commune ? Où est son chef à cette heure du danger ? Enfin le coupable se retrouve ; il appartient à une famille nombreuse et estimée. Que pourra-t-on :

faire pour obtenir la radiation de sa peine ? Le curé, le vieux conseiller municipal à qui on adresse les Prussiens lorsqu'ils exigent un maire, et les deux principaux habitants partent pour la ville, et demandent audience au commandant de place. Le chef prussien les laisse entrer, et les écoute avec distraction, en mangeant des noix. Le rapport ne lui avait pas été fait encore ; il entend le nom de Saint-Ouen, et croit qu'il s'agit du coup de sabre donné à une femme ; il promet la punition du soldat coupable, et congédie la députation.

Heureusement le combat de Montoire détourna l'attention de l'ennemi, et l'empêcha de revenir à son sinistre projet.

Le 28 décembre, l'ambulance de Saint-Ouen, qui, avec ses malades, logeait déjà des soldats prussiens, parut à leurs chefs bonne à prendre tout entière. D'ailleurs la contagion des maladies les inquiétait. Une évacuation sur Vendôme de tous les soldats français malades est exigée sur-le-champ par un officier supérieur. En vain réclame-t-on pour quelques moribonds, qui ne supporteront pas, par un froid intense, le trajet jusqu'à Vendôme. Sourd à la voix de l'humanité, au rappel hardi qui lui est fait de la convention de Genève par lui violée, l'impérieux cuirassier blanc ne connaît ni la loi ni la pitié. Il requiert à l'instant des charrettes, et, la menace à la bouche, accompagné de ses soldats, tous le pistolet au poing, il y fait placer jusqu'au dernier les dix-sept malades que d'avance il a comptés, et ordonne de nouveau qu'ils soient sur l'heure dirigés sur la ville. Le drapeau international de Genève, qui flottait sur la maison, lui est montré ; mais cet insigne le gêne ; il le fait arracher, le brise et en foule aux pieds les débris.



Le pavé humide et froid de la prison donne, cette première nuit, asile aux pauvres malades. Plusieurs succombent. Qu'importe ? Il faut éloigner le mauvais air, et faire une place large et saine aux officiers de Guillaume.

Depuis le matin, toutes les issues de l'ambulance étaient gardées ; aucune circulation n'était permise à ses habitants, et le maître du logis lui-même rencontrait à sa porte une baïonnette pour lui en barrer la sortie.

Le 31 décembre, jour mémorable, on voit dès l'aube tout ce qu'il y avait d'Allemands dans Saint-Ouen se mettre en colonne et gravir silencieusement le coteau.

On comprend qu'un combat se prépare et qu'il sera près de nous.

A dix heures le feu commence.

Les habitants de la Lune de Belair accourent en masse dans la vallée, effarés ou terrifiés. C'était chez eux-mêmes qu'on se battait. Une petite colonne mobile, partie du Mans sous la direction du général de Jouffroy, avait pour objectif de reconnaître la position de l'ennemi et de le maintenir à Vendôme.

Bientôt, au milieu de la canonnade et de la mousqueterie, les hauteurs de Saint-Ouen voient apparaître nos soldats. On les reçoit avec enthousiasme. Des Français revenus au milieu de nous ! — Pourrait-on être à la veille de la délivrance ! — Ne plus voir ces affreux uniformes noirs ! — On les escorte, on les conduit, on leur désigne les buissons, les fossés où sont cachés les Prussiens. Le feu est vif, les hommes tombent. Quelques Allemands se sauvent, et vont se rendre à de simples habitants en jetant leurs armes. Les hommes de Saint-Ouen restés en curieux sur le coteau au milieu des

tirailleurs en redescendent bientôt. Un seul reste. C'est le même qui a sauvé les papiers de la mairie. Le fusil d'un blessé en mains, il tire. Ses vêtements sont traversés par un large éclat d'obus. Il se retourne, et voit autour de lui les blessés et les mourants sans secours. Il comprend qu'un autre devoir l'appelle ; aidant ceux qui peuvent encore marcher, il les amène à cette ambulance évacuée deux jours auparavant par ordre des Prussiens. Il improvise un brancard pour le transport des plus gravement frappés, et remonte au lieu du combat, aidé par une jeune fille, qui n'a pas hésité à le suivre courageusement. Leur exemple entraîne plusieurs hommes à prêter leur secours, et bientôt quarante blessés, dont un capitaine français et deux soldats prussiens, sont entassés tant bien que mal.

Du village on s'empresse d'apporter matelas, couvertures, linge. Des femmes dévouées passent la nuit, aident aux soins que tant de plaies exigent. Plusieurs blessés succombent dans les vingt-quatre heures.

A mesure qu'on amène des hommes hors de combat, leurs armes sont renvoyées à l'état-major établi à Belair, car Belair, vu sa position élevée, est toujours un centre d'opérations.

Une compagnie française se retranche dans le presbytère de Saint-Ouen, après l'avoir enlevé à l'ennemi. De nombreux obus, partis des hauteurs du château de Vendôme pour les en débusquer, percent les murs et les planchers. Le curé, qui a été très-maltraité par les Allemands pendant l'assaut de son presbytère, vient s'établir à l'ambulance, où les secours de son ministère et ses soins sont réclamés à chaque instant par les mourants.

Mais déjà, dans le milieu de la nuit, un bruit sinistre

se répand : on a revu les Prussiens dans le cimetière de Saint-Ouen. Notre état-major en est prévenu aussitôt, et, avant le jour, il ne reste d'uniformes français dans Saint-Ouen que sur les lits des malheureux blessés.

Le lendemain était un dimanche et le premier jour de l'année 1871. Un autel provisoire est dressé dans l'ambulance. C'est là que se dit la messe de la paroisse ; et, pour le moment, dans ce petit coin tout est silence et paix. La voix du prêtre est parfois accompagnée par une plainte échappée à la souffrance ou par le gémissement d'un mourant ; mais, au dehors, le calme le plus complet ; plus de canon, plus de combat.

Tout à coup, au milieu de l'office, des cris sauvages se font entendre, et une horde de Prussiens fait irruption par toutes les issues. Ils brisent les fusils restés, pillent les sacs des soldats, se précipitent et jettent partout la terreur.

Ils étaient revenus plus féroces et plus arrogants que jamais, et il nous fallait encore les subir.

Le 3 janvier, on procéda à l'enterrement des victimes. Quelques-unes, restées sous la neige, n'étaient pas encore découvertes. Toutes celles qu'on put retrouver furent amenées à l'ambulance, réunies aux derniers morts, et treize cadavres furent déposés, ce jour-là, dans une fosse commune, au cimetière de Saint-Ouen, où plusieurs camarades devaient les rejoindre après de longs jours de souffrance, entre autres le capitaine Delmas, du 36<sup>e</sup> de marche, qui succomba aux suites d'une blessure au genou.

Le 6 janvier, une fusillade très-proche, dans la direction de la forêt de Vendôme, nous apprend que nos

troupes n'ont pas fait longue retraite, et, se défendant près de nous, empêchent encore l'ennemi d'avancer.

Le soir arrive, le silence habituel revient ; on respire, en pensant aux douze heures de délivrance que chaque nuit amène ; on cherche le repos d'esprit si nécessaire pour la lutte morale qu'il faudra soutenir le lendemain, comme tous les jours précédents.

Mais, à une heure de la nuit, des pas lourds, des cliquetis d'armes, des lumières, réveillent chaque habitant dans sa chambre, et ce qu'il prend pour un affreux cauchemar n'est que trop la réalité. C'est une nouvelle irruption de Prussiens, baïonnette en avant, qui réclament des lits, du feu, qui en veulent partout. Ils se sont battus à Azé ; ils n'ont pas eu de succès, paraît-il ; ils ont éprouvé des pertes, aussi veulent-ils du repos.

Tout un état-major maltraité, un général blessé, prétendent ne pas attendre ; ils s'emparent des lits qu'on a à peine le temps de quitter. Et l'on peut voir au dehors une longue et sinistre file de voitures étranges, comme il n'en est point encore apparu ; elles sont soigneusement closes, longues et basses. Ceux qui les mènent demandent le chemin des Madeleines. Cette ferme, dont le nom n'est guère connu que sur de vieilles cartes, car on la désigne toujours sous le nom du village de Poirier, possède d'anciennes carrières. Veulent-ils y faire disparaître les victimes du combat que renferment ces longs chariots ? On le pense ; et cela cadre assez bien avec l'opinion qu'on a qu'ils cachent habilement l'étendue de leurs pertes. Mais ils sont loin des Madeleines. Ils feront donc halte toute la nuit à Saint-Ouen, avec les nombreux troupeaux qui les suivent, et le lendemain, après avoir été pompeusement chercher leur drapeau chez le général, comme à la parade, on les verra, suivis de leur

long cortège, prendre la route de Vendôme, emmenant, sous forme de réquisitions, les dernières ressources du malheureux village.

Quelques jours de pillage encore, et les affaires du Mans appelant en avant le corps d'armée du prince Frédéric-Charles, Saint-Ouen ne sera plus grand' garde ; il n'aura plus à souffrir que des réquisitions, mais elles sont sans cesse renaissantes. Le pays n'a plus de bestiaux, ils ont servi à la nourriture de l'ennemi ; presque tous les chevaux ont été requis.

Les fermes de la Panacherie, de Touchebelle, de la Bailleverie, sont entièrement pillées ; dans chaque maison, l'étable et le grenier sont vides ; il ne reste plus rien.

Et pour tant de pertes, pas ou presque pas de bons pour en témoigner !

Pendant toute cette période de détresse, les plus dures privations se faisaient sentir. Les routes étaient gardées, et toute circulation absolument interdite ; la communication avec Vendôme impossible pendant quelque temps.

Le sel, la viande, l'éclairage, le pain même manquaient. Mais que paraissent ces privations en comparaison d'incessantes épreuves morales !

De pauvres familles durent, pendant de longs jours, se contenter des restes dégoûtants des Prussiens. D'autres allaient, chaque matin, tailler leur subsistance dans la chair maigre et dure des chevaux morts de fatigue ou restés sur les champs de bataille. Sans pain, sans sel, ce fut longtemps leur seule nourriture.

Chacun aurait à raconter une longue histoire, et les privations, les vexations personnelles rempliraient des volumes.

Ces notes, recueillies dans les souvenirs de plusieurs familles, doivent rappeler, sans plus de détails, les plus grandes épreuves de Saint-Ouen et son attitude pendant ces tristes temps.

Elles doivent aussi témoigner du dévouement de plusieurs de ses habitants, et faire reconnaître que c'est au maire actuel que la commune doit la conservation des archives de la mairie et les soins donnés aux blessés.

Un conseiller municipal témoin, .

POIRIER Victor.

Saint-Ouen. Janvier 1876.

---

ETUDES  
SUR  
LES VERBASCUM DE LA FRANCE  
& DE L'EUROPE CENTRALE

Par M. A. FRANCHET.

---

5<sup>e</sup> ARTICLE. (V. le *Bulletin* de 1874, p. 158,  
le *Bulletin* de 1875, pp. 69 et 171  
& le *Bulletin* de 1876, p. 65.)

---

Section V. LYCHNITIDEA. — Pédicelles, au moins les fructifères, plus longs que le calice ; celui-ci petit, ne dépassant pas 0<sup>m</sup>,004, souvent plus court.

† Poils des filets staminaux blanchâtres ou jaunâtres.

a. Capsules cylindriques ou pyramidales.

V. SPECIOSUM Schrad. — V. dense lutescenti vel cinerascenti tomentosum, tomento haud detergili, foliis subintegerrimis, sessilibus, filamentis omnibus albo lanatis, antheris æqualibus, stigmate lanceolato, capsulâ conico-cylindricâ.

Var. — Foliis plus minus undulatis, lanceolatis vel anguste oblongis.

Plante monocarpique, couverte d'un tomentum épais, d'un vert jaunâtre ou cendré ; tige atteignant souvent

2 mètres, anguleuse surtout dans sa partie supérieure. Feuilles radicales et inférieures dépassant parfois 0<sup>m</sup>,60, atténuées en pétiole court, à limbe ordinairement très-étroit relativement à sa longueur, souvent ondulé plissé, bordé de crénelures si peu apparentes sous l'indument que les feuilles paraissent être tout à fait entières. Les feuilles caulinaires décroissent subitement de grandeur à partir du tiers ou de la moitié de la tige ; elles sont toutes sessiles lancéolées ou oblongues, acuminées ; l'inflorescence forme une panicule régulièrement ovale, dont les rameaux sont ascendants ; les glomérules, assez rapprochés, sont formés de 4 à 8 fleurs à pédicelles très-inégaux, dont les plus longs sont presque doubles du calice à la maturité des capsules. Le calice, long d'environ 0<sup>m</sup>,004, est partagé jusqu'à la base en segments linéaires ; la corolle, d'un jaune pâle, sans stries violacées à la gorge, ne dépasse guère 0<sup>m</sup>,020, et les 5 filets staminaux sont garnis presque sous l'anthère de poils blanchâtres à peu près égaux entre eux (comme ceux des *V. sinuatum*, *muconatum*, etc.) ; le stigmate est lancéolé, et la capsule, lorsqu'elle a atteint son complet développement, est une fois plus longue que le calice, cylindracée, un peu atténuée dans sa moitié supérieure et très-obtuse. — Fl. juin, juillet.

Syn. — *V. speciosum* Schrad. hort. Goett. fasc. 2, p. 22, tab. 16 et monogr. 2, p. 12 ; Koch Syn. (éd. 3) p. 443 ; Godr. fl. Juv. (éd. 2) p. 99 ; Frauch, Bull. Soc. bot de Fr. vol. XVI, p. 44 et 48. *V. longifolium* DC. fl. Fr. suppl. p. 414 (non Tenore). *V. caeruleum* Schanz cat. sem. hort. Vind. 1822 (teste Schrader). *V. thapsoides* Host Austr. p. 215 (teste Schott, ex Schrad).

Icoa. — Schrad. hort. Goett. tab. 16 ; Rochet pl. Ba-



nat. rariores tab. 20; Reich. icon. bot. vol. 20, tab. 998; Rchb. fil. fl. Germ. vol. 20, tab 25 (pl. 1646).

Hab. — Les vallées des grands fleuves, les lieux incultes, les clairières des bois montagneux de l'Europe centrale: (Basse-Autriche (Host, Schott); Ropatz (Kerner); Vienne (Rchb.); Hongrie, Banat. — Se retrouve au port Juvénal près de Montpellier.

Distrib. géogr. — La Podolie, les provinces caucasiennes, l'Arménie, le Taurus.

Espèce remarquable par l'élégance de son port. Ses longues feuilles radicales, régulièrement ondulées, s'appliquent sur le sol et diminuent brusquement de grandeur, ce qui donne à la plante un facies tout particulier, qui permet toujours de la reconnaître facilement parmi ses congénères d'Europe. Je ne lui trouve, du reste, d'analogie qu'avec les *V. floccosum* et *olympicum*. Son tomentum persistant et ses longues capsules ne permettent pas de la confondre avec le premier. Je la distingue moins facilement du *V. olympicum* Boiss., dont le tomentum est néanmoins plus floconneux, les corolles plus grandes, les capsules plus grosses à la base et relativement moins longues.

On doit se défier du *V. speciosum* né de graines prises sur des individus cultivés, car il s'hybride très-facilement avec les *V. floccosum*, *pyramidatum* et *phlomoïdes*. L'avortement des capsules, ou tout au moins l'atrophie des graines, fourniront un indice certain d'une origine adultérine.

Le *V. speciosum* paraît varier assez peu; ses feuilles sont quelquefois planes chez les spécimens chétifs; le tomentum devient assez souvent par la dessiccation d'un gris bleuâtre, surtout chez les rejets naissant du

collet, lorsque la tige principale a été brisée. Les feuilles de ces rejets sont aussi ordinairement plus larges et point ondulées.

b. Capsules ovoïdes ou ovales.

V. FLOCCOSUM Waldst. et Kit. — V. tomento albido floccoso detersili vestitum, foliis minute crenulatis, inferioribus oblongis, caulinis sessilibus, superioribus ovatis vel rotundato cuspidatis, floribus dense glomeratis, staminum filamentis omnibus albido lanatis, stigmate oblongo, capsulâ ovatâ calicem vix superanti.

Plante monocarpique couverte d'un tomentum floconneux, qui s'enlève facilement par le frottement ; tige dépassant souvent 1 mètre, presque arrondie, finement striée ; feuilles à crénelures très-fines, souvent peu visibles sous le tomentum, celles des rosettes et les caulinaires inférieures oblongues, atténuées en pétiole très-court ou presque nul ; feuilles caulinaires moyennes sessiles oblongues, les supérieures souvent arrondies et terminées par une longue pointe oblique. Inflorescence paniculée, à rameaux étalés ou dressés ; glomérules formés de 4-10 fleurs, à pédicelles d'abord très-courts et peu apparents dans le duvet qui les entoure, puis devenant, au moins quelques-uns, plus longs que le fruit ; calice petit (2 à 3 mill.), partagé presque jusqu'à la base en lobes étroitement lancéolés aigus ; corolle atteignant environ 2 centimètres de diamètre, d'un beau jaune, avec des stries violettes à la gorge ; filets staminaux pourvus de poils tous blanchâtres ou très-rarement entremêlés de quelques-uns d'un violet pâle ; stigmate oblong, décurrent sur les côtés ; capsules ovoïde, dépassant peu le calice.

Syn. — *V. floccosum* Waldst. et Kit. pl. rar. Hung. I, p. 81; Schrad. Monogr. II, p. 160; Rehb. fl. Germ. vol. XX, p. 15; Franch. Essai, p. 144 et Bull. de la Soc. bot. vol. 16, p. 44 et 49. Koch. Synops (éd. 3), p. 443. *V. pulvinatum* Thuil. fl. par. éd. 2, p. 109. *V. phlo-moides* ejusd. loc. cit. (non L.). *V. heterophyllum* Moretti pl. Ital. dec. 3, p. 6. *V. laxiflorum* Presl. Del. prag. p. 76. *V. pulverulentum* Sm. fl. Brit, I, p. 251; Gren. et Godr. fl. Fr. II, p. 551; Willk. et Lange Prodr. fl. hisp. 2, p. 542 (an Villars?).

Icon. — Waldst. et Kit. Pl. rar. Hung I, tab. 79. Rehb. fl. Germ. vol. XX, tab. 36 (pl. 1647). Franch. Essai, pl. II, fig. 6 (flos tantum); Curt. Engl. bot. 7, tab. 487.

Distrib. géogr. — Europe centrale et occidentale; assez commun dans toute la France, la région rhénane, la Suisse, l'Autriche; plus rare dans le nord, Angleterre, Belgique. Paraît manquer en Danemark, en Suède, en Norwège, en Russie (Ledebour); pénètre dans la région orientale jusqu'en Turquie, Italie, Sicile, Espagne.

Le *V. floccosum* se reconnaît facilement à son tomentum fugace, bien que ce caractère varie chez lui dans une certaine mesure, selon l'âge de la plante et selon les conditions où elle végète. Ainsi sur les rosettes de première année l'indument est beaucoup plus épais, comme feutré et très-adhérent aux feuilles, et ce n'est guère que vers l'époque de la floraison qu'on le voit s'enlever par place au moindre attouchement et souvent même sous la seule action du vent ou de la pluie. Sur les coteaux bien exposés au soleil, l'indument est plus blanc et souvent même plus tenace; dans les lieux ombragés, les feuilles deviennent presque vertes, par

suite de la chute des articles supérieures des poils constituant le tomentum. C'est cet état qui, pour plusieurs auteurs, constitue le *V. pulvinatum* Thuil. (cf. Bor. fl. centr. éd. 3, II, p. 473). Mais il deviendra évident, pour quiconque aura suivi le *V. floccosum* dans toutes les conditions où il végète, qu'on ne saurait attribuer à un semblable caractère une valeur spécifique sérieuse. J'en dirai autant de la forme des feuilles caulinaires, surtout de celles qui avoisinent la panicule; je les trouve tantôt arrondies, tantôt ovales ou même oblongues, sans que la présence d'un long acumen soit plus particulièrement lié à une forme qu'à une autre. Je ne puis donc admettre avec M. Boreau que cet acumen soit le partage exclusif du *V. pulvinatum*.

On ne doit point oublier non plus que chez les rejets qui naissent du collet lorsque la tige principale a été coupée, les feuilles caulinaires sont généralement plus allongées et la plante plus verte. Je crois devoir revenir souvent sur les modifications que subit la plante ainsi mutilée, car je les crois tout à fait de nature à induire en erreur sur les caractères spécifiques réels. J'ai cité ailleurs un *V. thapsus* qui avait émis des rejets dont les feuilles n'offraient pas la moindre trace de décur-rence.

Le *V. floccosum* présente quelquefois, sans que son origine soit entachée d'hybridité, un mélange de poils blancs et de poils d'un violet pâle sur ses filets staminaux; M. Em. Martin et M. Humnicki ont constaté le fait; je l'ai moi-même observé deux fois sur des individus, qui ont parfaitement fructifié du reste. La présence de stries violacées à la gorge de la corolle paraissant liée à la coloration des poils et ces stries existant chez le *V. floccosum*, il n'y a peut-être pas trop lieu

d'être étonné du mélange de poils blancs et violacés chez certains individus de cette espèce. La même particularité se retrouve dans tous ses hybrides, *V. Godroni*, *V. Zizii*, *V. Regetianum*, *V. nothum*, etc., où, comme on le sait, les poils des filets staminaux sont tantôt tous blanchâtres, tantôt en partie violacés, avec toutes les nuances intermédiaires.

M. Em. Martin a trouvé aux environs de Soings (Loir-et-Cher) la variété à filets staminaux tous glabres.

*V. LYCHNITIS* L. — *V. minute* griseo-tomentosum, tomento haud deterili, caule superne eximie angulata, foliis radicalibus lanceolatis, caulinis utrinque attenuatis, inflorescentia angusta vel stricte paniculata, filamentis omnibus albo lanatis, stigmate capitato, capsula ovata vel ovato pyramidata, calicem superanti.

Var. — Floribus luteis vel albidis, bracteis glomerulis longioribus vel brevioribus.

Plante monocarpique, atteignant 1<sup>m</sup>,50, mais souvent beaucoup plus basse, couverte d'un tomentum fin, comme pulvérulent, grisâtre, surtout à la face inférieure des feuilles. Tige très-anguleuse, surtout vers le haut, brune ou verdâtre sous le duvet. Feuilles inégalement crénelées, les inférieures et celles des rosettes étroitement oblongues ou lancéolées, atténuées en pétiole court (6 à 7 cent.) ou presque nul, les caulinaes lancéolées aiguës ou acuminées, finement dentées, décroissant subitement de grandeur à partir du milieu de la tige, les supérieures (bractées) tantôt plus courtes que les glomérules, tantôt très-allongées et étalées. Inflorescence rarement simple, presque toujours constituée par une panicule étroite, raide, pyramidale. Glomérules

assez rapprochés, formés de 2 à 7 fleurs, à pédicelles égaux au calice ou deux fois plus longs que lui. Calice petit (3 à 4 mill.), partagé presque jusqu'à la base en 5 divisions linéaires aiguës. Corolle d'un blanc verdâtre dans certains pays, d'un jaune pâle, très-rarement d'un beau jaune d'or, sans stries violacées à la gorge ; filets staminaux tous pourvus de poils d'un blanc jaunâtre ; capsule ovoïde dépassant peu le calice, ou pyramidale, deux fois plus longue que lui. — Fl. juin, septembre.

Syn. — *V. lychnitis* L. sp. 253 ; Schrad. Monogr. II, p. 162 ; Koch Synops (éd. 3), p. 443 ; Gren. et Godr. fl. Fr. II. p. 552 ; Franch. Essai, p. 153, et Bull. de la Soc. bot. de Fr. vol. XVI, p. 44, 49. *V. album* Moench Meth. p. 447. *V. Mænchii* Schult. Starg. suppl. p. 14. *V. Biebersteinii* Bess. Enum. Podol. p. 53. *V. Weldenii* Moretti pl. Ital. dec. 2, p. 8. *V. micranthum* Moretti loc. cit. p. 6. *V. bracteatum* Presl. del. prag. 1, p. 214. *V. incanum* Gaud. ex Koch loc. cit. *V. leucanthemum* L. Duf. ex Gr. et Godr. loc. cit.

Icon. — Fl. Dan. vol. IV, tab. 586 ; Engl. bot. vol. I, tab. 58 ; Rchb. fil fl. Germ. 20, tab. 27 (Pl. 1648) ; Franch. Essai, fig. 11 (flos tantum).

Hab. — Le bord des chemins, les clairières des bois, dans tout le centre de l'Europe.

Distr. géogr. — Europe méridionale, Italie, Espagne ; se rencontre en Orient dans toute la Russie moyenne et australe, les déserts de la mer Caspienne, la chaîne du Caucase, l'Oural ; remonte dans le nord jusqu'en Danemark et en Suède. On le retrouve aux Açores et dans l'Amérique du Nord, où sans doute il a été importé.

Il n'est pas d'espèce, si ce n'est le *V. Boerhavi*, dont

la capsule varie autant de forme et de grandeur. Le plus souvent le fruit ne dépasse guère 0<sup>m</sup>,004; mais on en rencontre çà et là des individus dont les capsules atteignent jusqu'à 0<sup>m</sup>,008, et sont grosses à proportion, bien que d'une forme plus pyramidale. Cet écart dans les dimensions du fruit ne saurait d'ailleurs être invoqué comme caractère spécifique, car il n'est pas très-rare de rencontrer dans une même panicule des capsules grosses et petites avec tous les états intermédiaires. La variété à fleurs blanchâtres se montre quelquefois exclusivement dans certaines régions; ailleurs on la trouve en mélange avec la forme à fleurs jaunes; dans d'autres contrées, cette dernière domine, sans qu'il soit possible d'ailleurs de trouver entre ces variétés des différences sérieuses. La forme et la dimension des bractées, que plusieurs floristes ont fait intervenir ne sont nullement liées à la coloration de la corolle et paraissent plutôt résulter de la vigueur de la végétation.

J'ai remarqué chez un grand nombre d'individus que les crénelures des feuilles inférieures étaient plus profondes vers le sommet qu'à la base du limbe, contrairement à ce qui a lieu dans toutes les autres espèces. Si ce caractère est constant, on devra le ranger parmi les plus importants de l'espèce.

Le *V. lychnitis* se distingue facilement et sûrement des *V. floccosum* et *speciosum* par son stigmate capité et non lancéolé, ainsi que par la nature de son tomentum, toujours fin, grisâtre, comme pulvérulent, jamais floconneux ni jaunâtre. M. Legué a observé à Mondoubleau (Loir-et-Cher) la forme *gymnostemon* à filets staminaux complètement glabres.

† + Pétioles des filaments violacés, au moins en partie.

V. CHAIXII Vill. — V. lanâ ex viridi lutea vel cinerascenti haud deterisifi vestitum, caule subtereti, flexuosa, foliis inferioribus ovatis, longe petiolatis, superioribus breviter vel brevissime sed nusquam sessilibus, paniculae ramis gracilibus, ascendentibus, filamentis omnibus intense purpureo lanatis, stigmate capitato, capsulis ovatis, calicem paululum superantibus.

Var. — a. Foliis eximie crenatis, inferioribus saepe lyratis. = V. Chaixii Vill.

b. Foliis subtiliter crenatis, caulinis subito decrescentibus ut in V. Lychnitidi = V. austriacum Rœm. et Schult.

c. Foliis minute et argute dentatis. = V. orientale M. Bieb.

Plante monocarpique, atteignant rarement un mètre ; tige d'un rouge brun sous un duvet verdâtre, finement striée, à peine anguleuse, flexueuse, surtout dans sa partie supérieure ; indument variable, tantôt feutré et jaunâtre à la face inférieure des feuilles, tantôt grisâtre, très-lâche, ou faisant même presque complètement défaut ; feuilles radicales ovales ou lancéolées, portées par un pétiole assez long, un peu atténuées ou tronquées à la base. Leur limbe est souvent doublement denté, incisé ou même lobulé, parfois seulement crénelé, plus rarement bordé de petites dents macronées. Les feuilles caulinaires sont pétiolées, les supérieures très-brièvement mais jamais sessiles, lancéolées ou ovales aiguës. La panicule est constituée par des rameaux grêles, courbés ascendants, flexueux ; les glomérules assez écartés sont formés de 3-7 fleurs inégalement pédicel-



lées, les plus longs pédicelles étant environ une fois plus longs que le calice, celui-ci ne dépassant guère 0<sup>m</sup>,004, et partagé presque jusqu'à la base en segments lancéolés linéaires, aigus. Corolle assez petite (0<sup>m</sup>,02 de diamètre environ), d'un beau jaune. Les 5 filets staminiaux sont tous couverts de poils d'un beau pourpre violacé, mélangés de quelques autres plus pâles ou blanchâtres. Le stigmate est capité; la capsule ovale, velue dépasse d'un quart environ les divisions calicinales. — Fl. juin, août.

Syn. — *V. Chaixii* Vill. Dauph. 2, p. 491; Schrad. Monogr. 2, p. 171; Gren. et Godr. fl. Fr. 2, p. 553; Franch. Bull. Soc. bot. de France, vol. XVI, p. 45, 50. *V. gallicum* Willd. Sp. 1, p. 1005. *V. monspessulanum* Pers. Syn. 1, p. 215; Schrad. Monogr. 2, p. 164. *V. virens* Host Austr. 1, p. 291. *V. dentatum* Lap. Abr. pyr. 114, et fl. pyr. tab. 69. *V. urticæfolium* Lamk. Dict. 4, p. 220. *V. austriacum* Roem. et Schult. syst. 4, p. 341. *V. ovatum* Schrad. hort. Goett. fasc. 2, p. 21. *V. orientale* M. Bieb. fl. taur. cauc., vol. 1, p. 160 et suppl. p. 154.

Icon. — Villars fl. dauph. 2, tab. 13; Schrad. Monogr. tab. 2, fig. 2; ejusd. hort. Goett. fasc. 2, tab. 15; Lapeyr. fl. pyr. tab. 69; Rochel pl. Banat. rar. tab. 19; Rchb. fil. fl. Germ., vol. XX, tab. 28 et 36 (pl. 1649 et 1657).

Hab. — Le bord des chemins, les lieux secs et incultes, les collines du midi de la France, d'où il remonte jusque dans les départements de l'Ardèche et du Rhône (Ozanon, Puget), dans l'Isère, les Hautes-Alpes et la Savoie, Basse-Autriche, région danubienne (*V. austriacum*), Tyrol, Garabule, Hongrie.

Dislrib. géogr. — Espagne orientale et Aragon (Willk. et Lange). Italie (Bertol). Russie moyenne et australe (Ledeb.). Caucase (V, *orientale* Bieb.), Sibérie altaïque vers les monts Alatau (Karelin et Kirilow, d'après Ledebour).

Ainsi qu'on vient de le voir, le *V. Chaixii* occupe une zone géographique très-développée en longueur, en même temps que fort étroite. Il est à remarquer que la plante revêt des formes qui paraissent au premier coup d'œil très-différentes selon les lieux qu'elle habite, mais qu'un examen sérieux et fait sur de nombreux individus ramène facilement à un même type. Ainsi en Savoie, et dans la région montagneuse de l'Est de la France, la plante est souvent d'un vert sombre, et ses feuilles inférieures sont presque toujours profondément incisées ou même lyrées; le limbe est tronqué à la base; c'est là le type de Villars. A Montpellier, dans les Pyrénées-Orientales, à Toulon, la plante est plus grêle, le tomentum plus gris, souvent très-fin, les lobes des feuilles moins profonds, parfois réduits à de simples crénelures un peu surdentées; c'est alors le *V. monspessulanum* Pers., le *V. dentatum* Lapeyr. Dans la Basse-Autriche, la Carniole, d'après les beaux spécimens que j'ai reçus de M. Kerner, d'Innsbruck, c'est la forme à feuilles étroites, quelquefois presque glabres, à crénelures très-fines qui domine, mais non pas toutefois à l'exclusion complète d'individus à tomentum plus épais, à crénelures plus profondes, qui rappellent le type du Dauphiné. C'est cette forme que Roemer et Schultes ont appelée *V. austriacum*; mais elle passe à l'espèce de Villars par une série si complète d'intermédiaires, qu'on ne saurait vraiment la conserver sinon au titre de variété, et encore faut-il choisir les échantillons.

J'en dirai autant de la plante du Caucase dont le port est assez différent et dont les feuilles sont bordées de dents mucronulées et non crénelées. Elle est aussi d'un vert plus clair, presque jaunâtre, et son indument est souvent presque nul. Si ces caractères étaient constants, il faudrait sans doute conserver le *V. orientale* M. Bieb., mais, à part le mode de dentelure des feuilles, que je n'ai pas vu varier, je trouve peu de stabilité dans les autres notes spécifiques.

Le *V. Chaixii*, quelle que soit la forme sous laquelle il se présente, se distinguera toujours facilement du *V. nigrum* par sa tige grêle et surtout par sa panicule, dont les rameaux sont écartés, grêles, flexueux. Chez le *V. nigrum*, la grappe est simple ou accompagnée de courts rameaux à sa base; les glomérules sont aussi plus serrés. La forme des feuilles radicales, ordinairement assez caractéristique dans les deux plantes, pourrait cependant quelquefois induire en erreur, car chez certains individus, rares du reste, appartenant au *V. nigrum*, je les ai trouvées à peine cordées à la base, tandis que j'ai vu des spécimens du *V. Chaixii*, où elles affectaient presque cette forme. Quant au *V. lanatum*, on le distinguera toujours facilement du *V. Chaixii* à son inflorescence en grappe simple; il s'en rapproche d'ailleurs par le mode de crénelure des feuilles.

*V. BANATICUM* Schrad. — *V. tomento tenui, pulverulento, ex griseo viridi vestitum, foliis inferioribus longe petiolatis, profunde et duplicato crenatis, ad basin limbi lobulatis, caulinis mediis et superioribus crenulatis, deltoideo ovatis, sessilibus, basi dilatata caulem semi-amplexantibus, paniculae ramis, erecto virgatis, flexuosis, floribus 2-5 glomerulatis, inaequaliter pedicellatis, fila*

mentis omnibus purpureo lanatis, stigmate capitato, capsulâ ovatâ calicem superanti.

Plante monocarpique, couverte d'un tomentum court, peu serré, pulvérulent, d'un gris verdâtre ; tige atteignant un mètre, anguleuse dans le haut ; feuilles radicales longuement pétiolées, oblongues ou lancéolées, irrégulièrement sinuées, crénelées, avec 1 ou 2 petits lobes à la base du limbe ; feuilles caulinaires crénelées, ovales deltoïdes, les moyennes obtuses, les supérieures acuminées, toutes demi-embrassantes par 2 oreillettes arrondies ; panicule à rameaux dressés, grêles, flexueux ; glomérules peu écartés, formés de 2 à 5 fleurs à pédicelles très-inégaux, les plus longs égalant à peu près le calice, celui-ci long de 3 à 4 mill., partagé presque jusqu'à la base en segments linéaires aigus tout à fait dénudés comme ceux du *V. sinuatum* et étalés en étoile après la floraison ; corolle large de 15 à 20 mill., d'un beau jaune ; filets staminaux tous couverts d'un mélange de poils blancs et violacés ; stigmate capité ; capsule devenant promptement glabre, ovale, obtuse, d'un tiers plus longue que le calice.

- Syn. — *V. banaticum* Schrad. Monogr. II, p. 172. Heuff. enum. pl. Banat. temes. p. 130 ; Rchb. fl. fl. Germ., vol. XX, p. 16 ; Grisebach, Spicileg. II, p. 44 ; Franch. Bull. Soc. bot. de Fr., vol. XVI, p. 52.

Icon. — Rochel pl. Banat. rar., fig. 38 ; Rchb. fil. loc. cit. tab. 37 (p. 1658).

Hab. — Les environs de Toulon (Robert) ! Spontané ?

Distr. géogr. — Les collines et les basses montagnes de Banat près d'Orsoa ! et surtout aux environs de

Toplez (Rochel, Heuffel) ; la Thrace et la Bithynie (Grisebach).

Le *V. banaticum* ne figure point sur la liste des espèces que j'ai donnée au commencement de mon travail ; trompé par un renseignement erroné, j'avais cru qu'il pouvait bien être un hybride des *V. Chaixii* et *V. sinuatum*. Mais j'ai acquis depuis la certitude que le *V. sinuatum* ne croissant réellement pas dans le Banat, cette opinion ne pouvait être soutenue. D'ailleurs, la plante fructifie bien, et, quoiqu'elle soit exactement intermédiaire entre les deux espèces citées plus haut, ce n'est point là une raison suffisante pour leur en attribuer la paternité.

Schrader a très-bien apprécié le *V. banaticum*, lorsqu'il a comparé son inflorescence à celle du *V. sinuatum*, tout en l'en distinguant par sa couleur plus sombre, son tomentum plus épais, ses feuilles planes (non crispées, ondulées) et jamais décurrentes ; j'ajouterai aux observations de Schrader que, par ses feuilles inférieures, il rappelle bien la forme à feuilles lyrées du *V. Chaixii*, en même temps qu'il s'en sépare nettement par ses feuilles caulinaires sessiles, demi-embrassantes. Dans toutes les variétés du *V. Chaixii*, les feuilles caulinaires, même les plus supérieures, sont pétiolulées arrondies à la base. Je trouve aussi que les sépales de cette dernière espèce ne perdent jamais aussi complètement leur tomentum que ceux du *V. banaticum* et ne s'ouvrent point en étoile comme les siens.

MM. Heuffel et Grisebach, qui sans doute ont souvent eu l'occasion de voir vivant le *V. banaticum*, disent positivement que les poils de ses filets staminaux sont violacés, ce que j'ai du reste observé moi-même

sur l'individu récolté à Toulon ; il y a cependant mélange de quelques poils blanchâtres. Je pense donc que Wallpers et Reichenbach ont fait erreur en attribuant à cette espèce des poils exclusivement blancs ou jaunâtres.

La question de l'indigénat de la plante aux environs de Toulon reste à résoudre. Un certain nombre d'espèces orientales ayant été importées dans cette localité, il est très-possible que le *V. banaticum* soit dans le même cas.

**V. NIGRUM L.** — *V. plus minus cinerascenti vel virescenti tomentosum, foliis inferioribus cordatis, superioribus ovatis vel oblongis breviter petiolatis, racemo crasso simplici, vel basi subramoso, staminum filamentis omnibus purpureo lanatis, stigmate capitato, capsulâ ovatâ.*

Plante vivace (au moins dans les jardins), plus ou moins recouverte d'un tomentum grisâtre ou verdâtre ; tige raide, d'un rouge foncé, très-anguleuse, surtout dans sa partie supérieure ; feuilles radicales et caulinaires inférieures longuement petiolées, ovales ou lancéolées, en cœur à la base ou très-rarement tronquées, irrégulièrement crénelées ou dentées, les caulinaires moyennes et les supérieures ovales arrondies ou un peu atténuées en un court pétiole. Inflorescence en grappe épaisse, simple ou brièvement ramifiée à la base : glomérules assez rapprochés, formés de 4 à 8 fleurs, dont les pédicelles sont très-inégaux, les plus long, doubles du calice, celui-ci petit (0<sup>m</sup>,003 à 0<sup>m</sup>,004) partagé jusqu'aux trois quarts en lobes linéaires aigus ; corolle assez petite (0<sup>m</sup>,015 à 0<sup>m</sup>,020 de diamètre), d'un beau jaune, avec 5 taches à la gorge d'un violet très-intense ;

tous les filets staminaux pourvus de poils de cette couleur ; stigmate capité ; capsule ovale, tronquée au sommet, dépassant un peu le calice. — Fl. juin, septembre.

Syn. — *V. nigrum* L. sp. 253 ; Schrad. Monogr. II, p. 168 ; Koch. synops. (éd. 3), p. 443 ; Gren. et Godr. fl. Fr. II, p. 552 ; Rchb. fil. fl. germ. vol XX, p. 17 ; Franch. Essai, p. 155 et Bull. Soc. bot. de Fr. vol. XVI, p. 44 et 49. *V. parisiense* Thuill. fl. par. p. 110 ; *V. alopecurus* Thuill. loc. cit.

Icon. — Fl. dan. vol. VII, tab. 1088 ; Engl. bot. vol. I, tab. 59 ; Schrank fl. monac. I, p. 69 ; Rchb. fl. germ. vol. XX, tab. 20. fig. 1 (Pl. 1649) ; Franch. Essai, fig. 18 (fl. et fr.).

Hab. — Le bord des chemins et des bois dans les terrains siliceux. Assez répandu dans tout le centre de l'Europe, bien que manquant dans quelques localités.

Distrib. géogr. — Se trouve dans toute l'Europe jusqu'en Finlande ; Russie, depuis la Fennie jusque dans le Caucase et la Circassie ; assez rare en Espagne et en Italie.

Espèce très-polymorphe, bien qu'il soit toujours facile de ramener au type ses formes les plus diverses. Thuillier a établi son *V. alopecurus* sur des spécimens dont le tomentum est très-épais, et le *V. parisiense* sur la variété dont l'inflorescence est un peu rameuse. M. Kerner m'a envoyé de la région montagneuse des environs d'Innsbruck plusieurs individus à feuilles minces, comme papyracées et remarquables par leur couleur d'un vert relativement clair et leur pubescence presque nulle. Mais toutes ces formes sont reliées par des intermé-

diaires qui paraissent représenter toutes les nuances entre les variétés les mieux tranchées.

On rencontre quelquefois (environs de Paris, de Lyon) une singulière forme, dont les feuilles, couvertes d'un tomentum grisâtre très-dense sont étroitement lancéolées, à peine cordiformes à la base ; la plante est d'ailleurs très-semblable au type le plus répandu partout.

On signale plusieurs anomalies chez le *V. nigrum* : Römer et Schultze mentionnent une variété *gymnostemon*, dont les filets staminaux sont tous complètement glabres. Schrad. attribue au *V. alopecurus* des poils staminaux blancs ; mais c'est une particularité fort rare que cet auteur dit avoir constaté sur un échantillon de l'herbier Thuillier. J'en possède également un de ce même herbier. Gmelin, fl. sibir, vol. IV, tab. 47, figure une singulière anomalie : les corolles sont infundibuliformes et métamorphosées en feuilles vers le haut de la grappe. J'ai observé quelque chose d'analogue chez le *V. blattarioides*. Enfin Hoppe Bibl. Soc. bot. Ratisb. p. 283 (1804) indique une forme à fleurs blanches.

**V. LANATUM** Schrad. — *V. basi longe pilosum, cæterum tomento cinerascenti vestitum, foliis inferioribus amplis basi cordatis subtriplicato dentatis, inflorescentiâ glaberrimâ, staminum filamentis omnibus violaceo lanatis, stigmate capitato, capsulâ ovatâ calicem vix superanti.*

Plante monocarpique, couverte d'un tomentum grisâtre assez épais à la face inférieure des feuilles et présentant en outre à sa base de longs poils blancs, simples ; tige presque arrondie, rougeâtre, atteignant un mètre ; feuilles radicales et caulinaires inférieures longuement pétiolées, cordiformes, bordées de grosses



crânelures profondes et inégales qui sont elles-mêmes dentées ; pétioles couverts de longs poils blancs soyeux ; feuilles caulinaires moyennes décroissant subitement de grandeur, ovales ou lancéolées mucronées, finement dentées ou crânelées, plus ou moins longuement pétio-lées, les supérieures sessiles ; inflorescence en grappe simple, rarement pourvue de deux ou trois rameaux courts, glabres ou à peu près, la corolle elle-même étant tout à fait dépourvue extérieurement de poils étoilés, comme on en voit chez presque toutes les espèces du genre. Glomérules assez écartés, formés de 3 à 6 fleurs dont les pédicelles grêles et très-inégaux sont ou plus courts que le calice, ou 2 à 3 fois plus longs que lui, Calice petit (0<sup>m</sup>002 à 0<sup>m</sup>,003) ponctué pellucide, par-tagé jusqu'à la base en segments linéaires ; corolles pe-tites (0<sup>m</sup>,015 à 0<sup>m</sup>,020 de diamètre), d'un beau jaune ; tous les filets staminaux pourvus de poils violacés ; stig-mate capité ; capsule très-glabre, ovoïde, arrondie au sommet, un peu plus longue que le calice. — Fl. juillet, septembre.

Syn. — *V. lunatum* Schrad. Monogr. II, p. 172 ; Koch synops. (éd. 3), p. 443 ; Franch. Bull. Soc. bot. de France, vol. XVI, p. 49.

Icon. — Schrad. Monogr. tab. 2, fig. 1 ; Rchb. fil. Fl. Germ. vol. XX, tab. 28 (pl. 1650).

Hab. — Les lieux secs et incultes. Italie, Carniole, Ca-rinthie (d'après Schrader) ; Styrie, Hambourg (Koch) ; Tyrol austral, Villarsa (Kerner) ! Val Vestino. dans les pâturages alpins (Porta) !

Espèce remarquable par les longs poils soyeux qui re-couvrent la base de la plante et les pétioles, ainsi que par l'absence d'indument sur la partie supérieure de la

tige, les pédicelles, le calice et la corolle. Cette dernière particularité rapproche singulièrement le *V. lanatum* des espèces qui constituent la section *Leiantha* ; mais, d'autre part, il est si intimement lié au groupe des *nigrum*, qu'il n'est guère possible de l'en séparer.

Toutefois, je dois dire que ce n'est pas sans hésitation que je rapporte au *V. lanatum* Schrad., dont je n'ai point eu occasion de voir de spécimen authentique, les échantillons du Tyrol sur lesquels j'ai rédigé ma description, car aucun auteur ne mentionne clairement l'état complètement glabre de la plante, à moins qu'il ne faille interpréter ainsi la phrase qui termine la description que Schrader donne de son *V. lanatum* : « *Adulteriores plantæ caulis et folia supra calvescunt.* » Mais ceci est loin d'être l'expression complète de la vérité, en ce qui concerne du moins la plante du Tyrol, que je trouve toujours tout à fait glabre, même avant l'anthèse. Il y a lieu de s'étonner aussi que Koch, qui se montre généralement si bon observateur, ait méconnu ce caractère et paraisse disposé à ne considérer la plante de Schrader que comme une variété du *V. nigrum*, suivant en cela l'opinion de Facchini et de Sonder.

Je regrette de n'avoir point vu le *V. leiostachyon* Griseb. spicil. fl. Rum. II, p. 43, dont la description paraît tout à fait convenir à la plante du Tyrol, non plus que le *V. leiocaulon* Heuff. enum. pl. Ban. temes. p. 130 et le *V. Wierzbickii* Heuff. loc. cit. p. 131, auquel son auteur lui-même rapporte avec doute en synonyme, le *V. lanatum* Schrad. Ces trois espèces, si réellement elles sont distinctes, offrent, d'après leur description, la plus grande analogie avec la plante de Villarsa et du Val Vestino. De sorte que, si le *V. lanatum* Schrad. doit être rapporté, comme le veut Koch, au

*V. nigrum* à titre de variété, il est probable que la plante de l'Albanie (*V. leiostachyon*), celles du Banat (*V. leiocaulon* et *V. Wierzbickii*) et celle du Tyrol (*V. lanatum* Kerner) devront constituer un petit groupe d'espèces propres à l'Europe austro-orientale, et caractérisé surtout par l'absence d'indument sur toute la partie supérieure de la plante.

En attendant que l'étude comparative de spécimens authentiques de ces quatre espèces apprenne s'il faut les réunir ou les maintenir distinctes, je ne crois pas inutile d'en donner la diagnose comparative :

1. { Capsula calice plus duplo longior. — *V. leiocaulon* Heuff.  
Capsula calicem circiter tertiâ parte excedens. . . . . 2.
2. { Folia caulina pauca, remota. — *V. leiostachyon* Griseb.  
Caulis ut in more foliata . . . . . s . . . . . 3.
3. { Caulis inferne floccosa. — *V. Wierzbickii* Heuff.  
Caulis inferne longe pilosa, pilis simplicibus. — *V. lanatum* Kerner (du Tyrol).

Comme on en peut juger, ces quatre espèces diffèrent aussi peu que possible entre elles, et les caractères qui les séparent, d'après la description qu'en donnent leurs auteurs, tiennent peut-être à des nuances d'appréciation ou d'expression. Il faudrait savoir si le tomentum floconneux des *V. leiostachyon* et *Wierzbickii* est formé de poils articulés rameux, ou simples, comme celui de la plante du Tyrol. La tige peu feuillée que M. Grisebach attribue à son *V. leiostachyon* me paraît fournir un caractère distinctif peu précis, à moins qu'il ne soit très-accusé, comme chez les *V. phæniceum*, *V. Xanthophæniceum*, etc.

Postérieurement à M. Heuffel, M. Reichebach fil., fl. Germ. XX, p, 20, a décrit sous le nom de *V. Wierzbic-*

*kii* une plante toute différente, croissant également dans le Banat, et qui paraît être un hybride du *Blattaria* et de quelque autre espèce.

Je n'ai pas eu occasion de voir le *V. Hornemanni* Wierzb. in Rechb. fil. fl. Germ. vol. XX, p. 17, tab. 35, que Reichenbach rapproche du *V. Chaixii*, mais dont il me paraît bien distinct, ainsi que du *V. uigrum*, par ses fleurs solitaires ou à peine ternées, et surtout par son stigmate lancéolé. Les pédicelles, les calices et les ovaires de cette espèce sont glabres, de même que chez la plante que je décris comme étant le *V. lanatum* Schrad. dont le *V. Hornemanni* s'éloigne d'ailleurs par beaucoup d'autres caractères. Il croît dans le Banat (Wierzbicki), conf. Rechb, loc. cit. — Le *V. Hornemanni* hortul. (ex Schrad. Monogr. II, pr 189) n'est qu'une forme du *V. Blattaria* L.

Section VI. LEIANTHA. — Calices très-petits (0m,001 à 0m,002); inflorescence glabre ou glabrescente; portion inférieure de la tige plus ou moins velue ou tomenteuse.

V, PARVIFLORUM Lamk. — V. inferne, præsertim in foliis, tomento griseo vel albido lanatum, superne vix tenuissime puberulum, foliis radicalibus runcinatis, segmentis triangularibus, varie crenatis vel lobatis, deflexis, caulinis minimis, bractæformibus, paniculæ ramis erectis, rigidis, filamentis omnibus flavido lanatis, capsulâ ovatâ calicem superante.

Plante monocarpique, atteignant à peine un mètre, couverte à la base et sur les feuilles radicales d'un tomentum épais, blanc ou grisâtre, devenant promptement nue dans sa partie moyenne et supérieure, où l'on ne trouve plus dès l'époque de la floraison qu'une pubes-

cence épars, très-courte, constituée par le premier article, seul persistant, des poils qui ont formé le tomentum durant la jeunesse de la plante. Tige rougeâtre, finement striée, peu anguleuse ; feuilles radicales étroitement oblongues dans leur pourtour, atténuées en pétiole long de 2 à 3 centimètres, pinnées roncinnées, présentant de chaque côté 9 à 15 segments triangulaires hastés, irrégulièrement lobés ou dentés, déjetés, le terminal triangulaire incisé, long de 4 à 5 centimètres ; feuilles caulinaires nulles ou affectant la forme de très-petites bractées linéaires ; panicule formée de rameaux nombreux, raides, dressés, devenant spinescents avec l'âge ; fleurs solitaires ou réunies 2 à 3 en glomérules écartés ; pédicelles filiformes, un peu plus longs que le calice, celui-ci très-petit, atteignant à peine 0<sup>m</sup>,002 de longueur, souvent plus court, partagé jusqu'à la base en segments linéaires spathulés, très-obtus, épais, paraissant couverts sur le sec de poils crustacés ; corolle petite (0<sup>m</sup>,010 à 0<sup>m</sup>,012 de diamètre), jaune ; 5 filets staminaux à villosité formée de poils jaunâtres, courts, égaux entre eux ; stigmate capité ; capsule ovale, d'abord tomenteuse, puis devenant promptement glabre, dépassant environ de moitié le calice.

Syn. — *V. parviflorum* Lamk. dict. p. 222 ; *V. taraxacifolium* Boiss. diagn. 1<sup>re</sup> série, fasc. IV, p. 59 (nomen optimum, sed recentius) ; *Celsia parviflora* G. Don. Syst. 4, p. 498 ; *Celsia Doniana* Wallp. repert. III, n° 150.

Hab. — Les environs de Toulon, d'après un spécimen de l'herbier Maille.

Distr. géogr. — Les collines chaudes de la Lydie aux environs de Smyrne (Boissier) ; cimetière de Bournapat, près de Smyrne (Balansa).

C'est seulement à titre de renseignement que je décris ici cette espèce, car il ne me paraît pas tout à fait certain qu'elle ait été réellement récoltée à Toulon. L'unique individu que j'ai vu dans l'herbier de feu Maille (herbier aujourd'hui dispersé) ne portait que cette mention : « Toulon, 1837. » Mais, d'autre part, son état de conservation semblait indiquer qu'il avait été récolté à une date beaucoup plus récente, et il offrait tant d'analogie avec les spécimens distribués par M. Balansa (Pl. d'Orient, 1854, n° 399) que je ne serais point surpris qu'il n'y ait eu transposition d'étiquette dans l'herbier Maille.

2. Poils capités ou glanduleux plus ou moins abondants vers la partie supérieure de la tige, sur les rameaux de la panicule ou au moins sur les lobes du calice.

Section VII. BLATTARIOIDEA.

- a. Poils des filaments staminaux blancs ou jaunâtres.

V. GLANDULOSUM Delile, — V. lanà griseà subfloccosâ haud dense vestitum, superne in ramis et calicibus eximie glanduloso lanatum, foliis radicalibus ovatis, subtiliter crenulatis, paniculæ ramis flexuosis, ascendentibus, glomerulis laxis, pedicellis brevibus, calice majusculo, staminum filamentis omnibus albo lanatis, stigmate lanceolato, capsulâ calicem vix æquanti.

Plante monocarpique, couverte d'un tomentum grisâtre, rude, floconneux, peu serré, chargée de glandes visqueuses entremêlées de poils laineux dans sa partie supérieure; tige arrondie grisâtre, atteignant à peine un mètre; feuilles radicales ovales, obtuses, finement crénelées, atténuées en pétiole assez court, les cauli-

naïres lancéolées embrassant la tige ; panicule formée de nombreux rameaux ascendants très-flexueux, glomérules écartés, formés de 2 à 5 fleurs, dont les pédicelles sont très-courts ou égalent à peine le calice, celui-ci atteignant 6 à 7 mill., partagé jusqu'aux deux tiers en lobes lancéolés un peu obtus, couverts de glandes ; corolle jaune, grande, 0<sup>m</sup>,030 à 0<sup>m</sup>,035 de diamètre ; filets staminaux tous couverts de poils blanchâtres ; stigmate lancéolé ; capsule petite, ovale, à peine aussi longue que le calice.

Syn. — *V. glandulosum* Del. sem. hort. monspess. 1849, p. 4 (non Thore) ; *V. adenophorum* Godr. fl. Juv. éd. 1, p. 34, et éd. 2, p. 97 (non Boissier).

Hab. — Le port Juvénal, où il a été observé par Delile en juin 1847. — Patrie inconnue.

La dénomination imposée par M. Godron ne peut être maintenue parce qu'elle a été précédemment appliquée à une autre espèce par M. Boissier. D'ailleurs, la raison invoquée par M. Godron pour changer le nom donné primitivement par Delile, dès 1849, ne me paraît pas suffisante, puisque le *V. glandulosum* Thore n'a point été conservé dans la nomenclature.

Le *V. glandulosum* Delile ne peut être confondu qu'avec le *V. adenophorum* Boiss. ; mais ce dernier a les poils des filets staminaux violacés, les feuilles radicales bien plus étroites, lancéolées et le tomentum jaune. C'est à tort que M. Godron attribue à la plante de Delile un calice petit ; je le trouve assez grand dans tous les spécimens de l'herbier de la faculté de Montpellier.

b. Poils des filets staminaux violacés.

**V. PHŒNICEUM L.** — V. inferne pilis tenuibus, sparsis, superne pilis glandulosis immixtis, vestitum; foliis radicalibus ovatis in petiolo attenuatis vel basi truncatis, raro subcordatis, caulinis mediis et superioribus paucis, parvulis, lanceolato obtusis, dentatis, sessilibus caulem amplexantibus, pedicellis solitariis, bracteam et calicem multo superantibus, corollis intense purpureis, stigmatibus capitato; capsulâ ovatâ calicem adæquantî.

Plante monocarpique ou presque vivace dans les jardins, parsemée dans sa partie inférieure et sur ses feuilles de poils courts, simples ou fourchus, plus ou moins glanduleuse dans le haut; tige ne dépassant guère 0<sup>m</sup>.60, brune, arrondie; feuilles inférieures ovales, atténuées en pétiole long de 1 à 2 centimètres, quelquefois contractées à la base, plus rarement un peu cordiformes, feuilles caulinaires petites relativement aux radicales, lancéolées, obtuses, denticulées, embrassant à moitié la tige; inflorescence en épi simple, rarement un peu ramifié à la base; pédicelle 2 ou 3 fois plus long que la bractée qui l'accompagne; calice égalant environ 0<sup>m</sup>.004, partagé jusqu'à la base en lobes oblongs, spatulés, obtus; corolle grande (3 centimètres de diamètre), d'un pourpre foncé; filets staminaux tous couverts d'un mélange de poils blancs et violacés; stigmate capité; capsule ovale, de la longueur des lobes calicinaux ou les dépassant un peu. — Fl. juin, juillet.

Syn. — *V. phœniceum* L. sp. 224; Schrad, Monogr. II, p. 185; Koch Synops (éd. 3), p. 144; Ledeb. fl. ross. III, p. 202; Rchb. fl. fl. Germ. XX p. 19; *V. triste* Sm. prodr. fl. Gœc., p. 151; *V. ferrugineum* Andr. bot. Rep. tab. 162; *V. cisalpinum* Birol. ex Ber-



tol, fl. Ital. II, p. 588; *V. puniceum* Schrad. hort. Gœtt, II, p. 20.

Icon. — Jacq. fl. Austr. II, tab. 125; Bot. mag. vol. XXIII, tab. 835; Andr. bot. rep. tab. 162; Schrad. hort. Gœtt. tab. 14; Lodd. bot. cab. tab. 637; Schranck fl. Monac. I, tab. 65; Regel Gartenfl. 1864, tab. 436; Rchb. fl. Germ. vol. XX, tab. 31, fig. 1 (Pl. 1652).

Hab. — Les collines chaudes, incultes; assez commun dans la Basse-Autriche, la Carinthie, la Moravie, la Silésie, la Saxe, la Bohême, la Hongrie, la Transylvanie, le Tyrol; se retrouve plus au nord dans la Thuringe, près de Magdebourg, en Bavière, aux environs de Munich; Piémont, sur les collines de Turin, Superga; Montferrat; Asti; Suze; district de Canavèse. — Le *V. phæniceum* a dans le Piémont sa station la plus occidentale.

Dist. géogr. — Russie moyenne, Volhynie, Ukraine, etc., Podolie, Bessarabie, déserts avoisinant la mer Caspienne, provinces caucasiqes, Tauride, Arménie, Oriental et dans le désert des Kirghis, en Soongarie (Karelin et Kirelow).

Le *V. phæniceum* est très-facile à reconnaître parmi ses congénères de l'Europe centrale à cause de ses fleurs pourpres ou violacées. C'est une plante qui varie peu à l'état spontané, mais qui s'hybride très-facilement dans les jardins, et c'est sans doute sur l'examen d'un individu dont l'origine n'était pas pure que Dœll a dit que les anthères du *V. phæniceum* étaient tantôt toutes insérées transversalement, tantôt obliques sur les deux filets inférieurs.

M. de Visiani, fl. Dalm., p. 158, signale une variété *b. lanuginosum*, dont les feuilles radicales sont couvertes d'un tomentum blanc, doublement crénelées, et les

calices glabres. Cette forme paraît tellement anormale, qu'il faut peut-être y voir une autre espèce ou bien un hybride. Le consul Tomasini n'a, du reste, trouvé qu'un seul individu de cette plante aux environs de Patrowich, en Dalmatie,

Le *V. phæniceum* Wallr. Ann. bot. 29; *Verbascum* sp. (n° 75) ejusd. Sched. crit. p. 81, paraît être, d'après la description donnée par l'auteur, un hybride du *V. phæniceum* et du *V. nigrum*; c'est peut-être le *V. commutatum* Kerner. Cf. Wallr. l. c.

Le *V. Xanthophæniceum* Griseb., dont j'ai vu de beaux spécimens dans l'herbier de M. Godefroy, provenant des environs de Constantinople, se distingue facilement du *V. phæniceum* par ses fleurs jaunes, ses feuilles radicales plus profondément et doublement crénelées, par les poils de la base de la tige plus allongés, et enfin par son inflorescence bien moins glanduleuse.

---

# TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS ET DES SYNONYMES \*

## A

*Adenophorum* Godr. — xv, 181.  
*Alatum* Lam. — xiv, 77.  
*Album* Moench. xv, 164.  
*Alopecurus* Thuill. — xv, 173.  
*Argentatum* Del. — xiv, 175.  
*Auriculatum* Sibth.  
 et Sm. — xv, 76.  
*Australe* Schrad. — xiv, 79.  
*Austriacum* Roem et  
 Sch. — xv, 166, 167.

## B

*Banaticum* Schrad. — xv, 169.  
*Bicolor* Bard. — xiv, 94.  
*Biebersteintii* Bess. — xv, 164.  
*Blattaria* L. — xiv, 104.  
*Blattarioides* Lam. — xiv, 99.  
*Boerhavii* L. — xiv, 93.  
*Bracteatum* Presl. — xv, 164.  
*Bracteolatum* Del. — xiv, 82.

## C

*Candidissimum* DC. — xv, 76.  
*Canebens* Jord. — xiv, 77.  
*Celsia donawia* Wallp.  
 — xv, 179.

*Celsia parviflora*

G. Don. — xv, 179.  
*Ceratophyllum* Schr. xiv, 180.  
*Chaixii* Vill. — xv, 166.  
*Cisalpinum* Birol. — xv, 182.  
*Claytoni* Michx. — xiv, 105.  
*Cæruleum* Schanz. — xv, 158.  
*Compactum* M. Bieb.  
 — xiv, 92.  
*Condensatum* Schr.  
 — xiv, 79.  
*Conocarpum* Ten. — xiv, 94.  
*Cotoneum* Del. — xv, 67.  
*Crassifolium* Schleich.  
 — xiv, 77.  
*Crystallostemon* Veinm.  
 — xiv, 101.  
*Cuspidatum* Schrad.  
 — xiv, 79.

## D

*Delileanum* Franch. — xiv, 173.  
*Densiflorum* Poll. — xiv, 77.  
*Dentatum* Lap. — xv, 167.  
*Dentifolium* Del. — xv, 72.  
*Diphyon* Franch. — xiv, 87.

\* Les noms en italique sont les synonymes.

E

- Elongatum* Wild. — xiv, 77.  
*Eriophorum* Godr. — xiv, 97.

F

- Ferrugineum* Andr. — xv, 182.  
*Floccosum* W. et Kit,  
— xv, 160.  
*Id. var. gymnostemon.*  
— xv, 163.

G

- Galilæum* Boiss. — xv, 71.  
*Gallicum* Wild. — xv, 167.  
*Garganicum* Ten. — xiv, 172.  
*Glabrum* Mill. — xiv, 104.  
*Glabrum* Wild. — xiv, 101.  
*Glandulosum* Del. — xv, 180.  
*Glandulosum* Thore.  
— xiv, 101.  
*Glomeratum* Boiss. — xv, 65.  
*Gnapholodes* M. Bieb.  
— xv, 69.  
*Graciliflorum* Del. — xv, 77.  
*Grandiflorum* Poir. — xiv, 80.  
*Grandiflorum* Schrad.  
— xiv, 101.

H

- Hæmorrhoidale* Ait — xiv, 94.  
*Heterophyllum* Mill.  
— xiv, 105.  
*Heterophyllum* Morr.  
— xv, 161.

I

- Incanum* Gaud. — xv, 164.  
*Indicum* Wall. — xiv, 77.  
*Interjectum* Pfund. — xiv, 80.  
*Italicum* Moric. — xiv, 80.

L

- Lanatum* Schrad. — xv, 174.  
*Laxiflorum* Presl. — xv, 161.  
*Leptostachyon* DC. — xiv, 172.  
*Leucanthemum* Duf.  
— xv, 164.  
*Longifolium* DC. — xv, 158.  
*Longifolium* Ten. — xiv, 89.  
*Lychnitis* L. — xv, 163.  
*Id. var. gymnostemon.*  
— xv, 165.

M

- Macranthum* L. et  
Hoffm. — xiv, 80,  
*Maiale* DC. — xiv, 94.  
*Micranthum* Morr.  
— xv, 164.  
*Mænchii* Sch. — xv, 164.  
*Monspessulanum* Pers.  
— xv, 167.  
*Montanum* Loisel.  
— xiv, 80.  
*Montanum* Schrad. — xiv, 75.  
*Mucronatum* Lamk. — xv, 75.

N

- Neglectum* Guss. — xiv, 77.

*Nemorosum* Schrad.

— xiv, 79.

*Nigrum* L. — xv, 172.

*Numidicum* Pomel.

— xiv, 94.

O

*Orientale* M. Bieb.

— xv, 166, 167.

*Ovalifolium* Donn. — xiv, 91.

*Ovatum* Schrad. — xv, 167.

P

*Pallidum* Nees. — xiv, 77.

*Pannosum* Del. — xv, 66.

*Parisiense* Thuil. — xv, 173.

*Parviflorum* Lam. — xv, 178.

*Phlomoides* L. — xiv, 78.

*Id. var. gymnostemon.*

— xiv, 80.

*Phlomoides* Auct. pl.

— xiv, 79.

*Phlomoides* All. — xiv, 94.

*Phlomoides* Thuil. — xv, 161.

*Phœniceum* L. — xv, 182.

*Plantagineum* Moris.

— xiv, 77.

*Plicatum* Sibth. — xiv, 78.

*Pulverulentum* Sm.

— xv, 161.

*Pulvinatum* Thuil. — xv, 161.

*Puniceum* Schrad. — xv, 183.

*Pyramidatum* M. Bieb.

— xv, 81.

R

*Repandum* Wild. — xiv, 105.

*Rigidulum* Del. — xv, 79.

*Rotundifolium* Ten.

— xiv, 94.

*Rugosum* Millois. — xv, 66.

*Rugulosum* Wild. — xiv, 80.

S

*Salutans* Del. — xiv, 83.

*Samniticum* Ten. — xiv, 80.

*Scabrum* Presl. — xv, 86.

*Schraderi* Mey. — xiv, 77.

*Simplex* Labill. — xiv, 171.

*Sinuatum* L. — xv, 84.

*Speciosum* Schrad. — xv, 157.

*Syriacum* Schrad. — xiv, 172.

T

*Taraxacifolium* Boiss.

— xv, 179.

*Thapsiforme* Schrad.

— xiv, 79.

*Thapsoides* All. — xiv, 80.

*Thapsoides* Host. — xv, 158.

*Thapsus* Mey. — xiv, 80.

*Thapsus* L. — xiv, 75.

*Touchyanum* Franch.

— xiv, 182.

*Triste* Sm. — xv, 182.

U

*Undulatum* Lam. — xiv, 177.

*Urticæfolium* Lam.  
— xv, 167.

V

*Virens* Host. — xv, 167.

*Virgatum* Benth. — xiv, 101.

*Virgatum* With. — xiv, 103.

*Viscidulum* Pers. — xiv, 101.

W

*Weidenii* Morett. — xv, 164.

# SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

SCIENTIFIQUE & LITTÉRAIRE

DU

VENDOMOIS

---

15<sup>e</sup> ANNÉE — 3<sup>e</sup> TRIMESTRE

—

JUILLET 1876

---

La Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois, s'est réunie en assemblée générale le jeudi 13 juillet 1876, à deux heures, au lieu ordinaire de ses séances.

Cette séance était publique, et plusieurs personnes étrangères à la Société y assistaient.

Etaient présents au Bureau :

MM. G. Launay, vice-président; G. de Trémault, trésorier; de Valabrègue, secrétaire-adjoint; L. Martellière, conservateur; Nouel, bibliothécaire-archiviste; l'abbé Roulet;

Et MM. l'abbé L. Bourgogne, Bruneau, G. de Brunier, L. Buffereau, de Déservillers, Dividis, Dorville, Fleuret, sous-préfet, Fournier, Godineau, Istria, Lacordaire, A. de Lavau, P. Lemerancier, l'abbé Maillet, Rigollot, Thillier, Tresca, de Valabrègue de Lavestine, de La Vallière.

M. le Président déclare la séance ouverte.

M. le Secrétaire fait connaître les noms des membres nouveaux admis par le Bureau depuis la séance du 6 avril 1876 ce sont :

MM. Guibillon, professeur au Lycée, bibliothécaire-adjoint de la ville de Vendôme ;  
H. de Brunier, officier en retraite, à Vendôme ;  
Renard Gaston, officier d'infanterie, en Algérie.

M. le Président donne la parole à M. le Conservateur.

## DESCRIPTION SOMMAIRE

DES

## OBJETS OFFERTS OU ACQUIS

depuis la séance du 6 avril 1876.

### 1. — ART & ANTIQUITÉS.

NOUS AVONS REÇU :

De M. A. DE TRÉMAULT, maire :

Une curieuse ARDOISE provenant de l'ancienne couverture du clocher Saint-Martin et donnant sur la construction de cet édifice de précieux renseignements. Une note détaillée sur ce document se trouve à la suite du présent compte rendu.



De M<sup>me</sup> AMOUROUX, de la part de son fils, sous-lieutenant d'infanterie de marine :

Deux COLLIERS en verroterie et un en noyaux et bois taillé, rapportés du Sénégal, où ils servent de parure aux indigènes du pays.

De M. MARTELLIÈRE, juge à Pithiviers :

Une petite TÊTE DE CHRIST peinte sur verre, d'un bon style, peut-être du XIII<sup>e</sup> siècle. Provenance inconnue.

Trois ASSIETTES en faïence de Delft (Hollande), d'un émail superbe et d'une grande abondance de décor (XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles).

De M. MAHIEU, maréchal-ferrant à Montoire, par l'intermédiaire de M. l'abbé Bourgogne :

Un FER A CHEVAL, trouvé dans les anciens fossés de la ville, et un autre trouvé dans les fondations d'une maison.

Par ACQUISITION :

Une HACHE TAILLÉE en silex d'eau douce, de 0<sup>m</sup>,19 de longueur sur 0<sup>m</sup>,07 dans sa plus grande largeur ; pièce remarquable par la perfection de la taille et la régularité des contours.

Une HACHE en silex d'eau douce veiné et poli, de 0<sup>m</sup>,16 sur 0<sup>m</sup>,07, d'une très-belle conservation. Provenant toutes les deux des environs de Villerable.

## II. — NUMISMATIQUE.

De M. l'abbé DELAUNAY :

Une impériale romaine P. B. de Salonina, femme de l'empereur Gallien. Profil assez bien conservé. R. : *Venus victrix*.

Un douzain aux croissants de Henri II, frappé à Saint-Lô.

Un jeton de Nicolas Joubert, seigneur des Touches, maire de la ville de Tours, 1627.

De M. FERRAND, adjoint :

Un jeton à compter du XVII<sup>e</sup> siècle.

De divers DONATEURS, par l'intermédiaire de M. Launay :

Un jeton de la Chambre des Comptes de Blois, du règne de Henri IV.

Un jeton frappé à l'occasion du mariage de Henri IV et de Marie de Médicis, malheureusement très-effacé.

Un jeton de Nuremberg.

Un sol de billon de Louis XIV, 1693 ; huit L en croix. — R. : Ecu couronné.

Un liard du royaume de Navarre ; *Henricus Dei gr. Navar.* D. B. Grand H couronné — R. : *Gratia Dei id sum quod sum.*

Un sol de Louis XVI en cuivre rouge : *Ludov. XVI R. gratia.* — R. : *Franciæ et Navarræ rex, 1791.* — Ecu couronné. — Frappé à Paris. Sans indication de valeur.

Par ACQUISITION :

Une pièce de trente sols de Louis XVI, roi des Français, 1792. — R. : Règne de la Loi. Génie écrivant la Constitution. L'an IV de la Liberté. Bien conservée.

De M. DE SALABERRY, au château de Fossé :

Un M. B. de Germanicus, qui le représente dans un quadrigé, triomphant. Au-dessus, GERMANICUS CÆSAR. — R. : *Signis recept. devictis German. S. C.* Le héros debout, en habit militaire. Trouvé en double avec quelques autres impériales romaines dans la propriété du donateur.

De M. Henri LEFEBVRE, greffier du Tribunal :

Un jeton à compter, aux armes de France et de Dauphiné. Trouvé à Huisseau.

Nous avons gardé pour la fin le don important de M. CARON, un de nos collègues les plus généreux et les plus érudits. Il se

compose de 19 pièces d'argent, deniers ou oboles seigneuriales et royales, depuis les règnes de Philippe-Auguste jusqu'à celui de Philippe le Bel. Nous ne croyons pouvoir mieux faire que de laisser décrire cet intéressant envoi au donateur lui-même, bien que ses notes soient quelquefois un peu succinctes, et qu'il parle de lui-même avec une modestie égale à sa générosité.

P. M.

### III. — BIBLIOGRAPHIE.

DONS des Auteurs ou autres :

*Département de Loir-et-Cher. Conseil général. Séance extraordinaire du 24 février 1876. Rapport du Préfet et procès-verbaux des délibérations.*

De l'auteur, M. l'abbé BAUDRY, correspondant du Ministère :

*Rapport sur la fouille du 24<sup>e</sup> puits funéraire gallo-romain du Bernard (Vendée).* Extrait de la Revue des Sociétés savantes, 1876.

De l'auteur, M. YON-VILLARCEAU :

*Transformation de l'astronomie nautique, à la suite des progrès de la chronométrie.* (Extrait des Comptes Rendus de l'Académie des Sciences, séances des 6 et 13 mars 1876.)

*Institut des Provinces de France.* Trimestriel n° 2, avril 1876.

Par ENVOI du Ministère de l'Instruction publique :

*Romania*, N° 18, avril 1876.

*Revue des Sociétés savantes des départements*, tome II, septembre à décembre 1875.

Par ÉCHANGE avec les Sociétés savantes ou les Revues :

*Bulletin de la Société Polymathique du Morbihan*, 2<sup>e</sup> semestre 1875.

*Mémoires et Documents publiés par la Société Archéologique de Rambouillet.* Tome III, 1875-76.

*Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau.* 1874-75. II<sup>e</sup> série, tome IV.

*Annales de la Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Maritimes.* Tome III. Nice, 1875.

*Société Nationale Havraise d'études diverses.* 40<sup>e</sup> année, 1873. Le Havre, 1874.

*Bulletin de la Société Archéologique de Nantes.* Tome XIV, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> trimestres 1875.

*Bulletin de la Société Archéologique et Historique de l'Orléanais.* 4<sup>e</sup> trimestre 1875.

*Bulletin de la Société Archéologique d'Eure-et-Loir.* Décembre 1875. Procès-verbaux.

*Bulletin de la Société des Etudes littéraires, scientifiques et artistiques du Lot.* Tome II, fascicules 1, 2, 3. 1875-76. (Nouvelle société correspondante.)

Par ABONNEMENT ou par ACQUISITION :

*Polybiblion.* Partie littéraire et technique. Livraisons d'avril, mai et juin 1876.

*Bulletin Monumental,* 5<sup>e</sup> série, tome IV, Nos 2 et 4.

*Revue Archéologique,* Nos d'avril, mai et juin 1876.

*Matériaux pour l'Histoire de l'Homme,* 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> livraisons de 1876.

E. N.

---

REMERCIEMENTS sincères à tous les donateurs que nous venons de nommer.

---

## CHRONIQUE

---

Les lecteurs du Bulletin n'ont pas oublié le remarquable travail de M. Ch. Bouchet, *le Jugement dernier des Animaux*.

Cette poésie a valu à notre très-sympathique collègue une médaille de bronze, que vient de lui décerner la Société protectrice des Animaux.

---

### Notice relative à l'ardoise trouvée dans les travaux de la tour Saint-Martin.

Lors des travaux entrepris l'année dernière pour la restauration du clocher de l'ancienne paroisse Saint-Martin, les ouvriers, en démontant la couverture, trouvèrent une ardoise qui leur parut curieuse à cause des signes mystérieux ressemblant à de l'écriture dont elle était couverte, et ils eurent le bon esprit de la déposer à la Mairie.

Cette ardoise est, en effet, fort intéressante. Les signes qu'elle contient sont des lignes d'une écriture du XVI<sup>e</sup> siècle tracées à la pointe et encore fort lisibles, malgré le temps. Elles nous donnent sur la construction de l'œuvre des renseignements précieux : la date, 1597<sup>1</sup> ; les prix, 500 escus d'or<sup>2</sup> pour la char-

<sup>1</sup> Les travaux de maçonnerie, dont il n'est pas question, n'avaient pu être beaucoup antérieurs.

<sup>2</sup> D'après une ordonnance de Henri III, rendue en 1577, tous les comptes devaient se faire en escus, et non en livres. La monnaie principale était l'écu d'or, valant 68 sols. C'est sans doute ce que veut dire l'expression : *escus d'or sol*, car il n'est pas probable qu'il s'agisse encore d'escus au soleil.

Le franc, de la valeur de 20 sols, était alors une monnaie réelle et non de compte comme la livre. Ce fut Henri IV qui revint au compte en livres en 1602.

penne, et 250 pour la couverture et plomberie; le nom des maîtres ouvriers, Duchesne, charpentier, et Chereau, couvreur; enfin les noms des échevins qui ordonnèrent les travaux. Malheureusement, l'angle inférieur de droite est brisé, et avec lui manquent quelques noms qui auraient eu leur intérêt. Ceux des échevins Berranger, Berruyer et Chesneau sont seuls conservés. Voici la reproduction de cette inscription, qui occupe toute la surface exposée à l'action destructive de la pluie :

(LA) PRESENTE ŒUVRE  
(A ÉTÉ) FAICTE ET BASTIE  
(EN L')ANNÉE 1597, LA  
(CHA)RPENTRIE PAR M<sup>e</sup> JEHAN  
(D)UCHESNE, CHARPENTIER  
POUR LA SOMME DE CINQ  
CENS ESCUS DOR SOL. LA  
COUVERTURE ET PLOMBRIE  
POUR LA SOMME DE DEUTX  
CENS CINQUANTE ESCUS DOR SOL  
FAICTE PAR M<sup>e</sup> JACQUES  
CHEREAU, COUVREUR.  
LE TOUT FAICT PAR  
LE COMANDEMENT DE  
MESSIEURS LES  
ESCHEVINS DE CETTE VILLE  
DE VENDOSME : M<sup>e</sup> POL  
BERRANGER,  
BERRUYER  
J. CHESNEA(U)  
LOR

L'autre côté, une fois débarrassé d'une épaisse couche de pous-







sière, a laissé voir le nom de l'ouvrier qui avait gravé ces lignes. On y lit en grosses lettres : *Faict par Gilles, couvreur, 1507*. C'était non-seulement un lettré, mais encore un artiste, car au-dessous il a tracé d'une main pas trop maladroite la figure classique de la Fortune sur sa roue, et il a eu soin de signer son œuvre *Gilles Chereau*. mais cette fois en caractères beaucoup plus fins. Ce Gilles était peut-être le fils ou le frère du maître-couvreur dont il a été fait mention plus haut, et dont le prénom est Jacques. Il est à remarquer que l'ardoise était mise en place la tête en bas, et que l'écriture était renversée, ce qui explique comment ceux qui la trouvèrent n'y virent qu'un indéchiffrable grimoire.

P. M.

---

**Note accompagnant le don de 19 pièces d'argent,  
par M. Caron, ancien avoué à Paris.**

Toutes ces pièces, à l'exception de celles du Mans, sont des échantillons d'une trouvaille considérable faite à Sierck, il y a environ trois années, et dont le décapage n'est pas entièrement terminé. Elle pesait environ 28 kilos, ce qui, à raison de 1,100 pièces environ par kilo, donne plus de 30,000 pièces, tous deniers ou oboles entre les règnes de Philippe-Auguste (1180) et Charles IV dit le Bel (1321).

Chaque kilo contient environ 800 pièces royales, 200 pièces de Saint-Martin de Tours, 50 pièces de Besançon et 50 pièces féodales extrêmement variées et de toutes les provinces de France. M. Gariel, l'heureux possesseur de cette trouvaille, espère, au moyen de pesées, de points secrets, d'études sur la forme des lettres, arriver au classement de ces deniers, qui portent les noms de Ludovicus et de Philippus, sauf une douzaine d'exemplaires au nom de Charles IV. M. Gariel a bien voulu, à la sollicitation de M. Caron, qui l'a aidé dans cet immense travail de nettoyage, nous offrir 18 pièces de cette trouvaille, toutes d'une bonne conservation.

1 - 2. — Philippe-Auguste. Frappées à Paris et Arras.

3. — Philippe-Auguste. Saint-Martin de Tours.

FRA

4. — LUDOVICVS REX OGN. On attribue à saint Louis les deniers ou l'E est retourné. Pourquoi ?

5. — LUDOVICVS REX. R. : TVRONIS CIVI. Cette pièce est également attribuée à Louis IX.

6 - 7. — Mêmes légendes au droit. Au revers, TVRONVS CIVIS ou CIVI. Cette variété, extrêmement nombreuse, présente des multitudes de points secrets. Arrivera-t-on à discerner avec exactitude les Louis IX des Louis X ?

8 à 13. — 6 deniers ou oboles portant au droit PHILIPPVS. La lettre H est tantôt carrée, tantôt onciale. *Philippus* est écrit tantôt avec un P, tantôt avec deux. On attribue avec quelque certitude à Philippe III les pièces de l'H carrée avec un seul P. Mais à qui appartiennent les autres de Philippe IV le Bel ou de Philippe V le Long. Ce sont des problèmes dont M. Gariel nous donnera peut-être le mot.

14 - 15. — Denier et obole portant au revers RVRGENSIS NOVVS et au droit PHILIPPVS à l'H onciale avec deux P, appartenant, d'après les ordonnances, à Philippe le Bel.

16. — Obole de Trèves. Au droit, tête du prélat de face, BALDVIN (1309). R. : TREVER. 2 clés. — Cette pièce est dessinée par M. Chautard, pl. xxiii.

17. — PTHOMARTIR. Main bénissante. R. : BISVMTIVM (Besançon).

18. — Denier de Thibaut, comte de Champagne. TEBALT COMES. R. : PRVINIS CAS (Provins).

19. — Pièce du Mans d'un style très-archaïque, évidemment d'un style carlovingien et d'une conservation hors ligne. (Nous demandons pardon à M. Caron de risquer une interprétation. Nous croyons qu'il faut y voir le monogramme de Herbert 1<sup>er</sup> : *Comes cenomanensis*. R. : *Signum Dei vivi*. Croix cantonnée de besants aux 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup>, de l'alpha et de l'oméga aux 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup>.)

M. Nonce Rocca, notre collègue, vient d'être nommé Officier d'Académie, pour services rendus à l'enseignement, dans la Régence de Tunis. M. Rocca, qui exerçait déjà les fonctions de Membre de la Commission financière près ce gouvernement, avait été chargé depuis d'une surveillance officielle et permanente sur les écoles de Tunis, avec mission de les élever, autant que possible, au niveau des connaissances européennes. C'est cette délicate et l'on pourrait dire périlleuse tâche que le nouvel Inspecteur remplit avec une prudence et une fermeté qui lui ont valu la distinction dont nous aimons tous à le féliciter ici.

A. DE R. et CH. B.

---

LES  
**PRIEURÉS DE MARMOUTIER**  
DANS LE VENDOMOIS  
ETUDES HISTORIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES

Par M. A. DE SALIES.

---

**Prieuré de Saint-Martin de Lancé <sup>1</sup>**  
(2<sup>e</sup> Partie).

Les chartes dont nous nous sommes occupé jusqu'ici, au sujet du prieuré de Lancé, ne nous ont pas fait descendre au-dessous de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Si curieuses qu'elles aient pu être, elles ne nous ont pas montré non plus grand'chose qui nous permit d'étendre nos points de vue au delà du libellé terre à terre des donations, des reliefs, des mainsfermes et des accommodements. Les premières années du XIV<sup>e</sup> siècle s'ouvrent au contraire par des documents d'un intérêt plus général. Ils ne regardent pas nominativement et exclusivement notre prieuré ; mais, en danger de subir l'entraînement des autres établissements de Marmoutier, s'il n'était déjà entraîné lui-même, il les reçut et dut s'appliquer dans toute leur rigueur les mesures qu'on y voit édictées. Ces documents sont assez caractéristiques pour mériter un instant d'attention. Ils sont d'ailleurs communs à tous les prieurés du Vendômois, comme à tous ceux que la

<sup>1</sup> Voir le Bulletin d'avril pour la 1<sup>re</sup> partie.

grande abbaye tourangelle possédait en France. Les examiner ici nous dispensera donc d'y revenir dans nos études subséquentes.

L'histoire des ordres religieux au moyen âge nous laisse voir des heures de relâchement, quelquefois même de désordre dans les monastères les mieux organisés et les plus fidèles d'ordinaire à leur règle. L'homme est toujours homme, qu'il porte la cuirasse, la toge ou le froc. Sa propre force ne lui suffit pas pour se tenir invariablement dans le sentier de la vertu. Elle ne lui suffit pas même pour accomplir toujours les actes vers lesquels le portent ses désirs, dès qu'ils demandent un généreux sacrifice. Il faut, pour le contraindre et le tenir, une autorité supérieure, directement émanée d'une autorité plus haute : une autorité immédiate, qu'elle se nomme discipline militaire, loi civile ou règle monastique. Mais si cette autorité perd de sa vigilance, si le ressort qu'elle imprime vient à se détendre, avec elle se détend la volonté individuelle, puis celle des masses, et toutes sortes d'entraînements en peuvent être la conséquence.

C'est ce que l'on constate chez tous les peuples et à toutes les époques dans les agglomérations d'hommes, grandes ou petites, et jusque dans la famille. Comment les monastères du moyen âge, avec leur vaste organisation, leur administration étendue et la ramification de leurs prieurés conventuels ou de leurs possessions lointaines, auraient-ils pu échapper entièrement à cette loi ?

Il importe donc beaucoup moins à la moralité de l'histoire de noter ces désordres, que de constater les énergiques réformes dont ils furent toujours suivis.

Or les guerres anglaises du XII<sup>e</sup> et du XIII<sup>e</sup> siècles

avaient tenu la France dans un émoi presque continu. Les courses de leurs auxiliaires, les Routiers et les Cottereaux, qui traînaient partout après eux le pillage et l'incendie, s'abattant de préférence sur les couvents et y prenant leurs quartiers ; les violences de beaucoup de seigneurs, violences dont nous avons constaté la persistance déplorable, avaient en même temps contribué à relâcher la discipline conventuelle, surtout celle des prieurés éloignés de leurs abbayes et difficiles à surveiller dans de pareils temps. Les prieurés de Marmoutier n'en furent pas plus exempts que les autres. Quelles conséquences en étaient résultées précisément pour eux ? Nous ne saurions le dire. Mais les statuts particuliers dressés en 1310 par Eudes de Bracéoles, XXVII<sup>e</sup> abbé, nous permettent de comprendre quels points de la règle avaient été le plus compromis. Ces statuts, rapportés dans l'histoire manuscrite de Marmoutier de D. Martène<sup>1</sup> et rédigés en 32 articles, sont empreints d'une grande sévérité. Il nous suffira d'en citer quelques-uns pour en donner une idée.

Ainsi l'article 6 règle les lits et les habits des religieux. Il veut que tous couchent dans le dortoir et sans linge, avec de simples couvertures. Il défend toute singularité dans les habits et la tonsure. Il ordonne un silence étroit, et veut que les exercices des moines soient l'oraison, la lecture, la contemplation, et qu'ils lisent soir et matin, dans le chapitre, les conférences des Pères du désert.

L'article 9 défend aux prieurs et aux moines d'être parrains ou exécuteurs testamentaires.

L'article 10 porte que les religieux particuliers ne

<sup>1</sup> Ms. de la Bibliothèque nationale. 1<sup>re</sup> partie t. II, p. 814.

pourront venir au chapitre général sans la permission de l'abbé, et que les prieurs n'y pourront amener plus d'un compagnon.

L'article 11 interdit toute superfluité dans les montures des prieurs qui viennent aux chapitres généraux.

L'article 13 ordonne qu'on ne serve jamais plus de deux plats de poisson avec le potage (les Bénédictins faisaient toujours maigre), à l'abbé ou aux visiteurs qu'il envoie; qu'on évite toute superfluité dans les repas, et que les prieurs n'invitent à manger chez eux que très-rarement.

L'article 15 défend de manger et boire en ville, si ce n'est avec les évêques ou les abbés.

L'article 16 interdit, tant aux religieux qu'aux prieurs, les sorties ou récréations hors du monastère.

L'article 17 ordonne que les religieux sortis sans permission soient envoyés à Marmoutier pour y être punis dans l'aumônerie.

L'article 18 défend, tant aux prieurs qu'aux religieux, d'aller dans les grandes villes ou les châteaux sans leur chappe régulière ou leur froc.

L'article 20 interdit la pêche et la chasse.

On peut juger, par ces quelques citations, du relâchement qui s'était introduit dans l'observance primitive des prieurés. Ils n'avaient pas été seuls à subir l'influence des temps. L'abbaye-mère elle-même était déchuë de son ancienne discipline, conservée plus de deux cents ans intacte, et l'on ne pouvait plus dire d'elle ce qu'en disait au XII<sup>e</sup> siècle Ulger, évêque d'Angers, qui l'appelait

*la très-sainte abbaye, et la distinguait entre toutes les autres par sa régularité*<sup>1</sup>.

Nous voyons, en effet, sous le gouvernement de Geoffroy de Conam, troisième du nom, de 1236 à 1262, les plus grands désordres se produire à Marmoutier, et des moines, en assez grand nombre, se livrer même, impunément, à des actes séditieux envers leur abbé. Cet état de choses était alors la conséquence de l'exercice abusif et brutal de ce droit de gîte dont nous avons déjà parlé à l'occasion des violences du sire d'Estouteville. Par suite de ce prétendu droit, les comtes de Blois venaient s'abattre quand bon leur semblait dans l'abbaye, et jusque dans les prieurés, avec un grand train et une suite nombreuse, où figuraient même des femmes. Ils y passaient le temps en orgies, et y laissaient garnison en se retirant. On juge quelle pernicieuse influence de tels faits souvent répétés devaient avoir sur la discipline conventuelle.

Dès que le droit de gîte avait été déclaré nul et supprimé, le pape Grégoire IX s'était bien empressé de nommer trois commissaires pour rétablir l'ordre dans l'abbaye. Mais des procès-verbaux de commissaires et de simples décrets n'ont pas si aisément raison de l'indiscipline. Il faut, avec une main ferme toujours présente, l'action de cet indispensable auxiliaire des œuvres humaines : le temps.

Aussi, malgré les efforts un peu intermittents, il est vrai, de l'abbé Geoffroy ; malgré la persistance du pape

<sup>1</sup> Charte de fondation du prieuré de Saint-Eloi d'Angers. — Le même évêque, dans sa charte antérieure pour les églises de Bessé et de Beaufort données à Marmoutier, disait des moines : *Quibus alios ferventiores in divino servitio me novisse non memini.*



à renouveler les visites de l'abbaye en vue de sa réforme ; malgré la ferveur de bon nombre de moines qui, loin de prévariquer, n'avaient cessé de lutter contre le désordre, plusieurs années s'écoulèrent-elles avant que l'observance régulière fût complètement remise en vigueur.

Quant aux prieurés, par leur éloignement, ils échappaient à l'action journalière des grands officiers, et leur réforme était encore à commencer lorsque Eudes de Bracéoles prit le gouvernement de Marmoutier. Nous venons de voir les statuts qu'il rédigea. Les ramener à exécution fut l'œuvre particulière des deux dernières années de sa vie.

Son successeur, Jean de Mauléon, élu en 1312, et qui porta la crosse dix-huit ans, suivit les mêmes traditions. Dès le XI<sup>e</sup> siècle, l'abbé Albert, en instituant les chapitres généraux, avait voulu que les prieurs y fussent convoqués tous les ans et vinssent y rendre compte de l'état de leur maison. Jean de Mauléon trouva que ce n'était point assez. Il se mit à visiter lui-même les prieurés et à tenir note du résultat de ses visites. Marchant de pair avec un gouvernement général de plus en plus ferme, cette heureuse innovation porta bientôt ses fruits, et Marmoutier redevint, dans ses membres comme dans son corps, cette abbaye que sa sainteté, bien plus que ses vastes possessions, avaient rendue fameuse dans toute la chrétienté.

Il reste dans les archives d'Indre-et-Loire un précieux témoin de la vigilance de Jean de Mauléon : c'est le manuscrit du XIV<sup>e</sup> siècle, sur vélin, où sont inscrits, à leurs diverses dates, les actes latins de ses visites dans les prieurés de sa dépendance. Notre prieuré de Lancé y figure, et nous ne pouvons résister au plaisir de donner la traduction de l'acte qui le concerne. La voici :

« L'an du Seigneur 1316, le troisième jour de la lune  
« et la veille de Saint-Matthieu, apôtre, nous avons vi-  
« sité notre maison de Lancé. Là était le prieur, frère  
« Hugues de Saint-Cyr. Moines : frères Guillaume Desie  
« et Jacob de Rougemont.

« Dans cette visite, nous les avons trouvés vivant exac-  
« tement selon l'observance et célébrant tous les jours  
« l'office divin, tant le jour que la nuit, selon l'usage de  
« notre église. Les vêtements sacerdotaux étaient bons ;  
« le calice et les livres destinés au service divin excel-  
« lents ; les édifices en bon état.

« Le prieur devait environ sept vingt et dix livres  
« (150), savoir, à nous, 80 livres, et le reste aux étran-  
« gers (*extraneis*). Des blés de la dernière récolte il lui  
« restait jusqu'à la nouvelle plus de sept muids, et envi-  
« ron sept barriques de vin.

« La tranquillité, la paix, régnaient dans le prieuré.

« Nos appartenances regardent l'église de Lancé qui  
« vaut 60 livres à la dîme ; celle de Crucheraï qui en  
« vaut 80 ; celle de Nourray qui en vaut 25, et celle de  
« Pray (*Pereyo*) qui en vaut 22.

« Nous avons dépensé là environ 9 livres 10 sols. »

On voit que rien ne manque à cet acte de visite. Quoi-  
que la forme en soit brève, l'excellence de l'adminis-  
tration du grand monastère s'y reflète tout entière.  
Pour les moines, il est d'ailleurs un véritable certificat  
de régularité. Il nous prouve que, si le prieuré de Lancé  
s'était laissé gagner par le relâchement, il avait su cou-  
rageusement accepter la réforme et faire reflourir les  
vertus de l'observance. De pareils documents valent  
mieux que tous les commentaires pour reporter nos

esprits vers ces lointaines époques, et nous en donner la parfaite compréhension.

On a remarqué la présence seulement de deux moines et du prieur, au moment de la visite. Il y a loin de là aux douze moines qui, d'après la règle de Marmoutier, devaient peupler un prieuré conventuel. A la vérité, D. Lemichel nous a dit que l'abbé Geoffroy de Conam avait obtenu du pape Alexandre IV l'autorisation de n'avoir que deux moines à Lancé, pour en pouvoir consacrer les revenus au paiement des dettes de l'abbaye. Mais cette faculté, accordée en 1259, ne l'avait été que pour sept ans. Tout avait donc repris sa marche normale en 1316, et c'est un motif d'un ordre plus élevé qui nous explique le fait constaté dans l'acte de Jean de Mau-léon.

Un des points, en effet, auxquels s'était le plus attaché Eudes de Bracéoles dans la réforme de son monastère, avait été la réorganisation des études sérieuses et de l'enseignement, négligés par suite des temps malheureux<sup>1</sup>. L'esprit de la règle bénédictine, appelée *la règle*

<sup>1</sup> L'enseignement était parfaitement organisé dans les abbayes bénédictines, où il se montrait complet avec ce qu'on appelait alors le *trivium* et le *quadrivium*. Aussi, dès la fin du X<sup>e</sup> siècle, l'abbaye de Fleury-sur-Loire, par exemple, ne comptait-elle pas moins de 5,000 écoliers de divers âges, depuis des enfants jusqu'à des jeunes gens de 20 et 25 ans. Marmoutier, déjà du temps de l'abbé Albert, au XI<sup>e</sup> siècle, avait éloigné les enfants trop jeunes, qui troublaient la sévérité de la règle ; et, dans les études supérieures, cette abbaye n'admettait que très-exceptionnellement des jeunes gens au-dessous de 20 ans. Sans atteindre à beaucoup près le chiffre de 5,000, ses écoliers n'en étaient pas moins fort nombreux, puisqu'elle se vit obligée d'organiser à Paris, en 1328, un vaste collège, pour loger ceux que Marmoutier ne pouvait contenir, avec ceux qui suivaient les cours de l'Université. Voilà des faits positifs dont on ne se doute guère lorsqu'on parle de l'ignorance absolue du moyen âge.

*par excellence*, était condensé dans trois préceptes également absolus : l'oraison, le travail de la terre, et celui de la pensée. Rien ne devait être oublié de cette trilogie, qui est le principe, le fondement de toute civilisation entendue dans son acception la plus pure et la plus haute ; et les mêmes hommes, à des heures réglées, élevaient leurs mains vers Dieu, tenaient le soc de la charrue, scrutaient les mystères de la science et en vulgarisaient les trésors. Aussi la règle primitive était-elle, à Marmoutier, de n'affermir aucune terre.

Peu à peu, cependant, l'étude prit plus d'importance, et finit par absorber, non le temps de l'oraison, qui fut toujours réservé ; mais celui du travail agricole. L'affermage des terres, exceptionnelle jusque-là, devint alors l'usage général. On serait tenté de le regretter ; car cette alliance de la culture de la terre et de celle de l'esprit, en même temps qu'elle porte en soi une profonde moralité, semble atteindre le faite de ce que l'homme peut accomplir de vraiment grand ici-bas et de sérieusement utile. Toutefois, il faut considérer que les défrichements étaient terminés dans tous les prieurés. Les moines avaient donc rempli leur mission civilisatrice dans le domaine matériel ; il leur restait à la compléter dans le domaine de l'intelligence.

C'était vers ce but si beau, si noble, et dont la poursuite valut depuis tant de palmes à la famille bénédictine, que les abbés Eudes de Bracéoles et Jean de Mauléon dirigeaient déjà les moines de leur obédience à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et au premier commencement du XIV<sup>e</sup>. Pour mieux l'atteindre, le personnel des prieurés et de l'abbaye elle-même fut décomposé<sup>1</sup>. Au lieu que les re-

<sup>1</sup> Quant aux prieurés, qui, seuls, doivent nous occuper ici,

ligieux s'occupassent à la fois des terres et des études, ils alternèrent, les uns s'employant aux travaux agricoles, pendant que les autres étudiaient à l'Université de Paris, dans l'abbaye, ou dans les prieurés mêmes<sup>1</sup>, selon leur aptitude et le degré de connaissances qu'ils avaient acquis déjà.

Telle était la cause qui réduisait à trois, y compris le prieur, les moines de Lancé, lors de la visite de 1316. Lorsque nous nous occuperons des autres prieurés du Vendômois, nous verrons se produire chez eux le même fait, et nous pourrons, à l'occasion de quelques-uns, constater l'influence de ces foyers d'études et d'enseignement sur les populations environnantes, à une époque où les déplacements étaient peu dans les mœurs des habitants des petites villes et moins encore des habitants de la campagne.

La réforme d'Éudes de Bracéoles et de Jean de Mauléon maintint longtemps la discipline de Marmoutier et de ses prieurés. Mais les guerres anglaises du XV<sup>e</sup> siècle, le désordre des commendes sous François I<sup>er</sup>, et les

plusieurs actes de visite, en indiquant la part faite à chacune des deux catégories, ne laisse aucun doute sur leur existence. Ainsi l'acte regardant le prieuré de N.-D. des Champs mentionne *sept religieux desservants, et treize qui étudiaient dans l'Université* ; et celui de Saint-Eloy d'Angers, *trois religieux desservants, et six occupés à étudier*.

Dans une charte de la fin du XII<sup>e</sup> siècle, qui donne en commende le prieuré de Saint-Aubin du Maine, nous trouvons au nombre des charges imposées au preneur, « douze deniers à l'ar-  
« moire ou bibliothécaire, pour avoir ou faire venir des livres,  
« *selon la coutume des autres prieurés dépendants de l'abbaye.* »  
Plusieurs chartes semblables nous montrent la même clause. Nous verrons plus loin, dans le *Codex beneficiorum* de Marmoutier (XIV<sup>e</sup> siècle), ce que les prieurés payaient au collège de Paris pour ceux de leurs moines qui y travaillaient ou suivaient les cours de l'Université.

guerres civiles du XVI<sup>e</sup> siècle vinrent encore en relâcher les liens<sup>1</sup>. Ce fut l'occasion de règlements nouveaux arrêtés au chapitre général de l'an 1575. Il y avait dans les hautes vertus traditionnellement pratiquées à Marmoutier, une vitalité qui ne leur permettait pas de pé-

<sup>1</sup> Chacun sait que les commendes (du latin *commendare*, confier) consistèrent d'abord dans le dépôt temporaire d'un bénéfice entre les mains de quelqu'un qui, ne pouvant le posséder d'après les lois canoniques, n'en avait que l'administration. Nous n'avons pas à nous occuper ici de ce que furent les commendes à la fin de la première race. Nous ferons observer seulement qu'au XII<sup>e</sup> siècle, et dans le monastère de Marmoutier, pour ne pas sortir de notre sujet, les abbés furent les premiers à remettre dans des mains étrangères l'administration des prieurés qu'ils n'auraient dû confier qu'à des moines, d'après la règle générale. Cette infraction était motivée par l'état de ruine où les grandes guerres avaient réduit beaucoup de ces établissements, ceux qui les recevaient prenant l'engagement d'en payer les dettes et de les restaurer complètement. « Ces sortes de prieurs commendataires, dit D. Martène (1<sup>re</sup> partie, t. II, p. 726), « étaient à proprement parler des personnes pieuses qui se donnaient à la religion avec une partie de leurs biens, et qui, souvent, s'y engageaient en présence de l'évêque. » Néanmoins, ces commendes ne tardèrent pas à dégénérer, les sollicitations pressantes des personnages les plus influents, des princes, des rois, et même des évêques et des cardinaux, ne laissant pas libre le choix des abbés. Pour couper court à ce mal, le pape Luce III interdit les commendes en 1184, et l'abbé Etienne, en prenant le gouvernement de Marmoutier, l'an 1262, obtint du pape Urbain IV une bulle nouvelle pour les défendre absolument. — On sait que par le concordat signé entre Léon X et François I<sup>er</sup> les commendes étaient définitivement abolies; et pourtant, ce fut à partir de cette époque qu'elles se généralisèrent et portèrent leurs mauvais fruits, malgré les décisions des papes, des conciles et de nos rois eux-mêmes, qui ne cessèrent de les condamner. C'est là un phénomène étrange dont nous ne pouvons apprécier ici la cause. Ses conséquences arrachaient à D. Martène cette douloureuse réflexion: « Autrefois, les ecclésiastiques ne prenaient les prieurés en commende que pour les refaire et les mettre en bon ordre. On dirait aujourd'hui que c'est pour les ruiner et en absorber, s'ils pouvaient, tous les revenus, dans le but d'entretenir leur luxe et d'enrichir leurs parents. » (1<sup>re</sup> partie, t. II, p. 712.)

rir au milieu de ces tempêtes morales. Néanmoins, lorsque nous lisons dans le règlement de 1575 la défense faite aux religieux résidant soit dans l'abbaye, soit dans les prieurés, et cela sous peine d'excommunication *ipso facto*, de porter *des habits chamarréz, passementez et déchiquetez qui ne conviennent pas à leur état, ni des chemises fronsées et ramassées sur le poignet et qui aient des ornements mondains*, nous devons reconnaître que le mal était grand. Il fut réprimé avec une énergie nouvelle, dès que les grands officiers, à défaut des abbés, purent ressaisir les rênes, au milieu du désordre des temps; et s'il y eut parmi les moines quelques récalcitrants à l'égard desquels on dut sévir, il faut reconnaître que l'immense majorité, comprenant combien il est honteux de déchoir, fit les plus louables efforts pour se relever.

Il nous reste, de ces efforts, un témoignage écrit que nous avons déjà cité dans notre Monographie de Trôo. On nous permettra d'en redire quelque chose ici; car nulle dissertation ne pourrait valoir ce cri de détresse jeté par des consciences troublées, à la vue d'une des causes les plus intimes de leurs troubles.

C'était en 1587. L'abbé Jean de La Rochefoucauld était mort depuis quatre ans, laissant un grand exemple méconnu de ses successeurs<sup>1</sup>, et le désordre occasionné par les commendes était à son comble. Les prieurés

<sup>1</sup> L'abbaye de Marinoutier venait d'être entièrement dévastée par les Huguenots, et le cardinal de Lorraine s'était démis de la commende parce qu'elle ne donnait plus de revenus, lorsque Jean de La Rochefoucauld en fut investi en 1563. Il voulut résider, quoique commendataire, vécut avec les moines de la vie d'un régulier, restaura l'abbaye de ses propres deniers, et se consacra tout entier à son administration spirituelle et temporelle.

conventuels en souffraient toutes sortes de maux. Leurs obédienciers<sup>1</sup>, émus de cette source permanente de murmures et d'indiscipline, se concertèrent pour présenter une requête au Chapitre général de l'abbaye : « Supplient  
« très-humblement les religieux obédienciers des prieu-  
« rés de Miremontier, disait cette pièce, lesquels vous  
« remontrent que les églises et bastimens desdits prieu-  
« rez, murailles, clotures, portes et huis, sont en mau-  
« vaise réparation, de manière que tout s'en va par  
« terre si bientôt n'y est remédié ; outre que *lesdites*  
« *églises ne sont aucunement garnies de livres, orne-*  
« *mens, ne autres choses nécessaires pour la célébra-*  
« *tion du divin service* ; et pareillement les aumônes  
« malfaites en plusieurs lieux, qui tournent au grand  
« scandale et clameur des pauvres ; aussi les religieux  
« très-mal nourris, mal entretenus de vêtemens, nulle-  
« ment meublez tant en leurs dites églises qu'en leurs  
« chambres, salles et cuisines, n'étant aucunement se-  
« courus dans leurs maladies tant de vivres que de mé-  
« dicamens. Ce considéré, qu'il vous plaise, Messieurs,  
« de vos grâces faire et ordonner un règlement pour les-  
« dites églises, aumônes, réparations, vivres, alimens,  
« vestiaires, et autres choses nécessaires auxdits reli-  
« gieux *pour nourrir paix et obvier aux différens qui*  
« *pourraient advenir entre lesdits prieurs, leurs servi-*  
« *teurs et lesdits religieux* ; et vous obligerez lesdits  
« supplians à prier Dieu pour vous.... etc. »

Que l'on compare cette requête à l'acte de visite de 1316, et l'on pourra mesurer la chute. Voilà pourtant où en étaient réduits ces moines qu'on représente si aisé-

<sup>1</sup> On donnait ce titre à ceux qui gouvernaient les prieurés en l'absence des prieurs commendataires non résidants.



ment comme regorgeant de toutes sortes de biens, et qui devaient payer plus tard de l'exil ou de la vie les fautes des commendataires.

Le chapitre général répondit à la requête des prieurés par de fort bons statuts. Mais on n'était plus au temps des abbés réguliers comme Eudes de Bracéoles et Jean de Mauléon pour les faire exécuter et en recueillir de bons fruits. Le chapitre général de 1588 le comprit : il porta son action plus haut, et ce fut au roi lui-même qu'il adressa d'énergiques remontrances au sujet des commendes.

Nous n'avons pas à nous occuper ici de cette phase nouvelle des réformes. Pour l'histoire de Lancé, il suffit d'avoir cité la requête des prieurés, à laquelle il s'associa, bien qu'il eût peut-être souffert moins que les autres.

Une circonstance particulière venait, du reste, de procurer un grand honneur à ce prieuré dont les actes des visites abbatiales nous ont laissé un si bon souvenir. Il avait reçu dans ses murs les députés des grands monastères de l'ordre de saint Benoît, et abrité leurs importantes délibérations sur une réforme plus générale et d'une plus haute portée. Quelques mots à ce sujet ne seront pas inutiles non plus.

On sait que toutes les grandes abbayes fondées aux X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles avaient été données au saint Siège par leurs fondateurs. Le motif exprimé dans les chartes témoigne du grand respect, du grand amour pour la papauté, comme de la dévotion particulière aux saints apôtres Pierre et Paul, qui inspiraient de semblables donations. Mais à cette époque, où des lois coutumières ne pouvaient imposer une barrière aux abus de la force brutale, le sentiment de l'instabilité de toutes choses

n'y était pas étranger. Sous quelle garde plus vigilante, plus efficace que celle du pape, un fondateur aurait-il pu placer sa fondation ? Le chef de l'Eglise avait ses légats, ses délégués pour visiter les abbayes exemptes de l'ordinaire juridiction des évêques : nous en avons vu plus d'un exemple à Marmoutier ; il leur nommait des conservateurs pour surveiller de près leurs affaires et les défendre : ce fait nous a frappé également ; contre les abus de la force, enfin, il avait les foudres de l'excommunication, qu'une conscience endurcie pouvait braver sans doute, mais à laquelle il fallait toujours finir par se soumettre en réparant ses injustices. Et tout cela se produisait à son heure, avec une fermeté inébranlable, avec une incroyable ponctualité, malgré les distances, malgré la lenteur et la difficulté des communications, malgré les guerres même, dont les plus grandes complications suspendaient à peine pour quelques jours la régularité de cette vigilance spirituelle et temporelle.

Cependant les grandes abbayes n'ayant pour la plupart cessé d'augmenter leurs biens par des donations, durant le moyen âge, la surveillance exacte en était devenue plus difficile. Les évêques, témoins plus rapprochés, avaient bien cherché à faire rentrer sous leur juridiction ces maisons exemptes et à les visiter. Mais les moines avaient fermé leurs portes aux évêques, et les parlements eux-mêmes, mis en demeure de se prononcer sur les conflits, avaient invariablement maintenu tous les privilèges.

Le célèbre concile de Trente, tenu de 1545 à 1563, et qui porta des yeux si vigilants sur toutes les questions de discipline ecclésiastique, ne pouvait les détourner des abus nés de l'exemption. Il décréta donc que les monastères exempts de la juridiction de l'Ordinaire et

immédiats au saint Siège, s'uniraient en congrégation, et que, faute par eux d'obtempérer à cet ordre, ils seraient soumis aux évêques dans le diocèse desquels ils étaient situés <sup>1</sup>.

Dès 1564, les grandes abbayes bénédictines des Flandres ayant à leur tête l'abbaye de Saint-Waast, d'Arras, obéirent au décret du concile. En France, elles attendirent un peu plus longtemps. Cependant l'assemblée des trois Etats du royaume tenue à Blois ayant arrêté, en janvier 1580, que les décrets du concile seraient exécutés sur ce point avant la fin de l'année, le roi Henri III rendit une ordonnance dans ce sens. Les députés des grandes abbayes bénédictines de Marmoutier, Vendôme, Redon, Saint-Benoît-sur-Loire, Bourgdieu, et quelques autres, se réunirent en conséquence à Paris, où ils décidèrent que leur congrégation prendrait le nom de *Congrégation gallicane des Bénédictins* ou *Congrégation des Exempts*.

On convint en outre de se retrouver à Vendôme le 15 octobre 1580, pour mettre la dernière main aux statuts qu'on venait d'ébaucher, et l'on s'y rendit exactement, comptant tenir séance dans l'abbaye de la Trinité, où le cardinal Louis de la Chambre, alors abbé, avait mis la *Cellérierie* à la disposition de l'assemblée. Mais, quand vint le moment de la réunion, le cardinal envoya dire qu'aucun chapitre ne se tiendrait dans son abbaye, s'il ne le présidait lui-même.

Les députés n'insistèrent pas. Ils se retirèrent, et vinrent s'assembler au prieuré de Lancé, dans le beau réfectoire à deux nefs, dont les voûtes encore existantes

<sup>1</sup> XXVe session du Concile; IX<sup>e</sup> et dernière sous Pie IV, en 1563. — Voir les conciles de Labbe, t. XIV, col. 899, ch. VIII.

ne devaient guère compter alors plus de cinquante ans d'existence. Là, ils produisirent les lettres de leurs communautés, lettres qui approuvaient le projet de statuts dressé à Paris, ou demandaient la correction de certains articles. On les examina avec soin, on les discuta, et la dernière main ayant été donnée aux statuts, ils furent approuvés solennellement.

Les députés ne s'en tinrent pas là. Songeant aussitôt à ramener à exécution les articles dont l'observance leur paraissait la plus urgente, ils élurent les visiteurs chargés de la surveillance des abbayes et du maintien de leur discipline. Le père Rogelin Oger fut choisi pour visiter les monastères de Marmoutier, de Vendôme et de Redon; le père François Rollé, docteur en théologie, religieux de Saint-Benoît-sur-Loire, pour visiter son monastère et celui de Bourgdieu. On donna aussi comme adjoint, au premier, le frère Mathurin Cothureau, sacristain de Marmoutier, et au second, frère André de Vaulx, maître d'ordre de l'abbaye de Bourgdieu. Enfin, on fixa la réunion du chapitre général de la Congrégation au 1<sup>er</sup> septembre 1581, pour continuer ensuite les chapitres de trois en trois ans.

Du reste, les statuts de la Congrégation furent confirmés en 1588 par le pape Sixte V, et en 1590 par le pape Grégoire XIV. Plusieurs autres abbayes firent depuis union avec celles-ci, et ce grand mouvement finit par aboutir en 1623, à la constitution d'une congrégation nouvelle, celle de Saint-Maur, avec laquelle le cardinal de Richelieu accomplit en 1637, dans le monastère de Marmoutier, dont il était alors abbé, une réforme plus radicale encore.

De ce moment, on vit les abbayes bénédictines reflou-

rir, en dépit des commendés, et arriver bientôt à l'apogée de la gloire littéraire, sans rien perdre ni de leurs vertus d'observance, ni de leur humilité.

On nous pardonnera de nous être un peu étendu sur ces faits, que, rigoureusement, deux mots auraient résumés par rapport à Lancé. Mais tout ne pouvait pas se borner à montrer l'insigne honneur fait à notre prieuré. Sa vie était une avec celle de l'abbaye-mère, dont les défaillances comme les relèvements avaient en lui leur contre-coup. Une réforme aussi profonde que celle à laquelle il avait prêté l'abri de ses murailles ne devait pas être omise : car elle allait avoir sur son existence morale et matérielle l'influence la plus grande. Nous l'avons déjà fait observer d'ailleurs : notre étude sur Lancé est une préface à l'étude de tous les autres prieurés vendômois de Marmoutier. A ce titre, il nous était permis d'étendre notre cadre pour embrasser de plus larges points de vue.

Quant aux effets immédiats que le prieuré de Lancé ressentit des réformes nouvelles, ils sont faciles à apprécier. Les doléances des prieurés sur les commendés auxquelles il s'était associé, avaient été portées à la connaissance du roi par le chapitre général de 1588, nous l'avons dit. Or, de tout ce qui précède et du rapprochement des dates que nous avons données, il ressort que cette mesure décisive, c'était le chapitre général de la congrégation nouvelle qui l'avait prise. Le pouvoir royal n'y fut pas indifférent, et de sérieuses améliorations s'ensuivirent.

Tels furent les grands événements auxquels, dans sa modeste sphère et la part étroite de son influence, le prieuré de Lancé fut associé. C'était l'apogée de son existence, et, dans une existence, on ne compta ja-

mais deux phases de grandeur exceptionnelle. Lancé redevint donc le domaine des champs d'autrefois, avec cette différence que ses moines ne touchaient plus à la charrue. Le système des fermages avait définitivement prévalu sur l'usage antique. Le petit nombre de religieux qui habitait les bâtiments conventuels, n'y était que pour prier, recevoir les dîmes et les rentes, administrer sous le contrôle de l'abbaye, cultiver les études, et, enfin, propager l'instruction.

---

**NOTE**  
**SUR**  
**LES LETTRES DE SAINT YVES**  
**EVÊQUE DE CHARTRES**

Par M. RIGOLLOT

Professeur de Philosophie au Lycée de Vendôme.

---

Les sociétés savantes de la province ont pour mission spéciale de recueillir pieusement les trésors intellectuels du passé, et le devoir le plus cher à leurs membres, comme leur fonction la plus habituelle, est de faire revivre la mémoire des hommes qui ont honoré le département, la cité auxquels ils consacrent leurs travaux. Mais est-il absolument nécessaire que, pour mériter notre attention, le personnage que nous voulons étudier soit né dans le pays et y ait passé sa vie ? Selon moi, il suffit qu'il s'y rattache par des rapports de bon voisinage ou des services rendus, pour qu'il ait droit à une mention honorable dans nos réunions et nos archives. Vous avez entendu avec un vif intérêt, il y a quelques années, les savantes dissertations de M. de Déservillers sur Hildebert, évêque du Mans et archevêque de Tours au XII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Ce prelat était né, il est vrai, à Lavardin, dans

<sup>1</sup> L'auteur a réuni ces essais dans un volume qui vient de paraître sous le nom de *Hildebert ou un évêque au XII<sup>e</sup> siècle, ou Hildebert et son temps*. (Paris, Pêrisse, 1876.)

votre arrondissement ; mais il paraît être resté à peu près étranger à sa patrie par ses pensées comme par ses actes. Serait-il hors de propos de vous entretenir quelques instants aujourd'hui d'un contemporain d'Hildeberty dont les talents ont laissé une trace moins brillante, mais dont l'Eglise a béatifié les vertus, qui fut, lui aussi, un grand évêque et une des lumières de son temps ? Je veux parler de saint Yves, évêque de Chartres, diocèse dans lequel était alors compris Vendôme, et dont forcément le nom se trouve mêlé ainsi à l'histoire du Vendômois.

Ayant trouvé dans la bibliothèque de la ville, si riche en documents sur le moyen âge, le recueil de ses lettres<sup>1</sup>, j'ai eu la curiosité de le parcourir, et il m'a semblé que vous pourriez trouver quelque plaisir à prendre une connaissance au moins générale de leur contenu. Je ne prétends pas vous retracer la vie de mon héros ; ma tâche sera, heureusement pour vous, plus simple et moins longue. Il ne s'agit, je le répète, que de la correspondance de Yves de Chartres, pendant les vingt-quatre ans de son épiscopat. Au reste, ce genre de recherches est peut-être le plus utile et, à coup sûr, un des plus piquants en matière littéraire. Ces conversations écrites qui constituent le genre épistolaire sont l'expression intime, par conséquent la plus vraie possible, des idées et des sentiments des hommes. Outre qu'elles nous révèlent directement ce qu'il y a de plus grand, de plus important dans les choses humaines, l'âme des auteurs elle-même, comme ce sont les idées et les sentiments qui produisent les événements et forment les mœurs, mettre à nu ce fond des choses c'est

<sup>1</sup> Yvonis, episcopi carnotensis Epistolæ. — Parisiis, apud Sebastianum Nivellium sub Ciconiis, viâ Jacobæa. M.D.LXXXIIII.



remonter à la source des faits, c'est se les expliquer dans leurs causes. C'est ainsi qu'en lisant ces lettres de Yves de Chartres, on apprend non-seulement ce qu'il a fait, mais ce qu'il a pensé et voulu, au moins dans les principales circonstances de sa vie ; on se rend compte, en même temps, de l'esprit qui animait le clergé à cette époque, et, comme il dominait et dirigeait tout, on ajoute quelques lumières à l'histoire du moyen âge, cette période que les uns exaltent, les autres dénigrent, que trop peu ont approfondie.

Ces lettres sont au nombre de 285. Les 272 premières se trouvaient dans l'excellent manuscrit appartenant au célèbre Pierre Pithou ; les 13 suivantes ont été empruntées à deux manuscrits, l'un de François Feuardent, l'autre d'André Tevet. La collection, jointe à une chronique du même écrivain sur les rois de France, a été éditée par le savant Fr. Juret en 1584, publiée chez le libraire Sébastien Nivelle, rue Jacob, avec privilège, etc. Elles sont, sauf de rares exceptions, des lettres officielles, c'est-à-dire consacrées aux affaires, à des consultations de droit, des résolutions de cas de conscience, des discussions d'intérêts litigieux, etc. L'auteur, quand il parle de lui, ne le fait qu'incidemment et toujours avec trop de brièveté. Telles qu'elles sont pourtant, si elles ne peuvent plus servir, comme autrefois, à fournir des règles et des antécédents aux docteurs en théologie, aux juristes du droit canon, elles jettent un jour nouveau sur un temps peu connu, et c'est ce côté historique que je vais essayer de dégager. Au lieu de suivre l'ordre chronologique des lettres (ordre, d'ailleurs, qui ne paraît pas avoir été toujours suivi avec assez de scrupule par l'éditeur), je leur emprunterai ce qui regarde successivement l'auteur lui-même, le clergé et le monde laïque,

en n'insistant ensuite, parmi les choses de l'époque, que sur celles qui la caractérisent plus particulièrement.

Yves est un de ces personnages dont on répète le nom volontiers, mais dont l'histoire n'est connue que de quelques érudits<sup>1</sup>. Résumons d'abord le peu que la tradition nous a laissé sur lui. Il est né vers le milieu du XI<sup>e</sup> siècle, dans le Beauvoisis, d'une famille noble, et suivit l'enseignement du célèbre Lanfranc à l'abbaye du Rec, qui venait d'être fondée. L'évêque de Beauvais ayant fondé dans cette ville, sur les conseils du jeune Yves, une maison de chanoines sous le vocable de saint Quentin, ce dernier y prit l'habit religieux et y professa la théologie et l'Écriture sainte. Dans cette studieuse retraite, il composa un certain nombre d'ouvrages qui devaient dévoiler son mérite et étendre sa réputation. C'est pourquoi, lorsqu'en 1091, l'évêque de Chartres, Geoffroy, fut déposé, il fut élu à sa place par le clergé avec l'agrément du roi Philippe I<sup>er</sup>. Le pape Urbain II voulut consacrer le nouveau prélat de ses propres mains. Son long épiscopat fut rempli des travaux et des vertus qui font les saints, et lui ont mérité le titre de *Bienheureux*<sup>2</sup>. Ce que nous noterons ici plus spécialement, c'est le soin que cet évêque, aussi savant que pieux, donna aux écoles renommées de Chartres, fondées par un de ses prédécesseurs, Fulbert, élève du fameux Gerlat, un siècle auparavant. Il appela des maîtres habiles, dont

<sup>1</sup> M. Bouchet, notre savant confrère, me signale un récent travail de M. Merlet, archiviste de Chartres. Je n'ai pu le consulter, à mon grand regret.

<sup>2</sup> Les biographies disent *saint Yves*. Il paraîtrait que le titre réel est *bienheureux*. Il n'entre pas dans mon plan de discuter ce point. L'essentiel est d'être au ciel : le rang qui vous y est assigné est chose assez secondaire.

plusieurs arrivèrent aux plus hautes dignités de l'Eglise, et parmi eux ce Bernard que Jean de Salisbury, lui-même évêque de Chartres dans la suite, appelle « le meilleur des platoniciens de son temps. » Il ne faut pas oublier non plus le zèle qu'il apporta à la reconstruction de la cathédrale de Chartres, détruite par un incendie (le 7 septembre 1020), et qui nous est restée comme un des monuments les plus merveilleux de l'architecture du moyen âge. Yves mourut le 27 décembre 1115. Son corps fut déposé à Saint-Jean-en-Vallée, monastère voisin de Chartres, qu'il avait bâti pour y établir une colonie des chanoines de Saint-Quentin, ses anciens confrères. Ces restes précieux ont été déterrés et brûlés par les Calvinistes pendant les guerres religieuses du XVI<sup>e</sup> siècle. Parmi les ouvrages qui ont placé l'évêque de Chartres au nombre des auteurs les plus remarquables de la scolastique, j'en rappellerai : 1<sup>o</sup> ses Décrets ou recueil des règles ecclésiastiques; la Panormie ou collection de canons en huit parties; 3<sup>o</sup> surtout les lettres, sujet de ce travail, qui ont été réimprimées depuis l'édition dont je me sers, et qui mériteraient d'être traduites.

J'ai observé précédemment que les renseignements fournis par Yves sur lui-même se réduisent à peu de chose. Les hommes de ce temps ne s'amusaient pas à analyser leurs rêveries, et ils laissaient à d'autres le soin de rappeler leurs services à la postérité.

Quelques passages pourtant éclairent ses principaux actes ou le fond de ses sentiments. Il nous apprend qu'au début même de son épiscopat, Richer, archevêque de Sens, son métropolitain, et les évêques suffragants prétendirent que cette élection était faite contre les formes. Le nouvel évêque dut en appeler au

pape. Il fit même le voyage d'Italie, et entra à Rome avec Urbain II, en lutte avec l'empereur Henri IV pour les investitures. Peu après, le roi Philippe I<sup>er</sup> ayant enlevé Bertrade au comte d'Anjou et refusant de s'en séparer, Yves prit l'initiative d'une protestation contre ce prince audacieux, et n'hésita pas à se séparer de la communion du prince adultère. Cette opposition fut pour lui une source d'amers soucis et d'incessantes persécutions jusqu'à l'absolution de Philippe I<sup>er</sup>, c'est-à-dire pendant plus de dix ans. On voit encore que la crainte d'embûches, dressées on ne sait par qui, empêchèrent Yves de repasser une seconde fois les Alpes; qu'il rendit visite au pape Pascal II à Montpellier; qu'à la fin de sa vie l'usage du cheval lui était devenu impossible, et que, par conséquent, les courses lointaines lui étaient interdites; mais ce sont là des détails de moindre importance. Pour les réflexions sur lui-même, Yves n'en abuse pas, et elles affectent une certaine monotonie. Il se plaint de bonne heure que l'exercice de ses prières est troublé par les affaires. Après huit ans de ministère à Chartres, non content d'avoir déposé la charge d'abbé de Saint-Quentin, il voudrait renoncer à celle de l'épiscopat, surtout parce qu'il a appris que le pape était irrité contre lui à propos de Philippe I<sup>er</sup>. Plus tard il répète les mêmes plaintes et les mêmes aspirations, enviant le sort des heureux mortels qui préfèrent les douceurs de la vie cénobitique au lourd fardeau des dignités ecclésiastiques. En butte aux vengeances du roi, qui laisse piller son église et l'a réduit à manquer de pain, il avoue qu'il suffit à peine à ses labeurs, mais en protestant qu'il supportera tous les maux pour l'accomplissement de ses devoirs. Un de ses chagrins était de ne pouvoir réciter son bréviaire aux heures canoniques. Ces révélations, trop clairese-

mées, suffisent pourtant pour donner aux grandes qualités de notre évêque un nouveau relief. Sacrifier ses goûts à ses fonctions, souffrir violence pour la justice, ne pas même négliger les moindres obligations de son état, ce ne sont pas là de médiocres vertus ; il en faut moins pour être un saint. Yves nous témoigne, à son insu, qu'elles se trouvaient réunies dans sa personne.

- Deux pontifes, tous deux remarquables, ont occupé le siège de saint Pierre pendant l'épiscopat de saint Yves : Urbain II (1088-1099) et Pascal II (1099-1113). Le premier, qui, en le consacrant de ses propres mains, lui avait rappelé ses devoirs dans ces belles paroles : « Que nulle faveur ne t'élève, que nulle adversité ne t'abatte, » entreprit de le réconcilier avec le pointilleux métropolitain de Sens. Yves, reconnaissant de ces deux services, ne cessa d'avertir et de consulter Urbain II, non-seulement à propos des affaires d'intérêt général, comme l'excommunication du roi Philippe, mais même pour des cas particuliers qui paraissaient d'une bien minime importance pour occuper le tribunal suprême de la catholicité. Ainsi, il fait savoir au pape qu'il a condamné un prêtre faux monnayeur (il est vrai que celui-ci avait acheté une prébende de son indigne prédécesseur). Il lui donne des informations favorables sur un de ses anciens disciples, Guillaume, qui venait d'être élu évêque de Paris. Urbain II était Français (il était né en Champagne). Pascal II, Toscan d'origine, avait été moine de Cluny. Tous deux connaissaient donc notre pays, et ils y sont revenus à plusieurs reprises. Yves eut recours au dernier pour qu'il excommuniât ceux qui tentaient de lui enlever « les libertés » dont le vicomte de Chartres l'avait gratifié. « Il faut, dit-il, des remèdes énergiques pour com-

battre les mauvaises habitudes du peuple. » Il lui adressa son élève Galon, dont le roi voulait empêcher l'élection au siège de Beauvais. Enfin il lui donna le conseil de ne pas séparer l'évêché de Tournay de celui de Noyon après une union de 400 ans, surtout par cette considération que « la dignité épiscopale ne peut plus endurer la pauvreté. » C'est un bien faible argument, il faut l'avouer, pour justifier la durée d'un abus plein d'inconvénients. Cette correspondance avec les papes prouve que leur pouvoir, rendu vraiment indépendant par Grégoire VII un peu auparavant, était reconnu de tous, je dirai plus, invoqué à tout propos. C'est la loi des institutions nécessaires, qu'elles n'ont pas besoin de s'imposer : c'est l'intérêt qui les crée et l'opinion qui les maintient tant qu'elles remplissent leur but en faisant du bien. Au sujet de la politique du saint-siège, Yves fait cette curieuse remarque qu'une fois les choses faites, il accorde, mais qu'il refuse avant, afin de ne pas paraître se contredire. C'est en effet la clef de bien des actes de cette politique, la plus habile qu'il y ait eu jamais, au jugement même des adversaires les plus décidés de la papauté, et à laquelle celle-ci a pu devoir, en dehors de toute autre cause, la durée et la force qu'aucun autre pouvoir n'égalait jamais.

Non content d'intervenir personnellement, les papes se faisaient dès lors représenter par des légats *a latere* ou par des prélats choisis dans le pays même. Plus d'une fois, Yves a recours aux premiers : il avertit deux d'entre eux, Jean et Benoist, que l'évêque de Beauvais, favori du roi, est un « joueur fieffé, » ou il leur dénonce la cupidité d'un abbé de Bonneval, qui avait volé celui de Blois. Il se réjouit lorsque le légat Richard a donné au roi l'absolution. Du reste, au jugement de l'évêque de

Chartres, ces ultramontains « ne voyaient rien et ne songeaient qu'à eux-mêmes. » Il leur préférait des représentants pris dans le clergé national. Il se plaît à discuter longuement avec l'un d'eux, Jean, archevêque de Lyon, la question des investitures ; avec un autre, Hugues, également archevêque de Lyon, il conseille de se relâcher des rigueurs canoniques, quand le bien de l'Eglise l'exige.

On a vu que les rapports de Yves avec ses supérieurs immédiats n'avaient pas été sans nuages. Richer, cet archevêque de Sens qui s'était opposé à son élection, lui écrivit à cette occasion des lettres pleines d'amertume, où il l'accusait d'avoir offensé la Majesté royale ; à quoi le suffragant répondit que c'était son métropolitain qui violait les droits de l'Eglise en s'opposant aux constitutions papales, « *ce qui sent l'hérésie.* » L'intérêt réconcilia les deux adversaires : Yves demanda plus tard à Richer d'excommunier certaines gens soumis à sa juridiction pour avoir pillé les terres de l'évêché de Chartres. On trouve cette prière renouvelée auprès du successeur de Richer, Daimbert, au sujet de la châtelaine du Puiset et de son fils, que Yves avait dû excommunier, comme aussi du beau-père et du frère même de l'archevêque, qui avaient commis un meurtre et violé la Trêve de Dieu.

Grâce à sa réputation de science et de sagesse, ses collègues le consultaient fréquemment. Parfois c'était lui qui prenait l'initiative à leur égard. Contentons-nous de citer quelques exemples parmi tous ceux qui abondent dans ses lettres. L'évêque de Meaux lui demande si un homme peut épouser sa concubine ; sa réponse est « qu'il faut décider d'après les temps et les personnes. » Rappelant à l'archevêque de Reims que Charlemagne et

ses successeurs ont donné au peuple le droit d'élection, il l'engage à consacrer un nouvel élu, que le roi trouve trop roturier. Malheureusement il y a beaucoup à blâmer. Il faut rappeler à un certain évêque, nommé Foulques, qu'il lui est interdit de prendre les armes, même pour la défense de ses droits. A Orléans, on a élevé à l'épiscopat un jeune débauché, que le chapitre a flétri, que le peuple chansonne. Yves s'interpose pour empêcher ce scandale qui éclate à sa porte. Mais voilà qu'en Angleterre, un évêque de Durham s'est emparé de l'évêché de Lisieux, et, qui pis est, veut revêtir ses deux fils encore enfants de la dignité épiscopale. Nouvelle intervention auprès de l'archevêque de Rouen pour qu'il s'oppose à cette double violence. On ne sera pas étonné de le trouver en relations avec son célèbre voisin du Mans, Hildebert. Il y a en effet deux lettres à ce prélat qui ne manquent pas d'intérêt. Dans l'une, il lui conseille fortement de refuser l'épreuve du feu, que le roi d'Angleterre prétendait lui imposer comme gage de sa fidélité, et qu'Hildebert paraissait disposé à subir avec trop de facilité. Dans la seconde, dont l'authenticité a été très-contestée, mais à tort bien certainement (c'est l'avis de M. de Pétigny), il l'accuse formellement d'avoir eu une jeunesse licencieuse et d'avoir eu, pendant qu'il était archidiaque, des enfants naturels. Tout ce qu'on peut dire en faveur d'Hildebert, c'est que le zèle de son pieux collègue a pu être trompé par les mensonges ou au moins les exagérations des ennemis de l'évêque du Mans. Tous ces passages et d'autres encore, en trop grand nombre, donnent, il faut bien le dire, une triste opinion du haut clergé de cette époque. Se recrutant pour la plus grande partie dans l'aristocratie féodale, toute guerrière, ignorante et brutale, il en conservait les goûts violents,



comme la chasse, et aussi n'évitait pas ses vices, le jeu et la débauche. Mais cet état déplorable ne met que plus en relief le mérite de ceux qui, comme notre prélat, se sont à la fois préservés de la contagion et ont tout fait pour la guérir.

Le clergé inférieur n'a qu'une place restreinte dans la correspondance. Elle suffit pour constater que l'évêque de Chartres est en désaccord avec le doyen du chapitre, à cause du sous-doyen, neveu de ce doyen. Ces dignitaires déploierent même une telle violence, que le supérieur se tut « par crainte de la mort, » et fut obligé d'en appeler au métropolitain pour venger l'injure faite à l'épiscopat. Dans une autre occasion, les chanoines prétendaient au contraire défendre les droits de l'Eglise les armes à la main, et c'est l'évêque qui fut obligé de mettre un frein à « cet emportement belliqueux » de ses vénérables collaborateurs. Ce qui semble occuper presque exclusivement les esprits, ce sont les intérêts temporels et les discussions litigieuses auxquelles ils donnent lieu. Cela était naturel : les biens de l'Eglise augmentaient de jour en jour, et il fallait établir les droits nouveaux ou vider ceux qui étaient contestés.

La place occupée par les moines est au contraire assez grande. Il a été question d'un abbé de Bonneval qui avait essayé de ruiner celui de Blois. A Tours, l'archevêque entreprend de s'approprier les biens de Marmoutier, et, pour se venger de la résistance de l'abbé, il interdit à ses ouailles de fournir des novices au monastère. Yves prit parti pour ce dernier. Quant aux couvents de femmes, s'il est un côté répréhensible, c'est celui des mœurs. A St-Avit de Châteaudun, il y a urgence à interdire aux religieuses toute conversation avec les mondains, et le mandement qui prononce cette interdic-

tion doit être lu chaque semaine à la communauté. A Faremoutiers, diocèse de Meaux, c'est plus triste encore. Cette maison était devenue un lieu de prostitution. Yves conseille à l'évêque de donner de quoi vivre aux nonnes et de les remplacer par des hommes. Cette recommandation fut heureusement inutile, car Bossuet, au XVII<sup>e</sup> siècle, se plaît à retrouver sur « *cette sainte montagne* » l'idéal de la vie monastique pour les femmes (Voir l'oraison funèbre d'Anne de Gonzague). Ce qui mérite ici de nous arrêter plus particulièrement, ce sont les lettres écrites à Geoffroy, le célèbre abbé de la Trinité de Vendôme. L'abbé, après avoir reconnu la juridiction de l'évêque de Chartres, avait obtenu du pape Urbain II, au concile de Clermont, que ce monastère ne relèverait que du saint-siège. L'évêque lui rappela ses promesses, mais ce fut en vain. Quoique la bonne foi n'ait pas été du côté de l'abbé, il l'emporta. Vous augmentez le Pouvoir dans votre intérêt, attendez-vous à ce qu'il vous sacrifie au sien à l'occasion ; c'est l'histoire de tous les temps.

Ce Geoffroy ne péchait pas par l'humilité, ou au moins par la douceur. Il répond à son évêque par des lettres que celui-ci trouve « piquantes et enfiellées. » Aussi leur correspondance se borne-t-elle au strict nécessaire. On aimerait à trouver quelques traces des relations d'Yves avec les savants du temps ; ces traces se réduisent, il faut l'avouer, à bien peu de chose. Il est question une fois de saint Anselme ; mais c'est pour une affaire temporelle, et nullement pour un objet de métaphysique ou de théologie. Une lettre un peu plus intéressante est adressée à Roscelin, promoteur, comme on le sait, du nominalisme. Ce compatriote d'Abeillard (qu'on a cru à tort son disciple), chanoine de Compiègne,

par conséquent du diocèse où Yves avait enseigné lui-même, avait été condamné au concile de Soissons (1092) pour avoir appliqué ses théories au dogme de la Trinité. Il demandait asile à saint Yves. Celui-ci, dans un langage singulièrement sec et dur, lui reproche de recommencer la discussion, et l'engage à « user sobrement de la raison. » Il finit en lui refusant l'hospitalité, sous le prétexte que « son arrivée serait accueillie à coups de pierre. » On voit par là que saint Yves fut peu mêlé aux discussions savantes du temps, et que son orthodoxie même n'était pas douce pour ceux qui la blessaient. Hildebert, témoignant un attachement fidèle à son ancien maître Béranger, malgré ses erreurs, me semble plus humain, et, le dirai-je, plus fidèle aux exemples et aux préceptes de l'Évangile.

En passant dans la société laïque, nous rencontrons d'abord la royauté représentée par Philippe I<sup>er</sup> (1060-1108) et Louis le Gros (1108-1137). Philippe avait accueilli avec faveur l'élection de Yves. L'enlèvement de Bertrade ne tarda pas à brouiller le protecteur et le protégé. Ce conflit, il faut le répéter à l'honneur de l'évêque, ne cessa qu'avec la faute du prince, c'est-à-dire qu'il ne pardonna que lorsque l'Eglise eut pardonné. Rien ne put ébranler sa résistance courageuse, et dans toute cette affaire sa conduite est vraiment héroïque. Il refuse d'assister au mariage ; il fait plus : il annonce aux autres évêques les causes de cette abstention, « causes cachées pour lesquelles il ne peut approuver une pareille union. » Il remonte jusqu'au pape (c'était Urbain II) pour le mettre en garde contre les envoyés du roi chargés de le tromper ; et toutefois, mêlant la prudence à la fermeté, il empêche la publication des me-

naces papales « *par amour du souverain et de peur d'exciter des troubles.* » Il s'empresse de s'unir aux autres prélats du royaume pour mettre fin à ce scandale trop persistant, au prix de toutes les concessions compatibles avec le droit. Ses rapports avec Louis le Gros furent plus heureux, sauf en une circonstance assez bizarre. Ce prince, jeune encore, s'avisa un jour de lui demander en cadeau des peaux d'hermine. (Je suis ici, faute de mieux, la traduction de la Biographie de Michaud.) Ce qui explique cette demande, c'est que la Beauce possédait alors de vastes forêts peuplées probablement d'animaux disparus aujourd'hui<sup>1</sup>, et que de plus ce genre d'ornements a été très-usité au moyen âge, même pour le costume des hommes. Quoi qu'il en soit, l'évêque repoussa avec vivacité une demande « indigne de la gravité de son ministère. » Ce qui excuse peut-être la familiarité du prince, outre sa jeunesse, c'est l'habitude où l'on était alors de s'envoyer de petits présents; et ce qui le prouve, c'est que Yves reçut lui-même de cette façon des chaussures et un vase sacré. Le prélat, de son côté, avait bien le droit de l'admonester un peu sévèrement: il l'avait vu grandir; il l'avait sacré du vivant de Philippe. En réfutant les prétentions de l'église de Reims touchant ce sacre, il explique que, s'il a procédé ainsi, c'est par nécessité, « pour assurer l'hérédité du trône et la paix du royaume ébranlée par la conduite du précédent roi. » Arrêter le mal dans sa racine, c'était en effet faire acte d'excellent citoyen, et continuer l'œuvre de ces sages pontifes qui, comme l'a remarqué M. Guizot, ont fondé la monarchie

<sup>1</sup> Cette explication m'a été suggérée par le savant M. Nouel, mon collègue au Lycée et à la Société Archéologique.

française. C'est inspiré par la même prévoyance qu'il conseilla au jeune roi de se marier, « pour assurer l'avenir de la dynastie capétienne, et remplir un de ses principaux devoirs. » Ces grands services n'empêchèrent pas de mauvais procédés du roi, irrité de ce que l'évêque refusait des dignités ecclésiastiques à un de ses protégés ; mais la médiation de l'évêque d'Orléans arrêta bien vite cette rupture des deux amis. Le roi d'Angleterre Henri I<sup>er</sup> (troisième fils de Guillaume le Conquérant) s'était emparé du Maine. Yves fut forcément en rapport avec ce redoutable voisin. Il en profita pour lui arracher à trois reprises des dons destinés à la construction de sa cathédrale, lui rappelant que « les princes sont les serviteurs de l'Eglise, et que ses aïeux lui ont donné l'exemple. » La reine Mathilde, celle qu'on a appelée *la bonne reine*, lui avait envoyé des cloches pour cette même église ; il la remercie, et par la même occasion réclame une aube, sans doute brodée de sa main. Cette princesse est la mère de cette Mathilde, femme de Geoffroy Plantagenet, à laquelle on attribue les tapisseries de Bayeux. On voit que ce n'est pas seulement de nos jours, que les dames pieuses ont consacré à l'embellissement des autels les chefs-d'œuvre de leurs doigts et l'emploi le plus charmant de leurs loisirs.

Les lettres adressées aux seigneurs féodaux ne sont guère remplies que de réclamations ou de menaces. Il a surtout maille à partir avec ses turbulents voisins, les seigneurs du Puiset en Beauce, que Louis le Gros dut mettre lui-même à la raison. L'évêque dut excommunier une certaine Adèle, femme impérieuse qui avait favorisé le mariage d'une sienne nièce, malgré la défense des canons. Il exige que les époux s'abstiennent de toute cohabitation, « sans quoi tout est perdu. » Hugues du

Puiset osa emprisonner Yves et piller ses terres. Cette lutte se termina ; mais bientôt Yves eut à intervenir contre les mêmes personnages, en faveur de l'abbé de Bonneval, auquel ils causent « des angoisses cruelles, » ou parce qu'ils coupent les vivres aux chanoines de Chartres, « ce que les Turcs ne feraient pas. » On s'attendait peu à voir les Turcs en cette affaire ; mais le fait est que l'on commençait à parler d'eux en Europe, à propos des croisades. Je laisse de côté des démêlés fort courts avec les comtes de Troyes, Hugues, pour un mariage adultérin, et Etienne pour une violation de cloître, pour dire un mot de l'intervention de Yves dans le mariage de Geoffroy dit Grisegonelle, comte de Vendôme. Ce seigneur voulait épouser Mathilde de Châteaudun, veuve de Robert, vicomte de Blois. Se fondant sur une double généalogie commune aux deux cousins, et qu'il rappelle nom par nom, l'évêque commence par interdire le mariage projeté. Il est probable pourtant que ce document, fourni, paraît-il, par la famille du mari défunt, était apocryphe, car on sait que l'union eut lieu, et Yves n'était pas homme à se désister de son opposition si les canons eussent été violés.

Le peuple, ou, pour mieux dire, la foule attachée à la glèbe, brille par son absence. Si l'évêque de Chartres en souffle mot, ce n'est pas par sympathie ; au contraire, il tendrait plutôt à appesantir un joug déjà bien dur. Il approuve des peines ecclésiastiques infligées à une pauvre femme serve, « *parce qu'il importe de maintenir intact le pouvoir des maîtres.* » Et chose plus triste encore, ayant cassé un mariage entre personnes de condition libre et servile, qu'il convient être permis par la loi de nature, « qui ignore l'esclavage, » il a recours au subterfuge le plus étrange pour justifier cette sépa-

ration. On ne le croirait pas, si on ne lisait de ses yeux cette thèse développée avec toutes les citations du code Théodosien et des Pères à l'appui. Le fond de son argumentation est celui-ci : pour se marier, il faut s'aimer ; or un conjoint qui s'unit à l'autre pour le rendre malheureux ne l'aime guère. C'est ce qui arrive dans ces sortes d'alliances ; donc elles sont nulles. Un pareil sophisme n'est-il pas indigne d'un tel homme ! Voilà où l'on en est arrivé dans tous les temps, chaque fois qu'on a voulu concilier certains intérêts politiques, nés de la force brutale, avec les lois de l'éternelle justice et les préceptes sacrés de l'Evangile. De plus grands esprits, des âmes aussi vertueuses que Yves, s'y sont maintes fois essayés et ont heureusement toujours échoué comme lui.

Il ne nous reste plus qu'à demander aux lettres les indications qu'elles offrent sur les principaux événements et les institutions remarquables du temps ; ce ne sera pas long. La fin du XI<sup>e</sup> siècle, le commencement du XII<sup>e</sup> sont l'époque des investitures, des croisades et des communes. Dans la question des investitures, Yves approuve les prétentions de Grégoire VII, et admire, cela va sans dire, son courage invincible. Pourtant il n'ose blâmer Pascal II d'avoir cédé un moment à l'empereur Henri V : « Il voudrait le voir plus ferme, mais il faut lui obéir. » Il plaide de même les circonstances atténuantes pour l'archevêque de Reims, qui, en prêtant serment au roi, a reçu l'investiture « par le bâton, » à l'exemple de ses prédécesseurs. Il maintient que « la terre appartient au pouvoir séculier, » et rejette l'opinion des exaltés, que « se tromper en cette matière, c'est une hérésie. » En somme, il est du parti des modérés,

et il incline dans la pratique à de mutuelles concessions.

Les croisades, qui nous paraissent l'événement le plus étonnant du moyen âge, n'existent pour lui que par leurs conséquences. Un seigneur avait fait vœu de chasteté jusqu'à ce qu'il fût revenu d'outre-mer ; Yves blâme cet excès de zèle, comme un « attentat aux droits de la femme. » Un chevalier, qui avait odieusement mutilé un moine, demande, pour expier son crime, à partir pour la terre sainte. Yves le renvoie au pape pour recevoir l'absolution. Recommandant des pèlerins de son diocèse au nouveau patriarche de Jérusalem Daimbert, il lui demande des nouvelles de l'Orient. On pourrait croire, par cet exemple, que l'enthousiasme des Pierre l'Ermite et des saint Bernard fit plutôt des prosélytes parmi les barons, toujours prêts à guerroyer, que dans le clergé, habitué à la réflexion et au repos.

Sur les communes, pas un mot. Leur affranchissement avait pourtant commencé dans le centre, au Mans, en même temps que dans le nord, à Cambrai (1066). A en juger par sa façon d'envisager les droits populaires, il n'est pas probable que Yves ait vu avec plaisir et encore moins qu'il ait favorisé ces essais de liberté municipale, prélude d'une liberté plus générale.

Finissons par les institutions. Les élections ecclésiastiques étaient encore en vigueur dans l'Eglise. Yves, il est vrai, a l'air de les regarder comme des concessions des souverains, mais enfin il les défend contre eux. Cet usage était celui de la primitive Eglise ; il a été aboli, parce qu'il donnait lieu à des brigues, à la simonie, etc. La présentation par les souverains a remplacé ces abus par d'autres aussi graves, seulement elle était avanta-



geuse à la monarchie. L'Eglise a cherché à se plier aux différents régimes ; cette alliance lui a été presque toujours onéreuse en quelque point.

La trêve de Dieu, établie en France au commencement du XI<sup>e</sup> siècle, n'était point encore observée ni même adoptée partout. Les infractions étaient fréquentes. Yves est d'avis que dans ce cas il faut juger selon les coutumes et tenir compte de la nouveauté de l'institution.

Le combat judiciaire et les épreuves de l'eau et du feu étaient admis par la loi civile. Yves, supérieur en cela aux préjugés vulgaires, et, du reste, agissant conformément à l'enseignement de l'Eglise, refuse d'ordinaire de laisser appliquer ces procédés d'une justice barbare. Pourtant il admet qu'on ait recours à l'épreuve du feu, en cas d'adultère, si tous les autres moyens de connaître la vérité font défaut. Malgré cette concession malheureuse, il faut louer Yves de cette résistance à l'entraînement général, qui fait autant d'honneur à son intelligence qu'à son caractère. Dans tous les temps, ils sont bien rares ceux qui aperçoivent la vérité en dehors des préjugés de naissance ou de caste, et qui, surtout, osent la défendre et la propager contre les passions si violentes d'en haut, et malgré l'aveuglement forcément routinier des masses ignorantes.

Qu'on me permette de résumer les impressions que cette analyse, que l'on a le droit de trouver fatigante, mais qui a, je crois, le mérite de l'exactitude, laisse sur l'homme et sur son temps.

Yves, d'abord moine et professeur, avait subi une discipline de vie et d'esprit, contracté des habitudes d'aus-

térité dans les mœurs, de gravité dans les idées, qu'il garda peudant tout le reste de sa carrière. La science unique du moyen âge, la théologie scolastique avec ses appendices, la morale, le droit canon, avaient été la nourriture forte mais un peu sèche de son intelligence. Ce n'est pas un profond métaphysicien comme saint Anselme, un brillant dialecticien comme Abeilard, un écrivain élégant comme Hildebert. C'est un homme voué à la pratique, sinon par goût, au moins par devoir ; sa vocation ou sa destinée a été le gouvernement des âmes. Sauf quelques passages réservés aux questions de dogmes, à des réflexions sur la vie religieuse, etc., quand il prend la plume, c'est pour discuter avec abondance, résoudre avec sagacité et prudence un point de droit ou une difficulté de conduite. Ce mérite réel, mais un peu exclusif, est celui qui a frappé ses contemporains, et grâce auquel il a reçu d'eux le nom de « *Lucerna juris*. » Son caractère est fortement trempé, comme ils le sont presque tous, aussi bien sous la robe que sous la cotte de maille, dans ces temps où il fallait toujours être sur la brèche, et où les lettres et les arts n'avaient point encore adouci les aspérités d'une race nouvelle. Ferme jusqu'à la dureté d'abord, il s'humanise au contact des hommes ; l'expérience le rendit conciliant et ami des transactions, pourvu qu'elles fussent légitimes. Il a été certainement un prêtre d'une rare vertu et un des plus instruits, dans un temps où le clergé étoit loin (il ne nous en a donné que trop de preuves) d'édifier soit par ses mœurs, soit par ses connaissances. De nos jours, il eût tenu une belle place parmi les chefs de notre Eglise, et je le dis pour lui faire honneur, car à aucune époque, même sous les Bossuet, les Fénelon et les Massillon, elle n'a compté tant de sujets exemplaires. Par l'influence heureuse qu'il a exercée par sa vie et ses œuvres, il avait

droit à l'estime et à la reconnaissance de la postérité. Il est heureux pour lui que cette mention faite ici de lui ne soit pas le seul tribut qu'elle lui ait payé.

Il s'en faut que l'époque ait valu l'homme. C'est le moment où la société du moyen âge prend sa forme définitive. Les éléments de cette société, issue des invasions, réunie sous les auspices du christianisme, achèvent à peine de s'organiser. La papauté, qui est loin de jouir encore d'un pouvoir temporel assuré, vient de lutter pour conquérir son indépendance spirituelle, et va recommencer la lutte de nouveau pour obtenir la suprématie universelle. Chez nous, le pouvoir des Capétiens, reconnu, il est vrai, partout, ne s'exerce réellement que dans un rayon restreint. La féodalité, résultat d'une anarchie de deux siècles, enlace déjà le pays du pesant réseau de sa hiérarchie turbulente. Papes, rois, barons, évêques, abbés, ne songent qu'à s'assurer des privilèges, et sont en perpétuel conflit pour leur défense. Les lettres mêmes sont l'écho pénible de cet état de guerre entre toutes les professions et dans tous les rangs. Quant à Jacques Bonhomme, esclave du sol, il travaille et souffre en silence. Une foi aveugle est le seul aliment des âmes ; combien peu échappent aux caprices de la force ! Le clerc et le seigneur, voilà la société ! Elle ressemble à son architecture, dont les monuments qui nous restent sont des églises à l'aspect sévère ou de sombres et lourds donjons. Quand on pénètre dans ces siècles pour les étudier, il semble qu'on y manque d'air ; on a hâte d'en sortir, ne serait-ce que pour arriver aux temps plus heureux de saint Louis et de saint Thomas, à ce XIII<sup>e</sup> siècle, épanouissement lumineux du moyen âge, où apparaissent déjà quelques rayons de raison, de justice,

de science et de beauté, ces fleurs éternelles de la civilisation.

Malgré ces misères, on ne voit pas que celui dont nous venons de parler ait regretté les temps plus anciens. Il a été un homme de son siècle, se bornant à l'instruire et à l'édifier. Nous, fils d'un temps plus éclairé, plus prospère, faisons comme lui. En respectant les mérites du passé, reconnaissons les avantages du présent, et réunissons-nous pour l'améliorer. Nous ne serons pas sans doute mis comme lui au rang des saints, mais nous ferons œuvre d'honnêtes gens et de bon citoyens. C'est déjà beaucoup !

---

# LA CHAPELLE DE SAINT LOUIS

## A CARTHAGE

### POÉSIE

Par M. le Général DE VALABRÈGUE.

---

Messieurs,

En 1840, étant sous-lieutenant au 4<sup>e</sup> régiment de chasseurs d'Afrique, je fus chargé par le gouverneur général de l'Algérie, le maréchal Bugeaud, d'une mission à Tunis. Cette mission avait simplement pour but d'obtenir du Bey l'autorisation d'acheter dans la Régence, qui est renommée pour sa race chevaline, quelques chevaux de tête. On m'avait adjoint deux hommes de valeur : le général Massue, alors sous-lieutenant, dont les habitants de Vendôme ont pu apprécier les qualités, et M. Bernis, mort depuis vétérinaire principal de l'Algérie.

Je n'essaierai pas de vous retracer les impressions diverses, l'espèce d'enthousiasme que fit naître en moi le voyage que j'entreprenais ; vous les comprenez et vous les auriez ressenties comme moi. J'allais voir les lieux où fut Carthage, et qui virent mourir saint Louis.

Dès que je fus en possession de quelques chevaux, je dirigeai mes excursions vers le but désiré. Carthage, ou plutôt la place où elle fut, ne présente plus aujourd'hui à l'œil du visiteur qu'un sol ras et dénudé, mélange de

cendres et de poussière, dans lesquels sont éparpillés des morceaux de marbre et d'architecture. Rien ne révèle, sur cette surface désolée, la riche et puissante rivale de Rome ; il faut, pour la retrouver, fouiller profondément dans cet entassement de civilisations et de splendeurs détruites, enfouies par la guerre et le temps. Des fouilles exécutées depuis par la France et l'Angleterre ont mis à la lumière, avec un grand succès, cette cachette des siècles.

C'est au milieu de cette scène grandiose pour la pensée et sur un point qui domine la rade, qu'une chapelle venait d'être élevée par la piété de la Reine des Français. Tout navire chrétien qui entraînait dans le golfe pouvait déjà saluer de loin le tombeau du saint Roi, du prince courageux et juste. Je fus heureux de pouvoir, un des premiers, m'y agenouiller.

Vous vous demandez peut-être, Messieurs, comment j'ai pu élargir le cadre de vos recherches archéologiques spécialement vendômoises au point de vous parler de Louis IX et de Carthage ; je vais répondre à votre pensée. Autrefois, quand mourait un grand roi de notre pays, sa préoccupation suprême était de savoir ce que deviendrait après lui ce beau royaume de France, qu'il avait tant aimé, et d'assurer la continuation de son œuvre politique et gouvernementale. Louis IX ne pouvait manquer à cette tradition, et c'est elle, en quelque sorte, qui fournit le trait d'union qui relie des faits si éloignés de nous au rôle d'archéologue vendômois.

Il résulte d'un document extrait du testament de saint Louis, et dont je dois la communication à notre excellent collègue M. Auguste de Trémault, que Bonchard V comte de Vendôme était un des exécuteurs testamentaires du Roi, et qu'étant mort dans cette croi-

sade, il fut remplacé, par un codicille dont voici la copie, telle qu'elle figure au musée des archives, vitrine n° 46, numéro de classement 272.

Au camp devant Carthage, 4 août 1870.

*Louis Roi par la grâce de Dieu, à tous ceux qui examineront le présent écrit, salut. Nous faisons savoir que nous instituons nos exécuteurs testamentaires, nos chers et fidèles clercs G.... dizénier de Saint-Martin, de Tours, et V... archidiacre à l'Eglise de Chartres, en remplacement des défunts Bouchard, comte de Vendôme, et de messire Guillaume de Rampille, archidiacre.*

Je réclame donc le prestige de ce souvenir et votre indulgence en faveur des strophes que je vais avoir l'honneur de vous lire.

---

## La Chapelle de saint Louis à Carthage

---

Ce n'est qu'une simple chapelle,  
Seule, au sommet d'un coteau gris,  
Une coupole blanche et frêle,  
Une croix, quelques fleurs de lys.  
Ce n'est pas la longue tourelle,  
Qui s'élance, orgueilleuse et belle,  
Des caveaux d'or de Saint-Denis ;  
Elle n'a pas, voûte royale,  
Les arceaux d'une cathédrale,  
Des marbres, des brillants parvis,  
Ni la ceinture magnifique  
De la pompeuse basilique  
Où dorment les fils de Clovis ;  
Mais une auréole si pure  
Encadre sa noble structure,  
Son autel au plus saint des rois,  
Qu'il n'est pas besoin qu'on la nomme,  
Pour que tout chrétien et tout homme  
Se découvre devant sa croix.

Elle nous dit la grande époque,  
Où le monarque vertueux,  
Le martyr que l'église invoque  
Sur la tombe de ses neveux,



Sanctifié du nom du juste,  
Qui, comme un immortel arbuste,  
Sur ses cendres étend ses rameaux,  
A la France, encor palpitante  
De la collision sanglante  
Des vieux statuts et des nouveaux,  
Poussa son royal cri de guerre :  
Qui retentit jusque dans l'aire  
Des donjons les plus féodaux,  
Montrant de sa puissante épée  
L'Orient et la croix frappée  
Par d'indomptables ennemis,  
Comme une lionne mourante,  
Pour détourner leur soif ardente,  
Montre du sang à ses petits.

Ce fut des phalanges brillantes  
De chevaliers et de barons,  
D'écuyers aux lances flottantes,  
De couronnes et d'écussons.  
De cette aventureuse race  
Une croix couvrait la cuirasse,  
Marquant d'un même et noble sceau  
Tous ces guerriers devenus frères  
Pour aller chercher les misères  
Et la gloire d'un saint tombeau.  
Ce fut aussi, même devise,  
Porter le flambeau de l'Église,  
Aux peuples dans l'obscurité,  
Briser les fers de l'esclavage,  
Et purifier ce rivage

Au parfum de la liberté,  
Liberté qui du Ciel est fille,  
Et guide sa grande famille  
Aux cris de la moralité.

Sous les décombres du royaume  
Dont Annibal fut le géant,  
Un Bourbon recevait de ce dôme  
Le lit de mort du conquérant :  
Rien ne marquait sur cette terre,  
Où croit à peine une bruyère,  
Les derniers pas de saint Louis :  
Ni blasons rongés par la rouille,  
Ni ces caveaux que le temps fouille,  
Pour leur demander des récits.  
L'air n'avait pas gardé l'empreinte  
Des plis de l'oriflamme sainte,  
La mer, l'écume des vaisseaux.  
Et des collines en la plaine  
L'écho ne disait pas l'antienne  
Des chevaliers morts sans tombeaux.

Cependant, à la même race  
Incertaine, cherchant la place,  
Où le conquérant succomba,  
Malgré les ténèbres des âges,  
Malgré le chaos de ces plages,  
Le premier pâtre a dit : « C'est là ! »

Dieu, dans sa justice immuable,  
Ne permet pas que des héros

Les noms soient écrits sur le sable  
Pour être effacés par les flots :  
Il laisse au torrent de la vie  
De rompre l'époque finie,  
Le fil des trompeuses grandeurs ;  
D'éteindre l'éclat éphémère  
De ces flambeaux d'or et de verre  
Dont la foule aime les lueurs.  
Mais pendant qu'aux gloires impures  
Il arrache leurs impostures,  
Pendant qu'il écrase leurs fronts,  
Et que sa voix crie à la terre :  
« Tenez, je vous rends en poussière  
Vos faux Dieux et vos faux renoms, »  
Aux grands hommes, aux grands exemples,  
Sa sagesse donne pour temples  
La mémoire des nations.

Cette nef bravant les orages,  
Verra ses modestes festons  
S'affermir au choc des nuages,  
Des éléments, des nations :  
Vers le néant quoique tout penche,  
Elle restera ferme et blanche,  
Etoile aux éternels rayons ;  
Elle dira nos espérances,  
Les efforts de nos croyances,  
Les grands dévouements du passé ;  
Et, dominant de ses cantiques,  
Les puissantes voix historiques  
D'un monde autour d'elle brisé,

Elle dira : « Là fut Carthage ;  
Carthage n'est plus ; mais d'un sage  
Voyez la chapelle et l'image,  
Rien encore n'est effacé. »

DE VALABRÈQUE.

# SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

SCIENTIFIQUE & LITTÉRAIRE

DU

## VENDOMOIS

---

15<sup>e</sup> ANNÉE — 4<sup>e</sup> TRIMESTRE

---

OCTOBRE 1876

---

La Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois, s'est réunie en assemblée générale le jeudi 12 octobre 1876, à deux heures, au lieu ordinaire de ses séances.

Etaient présents au Bureau :

MM. le marquis de Rochambeau, président ; G. Launay, vice-président ; G. de Trémault, trésorier ; L. Martellière, conservateur ; Nouel, bibliothécaire-archiviste ; l'abbé Roulet ; de Bodard ;

Et MM. Beaussier, P. Blanchemain, l'abbé C. Bourgogne, l'abbé L. Bourgogne, de Brisoult, L. Buffereau, Marcel Chau-

tard, Juvénal Dessaignes, Victor Dessaignes, Godineau, l'abbé Haugou, Hème, P. Lemer cier, Rigollot, Soudée, l'abbé Tanquerel des Planches, Thillier, J. Thillier, de la Vallière, Vivet, instituteur.

M. le Président déclare la séance ouverte.

M. le Secrétaire fait connaître les noms des membres nouveaux admis par le Bureau depuis la séance du 13 juillet 1876 ; ce sont :

MM. l'abbé Tanquerel des Planches, curé de Thoré ;  
Breton-Dubreuil ;  
P. Yvon, pharmacien à Paris ;  
Ed. Croué, propriétaire à Courtozé.

M. le Président donne la parole à M. le Conservateur.

## DESCRIPTION SOMMAIRE

DES

## OBJETS OFFERTS OU ACQUIS

depuis la séance du 13 juillet 1876.

—

### I. — ART & ANTIQUITÉS.

NOUS AVONS REÇU :

De la DIRECTION DES BEAUX-ARTS :

Le TABLEAU annoncé à la séance d'avril. Cette toile, de 1<sup>m</sup>,50 sur 0<sup>m</sup>,96, représente, ainsi que nous l'avons dit, *Moïse sauvé des eaux*. Le groupe principal ne manque pas de noblesse ; les draperies surtout sont très-bien traitées. Mais de nombreux repeints alourdissent le paysage, où, d'ailleurs, il ne faut pas

chercher, plus que dans les autres peintures du XVII<sup>e</sup> siècle, ce que nous appelons aujourd'hui la couleur locale<sup>1</sup>.

De M. G. LAUNAY :

Deux nouveaux DESSINS de l'intéressante série des tombeaux vendômois. Le premier représente la tombe en cuivre de Bouchard VI, comte de Vendôme (1343) ; le second est le tombeau en marbre noir de Jean de Bourbon et de Catherine de Vendôme, sa femme. Les deux statues, de marbre blanc, malheureusement mutilées, sont conservées au Musée. Ces deux monuments étaient placés dans l'église de la collégiale Saint-Georges.

De M. DOLBEAU-DEROUIN, de Huisseau :

Une ENTRÉE DE SERRURE du XVI<sup>e</sup> siècle, fort endommagée, provenant d'une maison nommée dans le pays les Issues de Huisseau.

De M. MARTELLIÈRE, juge à Pithiviers :

Divers OBJETS EN BRONZE de l'époque gallo-romaine, fibules, cuillers à parfums, ornements de baudrier ou de harnais, etc., trouvés à Pithiviers-le-Vieil, lors du déplacement du cimetière.

Une petite PLAQUE de bronze, d'origine gréco-russe et d'un style très-archaïque, représentant les saints protecteurs de la Russie et Dieu le père dans un cartouche au-dessus. S'il est vrai, comme on l'a assuré au donateur, que cette amulette ait été trouvée aussi à Pithiviers-le-Vieil, il faudrait y voir une trace de l'invasion de 1815.

<sup>1</sup> « Ce tableau, qui est particulièrement un paysage, représente la princesse groupée avec ses femmes sous des arbres élevés. L'une d'elles tient l'enfant, dont la mère agenouillée semble s'offrir comme nourrice. » Cette description de l'un des quatre *Moïse sauvé des eaux* peints par le Poussin, aussi bien que le style des figures, permet de croire que le tableau du Musée est une copie de celui du grand maître, gâtée par un rentoilage défectueux et des retouches maladroites.

De M. A. DE TRÉMAULT, maire :

Un CALENDRIER pour l'an de grâce 1671, imprimé en rouge et noir, chez Charles Coignard, à Paris.

Par ACQUISITION :

Une HACHE en pierre polie, trouvée aux environs de Ville-  
rable. La pierre est siliceuse et d'origine volcanique.

De M. ZACHARIS, de Lavardin :

Une HACHE polie, d'une sorte de grès très-compacte et veiné,  
d'une bonne conservation, trouvée au pied de la colline de La-  
vardin.

Nous recommandons, comme un exemple à suivre, la conduite  
de M. Zacharis, qui, simple journalier à Lavardin, est venu à  
Vendôme exprès pour offrir ses trouvailles au Musée, et n'a  
voulu accepter aucune récompense. « C'est pour la science, »  
dit-il.

## II. — NUMISMATIQUE.

De M. LAUNAY, jardinier rue de la Mare :

Un double tournois de Henri III, roi de France et de Po-  
logne, sans date.

De M. GIRARD, concierge du Musée :

Un blanc de Charles VII, dont le principal mérite est d'avoir  
été trouvé dans la cour même du Musée.

D'un ANONYME :

Un lot de pièces françaises, où nous ne trouvons guère à men-  
tionner qu'un double tournois de Henri IV (1607) et un sol de  
Louis XVI, roi des Français, an IV de la Liberté.

De M. DE LA VALLIÈRE :

Un jeton de Henri IV, représentant le roi sur un cheval galo-



pant (1655). Au revers, un bras sortant des nuages couronne un dauphin ; au-dessus le mot DAULPHIN ; au-dessous, les armes de France et de Navarre au milieu de lauriers. Cette variante du revers ordinaire semble indiquer que la pièce a été frappée en l'honneur du jeune dauphin Louis.

De M. de ROCHAMBEAU, président :

Un jeton trouvé au lieu dit la Procureuserie, commune de Villiers, frappé à l'occasion du mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche. Les deux têtes de profil sont d'une bonne conservation. Au revers, deux cœurs, au-dessus d'une couronne, sont réunis par la devise : AMOR, SPES, FIDES, dans une banderolle.

Cette pièce, ainsi que la précédente, sort des ateliers de Hans Krauwinkel de Nuremberg.

L. M.

### III. — BIBLIOGRAPHIE.

De M. et M<sup>me</sup> HUBERT-SOUBRILLARD, marchands grainetiers à Vendôme :

Un contrat de vente qui faisait partie des titres de propriété de leur maison, rue Poterie, n° 67, et qui est une véritable pièce historique pour le Vendômois et pour le règne d'Henri IV : — Comme elle se trouvait heureusement en double, M. et M<sup>me</sup> Hubert ont bien voulu, à la prière de M. Bouchet, bibliothécaire, qui l'avait découverte, en céder un exemplaire à la Société.

Nous donnons dans le présent Bulletin un excellent travail de M. Joseph Thillier sur ce précieux document.

Remerciements particuliers aux donateurs.

DONS des Auteurs ou autres :

De l'auteur, M. René DE CHAUVIGNY :

*Généalogie de la famille Gaucher.* Extrait de la Revue Historique et Archéologique du Maine. Mamers, 1876.

*Institut des Provinces de France.* Trimestriel N° 3, juillet 1876.

De la part de l'auteur, M. l'abbé DESNOYERS, d'Orléans, les deux brochures suivantes :

*Note sur une tête de Vénus trouvée à Bazoches-les-Hautes, Eure-et-Loir.* (Extrait des Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences, etc., d'Orléans.

*Statue de Bacchus-Hercule trouvée à Lailly (Loiret).* — Orléans, 1876.

De la part de M. l'abbé R. CHARLES, les dix-sept brochures suivantes, toutes de son père ou de lui-même :

*Mélanges et aperçus sur diverses questions littéraires ou archéologiques,* par L. Charles. — Le Mans, 1860.

*Notes biographiques sur le canton de La Ferté-Bernard,* par L. Charles. — Le Mans, 1851.

*La Peinture sur verre au XVI<sup>e</sup> siècle et à notre époque,* par L. Charles.

*De l'administration d'une ancienne communauté d'habitants du Maine,* par L. Charles. — Le Mans, 1862.

*De la conservation et de la restauration des anciens vitraux* par L. Charles (Extrait du *Bulletin Monumental*). — 1858.

*Ateliers de verriers à la Ferté-Bernard à la fin du XV<sup>e</sup> siècle et au XVI<sup>e</sup>,* par L. Charles. — Le Mans, 1851.

*Maurice et Eugénie de Guérin ; étude sur leur vie et leurs œuvres,* par L. Charles. — Le Mans, 1864.

*Hôtel de ville de La Ferté-Bernard (Sarthe),* par L. Charles. — Caen, 1869, avec fig.

*Antiquités découvertes à Cormes (Sarthe).* — Le Mans, 1866.

*Ruines gallo-romaines et restes d'un édifice carlovingien dans l'Est de l'ancien Maine,* par L. Charles, avec fig. — Caen, 1866.

*Les vieilles maisons de La Ferté-Bernard ; artistes et ouvriers de leur époque, du XV<sup>e</sup> siècle au XVIII<sup>e</sup>, par L. Charles, — Caen, 1864.*

*Cherré, arrondissement de Mamers, canton de La Ferté-Bernard (Sarthe), — Extrait de la Chronique de l'Ouest du 13 avril 1867.*

*Lettres inédites de Béranger à un ami, précédées d'une appréciation par L. Charles, — Le Mans, 1860.*

*Histoire de La Ferté-Bernard (Sarthe), par L. Charles. — Mamers, 1869, avec planches.*

*Les Sires de La Ferté-Bernard au Maine depuis le XI<sup>e</sup> siècle, par L. Charles. — Le Mans, 1870, avec planche.*

*Les Chroniques de la paroisse et du collège de Courdemanche au Maine, par M. l'abbé Robert Charles. — Mamers, 1876 avec planche.*

*L'Œuvre de Saintot Chemin, sculpteur fertois, 1530-1555.*

*Les Statues de Souvigné-sur-Même (Sarthe), par M. l'abbé Robert Charles. — Mamers, 1876. Une planche.*

Par ENVOI du Ministère de l'Instruction publique :

*Revue des Sociétés savantes des départements, Nos de janvier et février 1876.*

*Romania, N<sup>o</sup> de juillet 1876.*

Par ÉCHANGE avec les Sociétés savantes ou les Revues :

*Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne. Année 1875. 1 vol. — Tables analytiques, 1857-1867.*

*Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest. 1<sup>er</sup> trimestre 1876.*

*Bulletin de la Société Archéologique du Midi de la France.*  
Séances des 23 novembre 1874 au 14 mars 1876. — Toulouse.

*Bulletin de la Société des Etudes littéraires, scientifiques et artistiques du Lot.* Tome II, 4<sup>e</sup> fascicule 1876. — Cahors.

*Société Nationale Havraise d'études diverses.* 1873. — Le Havre, 1875.

*Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau,*  
1874-72. II<sup>e</sup> série, tome IV<sup>e</sup>.

*Bulletin de la Société Archéologique et Historique de l'Orléanais.* 2<sup>e</sup> trimestre 1876.

*Bulletin de la Société Archéologique d'Eure-et-Loir.* Procès-verbaux. Juin-juillet 1876.

*Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe.* 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> trimestres 1876.

*Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers.* 1875

*Bulletin de la Société Archéologique de Nantes.* Tome XIV,  
4<sup>e</sup> trimestre 1875.

*Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest.* 2<sup>e</sup> trimestre 1876.

*Documents inédits pour servir à l'histoire du Poitou,* publiés  
par la *Société des Antiquaires de l'Ouest.* Poitiers, 1876. Tables  
et couverture.

*Comité Archéologique de Senlis.* Comptes rendus et Mé-  
moires. 2<sup>e</sup> série, tome I, année 1875.

*Mémoires de l'Académie du Gard.* Année 1874.

*Mémoires de la Société des Antiquaires du Centre.* V<sup>e</sup> volume,  
1873-74. — Bourges, 1875.

*Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France.*  
Tome III. — Paris, 1875.

Par ABONNEMENT ou par ACQUISITION :

*Polybiblion.* Partie littéraire et technique. Livraisons de juillet, août et septembre 1876.

*Revue Archéologique.* Nos de juillet et août 1876.

E. N.

#### IV. — HISTOIRE NATURELLE.

De M. Pierre MAHOUEAU et de la part de M. DURANDO, naturaliste à Alger :

Plusieurs fruits de plantes curieuses cultivées au Jardin d'Essai d'Alger, savoir : de *Gardenia Thunbergii* (Rubiacées) ; de *Martynia proboscidea* (le cornuret à trompe, fam. des Bignoniacées) ; de *Nelumbium speciosum* DC. (Nymphéacées).

En outre, un *Anactatica Hierochuntiae* (Crucifères), dit la ressuscitante de Jéricho ou la rose de Jéricho ; en arabe : *Kaff-Meriem*, la main de Marie. — Cette plante annuelle est très-hygrométrique, et, lorsqu'on la plonge dans l'eau, les rameaux rapprochés par la sécheresse s'écartent et la plante semble revivre.

Et deux individus secs de l'*Asterisus pygmaeus*, Cosson et Duriou, faune des composées, corymbifères, dite la petite rose de Jéricho. Plante annuelle hygrométrique. Ici, ce sont les fleurs (anthodes) qui s'épanouissent par l'humidité, offrant l'aspect des immortelles. — Ces deux espèces de plantes proviennent de Biskara, dans le Sahara.

M. le conservateur a rendu témoins du phénomène les membres de la réunion, qui ont suivi l'expérience avec intérêt.

De M. LEGUÉ, de Mondoubleau :

Une pie-grièche écorcheur (*Lanius collurio* Lin.), individu mâle, tué à Mondoubleau. Oiseau assez rare.

De M. ZACHARIS, carrier à Lavardin :

Un curieux échantillon de pyrite de fer (sulfure de fer), trouvé par lui dans la roche du coteau, au mois de mars 1876.

E. N.

---

REMERCIEMENTS sincères à tous les donateurs que nous venons de nommer.

---

## **Renouvellement du Bureau pour 1876**

---

Le Président rappelle à la Société qu'en vertu du nouveau règlement le Bureau se compose de 12 membres, renouvelables par tiers chaque année. Il y a donc 4 membres à nommer. Le Bureau ayant été renouvelé complètement au mois d'octobre dernier, il y a lieu de tirer au sort les noms des 4 membres qui doivent sortir cette année. Le Président, étant élu pour trois ans, ne doit pas être compris dans ce tirage au sort. On procède à cette opération entre les onze noms restants.

Les membres sortants sont :

MM. Cornu ;  
de Bodard ;  
Launay ;  
de Valabrègue.

On procède ensuite au scrutin secret pour nommer les 4 membres qui doivent remplacer ces derniers.

Le dépouillement donne les résultats suivants :

MM. Laurand, juge :  
Victor Dessaignes ;  
Gaston de Lavau ;  
Soudée.

Ces Messieurs sont élus membres du Bureau pour trois ans, à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1876.

---

## CHRONIQUE

---

M. de Rochambeau, président de la Société, a été nommé membre du Comité départemental pour l'Exposition universelle de 1878, du sous-comité de l'arrondissement de Vendôme, et du jury d'admission qui siège à Paris.

L. M.

### Cellé.

Cellé, commune du canton de Savigny, arrondissement de Vendôme, *Celleyum*, *Sediliacus*.

En 853, le monastère de Corbion, fondé au VI<sup>e</sup> siècle par le bienheureux Laumer et par saint Innocent, évêque du Mans, fut envahi et saccagé par les Normands. Fuyant devant l'invasion, les moines obtinrent de l'évêque du Mans Robert, en 860, la villa de Cellé pour s'y installer ; c'est donc entre l'année 856, époque de l'avènement de l'évêque Robert, et 860, qu'on doit placer la fondation du prieuré de Cellé.

Cellé, en tant que villa gallo-romaine, existait avant cette époque ; loin des rivières navigables, cachés dans les profondes solitudes de la Braye, ces religieux parvinrent à se soustraire aux recherches des Barbares.

Dès l'origine, ils possédèrent une basilique qu'ils devaient desservir : pour leur entretien, ils jouissaient de toutes les dîmes de la villa et de ses dépendances. En outre, l'évêque Robert leur donna un manse tout entier. Le prieuré de Cellé dépendait de l'abbaye de Saint-Laumer de Blois, et disparut dans la tourmente révolutionnaire.

Tels sont les renseignements publiés sur Cellé par M. Louis Froger dans la *Revue historique et archéologique du Maine*. Il



y donne *in extenso* la charte inédite de la fondation du prieuré de Notre-Dame de Cellé, qu'il a copiée dans les archives de la Fabrique. Cette pièce originale est du plus haut intérêt.

A. DE R.

### Le Crochet mérovingien du Rouillis.

Notre Musée possède, dans ses vitrines, un curieux objet en fonte de bronze grossière, trouvé par des terrassiers en démolissant le donjon du Rouillis, commune de Rahard, canton de Morée.

Cet instrument, orné de stries mérovingiennes, a déjà provoqué les recherches de plusieurs savants : mais aucun d'eux n'a encore pu jusqu'à présent en déterminer l'emploi.

Tout récemment, notre collègue M. de Linas a publié, à son sujet, dans le *Magasin Pittoresque*, un petit travail que nous reproduisons, en remerciant le directeur de cette excellente Revue d'avoir bien voulu autoriser cette reproduction.

Cet instrument se compose d'un fort crochet pointu, façonné en tête d'oiseau, plat et uni d'un côté, strié et évidé en surface gauche de l'autre. La courte hampe qui simule le col de l'animal repose sur un nœud sphéroïde où viennent aboutir deux branches obliques, arrondies à l'extérieur et réunies à la base par une traverse, de manière à déterminer un triangle isocèle. Une soie ou queue, destinée à s'engager dans un manche, part du centre de la traverse que les branches débordent tant soit peu dans le sens du bec, tandis qu'elles affleurent à l'opposé. Les ornements striés ou pointillés qui couvrent le crochet, le nœud et le flanc de la branche, ici mise en évidence, accusent nettement un travail de l'époque mérovingienne.

A quel usage servait un pareil engin ? Nous nous étions d'abord arrêté à une *passette* de tisserand, puis à un instrument d'obstétrique. Il a fallu bientôt y renoncer ; des formes robustes ne convenant guère à des opérations délicates. La découverte inattendue, faite à Rouen, d'un second objet de même aspect et de même époque que le nôtre, vient jeter au moins quelque lumière sur la question, s'il ne la résout pas complètement.

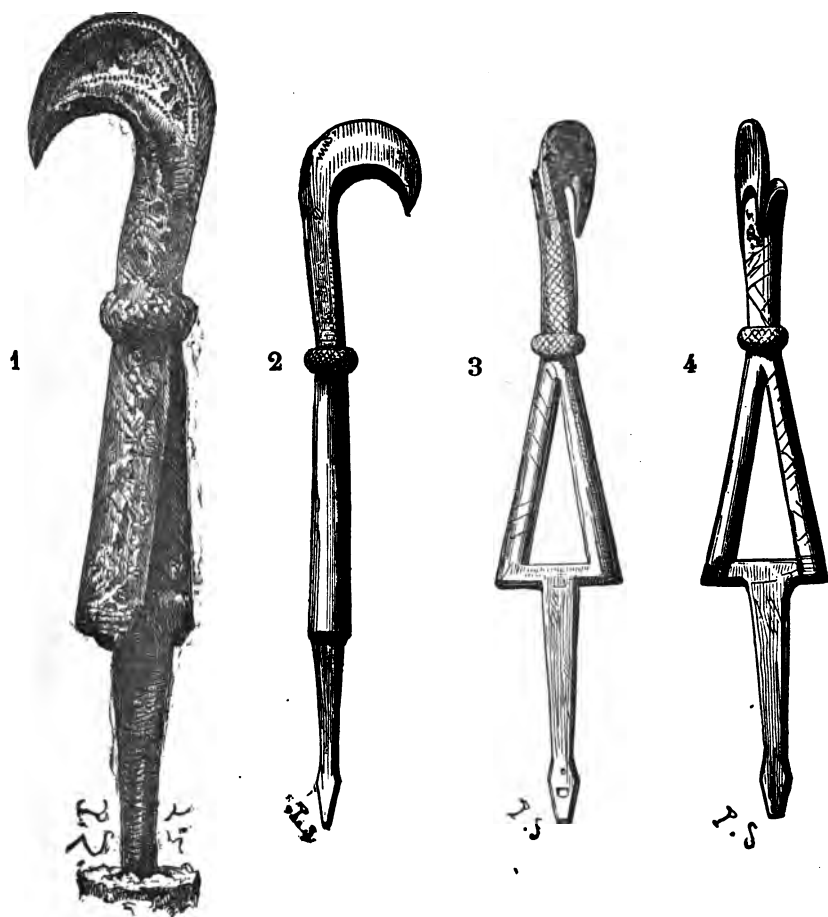
Ce dernier, trouvé récemment dans la Seine, est en fer forgé; si attaqué qu'il soit par la rouille, les traces d'un nœud y sont très-visibles; son bec est rond, court et émoussé. Malgré cette légère différence, la structure des deux engins prouve qu'après avoir empoigné leur manche, on saisissait la traverse avec l'index passé dans l'intérieur du triangle, afin d'exercer une énergique traction sur un corps mince appréhendé par le crochet.

Or, une vieille arme de jet, traditionnellement conservée aujourd'hui dans quelques villages de l'Artois et des Flandres, l'arbalète, se bandait jadis au moyen de crochets, depuis remplacés par une moufle; son arc, fabriqué en matières résistantes, telles que le nerf, la corne, le métal, ne pouvant céder à la seule pression des doigts. Jusqu'au déclin du quatorzième siècle environ, l'arbalète de chasse (voy. *Magasin pittoresque*, t. XXXVII, p. 45), plus faible que l'arbalète de guerre, fut munie d'un crochet simple qui ramenait la corde sur la noix en glissant le long de l'arbrier (voy. Viollet-Leduc, *Dictionnaire du Mobilier français*, t. V, p. 21). Les monuments du moyen âge, il est vrai, ne mentionnent pas l'arbalète avant la première croisade; mais cette arme était connue des veneurs gallo-romains (voy. Daremberg et Saglio, *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, ARCUBALLISTA), qui purent en enseigner le tir aux conquérants germains.

De semblables données suffiraient pour justifier l'attribution de nos engins à des crochets d'arbalète; nous ne la risquons néanmoins que sous bénéfice d'inventaire. Si l'on admet notre hypothèse, la face plane du crochet de bronze, beaucoup plus élégant que celui de fer, aurait pour but de faciliter son glissement contre le bois de l'arbrier.

La même fouille du Rouillis mit au jour une longue épingle à cheveux (*acus comatoria, discerniculum*) en os, sommée d'une statuette (nous n'en avons pas vu l'original), un mors, des épérons, des cuillers en cuivre, des monnaies de Charles VI, enfin des carreaux d'arbalète d'un type fort ancien (voy. Bouchet et Launay, *Bulletin de la Société Archéologique du Vendômois*, t. IX, p. 200 à 221). Ces carreaux viendraient à l'appui de notre présomption quant à l'usage d'objets qui nous semblent mériter une étude approfondie.

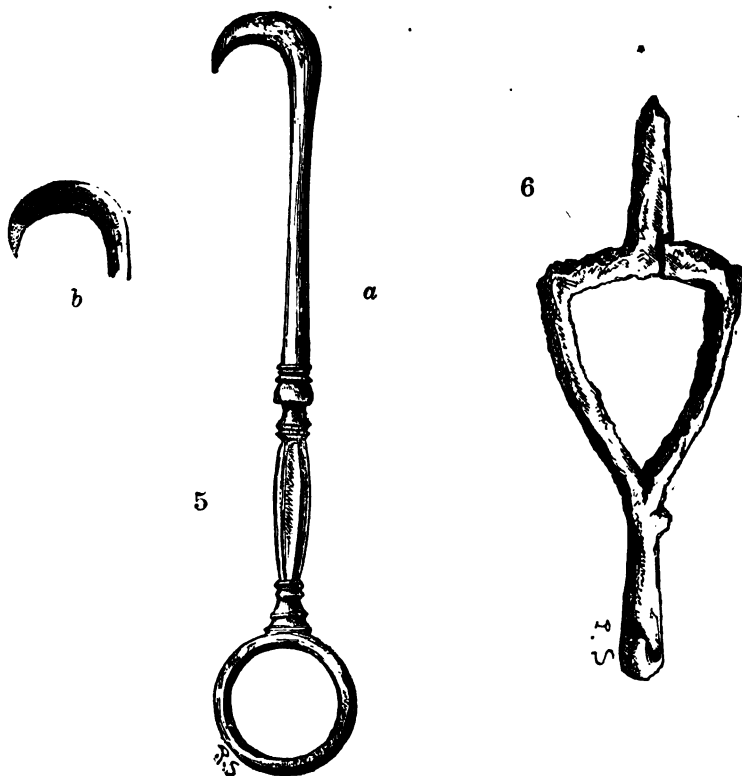
A. DE R.



MUSÉE DE VENDOME  
**Crochet mérovingien en bronze**

1. Côté évidé (d'après une photographie de M. Yvon).  
 2. Côté plan (dessin de M. C. de Linas). — 3. Dos (dessin de M. C. de Linas).  
 4. Face (dessin de M. C. de Linas).



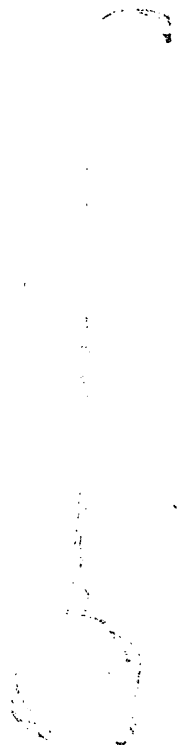


**5. Instrument romain d'obstétrique ; bronze (Cabinet des médailles)**

*a.* Côté plan. — *b.* Côté évidé. (Dessin de M. Victor Gay.)

**6. Crochet mérovingien en fer, trouvé à Rouen**

(Dessin de M. Gaston de la Serre.)



Un cas de tonnerre en boule

Nous recevons de M. l'abbé Constant Bourgogne, curé de Villavard, l'intéressante lettre suivante, relative à un cas de foudre des plus singuliers, qu'il a été à même d'observer de près et qui présente des faits très-curieux. Comme on le verra, il s'agit d'un nouveau cas de *foudre globulaire* ou tonnerre en boule, dont les récits se reproduisent chaque année sans avoir encore permis à la science d'en donner une explication satisfaisante. Il faut donc continuer à enregistrer les faits sans négliger les moindres détails, dans l'espoir qu'ils donneront enfin la clef de cette énigme électrique.

Nous publions la lettre de M. l'abbé Bourgogne sans y rien changer d'important, pensant que la naïveté même de certains détails imprime au récit fait par les témoins et la victime de l'accident un cachet d'authenticité que lui feraient perdre les modifications qu'on voudrait lui apporter.

On trouvera à la suite de la lettre en question quelques notes ayant pour but d'appeler l'attention sur les passages qui m'ont paru les plus intéressants, et d'indiquer les explications que suggèrent ces faits remarquables. — E. NOUËL.

« Villavard, 24 octobre 1876.

« Monsieur,

« Je vous envoie, comme je vous l'ai promis, quelques détails sur le phénomène qui a eu lieu à Villavard, il y a trois semaines.

« Le samedi 30 septembre, après une pluie qui avait duré assez longtemps le matin, vers deux heures le ciel se couvrit de nuages noirs que sillonnèrent bientôt des éclairs suivis de roulements de tonnerre. La femme Desneux Tafforeau, effrayée par l'orage qui menaçait, quitta son ouvrage pour se rendre auprès de ses enfants. En passant par le bourg, à peu de distance du presbytère, elle ne voulut pas s'arrêter pour attendre la fin de l'orage, bien qu'on l'en priât instamment.

« Elle avait fait quelques pas, lorsqu'elle se retourna pour voir si le temps lui permettrait de retourner chez elle. Elle se trou-

vait à 50 mètres à l'est derrière le presbytère. Le temps était très-sombre ; de grands nuages noirs s'avançaient vers elle, et la pluie paraissait tomber à Montoire. Soudain elle voit auprès du clocher une boule jaune, lumineuse, sur les bords de laquelle s'agitaient de légères flammes bleues. Cette boule avait le diamètre de la pleine lune (Note 1). Elle vint roulant sur elle-même jusqu'au-dessus de la cheminée du presbytère, et semblait vouloir y descendre. Mais aussitôt elle s'enleva, s'arrêta sur un noyer derrière le hangar du presbytère, roula sur les branches de cet arbre, tourna de l'autre côté sur le tronc jusqu'à un mètre et demi de terre, puis, emportée par le courant d'air, elle se dirigea toujours en tournant vers la femme Desneux stupéfaite. Auprès de cette femme, cette boule semble s'élargir, et ses rayons, s'écartant en différents sens, paraissent former une croix (c'était probablement l'effet de la rotation). Ce globe lumineux, qui présentait alors les couleurs de l'arc-en-ciel, tourne ensuite autour des jambes de la femme Desneux. Elle croit voir à ses pieds un puits dont les bords jettent des rayons jaunes, rouges et bleus. La boule roule le long de cette femme et tourne autour de sa tête, formant comme un vêtement de feu qui lui couvre la tête et le cou. Elle croit que ses habits brûlent, que la terre tremble ; elle éprouve des commotions, elle pense à la fin du monde, et est enfin renversée à terre. Elle se trouvait alors au centre d'un violent tourbillon, qui soulevait des nuages de poussière. Cependant elle se relève aussitôt, mais ses yeux, selon son expression, ne voient plus que des étoiles. Elle est éblouie ; elle fait quelques pas vers les maisons devant lesquelles elle vient de passer, se dirige vers des voix qui l'appellent, et tombe presque sans mouvement et sans connaissance. La veuve P... et sa fille accourent auprès de la malheureuse victime de la foudre. Le temps était affreux, le vent soufflait avec fureur ; il tombait des torrents de pluie mêlée de grêle. En ce moment, un grand coup de tonnerre éclata avec fracas (Note 2). Tous les habitants du bourg, en l'entendant, furent surpris de ne l'avoir pas vu précédé d'un éclair immédiat. Il y avait quelques instants qu'on avait vu le dernier éclair, et on pensa que le tonnerre était tombé à un ou deux kilomètres du bourg. Mais probablement c'était la boule électrique qui éclatait.

« La femme Desneux était dans le plus pitoyable état ; elle ne pouvait plus parler ; sa tête et ses membres, lorsqu'on ne les



soutenait pas, retombaient aussitôt. Elle étouffait et paraissait sur le point d'expirer. Les personnes appelées à son secours la placèrent dans une chaise à la porte de la maison de la veuve P., et lui donnèrent les premiers secours en usage auprès des asphyxiés. Le vinaigre jeté sur le visage et sur les membres et qu'on lui faisait respirer, dont on mouillait ses lèvres et ses narines, des frictions de linges chauds sur la poitrine, et quelques gouttes de tilleul qu'on lui fit avaler avec grande difficulté, diminuèrent un peu l'oppression de poitrine, et il fut possible de coucher la malade dans le lit bien chauffé de la personne qui lui avait donné l'hospitalité.

« Le docteur Belle, arrivé quelques heures après l'accident, attribua à la foudre l'état de la femme Desneux, fit continuer les frictions de vinaigre et de linges chauds, ordonna de jeter de l'eau froide au visage de la malade, et prescrivit quelques remèdes. Ceux qui habitaient auprès du presbytère et moi, nous ne pouvions encore croire que le tonnerre fût tombé si près de nous.

« Deux jours après, la femme Desneux recouvra l'usage de la parole. Elle parlait tout bas. L'étonnement de tous fut au comble lorsqu'elle nous raconta ce qu'elle avait vu. Alors on observa un phénomène singulier. La sueur, l'haleine et l'urine de cette femme répandaient une odeur pénétrante, que tous comparaient à celle du soufre. Elle disait elle-même qu'elle en était empoisonnée. Elle souffrait de vives douleurs dans tous les membres. Deux ou trois fois, sa langue, son palais et sa gorge se couvrirent d'un mucus blanc et se dépouillèrent. Cela dura plusieurs jours. La femme Desneux ne fut véritablement hors de danger que dix jours après l'accident. (Note 3.)

« Quelques-uns, ayant entendu le récit qu'elle faisait de ce qu'elle avait vu, eurent la curiosité d'examiner le noyer sur lequel, disait-elle, la boule de feu s'était arrêtée. Ils remarquèrent, parfaitement indiqué, le passage de cette boule. La partie du noyer qui regarde le presbytère présentait, depuis sa cime jusqu'aux plus basses branches, des feuilles froissées, déchirées et grillées, et de petites branches cassées. De l'autre côté, il y avait sur le tronc une fente de la longueur d'un demi-mètre, assez étroite, qui depuis s'est toujours élargie et allongée. L'écorce depuis aussi a éclaté en différents endroits.

« J'ai interrogé plusieurs habitants du bourg. La femme Des-

neux seule a vu la boule électrique; les autres, pour la plupart, étaient rentrés chez eux. Ceux qui se trouvaient dehors n'ont pas porté leurs yeux sur le clocher et le presbytère pendant le temps si court que le phénomène a duré. Tous ont remarqué la ventouse extraordinaire et le tourbillon qui ont accompagné le phénomène, la pluie torrentielle et le grand coup de tonnerre qui l'ont suivi. Dans le chemin, près du presbytère, du côté opposé à celui où la femme Desneux était atteinte par la boule électrique, un homme qui revenait avec sa voiture eut beaucoup de peine à maltriser et à faire avancer son cheval, tant il était effrayé par la ventouse et le tourbillon. Rentré à l'écurie, ce cheval, pendant trois heures, refusa toute nourriture.

« Le 30 septembre, vers la même heure, il y a eu aussi, à Montoire, à Saint-Rimay et à Lunay, un terrible ouragan avec des tourbillons qui ont renversé des cheminées, brisé et déraciné des arbres et enlevé des objets qu'on a retrouvés depuis.

« La ventouse qui a accompagné le phénomène de la boule électrique a ouvert violemment la porte de la salle à manger du presbytère. J'étais alors dans une des chambres; je sentis une légère commotion dans tous les membres, et regardai au clocher si le tonnerre était tombé; mais je n'ai rien vu. Je remarquai alors que le vent soufflait dans tout le presbytère, et que la porte de la salle à manger était ouverte. Je me hâtai de la fermer; mais déjà la moitié de la salle était couverte d'eau. Je pensai plus tard que probablement c'était le courant d'air formé par l'ouverture de la porte de la salle à manger, qui avait empêché la boule électrique d'entrer dans la cheminée de la cuisine et l'avait poussée sur le noyer.

« Tels sont, Monsieur, les détails que j'ai pu réunir sur le phénomène qui a eu lieu à Villavard le 30 septembre. J'y joins un petit plan qui vous fera mieux comprendre la route suivie par la boule électrique\*.

« Veuillez agréer,.... etc.

« C<sup>t</sup> BOURGOGNE,

« *Curé de Villavard.* »

\* On voit sur ce plan que le globe de feu a suivi une direction à peu près rectiligne allant du S.-O. ou N.-E., c'est-à-dire exactement la direction du vent qui poussait la nuée.

NOTES

1. — Il résulte clairement de ce passage et de ce qui suit que la descente du globe électrique des nuages a eu lieu en l'absence de la chute de pluie à Villavard. Les coups de foudre ordinaires, c'est-à-dire résultant d'une étincelle électrique s'élançant instantanément d'un nuage au sol ou *vice versa*, n'ont lieu le plus souvent que pendant les averses orageuses, le fluide électrique suivant la série des gouttes d'eau qui lui offrent une communication du nuage au sol.

On m'a cependant cité, cette année même, un cas de foudre à Montoire, qui paraît avoir eu lieu *sans pluie*. C'était le 29 juin 1876. Ce jour-là, vers six heures du soir (?), le tonnerre serait tombé à Montoire sur une maison de la place, près l'église, m'a-t-on dit, et il n'y a pas eu une goutte d'eau sur la place ; mais il a plu à quelques cents mètres plus loin au S.-O., entre Montoire et Les Roches. Y a-t-il eu foudre globulaire comme à Villavard ? Malheureusement les détails me manquent.

2. — On remarquera cette coïncidence de l'explosion du globe électrique et de la chute d'une pluie abondante. Le globe, après avoir vainement cherché dans le noyer et la femme Desneux une communication suffisante avec le sol, l'aura trouvée quelques secondes après avoir quitté sa victime, par suite de cette averse torrentielle, qui avait transformé le sol en un conducteur à surface immense.

3. — Ce passage est certainement le point le plus curieux de cette relation. Je ne crois pas que l'on ait encore enregistré d'exemple de l'action physiologique de la matière d'un globe électrique respirée et, pour ainsi dire, *goûtée* par une personne. Ces empoisonnement et asphyxie, cette odeur pénétrante rappelant l'odeur du soufre font songer de suite à l'*ozone*, cet état si singulier de l'oxygène électrisé, dans lequel ce gaz, déjà si actif dans son état ordinaire, acquiert des propriétés beaucoup plus vives encore, une odeur *sui generis* vive et pénétrante, et enfin une action irritante et dangereuse sur les voies respiratoires, analogue à celle du chlore.

Quelle est la nature exacte de ces globes électriques, d'une faible densité, entraînés par un courant d'air? Là est la question. On suppose qu'ils sont formés par la réunion de parties très-fines de matière pondérable (poussières almosphériques, globules de brouillard?), retenues entre elles par une forte attraction électrique. Dans tous les cas, il entrerait dans leur composition une forte dose d'air et par suite d'oxygène électrisé ou ozone, ainsi que le prouverait l'action physiologique si remarquable exercée par la matière d'un de ces globes sur les voies respiratoires de la victime de l'orage du 30 septembre à Villavard.

E. NOUEL,

Professeur de physique.

---

LES  
**PRIEURÉS DE MARMOUTIER**  
DANS LE VENDOMOIS  
ETUDES HISTORIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES

Par M. A. DE SALIES.

---

**Prieuré de Saint-Martin de Lancé**

(2<sup>e</sup> Partie)<sup>1</sup>.

De la culture des études et de l'enseignement, sur lesquels nous aimerions à donner quelques détails, nous ne pouvons rien dire de précis : les documents nous font défaut ; mais pour ce qui regarde l'administration, outre les baux, toutes les *lièves* du prieuré nous restent<sup>2</sup>, pleines d'observations judicieuses et de notes piquantes. Ces registres nous montrent combien on avait l'œil à tout, combien étaient poussés loin l'ordre, la sagesse, la prévoyance qui présidaient aux moindres choses dans l'abbaye-mère. Ce sont encore là des faits dignes d'être notés ; car ils ne courent pas les livres, et peu de personnes sont à même de les aller chercher dans la poudre des vieilles archives, où ils dorment avec tant d'autres témoins du passé.

<sup>1</sup> Voir les Bulletins d'avril et de juillet 1876.

<sup>2</sup> Elles sont aujourd'hui déposées dans les archives d'Indre-et-Loire.

Nous les signalerons donc avec soin, nous citerons même textuellement certains passages des *lièves*, sans toutefois leur donner une importance disproportionnée avec notre modeste sujet. Ce glanage, du reste, sera un excellent correctif à l'aridité que pourrait présenter l'énumération pure et simple des biens composant le domaine du prieuré de Lancé, énumération qu'il nous faut bien aborder cependant pour être complet, et à laquelle il est temps de songer.

Nos lecteurs n'attendent pas sans doute qu'à ce sujet nous suivions complaisamment, depuis la fondation première du prieuré, les mutations successives qui se produisirent dans ses domaines, par suite de donations, d'acquisitions nouvelles ou d'aliénations. Il nous est d'ailleurs facile de suppléer, à l'aide de quelques notes, à ce qu'un pareil tableau pourrait offrir au besoin de renseignements utiles. A la vérité nous devons être rigoureusement exact, s'il est possible. Mais quoi de plus sûr et de plus simple que de copier les *lièves* du XVIII<sup>e</sup> siècle? C'est ce que nous allons faire d'abord. Leurs mentions, extraites de baux authentiques, nous conduiront d'une part jusqu'au moment où les héritages du prieuré furent vendus nationalement, et, de l'autre, elles nous permettront de saisir le lien qui rattachait ces héritages aux chartes et documents anciens déjà étudiés.

L'une de ces *lièves*, présentant la recette générale des prieurés non réunis, de 1747 à 1779<sup>1</sup>, nous

<sup>1</sup> Cette *liève* est intitulée: *Liève des prieurés non réunis à Marmoutiers*. C'est un in-4<sup>e</sup> sur papier, reliure en velin blanc, conservé dans les archives d'Indre-et-Loire. Les prieurés non réunis étaient ceux dont les revenus ne venaient pas se fondre dans les manscs abbatiales ou conventuelles.

fournit, et de la manière la plus succincte, tous les renseignements désirables. Voici comment elle s'exprime (art. 2, f<sup>os</sup> 94 à 96) :

« Le prieuré de Saint-Martin de Lancé, situé dans le  
« diocèse de Blois <sup>1</sup>, dont est titulaire D. Jean-Baptiste  
« de Bar, consiste en une chapelle, maison prieurale e-  
« ses dépendances, la juridiction, cour, jardin et co  
« lombier ; les métairies de la Basse-Cour, Flarde, la  
« Roche et le Petit-Bois, paroisse de Lancé ; celle de  
« Puteaux, paroisse de Villerable ; celle d'Enfer, paroisse  
« de Nouray ; celle de Noüan, paroisse de Saint-Amand,  
« et celle de la Marquetterie, paroisse de Gombergent ;  
« prés, pâtures, bois taillis, dixmes, terrages, avenages,  
« mieutttes (?), viviers et droits de pêche en iceux, ap-  
« partenances et dépendances, cens et rentes, droits sei-  
« gneuriaux et féodaux, profits et émoluments de fiefs et  
« tout ce qui en dépend, sans en rien réserver ni re-  
« tenir. »

Tels étaient, d'après le bail de 1744, entièrement conforme aux baux antérieurs et aux postérieurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, les biens et revenus se rattachant au domaine de Lancé. Rendons-nous compte de la position de ces diverses terres, et tâchons de préciser à quelles donations elles se rattachent.

Remarquons d'abord que le nom de la première terre donnée par Raynal à Marmoutier dans ces parages, celle de Monceau (*Moncellus*), complétée par les achats du moine Hilduinus, ne figure point dans l'énumération des biens du prieuré. La ferme de Monceau existe pourtant

<sup>1</sup> Il avait fait partie d'abord du diocèse de Chartres avec le Haut-Vendômois et le Blaisois. Il en fut détaché à la formation du diocèse de Blois, en 1697.

toujours; nous l'avons fait remarquer. Cette terre avait été aliénée sans doute; mais nous ne trouvons aucune trace de cette aliénation.

La chapelle mentionnée dans l'acte existe encore, et figure sur le plan ci-contre. Elle n'est pas ancienne. C'est un petit annexe, *a*, de l'église, séparée d'elle aujourd'hui par une porte, et ne servant plus que de magasin pour serrer les vieilleries inutiles. Il est aisé de se rendre compte de la manière dont les moines y accédaient sans passer par l'église. La partie, *b*, maintenant découverte, dépendait autrefois de la chapelle. Une porte ouverte en *c*, du côté du prieuré, en formait l'entrée.

La maison prieurale, ses dépendances, cour, jardin et colombier, se voient ou se supposent aisément sur le plan, ainsi que la ferme de la Basse-Cour et ses annexes. Tout cela représente sans aucun doute une partie de la donation première de Raynal regardant les biens qu'il possédait à Lancé.

Les métairies de Flarde, de La Roche et du Petit-Bois, existent aussi dans la paroisse. Elles se rattachent également à la première donation de Raynal.

La métairie de Puteaux, qui se retrouve paroisse de Villerable, n'en dépend plus; mais elle était une des plus anciennes possessions du prieuré. Une charte originale du temps de Geoffroy-Martel, conservée dans les archives de Loir-et-Cher, et reproduite par D. Martène, nous dit qu'un certain *Gradulfus Albus de Montiniaco* donna cette terre, qui n'aurait été qu'une mainferme (*Manufirma de Putellis*)<sup>1</sup>. Les mêmes archives nous

<sup>1</sup> La *mainferme* était une concession à charge d'un cens annuel, faite à quelqu'un pour sa vie, et reversible quelquefois sur



montrent, sous la date de 1454, un bail la concernant, et, sous la date du 19 mai 1573, une transaction à son sujet entre Jaquette Gauthier et René de Vinois, prieur commendataire de Lancé.

La métairie d'Enfer existe toujours, paroisse de Nouray. Elle a même son corrélatif, la ferme du Paradis ; mais celle-ci ne se rattache point à notre prieuré. La métairie d'Enfer est située dans un petit village nommé Bezay. Ce nom de Bezay correspond-il au *Buziacus* des vieilles chartes, que D. Martène traduit par *Bussi*, dont

quelques-uns de ses héritiers. Elle était essentiellement temporaire, contrairement à l'*alleu*, qui était héréditaire. Voilà la distinction généralement admise. Mais la *mainferme* a certainement présenté des catégories de plus d'un genre. Nous n'en voulons pour preuve que la charte des archives de Loir-et-Cher citée plus haut et le texte de la charte CXXVI du Cartulaire vendômois, regardant aussi la donation de *Gradulfus Albus*. Jamais *mainferme* ne fut mieux caractérisée, s'il ne s'agit que de la stipulation d'un cens à rendre par les preneurs : cependant, au milieu d'une foule de circonstances relatives à des questions de saisine, d'investiture, d'engagements et de terres censives, non-seulement nous ne voyons pas de terme fixé à l'extinction de la *mainferme*, mais, en fait, nous voyons les terres qui en faisaient l'objet rester aux moines à perpétuité. Il n'y a peut-être pas de chartes qui fournissent plus de détails pour l'étude de cette question, que ces deux chartes de Lancé. Nous espérons bien les serrer de plus près dans un travail spécial, dont celui-ci ne pose que les premiers jalons.

Faisons remarquer, en passant, pour éviter des déceptions aux chercheurs, que la charte de *Gradulfus Albus de Montiniaco* relative à Puteaux, est allée s'égarer sous le n° CII dans le Cartulaire dunois de M. Mabille, avec lequel elle n'a d'autre rapport que le domicile du donateur. Cette charte n'avait pas été adressée des archives de Loir-et-Cher au savant éditeur, parce qu'elle y est classée dans le fonds de Lancé. Il l'a copiée dans D. Martène, et sa méprise s'explique par ce fait que le document ne dit point dans quel *pagus* est situé Puteaux. Mais la charte CXXVI du Cartulaire vendômois complète sur ce point celle de Loir-et-Cher, en spécifiant que la *mainferme* donnée est située *in pago vindocinense, apud villam que Putellus nominatur*.

nous ne trouvons nulle trace ? Nous n'hésitons pas à le croire.

En effet, une charte transcrite dans les Preuves de D. Martène nous montre bien la donation première, faite entre 1010 et 1047<sup>1</sup> par Hubert, vicomte de Vendôme, « pour le remède de son âme et le salut de son fils Hubert, évêque » d'Angers, d'un alleu dans le lieu nommé Buziacus; d'un autre côté, la charte LXII du Cartulaire vendômois rapporte aussi la donation par Hugues, chevalier (*vir armis militaribus deditus*), d'un autre alleu audit lieu, et la charte LX du même Cartulaire nous montre un certain Robert, surnommé Brachet (*Brachetus*<sup>2</sup>), soulevant en 1062 une contestation à l'occasion des terres de *Buziacus*. Mais nous voyons également, sous le n° CXXXI, une troisième charte, postérieure aux deux autres, puisqu'elle parle d'une contestation réglée sous Bernard, abbé de 1084 à 1100, et dans cette charte nous lisons le nom de *Beziacus*, sans que rien nous autorise à croire qu'il s'agisse d'une terre différente. Enfin, la charte n° LXXXIV, datée de 1121, la charte CLXXXI, et la charte CLXXXIII, sans date, donnent aussi *Beziacus*, ainsi que la charte des archives de Loir-et-Cher<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Ces dates marquent le commencement et la fin du pontificat de l'évêque Hubert. Des circonstances particulières, comme serait la mort du vicomte Hubert, pourraient en resserrer l'espace.

<sup>2</sup> Ce Robert Brachet est désigné comme le fils bâtard de Rodolphe-le-Roux. Le nom de Brachet se retrouve encore aujourd'hui dans le nom d'un grand bois, à 1 kilomètre et quart environ, N.-E. de Gombergean.

<sup>3</sup> La 2<sup>e</sup> charte du grand Cartulaire, que nous avons citée en son lieu, au sujet du litige soulevé par Raoul de Montfollet, nous montre une troisième forme de ce nom : elle nomme Gualterius, *qui tunc erat prepositus de BIZIACO*.

Le prieuré de Lancé avait, du reste, deux propriétés bien dis-

La métairie d'Enfer nous semble donc se rattacher à la fois à la donation première de terres à *Buziacus* par le vicomte Hubert, à la donation de terres au même lieu par Hugues, chevalier, et, enfin, au litige réglé par la charte de 1062, et aux arrangements signés au sujet de *Beziacus*, entre 1084 et 1100, comme en 1121. Ajoutons que la donation de *Buziacus*, qui figure dans le Cartulaire vendômois, se trouve en original dans les archives de Loir-et-Cher.

Quant à la ferme de Nouan, qui existe toujours, elle a dû changer son ancien nom ; car nous ne voyons pas de charte qui la désigne. Cependant la charte n° XXXVI du Cartulaire vendômois nous parle de la donation faite par un certain *Odo Langobardus*, d'une portion d'alleu située *apud Oscellum* (?), entre la terre de St-Georges (?) (*terram Sti Georgii*) et les alleux de St-Amand (?) (*Alodos Sancti Amandi*). Ce serait peut-être la position des terres de Nouan. Il est donc probable que la possession de cette ferme se rattache, au moins en par-

tinctes dans cette localité, *Buziacus* et *Burzeius*. Toutes deux sont l'objet des contestations de Robert Brachetus dans la charte LX, et la dernière y est désignée comme une terre d'une charrue (*terra unius caruce*). Cependant la propriété de *Burzeius* ne consistait pas dans cette seule terre. La charte LVIII mentionne une donation en ce lieu faite par Bouchard, chanoine de Saint-Maurice (Saint-Maurice de Tours, sans doute, depuis Saint-Gatien), et son frère Geoffroy, de terres cultes et incultes prés, vignes, bois, serfs et serves avec tout le bétail, excepté les fiefs du service militaire, desquels il n'est rien donné. La charte LVIII, d'un autre côté, mentionne aussi une donation faite par une certaine Adèle, de tout ce qu'elle possède au même lieu ; et, dans la charte LXI, une autre Adèle, semble-t-il, mère de Foucher de Vendôme, donne la moitié d'une terre dont les moines avaient déjà l'autre moitié. Tout cela fait un domaine d'une certaine importance.

*Buziacus* et *Burzeius* ne correspondraient-ils pas au Haut-Bezay et au Bezay qui existent aujourd'hui ?

tie, à la donation d'*Odo Langobardus*, quoique Lancé n'y soit pas nommé. Elle remonterait dans ce cas à la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle ; car nous verrons bientôt que la charte de Langobardus doit être fixée à cette époque.

La Marquetterie existe sur la paroisse de Gombergean. Son nom a été transformé en celui de la *Marquetterie*, à moins qu'il ne faille accuser le bail de 1744 de l'avoir dénaturé, comme il en a dénaturé quelques autres. Quoi qu'il en soit, nous possédons deux pièces auxquelles peut particulièrement se rapporter cette propriété : la charte n° CLXII du Cartulaire vendômois, que nous citons la première parce qu'elle est datée, et une charte originale des archives de Loir-et-Cher, qui ne l'est pas.

Dans la première, souscrite sous l'abbé Albert, en 1063, figure un certain Gradulfe, fils de Foulques, qui confirme la donation de *Villa Senatoris* (?) et de l'église de *Villegunberge*, précédemment faite à Marmoutier par son beau-frère Salomon, fils d'Ivon, qui signe *Ivone foliolo*.

Dans la charte de Loir-et-Cher, ce sont trois seigneurs, Guicher, surnommé Tailhardus, Geoffroy Hatvius, et Raoul, leur frère, qui viennent enterrer leur père Ivon à Marmoutier, et donnent à l'abbaye les terres propres ou patrimoniales (*terras dominicas*), que ledit Ivon possédait à Gombergean (*Villa Gumberge*).

Existe-t-il quelque rapport entre ces deux chartes ? La donation des trois seigneurs est-elle antérieure ou postérieure à celle de Salomon ? Nous ne saurions le dire.

Ces deux chartes, du reste, ne sont pas les seules

qui concernent des donations dans ces parages. D. Lemichel nous a dit que l'abbaye de Marmoutier et celle de Vendôme étaient en discussion au sujet d'un bois situé entre Gombergean, propriété de la première, et Chaillon, propriété de la seconde. Mais il ne nous a point parlé, à cette occasion, des terres que Marmoutier possédait à Chaillon même. Deux chartes du Cartulaire vendômois, nos CVII et CVIII, ne laissent pourtant aucun doute à ce sujet. La première est une donation faite par plusieurs frères et sœurs, de leur part respective d'un alleu de *Villa Cadilone* ; la seconde rappelle les faits de la première, avec la mention d'une contestation et de l'accord qui la suivit. Plus détaillée, cette dernière charte nous offrirait le sujet d'intéressantes observations<sup>1</sup>. Nous nous bornerons à faire remarquer qu'elle est rédigée en présence du moine Hilduinus, le même certainement que nous avons déjà vu figurer dans plusieurs chartes relatives à Lancé.

Ceci n'est pas indifférent ; car ces deux chartes étant contemporaines d'Hilduinus, à défaut d'une date qu'elles n'ont pas, nous pouvons les rapporter sûrement à la se-

<sup>1</sup> Cette charte, en effet, nous laisse voir l'usage de partager entre frères et sœurs l'héritage paternel : « *Fulcodius de villa Cadilonis, quando mortuus fuit, alodum suum, id est villam Cadilonis, infantibus suis reliquit ; qui etiam, FRATERNO MORE, per partes eum dividerunt.* » On sait que le comté de Vendôme était régi presque généralement par la coutume d'Anjou, qui ne donnait aux cadets que l'*usufruit* de leur portion héréditaire. Dans la charte qui nous occupe, ils disposent de leur part comme d'un bien leur appartenant. C'est une coutume exceptionnelle, que nous trouvons mentionnée en faveur des châtellenies de Vendôme et de Montoire, dans le mémoire de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, de M. de Bouville, sur la généralité d'Orléans (Voir les extraits de ce Mémoire donnés par M. A. de Trémault, Bulletin de 1866, p. 201) ; mais il n'est pas inutile de constater que cette exception existait déjà au XI<sup>e</sup> siècle. Nous en examinerons ailleurs les conséquences.

conde moitié du XI<sup>e</sup> siècle. La même époque doit, par la même raison, dater la donation de l'alleu auquel nous avons rattaché les terres de Nouan, *Odo Langobardus*, auteur de cette donation, signant avec le moine Hilduinus, la deuxième charte de *Villa Cadilone*<sup>1</sup>.

Ainsi, les terres composant la ferme de la Marquenetterie au XVIII<sup>e</sup> siècle, se retrouvent certainement dans l'alleu de *Villa Senatoris*, dont le nom est un mythe aujourd'hui, dans les *terras dominicas* de la charte de Loir-et-Cher, et, enfin, dans l'alleu de la *Villa Cadilone*, Chaillon, qui existe encore à trois ou quatre kilomètres nord-ouest de Gombergean.

Voilà donc à peu près toutes les terres mentionnées dans le bail, rattachées à leur première origine. Disons maintenant à quelles conditions ces terres étaient données dans ce bail de 1744 « au Sr Charles, Marin des « Broses et Delle Marie Crosnier son épouse, » qui les prenaient pour neuf ans. Ceci n'est pas un hors-d'œuvre ; car ces conditions vont nous révéler toute la vie de notre prieuré. Nous n'allons citer, du reste, que les clauses pouvant nous intéresser à ce point de vue.

Ainsi, il est dit dans la *liève*, que « les preneurs seront tenus de faire chacun an, 16 charrois pour approcher les matériaux pour les grosses réparations du prieuré et dépendances, dans l'espace de 3 lieues.....

« Qu'ils feront les aumônes ordinaires audit prieuré, « jusqu'à concurrence de 2 muids de blé par chacun « an. » Or, le muid, mesure de capacité variable selon

<sup>1</sup> Un *Andreas de Villa Senatore* figure dans les témoins de cette charte. C'est probablement le même personnage qui signe aussi la charte N<sup>o</sup> CLXXVI, sous le nom de *Andres de Villa Senear*. Voilà l'expression de *Villa Senatoris* bien compromise en peu de temps. Mais nous ne voyons pas qu'elle se rattache davantage pour cela à quelque nom moderne de ces localités.

les matières auxquelles elle s'appliquait, valait, d'après M. Guérard, quinze hectolitres  $\frac{3}{4}$ , quand il s'agissait du blé. C'était donc 31 hectolitres  $\frac{1}{2}$  que le prieuré donnait tous les ans aux pauvres.

Les preneurs étaient tenus, en outre, de payer « au « desservant, pour rétribution du service divin du « prieuré, jusqu'à la somme de 60 à 70 livres;

« De faire tenir les assises (les plaids) dudit prieuré « quatre fois l'an, aux premiers jeudis des mois de mars, « juin, septembre et décembre, d'y faire reconnaître les « sujets, les devoirs dus audit prieuré, et en remettre « les déclarations avec les titres ou cueillerets de receipte « des rentes et devoirs, aux mains dudit bailleur; pendant lesquelles assises, lesdits preneurs seront tenus « de nourrir les officiers et chevaux, de leur payer leurs « gages montant à 50 livres, de remettre les registres « des minutes du greffe de ladite juridiction, des émoluments duquel ils jouiront et feront exercer ainsi qu'ils « aviseront bien. Le tout sans diminution du prix du « bail;

« D'acquiter, aussi sans diminution de cedit prix, « 6 septiers  $\frac{1}{2}$  d'avoine, mesure de Château-Renault, « 6 poules, 3 pains et 6 sols de rente et devoir seigneurial dus par chacun an à la seigneurie de Neuville, à « cause de partie des terres dépendantes des métairies « de la Marquetterie et de Nouan;

« De fournir au S<sup>r</sup> Prieur ou aux gens de sa part qui « se transporteront audit prieuré, son appartement ordinaire; de faire reconnaissance, dénombrement et « procès-verbal à ses frais devant notaire, des nouveaux « joignants, de bornements et de confrontations;

« De faire faire, enfin, procès-verbal à ses frais de « l'état des réparations à faire auxdits bâtiments, pour

« être remis audit sieur Bailleur dans le cours de la première année du bail. »

A l'occasion de ce dernier article, les archives de la fabrique de Lancé nous ont montré un procès-verbal de ce genre, rédigé le 19 juin 1617 entre fermiers sortants et entrants, à la diligence du procureur fiscal, et par devant le Sr « Martin Menard, licentié èz-lois, bailly et « juge ordinaire du prieuré de Lancé. » Il en résulte que ces procès-verbaux n'étaient pas œuvre faite à la légère. Celui-ci ne renferme pas moins de 60 pages, et les plus petits détails y sont consignés.

En outre de toutes les charges que les fermiers de 1744 étaient tenus d'acquitter, ils devaient payer la somme de 2350 livres, dont 164 livres 14 sols, non compris le droit de visite, à l'abbaye, pour les redevances du prieuré, et 300 livres, suivant les ordres du prieur commendataire, pour réparations et réfections annuelles des bâtiments.

On voit que les terres de Lancé représentaient un revenu considérable ; car, sans apprécier à leur valeur les charrois, aumônes, rétribution du service divin, gages d'officiers, et autres charges, les 2350 livres, au taux actuel de l'argent, représenteraient au moins sept ou huit mille francs.

On voit aussi, quoique nous ayons omis une foule de détails vulgaires, que tout était prévu et se passait régulièrement dans l'administration des biens de Marmoutier. Veut-on pourtant quelque chose de plus caractéristique en même temps que de plus intime ? Une autre liève va nous le fournir <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Elle est intitulée : *Etat des fermes et dépendances de l'abbaye*. La citation est prise f° 58.



Au sujet du renouvellement de bail fait au Sr des Brosses en 1754, on y lit les notes suivantes :

« Le fermier est honnête homme, riche et payant bien, quinteux, se donnant peu d'inquiétude pour la conservation des droits du prieuré, auxquels il peut d'autant moins veiller qu'il est paralytique depuis environ six ans ; grand jureur ; mais sans politique.

« Il faut lui faire exécuter les clauses de son bail plus tôt que plus tard, bien qu'il n'y puisse vacquer lui-même. Il a un fils qui est en état de vaquer pour lui. Ajoutez à cela qu'il vient de marier une de ses filles au Sr Deschamps, notaire à Lancé, qui est arpenteur royal et connaît d'ancienneté les dépendances de sa ferme aussi bien que lui-même, ayant de tout temps demeuré à Lancé, et à la porte dudit prieuré....

« Les religieux de Vendôme font pour Marmoutier dans cette partie, et D. Lavergne est fort exact.

« Le sieur Deschamps, procureur à Vendôme et frère de celui dont je viens de parler, est celui qui occupe d'ordinaire pour Marmoutier. On a toujours été fort content de son exactitude et de son attention. »

Nous passons sur quelques détails. En voici un pourtant qui a son intérêt ; car il va tout à l'heure nous servir à faire la part exacte de certaines redevances pour notre prieuré.

« Dans un nouveau bail, dit la *liève*, il faudra charger le fermier d'administrer les vivres et logements convenables aux arpenteurs qu'il plaira d'envoyer sur les lieux, à l'effet de lever le plan de la circonscription et des chemins qui traversent *le trait* (portion) *de dixme de la Poterne, dépendant de la mense conventuelle.* »

Enfin, au milieu des dernières notes, nous saisissons

celle-ci : « Le Sr curé de Lancé, à qui on a discontinué  
« de payer un gros ( redevance ) sur la métairie des Sou-  
« ches, s'est plaint de cette innovation. Il faudra exa-  
« miner si on a eu raison d'interrompre l'ancien état,  
« et lui rendre justice. »

N'est-il pas vrai qu'avec tous ces détails des baux, et surtout avec ces notes intimes, on remonte le cours du temps pour se faire le contemporain de notre prieuré ? On devient son voisin, on loge à sa porte, on connaît son prieur, ses fermiers, ses hommes, ses tenants et aboutissants ; les notaires, les arpenteurs, les gens du village. Tout cela vit, se remue, parle, pour ainsi dire ; on le voit, on l'entend. Quand il ne ressortirait pas autre chose de ces études que nous esquissons, ce serait déjà beaucoup, ce nous semble ; car l'histoire n'est pas dans les phrases guindées qui traduisent froidement les faits ; elle est dans le simple langage des faits eux-mêmes, truchement naïf que rien ne remplace. Il faut voir une époque comme si l'on y vivait pour la comprendre. La véritable histoire est là.

Disons bien vite maintenant que les deux *lièves* qui nous ont fourni nos citations, nous donnent encore la mention d'un bail nouveau fait de 1765 à 1772, en faveur de Mathurin Deschamps, arpenteur royal à Lancé, dont les notes de la seconde *liève* nous ont si favorablement parlé. Puis, c'est la veuve Deschamps, qui paraît avoir été fermière des terres prieurales, d'après son acte mortuaire de 1785. Après elle vient, en 1779, d'après les *lièves*, le Sr Desbrosses, notaire royal à Lancé ; et, enfin, en 1789, c'est Jacques Cuvier, qui, de fermier, devient propriétaire du prieuré à la vente des biens par l'Etat. Les terres et les bâtiments lui en furent adjugés

par l'administration du district de Vendôme, le 20 avril 1791, pour le prix de 33,600 francs en assignats<sup>1</sup>.

En remontant, ce sont les registres paroissiaux de Lancé qui nous fournissent la plupart des noms<sup>2</sup>. Ainsi nous y voyons en 1738 Marie Desbrosses; en 1729, Jean Neil; en 1719, Pierre Pardessus, qui figure aussi dans un acte de 1711 des archives de Loir-et-Cher; Jacques Manne et Marie Pardessus, sa femme, figurent en 1688, et pour neuf ans, dans un registre de baux des biens de main-morte du diocèse de Blois, conservé à la bibliothèque de cette ville<sup>3</sup>. Puis, les registres paroissiaux nous fournissent encore, en 1671, Pierre Gérard; en 1644, François Bouguet; en 1635, Hélié Lefebvre, et, en 1634, un autre Jacques Manne. Enfin, dans les archives de la fabrique de Lancé, le procès-verbal de visite des bâtiments du prieuré, que nous avons déjà mentionné, nous donne en 1617 les noms de Hélié Lefebvre, fermier entrant en possession, et celui de René Dumaine, dont le bail vient de finir.

Tous les baux qu'il nous a été donné de voir, ou dont nous avons trouvé une mention précise, stipulaient le fermage pour neuf années. Plusieurs des dates que nous venons de rapporter sont beaucoup plus rapprochées. En faut-il conclure que des accidents ont interrompu le cours normal de certains baux? Faut-il, au contraire, admettre que quelques-uns des fermiers nommés par les registres paroissiaux ne tenaient à ferme que des portions de terre indépendantes du domaine principal? Cette dernière hypothèse nous paraît la plus probable.

<sup>1</sup> Archives de Loir-et-Cher, L. 956, Procès-verbal N° 259.

<sup>2</sup> M. Chavigny, curé de Lancé, les avait déjà relevés. Nous les devons à son obligeance.

<sup>3</sup> Note de M. Dupré, bibliothécaire de Blois.

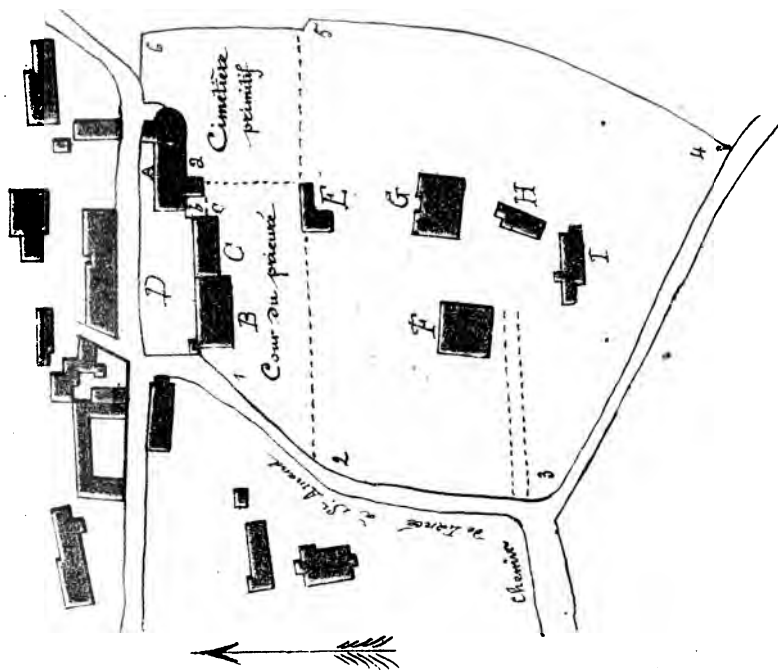
Quant aux clauses et conditions, si haut que nous puissions remonter, sauf le prix du fermage qui, par suite de la dépréciation du numéraire, augmente en se rapprochant de nous, elles sont toujours à peu près les mêmes. Cependant le bail conservé dans le registre de la Bibliothèque de Blois, fait exception : il dit des nouveaux fermiers « qu'ils ne seront tenus de fournir, pendant la durée du présent bail, la quantité de *poires de bon-chrétien* mentionnée dans le bail de 1678. »

Voilà donc une fois de plus en jeu, ces poires dont l'origine a été discutée par M. de Rochambeau, à l'occasion de l'entrée de Charles IX comme de François II et de Marie Stuart à Vendôme. On n'y tient plus guère en 1688, époque de notre bail. Toute fortune est changeante ici-bas. Elles avaient, sous Henri IV, été supplantées, dans les cadeaux officiels, par les *melons sucrins de Langeais*, dont ce prince « faisait ses délices », nous dit une délibération du Corps de ville de Tours, de 1604<sup>1</sup>. Les pruneaux de Tours, qui semblent dater de 1545 seulement<sup>2</sup>, eurent aussi leur part dans la supplantation. Ils étaient en pleine faveur sous Louis XIII.

Peu important ces détails, du reste. Le bail dont la clause exceptionnelle nous y a conduit rappelle un usage dont la mention, plus essentielle, ne doit pas être ou-

<sup>1</sup> *Histoire de Tours* de M. Giraudet, t. II, p. 182. — Ce genre de cadeau devint fort à la mode aussi pour la bienvenue des gouverneurs, intendants et autres, à leur réception officielle, et les archives de la ville de Tours gardent la trace des indiscretions que les hauts personnages se permettaient souvent dans ces circonstances. Mme Colbert et Mme de la Vrillière figurent dans les comptes pour avoir reçu également, l'une vingt douzaines, l'autre neuf, de melons sucrins.

<sup>2</sup> Id., t. II, p. 94.



# PLAN

du Prieuré de Lancy  
et de ses dépendances

## LEGENDE

- |                   |                               |
|-------------------|-------------------------------|
| A                 | Eglise                        |
| B                 | Refectoire, docteur en dessus |
| C                 | Habitat. du prieur            |
| D                 | Cimetière détruit depuis peu  |
| E                 | La Chapelle                   |
| F                 | Grange des dînes              |
| G                 | La basse-cour. Ferme          |
| H                 | id. dépendances               |
| I                 | id. id.                       |
| 1, 2, 3, 4, 5, 6. | Nos du prieuré.               |



blée. Le fermier payera les frais du service divin, y est-il dit, « à la charge par mondit seigneur (le prieur), *« ainsi qu'il est accoutumé*, d'envoyer aux quatre fêtes annuelles de chacune année, un homme docte pour prescher et annoncer la parole de Dieu audit Lançay. »

(A suivre.)

---

# VENTE PAR HENRI IV

DE

## Deux Fours à ban à Vendôme

& d'une Coupe de bois dans la Forêt de Champrond

( 8 octobre 1594 )

Par M. Joseph THILLIER

---

On sait qu'Henri IV, une fois monté sur le trône, démembra par des aliénations successives son duché de Vendôme, et convertit en argent la presque totalité des biens fonds qui en dépendaient. Il obéissait tout simplement, en agissant ainsi, à la vulgaire nécessité de payer ses dettes, celles surtout qu'il avait contractées n'étant encore que roi de Navarre. Les nombreuses guerres religieuses qu'il avait alors soutenues l'avaient fort obéré, et son avènement au trône de France, loin de le mettre instantanément en situation de restaurer ses finances, n'avait fait que compliquer les motifs et redoubler l'animosité de la lutte. Ce fut donc seulement en 1594, après son triomphe définitif sur les armées de la Ligue, que le roi put enfin s'occuper d'établir ce que nous appellerions aujourd'hui le *compte de liquidation* de toutes ces guerres. Ce n'était pas tout que de

régner sur la France

Et par droit de conquête et par droit de naissance <sup>1</sup>,

<sup>1</sup> Voltaire. Début de la *Henriade*.



il lui fallait dresser le bilan financier de ses victoires, et composer avec ses fournisseurs devenus menaçants. Il conclut donc avec eux divers traités, dont l'un vient d'enrichir de son texte les archives de notre Société<sup>1</sup>. Ce document nous a paru, malgré l'aridité de son sujet, mériter d'être publié dans notre Bulletin, à raison de l'intérêt local qui s'y attache, à raison surtout des détails qu'il contient sur les expédients financiers auxquels le roi dut recourir. C'est de l'histoire familière, vue par les petits côtés et, si l'on veut, par l'envers des coulisses ; mais, à défaut de mérite plus relevé, elle nous fait saisir sur le vif quelques traits de la physionomie de cette époque, où les princes avaient encore des façons si primitives de contracter et de rembourser leurs emprunts.

Voici les faits :

Le 15 août 1575, le roi Henri de Navarre conclut devant Lusson et Lenoir, notaires au Châtelet de Paris, un traité avec trois fournisseurs pour des livraisons de vivres à faire à sa maison. Ces trois pourvoyeurs (comme les appelle le document que nous analysons) étaient un nommé Henry Mocet, marchand à Châteaurenault, Nicolas Mocet, son frère, et André Huart, son beau-frère. Henri de Navarre vivait alors, depuis plusieurs années, à la cour de France, converti en apparence au catholi-

<sup>1</sup> C'est à notre savant ami M. Bouchet que notre Société doit (après tant d'autres choses) la découverte et l'acquisition de cette pièce. En apprenant aux lecteurs du Bulletin que M. Bouchet se proposait de la publier lui-même, et qu'il a dû s'abstenir à raison de l'état de sa santé, nous éveillerons une fois de plus le sentiment de vif regret qu'inspire à tous les amis de la science l'interruption (momentanée, Dieu le veuille !) de ses travaux.

cisme, en réalité toujours soupçonné d'hérésie et surveillé de près, pour ne pas dire prisonnier.

Le traité qu'il fit avec les trois marchands de Châteaurenault était-il le préliminaire de l'évasion qu'il méditait et des guerres civiles qui en devaient être la suite ? C'est ce qu'il serait intéressant de pouvoir dire avec certitude, mais ce qu'il semble en tout cas naturel de présumer. Évidemment le roi de Navarre songeait dès lors aux armées qu'il allait lever, et prenait ses mesures pour que le nerf de la guerre ne vint pas à lui manquer dès le début de la campagne. Toujours est-il que, plus ou moins longuement préparée, sa fuite s'effectua le 3 février 1576. Profitant d'une partie de chasse que la cour faisait dans la forêt de Compiègne, Henri parvint à s'échapper, gagna Alençon, puis Vendôme, où, par parenthèse, il continua de battre monnaie en se faisant payer de ses fermiers <sup>1</sup>, et se rendit de là dans le midi, où il ralluma les guerres de religion.

Je n'ai point l'intention, à propos d'une coupe de bois et de deux fours à ban, d'entrer dans le récit de ces guerres connues de tous. Le rôle que les frères Mocet et Huart y jouèrent comme fournisseurs d'armée ne semble pas d'ailleurs avoir duré bien longtemps, si l'on en juge par la modique importance des sommes qu'ils réclamèrent. Les fournitures par eux faites, à deux reprises, à la maison du roi de Navarre, se chiffraient par deux sommes, l'une de 13,838 écus 15 sols 5 deniers tournois, et l'autre de 3,088 écus 54 sols tournois, à l'époque où ils cessèrent de vouloir ou de pouvoir faire plus longtemps crédit à ce prince. Celui-ci, on le sait, dut contracter bien d'autres emprunts, épuiser bien d'autres

<sup>1</sup> L'abbé Simon, t. II, p. 409.

ressources, et encore fut-il souvent réduit à laisser vivre ses troupes de pillage et à vivre lui-même d'expédients<sup>1</sup>.

Bref, il y avait déjà cinq années qu'Henri était roi de France, lorsque Huart et les frères Mocet commencèrent à s'impatienter tout de bon : on leur délivra, dans le courant de janvier 1594, des mandements et ordonnances de paiement sur les trésoriers de la maison de Navarre ; mais ces derniers durent laisser protester la signature royale. Nos trois pourvoyeurs finirent alors par assigner le roi en paiement devant le parlement de Paris, qui siégeait en ce moment à Tours, la capitale étant bloquée et réduite à la famine par l'armée d'Henri IV. Le parlement condamna le roi à payer le montant de la dette et ordonna comme mesure d'exécution que les frères Mocet et Huart « se pourvoiraient sur les biens et anciens domaines de la maison de Navarre. » Cet arrêt est du 21 mars 1594 : or, le lendemain 22, Henri IV victorieux entrait enfin dans Paris. Ce grand événement vait-il raffermir le crédit du roi de France, et décider Mocet et ses associés à surseoir au moins à l'exécution de l'arrêt ? Nullement. Exaspérés sans doute par leur longue attente, ils poursuivent leur paiement avec une impitoyable célérité, et, dès le 6 avril suivant, ils font saisir le domaine du Bas-Vendômois avec les formalités ordinaires d'établissement de commissaires et de bail judiciaire des immeubles. Un peu plus, et le patrimoine héréditaire des Bourbons-Vendôme allait être vendu sur décret.

<sup>1</sup> Ce point de vue des guerres de religion et l'influence que l'insuffisance des ressources d'Henri IV eut sur la discipline de ses troupes ont été parfaitement mis en lumière par M. de Salies dans ce Bulletin (Article sur le *Sac de Vendôme*, année 1872, p. 36 et 37).

Il fallait à tout prix éviter ce dernier affront, et aviser sérieusement au paiement d'une dette si criarde. Le roi s'en occupa sans retard, et nomma, pour s'entendre avec les créanciers de la maison de Navarre, quatre commissaires. Le premier était le célèbre du Plessis-Mornay, surintendant des finances de Navarre ; les autres étaient M. de Calignon, chancelier de Navarre, M<sup>e</sup> Michel Derard, conseiller d'État de Navarre, et M<sup>e</sup> Jehan Pancheure de la Lombardière, secrétaire d'État, commandements et finances de la maison de Navarre.

Henri Mocet, chargé de son côté des pouvoirs de ses associés, se rendit à Paris, et, le 8 octobre 1594, intervint entre les commissaires royaux et lui, par acte devant Cadier et de la Barde, notaires au Châtelet de Paris, le traité qui fait l'objet de cet article.

Mocet expose sa réclamation, établit le décompte des sommes dues, et relate les mesures d'exécution qu'il a déjà employées. Les commissaires répondent que « pour le présent il n'y a argent prompt pour payer. » Mais ils ajoutent que, si Mocet veut prendre en paiement du bois en la forêt de Champrond, ils sont prêts à lui en vendre jusqu'à concurrence du montant de la dette. Mocet accepte, non sans débattre chaque clause de cette vente avec une sévère minutie. Les agents royaux, au contraire, y mettent un certain laisser-aller, comme des gens pressés d'en finir et de sortir à tout prix d'une affaire désagréable. C'est ainsi qu'ils n'ont pas même pris le temps de faire déterminer l'emplacement de la coupe, ni de faire choisir et marquer les baliveaux ; on se borne à dire que Mocet et ses associés en laisseront suivant l'ordonnance. Ils prendront où ils voudront les 187 arpents et un tiers de bois de haute futaie dont la coupe leur est abandonnée, pourvu que ce soit en un

seul tenant et à la suite des dernières ventes faites par le roi ; ils ont d'ailleurs le droit de s'étendre en long ou en large, suivant leur intérêt ou la commodité de leur exploitation. S'il y a des clairières de plus d'un tiers d'arpent, il leur sera fourni un excédant de contenance équivalent. Enfin, pour leur faciliter le débit de leurs arbres, on leur accorde un délai d'exploitation de cinq ans ; et comme ils craignent la concurrence qu'on pourrait leur créer, Mocet a soin de stipuler que, pendant les trois premières années, le roi s'interdira de vendre ou faire couper d'autres bois de haute futaie. A ces conditions, Sa Majesté sera quitte de ce qu'elle doit en capital et intérêts à ses trois pourvoyeurs.

Ce n'est pas tout : les frais du procès et de la saisie n'ont point été compris dans l'arrangement qui précède. Henri Mocet, qui les a déboursés seul, en réclame le montant ; et ceci devient le point de départ d'un nouveau marché, qui lui est personnel et ne regarde plus cette fois ses associés. On compose à 700 écus sol pour le montant de ces frais ; puis Mocet, qui voit une nouvelle spéculation à faire, consent à déboursier encore 1,100 écus, dont la presque totalité est encaissée séance tenante par un secrétaire aux finances de Navarre, « pour « subvenir, dit l'acte, aux urgentes affaires dudit seigneur Roy <sup>1</sup>. » Moyennant ce total de 1,800 écus, les quatre délégués vendent à Mocet « le Grand four à ban « appelé le four le Comte et un autre four à ban dit la « Poterie, le tout assis en la ville de Vendosme, ledict « four le Comte en la rue Saint Georges, et le four de

<sup>1</sup> Cette intervention exclusive des officiers du royaume de Navarre montre qu'il ne s'agit ici que des affaires urgentes relatives à ce royaume. On en verra plus loin la raison.

« la Poterie en la paroisse de la Madeleine, avec les cir-  
constances et dépendances, etc., appartenant au Roy  
comme estant de son ancien domaine, pour en jouir  
avec les droits de cuisage et autres y attachés. » Mocet, qui n'achète ces fours que pour les revendre, a bien soin de se faire affranchir des lods et ventes non-seulement pour son contrat d'acquisition, mais aussi pour la revente qu'il projette.

C'est à ces conditions qu'un roi de France, il y a trois siècles, parvenait, après avoir passé par l'humiliation d'une saisie, à éteindre une dette de quelques milliers d'écus, et à s'en procurer quelques centaines d'autres pour ses « urgentes affaires. » Encore n'était-ce là qu'un des moindres embarras d'argent que les guerres civiles eussent laissés à Henri IV ; et pendant qu'il démembrait ainsi ses domaines pour courir au plus pressé, bien d'autres créanciers attendaient encore leur tour. C'est ce qui résulte de l'intervention à l'acte qui nous occupe de Me Charles Boué, sieur de la Noue, conseiller du roi et trésorier de France au bureau des finances de Tours. Ce personnage, qui prend la qualité assez étrange de syndic de tous les créanciers de la maison de Navarre, approuve à ce titre le traité conclu avec Mocet, et renonce à l'hypothèque judiciaire et aux autres droits que ces créanciers pouvaient prétendre sur les choses vendues. Cet incident, qui n'est pas le moins curieux de l'affaire, se rattache, croyons-nous, à une question de droit public sur laquelle il y avait alors désaccord entre le roi et le parlement de Paris.

Il était de principe en France que tous les biens qui appartenaient au prince, lors de son avènement au trône, fussent de plein droit et à l'instant même réunis au domaine de la couronne. Henri IV, en devenant roi de

France, n'avait pas cru devoir obéir à cette règle, et, par lettres patentes du 15 avril 1590, il avait empêché la réunion de ses biens personnels au domaine royal. Le parlement de Paris refusa, par arrêt du 15 juillet 1591, d'enregistrer ces lettres patentes ; néanmoins le roi tint bon jusqu'au mois de juillet 1601, où il les révoqua par un édit.

A l'époque qui nous occupe, le duché de Vendôme, la forêt de Champrond et les autres terres de la maison de Navarre, n'étaient donc point tombés dans le domaine de la couronne de France. Par voie de conséquence, les dettes qu'Henri IV avait contractées avant son avènement devaient être payées, non pas par le Trésor public de France, mais par le roi personnellement et sur son domaine particulier. Aussi voyons-nous le parlement, dans l'arrêt qu'il rend au profit de Mocet et Huart, n'accorder de recours à ceux-ci que sur les biens de la maison de Navarre, et les officiers de cette maison figurer seuls au traité conclu avec eux. Mais s'il était interdit aux créanciers de Navarre de s'adresser pour obtenir paiement au Trésor public de France, les créanciers de la couronne de France ne devaient pas davantage être payés sur les biens de la maison de Navarre. Il y avait là deux patrimoines distincts, servant respectivement de gage à des créances distinctes, mais qui ne différaient souvent que par leur date antérieure ou postérieure à l'avènement d'Henri IV, bien des gens lui ayant fait sans doute des avances ou des fournitures commencées avant et continuées depuis cette époque. On comprend que cette situation pût faire naître certaines questions litigieuses, et que le parlement ait jugé nécessaire de confier au principal fonctionnaire financier de la ville où il siégeait le mandat de veiller

à ce que la distinction dont nous parlons ne fût pas enfreinte au détriment des créanciers de Navarre. Tel est, à n'en pas douter, le motif de l'intervention du trésorier général de Tours à l'acte conclu avec Mocet.

Henri IV ne comparut point à cet acte ; mais, le même jour, on présenta à sa signature une ratification qui achevait de régulariser le marché conclu par ses délégués. Je ne sais si le bon roi, qui avait pour lors de plus graves soucis en tête, approfondit beaucoup les détails de l'affaire ; il s'assura surtout que du Plessis l'avait examinée, et il signa. Dans cette ratification, Henri IV a soin d'ajouter à ses titres de roi de France et de Navarre celui de duc de Vendômois.

Disons maintenant quelques mots des biens dont notre document constate l'aliénation.

La forêt de Champrond semble étrangère au Vendômois ; il s'agit probablement ici d'une forêt de ce nom située dans le Perche, à la source du Loir<sup>1</sup>.

Quant aux deux fours à ban de Vendôme, le premier d'entre eux le four le Comte se trouvait dans la rue St-Georges, presque en face la rue Basse (qu'on appelait aussi au seizième siècle la rue aux Chereaux) ; l'emplacement de ce four est actuellement occupé par la maison d'angle de la rue Poterie et de la rue Saulnerie, sur laquelle elle porte le n° 1.

Le four de la Poterie occupait l'emplacement où se

<sup>1</sup> Cette hypothèse est confirmée par l'indication suivante que nous devons aux obligeantes recherches de notre collègue M. A. de Trémault ; il existe aux archives départementales des Basses-Pyrénées un acte de 1564 constatant la prise de possession de la baronnie de Châteauneuf-en-Thimerais et de la seigneurie de *Champrond* qui en était voisine par Jean de la Roze, maître des requêtes de Navarre, au nom de Jeanne d'Albret.



trouve actuellement la maison rue Poterie, nos 67 et 69. Ce four de la Poterie est lui-même nommé « le grand four de M. le Comte » dans plusieurs pièces des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, et notamment dans un contrat portant la date de 1523, et mentionné dans l'inventaire des titres de l'Oratoire de Vendôme : il est question, en effet, dans cet acte, d'une maison « devant le four de M. le Comte « où pendait pour enseigne l'image de S<sup>t</sup> Georges » ; or cette pièce constate en même temps que la maison de l'image S<sup>t</sup> Georges était située dans la rue Poterie, en face de l'église de la Madeleine, ce qui ne peut laisser de doute sur l'identité de ce grand four de M. le Comte avec le four de la Poterie.

Ce four était-il un four à potier ? Je ne le pense pas, et ne puis que persister dans l'opinion déjà émise dans ce Bulletin, qu'il était destiné à la cuisson des pains <sup>1</sup>. La Poterie était le nom du quartier. La similitude de destination des deux fours, dont parle notre document, me semble démontrée par celle des noms de *four le Comte*, donnés indistinctement à chacun d'eux, et surtout par la similitude de leurs droits de cuisage et de banalité. On s'explique aisément que les habitants d'un quartier pussent porter leurs pains à un four banal ; il y a, au contraire, une difficulté pratique à se représenter les fabricants de poterie obligés d'y voiturier leurs produits. Notre document constate que les deux fours en question étaient situés dans la censive du duché de Vendôme, et payaient chaque année 2 sols 6 deniers tournois de cens.

<sup>1</sup> Bulletin de 1868, p. 41. Dans ce même passage, j'avais interprété le rachat fait par la ville de Vendôme d'une taille concernant ce four, comme s'appliquant même aux droits de cuisage ; on voit ici au contraire que ces droits existaient encore en 1594.

Nous ajouterons, en terminant, que notre document n'est point un original ni même une expédition authentique : c'est une copie collationnée, délivrée le 17 juin 1637 par Hélié Chicoyneau, notaire à Blois, à M. Claude de Réméors de Mocquet, écuyer, magistrat au présidial de Blois, alors propriétaire de l'un des deux fours. Cette copie, sur deux feuilles de grand papier, a été faite sur l'expédition authentique de la vente scellée par le procureur général du parlement, garde de la prévôté de Paris, et sur l'ampliation de la ratification royale.

Voici maintenant le texte de cette pièce :

---

A TOUS CEUX QUI CES PRESENTES LETTRES VERONT Jacques de la Guisle sieur de Loreau Chars Marigny & Bellay conseiller du Roy nostre Sire en ses conseils d'estat & privé son procureur general en sa cour de parlement & garde de la prevosté de Paris. SALUT.

SCAVOIR FAISONS que pardevant Jean Cadier & Simon de la Barde notaires du Roy nostre dict seigneur en son dict Chastellet de Paris soubsignés Furent presens en leurs personnes M<sup>re</sup>. Philippes de Mornay Conseiller dudict seigneur Roy en ses conseils d'estat et privé et surintendant de sa maison affaires et finances de Navarre demourant en la ville de Saumur <sup>1</sup>, Geoffroy de Calignon seigneur dudict lieu aussy conseiller du Roy au conseil d'estat et privé de Sa Majesté et chancelier de Navarre, M<sup>e</sup> Michel Derard conseiller du Roy en son conseil destat et privé dudict Navarre et M<sup>e</sup> Jehan Pancheure sieur de la Lombardiere aussy conseiller de Sa Majesté et son secretaire destat commandement et finance de ladicte Maison de Navarre Tous estans en ceste ville de Paris d'une part.

Et honorable homme Henry Mocet marchand pourvoyeur de la maison dudict seigneur Roy demeurant à Chasteauregnaut estant de present en ceste dicte ville tant en son nom que comme soy faisant fort en cette partie de Nicolas Mocet son frere et André Huart son beau frere aussy pourvoyeur dudict seigneur Roy par lesquels il promet faire ratifier et entretenir et avoir pour agreable le contenu en ces presentes quant requis en sera esdicts noms daultre part.

Disans lesdictes parties esdicts noms mesme ledict Henry Mocet esdicts noms quil luy est deub par ledict seigneur Roy les sommes de treze mille huict cens trente huict escus quinze sols cinq deniers tz dune part et trois mille quatre vingt huict escus cinquante quatre sols tz dautre part contenues par les mandemens et ordonnances sur ce faitz les dix-huict et vingt ungiesme jours de Janvier dernier passé adressans aux tresoriers et recepveurs generaulx de ladicte maison de Navarre pour le fournissement de

<sup>1</sup> Il était gouverneur de Saumur.

vivres par ledict Mocet et Huart fournis et livrés pour la maison dudict seigneur Roy avant son advenement a la couronne, sur lesquels mandemens et ordonnances et suivant le contract faict entre ledict seigneur Roy et lesdicts Mocet et Huart dès le quinziésme jour d'aoust mille cinq cens soixante et quinze pardevant Lussion et Le Noir notaires seroit intervenu arrest de nosseigneurs de parlement lors seant a Tours en datte du vingt ungiésme jour de Mars aussy dernier passé signé Tardieu par lequel auroit esté ordonné que pour le payement des sommes susdictes lesdicts Mocet et Huart se pourvoiroient sur les biens et anciens domaines de ladicte maison de Navarre, par saisies establissement de commissaires et aultres voyes de droict selon quil est plus au long déclaré audict arrest. Suivant et en vertu duquel lesdicts Mocet et Huart auroient dès le sixiésme jour d'avril aussy dernier faict saisir le domaine du Bas Vendosmois appartenant audict seigneur Roy et à icelluy estably commissaires ensemble faict procedder aux baux a ferme des choses saisies <sup>1</sup>.

Et par lesdicts sieurs de Mornay de Calignon Derard et Pancheure pour et au nom dudict seigneur Roy luy promettant faire ratifier et avoir pour agreable le contenu en ces presentes et a icelluy contenu le faire obliger tant et si avant que besoing sera et en fournir lectres de ratification dudict seigneur Roy en bonne forme toutes fois et quantes qu'ils ou l'un deux en sera requis, auroit esté dit que pour le present il ny a argent prompt pour payer les susdictes sommes et interests d'icelles cy apres déclarées ausdicts Mocet et Huart; mais que s'ils veulent prendre en payement de leur deub du bois en la forest de Champrompt ils sont prests pour et au nom dudict seigneur Roy de leur en vendre jusques à la concurrence de leur dict deub et pour éviter à proces et empescher le cours des interests et despens qui sen pourroient encourir sur ledict seigneur Roy, ce que ledict Mocet esdicts noms leur aurait accordé.

Et de faict ont lesdicts sieurs de Mornay de Calignon Derard et Pancheure de leur bon gre et bonnes volontés sans aucune contraincte pour l'evident profit faire dudict seigneur Roy si

<sup>1</sup> D'après le droit coutumier la saisie annullait les baux existants, et les biens étaient afferlés à nouveau aux enchères.

comme ils disoient ont reconnu et confessé avoir vendu cédé quitté transporté et delaisé et par ces presentes vendent <sup>1</sup>..... ausdicts Henry et Nicolas Mocet et André Huart ce acceptans par ledict Henry Mocet toute la coupe de cent quatre-vingt-sept arpens de bois de haulte fustaye à prendre jouxte et ensuivant les dernieres ventes faictes par Sa Majesté en ladicte forest au meilleur endroit et plus commode que lesdicts Mocet et Huart veront bon estre tout en une piece et ung tenant en icelle forest de Champrompt à la charge d'y laisser des bailliveaux suivant l'ordonnance lequel bois lesdicts Mocet et Huart pourront faire couper vendre et debiter et en faire et disposer ainsy que bon leur semblera comme de chose à eux appartenante pendant le temps de cinq annees de debouché à commencer au premier jour de janvier prochain, à la charge quils n'en pourront faire couper plus grande quantité que de soixante arpens par chacune annee comme aussy ledict seigneur Roy ne pourra vendre ni faire couper pendant le temps des trois premieres annees en ladicte forest de Champrompt aucuns bois de haulte futaye à peine de tous despens dommages et interests et aussy sans que lesdicts Mocet et Huart soient tenus d'aucunes charges gages d'officiers ou aultres droits que l'on leur pourroit demander à cause de ce et a esté accordé entre lesdictes parties esdicts noms que où il se trouveroit dans ladicte quantité de bois dessus declarée plus d'un tiers d'arpent de terre vague au bois qui auroient esté coupés il en sera rem placé pareil nombre dans ladicte forest

Cette presente transaction vendition cession et transport faits moyennant et pour demourer par ledict seigneur Roy quitte et deschargé envers lesdicts Mocet et Huart desdictes deux sommes de treze mille huit cent trente huit escus quinze solz cinq deniers tz d'une part, et trois mille quatre-vingt huit escus cinquante quatre solz tz d'aultre. Et encore de la somme de dix huit cent escus tant pour les interests desdictes deux sommes principales pour demie année escheue le sixiesme jour du present mois d'octobre que pour recompenser lesdicts Mocet et Huart de l'interest qu'ils pourroient pretendre à cause de la longueur de la coupe et vente dudict bois qui ne peut estre promptement faicte.

<sup>1</sup> Nous abrégeons les répétitions de formules dans ce passage et dans quelques autres suivans.

Et en ce faisant a ledict Henry Mocet esdicts noms donné et donne plaine et entiere mainlevée des saisies arrests et établissement de commissaires faits à sa requeste esdicts noms sur ledict Bas Vendosmois consentant.....

Neantmoins a esté encores accordé entre lesdictes parties esdicts noms que ou lesdicts Mocet et Huart ne jouissent paisiblement de ladicte coupe de bois et quils y fussent empeschés en tout ou partie; en ce cas lesdicts Mocet et Huart pouront si bon leur semble rentrer en leur lieu droits noms raisons et actions et hypotheques sur les terres et seigneuries dudict seigneur Roy non aliénés lors du trouble qui pourrait estre fait ausdicts Mocet et Huart et spécialement sur le reste des bois de ladicte forest tout ainsy quils estoient auparavant les presentes et sans quelles y puissent deroger.

Et outre ont lesdicts sieurs de Mornay de Calignon Derard et Pancheure esdicts noms et pour et au nom dudict seigneur Roy vendu cédé quitté transporté et delassé et par ces presentes vendent..... audict Henry Mocet ce acceptant pour luy ses hoirs et ayans cause le Grand Four à ban appellé le Four le Comte et un aultre four à ban dit la Poterie, Le tout assis en la ville de Vendosme ledict four le Conte en la rue St Georges et four de la Poterie en la parroisse de la Magdelaine avecq leurs circonstances et appartenances et dependances appartenantz audict seigneur Roy comme estans de son ancien domaine avant son advenement à la couronne. Pour lesdicts deux fours à ban jouir par ledict Henry Mocet sesdicts hoirs et ayant cause à tousjours comme de leur propre chose vray et loyal acquest et aux mesmes et pareils droits de cuisage et aultres que souloit faire ledict seigneur Roy sans que ledict Henry Mocet soit tenu de payer aucuns lots et ventes ni ausy celluy ou ceux ausquels ledict Mocet pourra vendre lesdicts fours, gaiges d'officiers ny aultres choses que l'on luy pouroit faire demande pour raison de ce en quelque sorte et maniere que ce soit, fors et excepté de deux solz six deniers tz. de cens pour lesdicts deux fours payable par chacun an à la recepte dndict Vendosme.

Cette presente vendition cession et transport ainsy faicts tant moyennant la somme de mille escus sols qui de l'ordonnance desdicts vendeurs a esté baillée et delivrée comptant par ledict Mocet en la presence des notaires soubsignés en escus sol quarts

desu testons et monnote le tout bon et ayant cours ès mains de M<sup>e</sup> Paris le Goust conseiller du Roy et secretaire de ses finances de Navarre et commis de M<sup>e</sup> Vincent Pedesclaux aussy conseiller de Sa Majesté, tresorier et recepveur general de sa maison et finances de Navarre, dont et de laquelle somme de mille escus sol ledict Le Goust se tient pour content et en a quitté ledict Henry Mocet et sy l'en promet acquicter envers et contre tous pour subvenir ausdictes urgentes affaires dudict seigneur Roy, et que ledict Mocet a déclaré avoir prinse à interest, que moyennant et pour demourer par ledict seigneur Roy quicte envers ledict Henry Mocet de la somme de sept cens escus sol à quoy lesdictes parties esdicts noms ont composé ensemble pour les despens faits et fournis par ledict Henry Mocet en poursuittes des saisies, arrests, establissement de commissaires et baux à ferme judiciairement faits et aultres poursuittes et procedures faictes pour raison de sondict deub, et encores moyennant la somme de cent escus sol que ledict Henry Mocet promet payer audict sieur Le Goust oudict nom dedans un an prochainement venant, revenant lesdictes trois sommes ensemble pour lesdicts fours la somme de dix-huict cent escus sol, et partant et moyennant ce ont lesdicts sieurs de Mornay, de Calignon, Derard, Pancheure par ces presentes cedent (*sic*), et transportent audict Henry Mocet.....

EN TESMOING DE QUOY NOUS GARDE SUSDICT NOMMÉ à la relation desdicts notaires avons faict mettre et apposer le scel de ladicte prevosté de Paris à cesdictes presentes qui faictes et passées furent en la presence advis et consentement de M<sup>e</sup> Charles Boue sieur de la Noue conseiller dudict seigneur Roy et Tresorier de France au bureau de ses finances en la generallité de Tours Ou nom et comme seindicq de tous les creanciers de ladicte maison de Navarre, lequel pour ce present a eu le contenu en ces dictes pour bon et agreable, voulant consentant et accordant quelles vallent tiennent et sortent leur plain et entier effect selon leur forme et teneur, mesme a renoncé et renonce à tout tel droit droit d'hypothèque et aultres choses qu'il pourroit pretendre et demander en et sur lesdictes choses presentement vendues. Comme aussy en la presence dudict sieur Le Goust commis dudict sieur de Pedesclaux tresorier general de ladicte maison de Navarre pareillement pour ce presens en la maison

dudict sieur de Calignon pour le regard de luy desdicts de Mornay et Pancheure, et pour le regard desdicts Derard et Le Goust, En la maison d'icelluy Derard rue Pavée parroisse St Paul et pour ledict Boue où il est logé après midy lan mil cinq cens quatre vingt quatorze le samedi huictiesme jour doctobre, Et ont tous signé sur la minutte des presentes avec lesdicts notaires soub-signés suivant l'ordonnance, laquelle minutte est enregistrée par de la Barde l'un diceux notaires, double<sup>1</sup>..... pour ledict Henry Mocet esdicts noms ainsy signée : CADIER et DE LA BARDE notaires.

<sup>1</sup> Ici se trouve un mot peu lisible.

---



HENRY PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE DUC DE VENDOSMOIS A tous ceux qui ces presentes veront SALUT. Comme ce jourdhuy nos amez et feaulx Phelippes de Mornay sieur du Plessis-Marly nostre conseiller en nos conseils destat et privé et surintendant de noz maison affaires et finances de Navarre Geoffroy de Calignon Aussy nostre conseiller en nosd. conseils et chancellier de Navarre M<sup>e</sup> Michel Derard nostre conseiller en nostre conseil destat et privé dud. Navarre et Jehan Panchenre sieur de la Lamberdiere aussy nostre conseiller et secretaire destat commandement et finances en nostre dicte maison ayent par contract passé pardevant Jehan Cadier et Simon de la Barde notaires en nostre Chastellet de cette ville et peur les causes contenues en Icelluy, vendu cédé, quicté, delaisé et transporté à Henry et Nicolas Mocet et André Huart nos pourvoyeurs le nombre et quantité de neuf-vingt-sept arpens et un tiers de bois de haute fustaye en nostre forest de Champrond pour la somme de dix-huict mille-sept-cens-trente-sept escus neuf solz cinq deniers et oultre aud. Henry Mocet le grand four banal vulgairement appellé le four le comte Et un aultre four a ban dict la Poterie tous deux scitués en nostre ville de Vendosme, scavoir est led. Grand four à ban en la rue de St. Georges, et led. four de la Poterie en la parroisse de la Magdelaine pour le prix et somme de dix-huict cens escus, SCAVOIR FAISONS quayant veu ledict contract cy attaché soubz nostre cachet Nous AVONS icelluy loué ratifié confirmé et approuvé, louons, ratifions, confirmons et approuvons par ces presentes selon sa forme et teneur et en tant que besoin seroit de nouveau vendu . . . . . pour en jouir par eux suivant et au desir dud. contract lequel nous voulons et entendons et nous plaist sortir son plain et entier effect tout ainsy que si nous mesmes en personne avions faict la vente et alienation des susd. choses contenues en icelluy desquelles mandons a tous nos justiciers officiers et subjectz quil appartiendra faire laisser et souffrir jouir lesd. Mocet et Huart plainement et paisiblement sans leur faire mettre ou donner ny permettre quil leur soit faict mis ou donné aucun trouble ou empeschement du contraire. CAR tel est nostre plaisir. En tes-

moing de quoy nous avons auxd. presentes signées de nostre propre main faict mettre et aposer le sceel de nos armes.  
DONNÉ à Paris le huictiesme jour d'Octobre mil cinq cens quatre vingt quatorze

*(ainsy signé)* HENRY

*Au blanc et a costé sont escripts ces mots :*  
veu par Duplessis

*Et sur le reply : par le Roy duc de Vendosmois*  
DE LOMÉNIE.

*Et scellé du grand scel de cire rouge en double queue.*

---

## UNE SIMPLE REMARQUE HÉRALDIQUE

sur la Famille Robertet

Par M. H. DE LA VALLIÈRE

---

Messieurs,

Il a existé dans notre beau pays un homme de la plus haute capacité, né à Monthbrison le 14 février 1458, mort à Paris le 29 novembre 1527, lequel servit trois Rois de France de 1490 à 1527, comme Trésorier et notaire secrétaire du Roi et de ses finances, lequel aussi commença à donner tout son éclat à cette charge, devenue si importante sous Louis XII, qui s'est trouvé, au dire de ses contemporains, l'homme le plus habile et le plus capable de son temps au maniement des grandes affaires, et, contre l'ordinaire, s'est merveilleusement comporté en finances, en politique et en administration, ne laissant que des admirateurs et pas de jaloux. Cet habile et intègre ministre *a diminué de moitié, sous Louis XII, les impôts qui pesaient sur le peuple de France*, et malgré des guerres lointaines, des désastres même, ne les a pas rétablis, tant qu'il a été le chef des finances dirigeant les affaires. Cet homme, qualifié par ses contemporains de *bon*, de *vertueux*, de *Monseigneur le Trésorier*, et que Bernier (1682 — *Histoire de Blois*) appelle *le Grand* et *le Fameux*, c'est Florimont Robertet, premier du nom.

La vie d'un pareil homme devrait être écrite tout au long ; un abrégé devrait figurer dans tous les dictionnaires d'histoire à l'usage de nos écoliers et des gens du monde. Pas une de ces encyclopédies portatives n'en dit mot, et, sans Moreri, la biographie Michaud elle-même l'eût omis, car elle ne parle de lui, que dis-je ? de son rôle plutôt, que dans son supplément !

C'est pourtant une grande figure à étudier, terminant les temps anciens de la chevalerie et commençant ce siècle immortel, le XVI<sup>e</sup>, aux extrémités duquel on trouve deux grands Trésoriers, honnêtes administrateurs, sévères économes des deniers publics, sages conseillers des Rois et habiles aux affaires de l'Etat comme nul de leurs contemporains ; ce sont ROBERTET, 1490 à 1527 ; SULLY, 1590 à 1610.

Une généalogie de la famille Robertet, plus complète et plus exacte que les autres, a été faite en 1869 par feu M. L. Pierre Gras, bibliothécaire de Montbrison. Elle se trouve dans la *Revue Forézienne*, bulletin d'octobre 1869, pages 172 et suivantes.

Je ne m'en occuperai pas aujourd'hui, sinon pour dire qu'elle place Florimont comme le second fils de Jean Robertet, mort vers 1492, et qu'elle indique, avec raison, François Robertet pour le frère aîné de ce vertueux Trésorier. Nous verrons plus bas ce qu'il faut penser de la place attribuée à notre bon Florimont, dont le nom est écrit avec un *t* final dans les actes du temps ; ce qui avait permis à Jean Molinet de lui adresser les vers suivants :

Chef-d'œuvre exquis, *scintillant* <sup>1</sup> Robertet,

<sup>1</sup> Scintillant. — Les étoiles de ses armoiries.

*Soleil luisant*<sup>1</sup> au franc azuré throsne<sup>2</sup>,  
Les grans vertus de ton champflory m'ont  
Bouté en train, si qu'à ton flory mont  
Mon épistolle indigne se patrone....

Depuis, à tort certainement, nous mettons un *d* final, sans doute à cause du latin *Florimundus*.

Quoi qu'il en soit, la renommée du seul ministre des finances, qui, je le redis encore, ait diminué de moitié les impôts en France, n'existe plus, et son souvenir est à peine conservé maintenant à Montbrison, lieu de sa naissance, où subsiste toujours la chapelle des Robertet, fondée par Jean son père, terminée par Florimont en 1524, et à Blois, sa patrie d'adoption, la ville dans laquelle il s'unit avec Michelle Gaillard ; la cité qu'il orna de l'hôtel d'Alluye, ce bijou trop écrasé par la réputation du château de Blois, puis de la chapelle d'Alluye, bâtie au côté sud de l'église Saint-Honoré. Toutefois, les ruines du somptueux château de Bury redisent encore le nom du grand Trésorier, l'ami, le conseil et le principal ministre, entre 1510 et 1515, du *Père du Peuple*, Louis XII. La rapidité avec laquelle fut élevée cette magnifique construction, les richesses du bon Trésorier, sa puissance serviable, son renom d'honnêteté, enfin la disparition de sa famille dans les mâles en 1603, à Bury même, puis la ruine, si promptement arrivée, de ce beau château, abandonné par ses propriétaires, sans que la guerre ou l'incendie aient passé par là, tout ceci contribua rapidement à mêler, dans l'esprit des gens du pays,

<sup>1</sup> Soleil luisant. — La bande d'or.

<sup>2</sup> Franc azuré throsne. — Le fond de l'écu qui est d'azur, comme celui de l'écu de France.

le nom de Florimont aux anciennes légendes qui avaient cours depuis plusieurs siècles dans la localité.

J'ai voulu connaître les traits de ce grand homme, et j'ai pu admirer un portrait authentique, précieusement conservé chez M<sup>me</sup> de Gastebois, à Blois. Il est sorti du château même de Bury et fut retrouvé chez le fermier de ce domaine au commencement du siècle. Florimont est peint sur bois presque de profil, et c'est l'une des meilleures peintures de cette époque, 1490 à 1510, où les artistes italiens commençaient d'affluer en la cour, c'est-à-dire à Amboise et à Blois. Vêtu d'une robe rouge, bordée d'une fourrure brune croisée sur la poitrine et faisant voir autour de son cou puissant une petite frisette blanche qui garnit un vêtement de dessous noir, Robertet laisse apercevoir, sous le mortier brun qui le coiffe, ses cheveux blonds et taillés courts. L'œil est bleu et vif, le nez long, droit et fin, la bouche petite et parfaite. Le galbe du menton est semblable à celui de Napoléon I<sup>er</sup>, et indique la volonté. Tout dans cette figure, entièrement rasée, est frais, florissant, gracieux, montrant une bonne santé, dans l'âge mûr de 35 à 37 ans.

L'ensemble de la physionomie fait croire à une grande finesse unie à beaucoup de calme et de bonté, nous dirions de bienveillance. Ce remarquable portrait est original ; il a servi à faire les copies ci-après, et porte en tête ces simples mots : FLORIMONT ROBERTET. Il a environ 0<sup>m</sup> 50 de hauteur sur 0<sup>m</sup> 35 de largeur, et représente le Trésorier à mi-taille et trois quarts de grandeur naturelle. C'est une œuvre superbe ! La première copie de ce portrait est au Musée de Blois, salle d'entrée du haut, presque au-dessus de la porte. Elle a cette mention : *Anno 1490 aetatis suae 40*, et offre les armes de sa famille, mais pas la brisure des

siennes propres, Je ne sais en vertu de quoi on a ajouté qu'il avait 40 ans en 1490, puisque l'original n'en parle pas, et que M. Gras donne la date de sa naissance le 11 février 1457. Il aurait donc eu 33 ans, et non 40 ans, en 1490.

La seconde copie du même portrait est dans l'ancien oratoire de Michelle Gaillard, sa femme, à l'hôtel dit d'Alluye, que Florimont fit construire à Blois après 1498, et qui ne pouvait encore porter ce nom, puisque le constructeur n'est devenu baron d'Alluye que par échange en 1510 avec Antoine de Luxembourg, C<sup>te</sup> de Brienne et de Roussy, Chambellan du Roy Louis XII. Le susdit Antoine avait hérité d'Alluye en 1505, année même où Florimont était devenu propriétaire de la baronnie de Brou, par échange avec l'évêque de Chartres.

Remarquons dès lors que le portrait original a été peint avant 1505, puisque on n'y indique aucun titre territorial, et que la copie du Musée de Blois a été faite après 1510, car on y donne le titre de Baron d'Alluye à notre grand ministre.

La famille Robertet, que l'on peut faire remonter authentiquement à Jean I<sup>er</sup> Robertet, vivant en 1405 ( et on le croit fils ou petit-fils de Paul Robertet, valet de chambre préféré du Roy Philippe VI, de Valois), portait des armoiries dessinées par ce Roy. Dans l'oraison funèbre de Florimont Robertet, prononcée à Blois par Mgr. Allemand, Évêque de Grenoble, en 1527, ce prélat énonce que les armoiries de la famille furent données par Philippe VI à Paul Robertet, son valet de chambre, et « dessinées de la main du Roy mesme, *pour prouver*, « disoit Sa Majesté, que son Officier Robertet l'avoit « bien servie, parce que, lorsque les Médecins déses-

« péraient de sa vie, il avoit été aussi prompt qu'un *aigle*<sup>1</sup>  
« à le secourir, et l'avoit veillé jour<sup>2</sup> et nuit<sup>3</sup>, trois fois  
« plus que tous les autres. » (Joseph Delaroa, Galerie  
de Portraits Foréziens.)

Quelles étaient donc ces armoiries données et dessinées, avant 1350, par un Roi, pour rappeler un éminent service personnel que lui avait rendu son valet de chambre ? Nous allons voir ce que disent les divers auteurs.

Différents auteurs

qui ont décrit les armoiries de la famille Robertet

Jean LELABOMEUR,

tome II des *Mémoires de Castelnau*. — 1659.

De *sable*, à la bande d'or chargée d'un *vol* de sable, accompagnée de deux étoiles aussi d'or.

(Mais la gravure sur bois indique *un demi-vol* senestre au lieu du demi-vol *dextre* des autres sculptures, peintures et gravures des armoiries de la famille.)

BERNIER. — 1682. — *Histoire de Blois*.

D'*azur* à la bande d'or, chargée d'un *vol* de sable, accompagnée de trois étoiles d'*argent*, deux et une.

(Cet auteur pouvait mieux décrire ces armoiries ; il les avait sous les yeux, tant à l'hôtel d'Alluye qu'à la chapelle de Saint-Honoré, bâtie par Florimont.)

<sup>1</sup> De là le demi-vol des armoiries.

<sup>2</sup> Le jour. — La bande d'or.

<sup>3</sup> La nuit. — Le fond d'*azur* avec les trois étoiles d'*argent*.



HUBERT, chanoine de Saint-Aignan d'Orléans. *Généalogies des principales familles de l'Orléanais*. — 1700.

D'azur à la bande d'or, chargée d'un demi-vol de sable, accompagnée de trois étoiles d'argent, une en *chef* et deux en pointe *posées en bande*.

(C'est l'exacte description de l'écusson de la vitre de Saint-Honoré, conservé aujourd'hui au musée de Blois, *sauf la filière* dont je parlerai ci-après.)

LA CHENAYE-DESBOIS.

*Dictionnaire de la Noblesse*. — 1775 à 1784.

D'azur à la bande d'or, chargée d'un demi-vol de sable, accompagnée de trois étoiles d'argent, 2 et 1.

(Il a voulu dire, sans doute, 1 et 2, mais il a peut-être copié Bernier, quoiqu'il dise un demi-vol au lieu d'un vol, qui se trouve dans l'*Histoire de Blois*.)

GOURDON DE GENOUILLAC.

*Armeiries des maisons nobles de France*. — 1860.

(Cet hérauldiste a copié la description de la Chenaye-Desbois et commis la même interversion: 2 et 1 pour les étoiles d'argent.)

CH. GRANDMAISON. *Dictionnaire héraldique*.

Collection de l'abbé Migne, colonnes 60 et 705. — 1831.

D'azur, à la bande d'or, chargé d'un demi-vol de sable, entre trois étoiles d'argent, *une sur le canton senestre du chef, et les deux autres en pointe*.

(On ne peut en mettre qu'une seule en pointe; comment est donc placée l'autre? Il aurait fallu le dire.)

LOUIS DE LA SAUSSAYE.

*Blois et ses environs*, 4<sup>e</sup> édition. — 1867.

D'azur, à la bande d'or, chargée d'un vol de sable, accompagné de trois étoiles d'argent, 2 et 1.

(Aurait-on copié dans Bernier, tandis qu'on avait les sculptures, les peintures et les vitraux sous les yeux ?)

G. DE RIVOIRE DE LA BASTIE. *Armorial du Dauphiné*.  
1867.

D'azur, à la bande d'or, chargée d'un demi-vol de sable, et accompagnée de trois étoiles d'or.

(Il aurait fallu dire comment elles étaient placées ces trois étoiles d'or. En l'absence d'indications précises, on blasonnera toujours 2 et 1, ce qui est inexact.)

Hippolyte CROZES.  
*Monographie de la cathédrale d'Albi*. (3<sup>e</sup> édition.)

D'azur, à la bande d'or, chargée d'une aile de corbeau de sable et accompagnée de trois étoiles de six raies d'argent, une en chef et deux en pointe.

(Pris sur les écussons peints en 1511 à la voûte de la cathédrale d'Albi ou sculptés sur la face latérale droite ; mais pourquoi ne pas dire comment sont ordonnées les deux étoiles indiquées en pointe, et parler d'une aile de corbeau au lieu du demi-vol dextre, et d'ailleurs ce devrait être une aile d'aigle ? Nous en avons vu la raison.

L.-Pierre GRAS.  
*Revue Fozérienne* d'octobre 1869,

D'azur, à la bande d'or, chargée d'un demi-vol de sable, et accompagnée de deux étoiles d'or.

(Peut-être feu M. Gras a-t-il pris cette description sur les vitraux de la chapelle de Robertet dans l'église Notre-Dame-d'Espérance de Montbrison, et je n'ai pu vérifier le fait ; peut-être encore a-t-il donné ces armes d'après Claude Le Laboureur dans ses Masures de l'Isle-Barbe. 1682 ?)

Il serait assurément fastidieux de prolonger cette recherche des armoiries de la famille Robertet dans d'autres auteurs, qui, sans doute les décriraient peut-être moins bien encore. Quelles étaient-elles donc ces armes, que la tradition nous dit avoir été dessinées par un Roi de France?

Robertet portait : *d'azur, à la bande d'or chargée d'un demi-vol dextre de sable, accompagnée de trois étoiles à six rais d'argent, une in chef, au canton sénestre, une à dextre du milieu de l'écu, la troisième en pointe.*

C'est ainsi qu'elles furent peintes et sculptées sur la cathédrale d'Albi en 1514 ; à l'hôtel d'Alluye, sur la porte de l'escalier, vers 1505, et dans la grand'salle sur la ravissante cheminée que M. Duban a si bien restaurée. C'est bien celles-là dont on retrouve le fond et les détails plus ou moins écornés dans tous les auteurs.

Mais ce qu'aucun d'eux n'a remarqué, à ma connaissance du moins, ce que je signale avec bonheur à votre attention, c'est la brisure qui charge partout les armes personnelles de Florimont Robertet dans deux monuments blaisois qu'il avait édifiés.

1° A l'hôtel d'Alluye, tous les écussons sculptés, soit seuls, soit partis de Gaillard, sauf celui de l'entrée de l'escalier, sont brisés d'une FILIÈRE ENGRÊLÉE.

Dans la grand'salle, à gauche de la superbe cheminée, l'écusson peint de Florimont est brisé d'une *filière engrêlée de gueules* : à droite de la même cheminée, on aperçoit le parti de Florimont Robertet et de Michelle Gaillard, sa femme, et le demi-écu de Florimont a la même filière engrêlée de gueules. Le demi-

écu de Michelle Gaillard est d'or, à six treffles de sinople, 5 en orle et un en cœur, à deux papegais affrontés de sinople, allumés, becqués, membrés et colletés de gueules, empiétant à dextre et à sénestre le second treffle de l'orle, tenant et bequetant celui du cœur, leurs queues fourchues *de deux plumes*, descendant presque en pointe et surmontés chacun d'un *Tau* de gueules en chef.

Si je donne ici les armes de la famille Gaillard avec tant de détails, c'est parce que la plupart des auteurs les décrivent d'une manière erronée et qu'il me serait facile de faire, pour les armoiries de Madame Robertet, une liste d'auteurs qui les ont mal blasonnées, aussi longue que pour celles des Robertet.

Mais je ne veux pas abuser de votre patience pour des choses aussi sèches que ces listes d'erreurs ; j'aime mieux vous dire que dans l'hôtel d'Alluye les sculptures et peintures montrent les trois étoiles à six rais, sauf un seul écusson, le plus grand et le mieux conservé (on le dirait tout neuf) ; c'est celui qui orne la clef de voûte sous l'oratoire de Michelle Gaillard. Les étoiles de celui-là ont sept rais. Y aurait-il là un rapport avec le nombre des enfants de Florimont ?

2° A l'église paroissiale de Saint-Segondin des Vignes, dont dépendait pour le culte le château de Bury, et que Florimont lui-même avait augmentée, restaurée et ornée de vitraux, une vitre portait ses armoiries et celles de sa femme. Le vitrail fut brisé par la grêle en 1865 ; mais une main, pieuse pour nos antiquités blaisoises, un membre de notre Société Archéologique du Vendômois et savant archéologue, a conservé les deux écussons entiers, qui se voient dans la salle du premier, au Musée

de Blois, sur les vitres de la croisée de Louis XII. Ces deux armoiries sont bien telles que je les ai blasonnées plus haut, à l'exception d'une légère différence pour chacune d'elles dans la position d'une ou de plusieurs pièces.

Dans l'écusson de Florimont, l'étoile à six rais du chef n'est pas au canton sénestre ; elle est au milieu du chef, en ligne verticale avec celle de la pointe ; la bande d'or est plus étroite que dans le dessin que je donne d'après l'hôtel d'Alluye, et l'écu de forme allemande, un peu échancré à dextre, est brisé d'une filière engrêlée de gueules.

L'écusson de Michelle Gaillard, sur le vitrail, ne présente d'autre différence avec celui de l'hôtel d'Alluye que celle-ci : les treffles sont renversés, la queue en l'air.

Voyons maintenant la signification de la filière engrêlée comme brisure au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle, temps des hérauts d'armes, où l'on ne s'écartait pas encore des règles précises du blason, où cette science était bien connue, étudiée, aimée et respectée.

Divers auteurs ont parlé des brisures ; mais Jean Boisseau, qui les résume tous, nous dit, en la 1<sup>re</sup> partie de son *Promptuaire Armorial*, p. 11, chap. v (indiqué vi par faute d'impression), *Des Brisures*, que le 4<sup>e</sup> enfant d'une Maison noble brisait les armes pleines de son père *d'une filière, engrêlée, ou autrement*. Ce dernier mot signifie que la filière peut être autrement qu'engrêlée, c'est-à-dire dentelée, danchée, ondée, nébulée, componnée, etc. ; mais il paraît bien que la brisure la plus habituelle pour le 4<sup>e</sup> mâle de la famille était *la filière engrêlée*.

De ce rapprochement, relevé certes pour la première

fois que je sache à l'égard de Florimont, ne suis-je pas en droit de penser, sinon de conclure, que le grand Florimont n'était ni l'aîné ni le second des fils de Jean Robertet, Il du nom, mais qu'il devait être son 4<sup>e</sup> fils, et venir après François, Charles et Jacques, ses frères, auxquels il survécut, du moins aux deux derniers ? François Robertet, d'après M. Gras, était l'aîné, et ceci me paraît incontestable : car il hérite de Jean, son père, le fief des Buillons (commune de Chambon, en Forez), les charges paternelles de Bailly d'Usson, en Auvergne, de notaire-secrétaire du duc de Bourbon.

C'est lui qui reste d'abord dans le Forez, et se marie tout près de là, en Auvergne, à Colette de la Loëre ; d'après ces indices, je le crois bien l'aîné ; malheureusement je ne connais ni la date de sa naissance, ni celle de sa mort, qui eût pu nous servir de contrôle. Seulement nous savons sa fille mariée en 1515, c'est-à-dire bien avant que la première fille du grand Florimont eût épousé Claude d'Estampes, en 1520 ; ce qui est une présomption qu'il devait être plus âgé que son frère, alors au faite du pouvoir.

Charles, élu évêque d'Albi en décembre 1510, mourut le 9 août 1515, et son frère Jacques, appelé Jean par son épitaphe, lui ayant succédé en 1515, mourut à Paris en juin 1518.

D'après la date de leur élévation à l'épiscopat, et la date de leur mort, il est permis de supposer que ces deux frères se suivaient de très-près, avaient peu de différence d'âge, et on peut les croire plus anciens que le vertueux Florimont, qui, tout accablé qu'il eût été du souci et de la charge totale des affaires de France, pendant vingt-cinq ans de guerres et de négociations, ne



**L**orimont

**R**obertet

**R**

ichelle

**R**

aillard

**R**







mourut que le 29 novembre 1527<sup>1</sup>, âgé de soixante-dix ans. Le Journal d'un Bourgeois de Paris, page 330, nous dit en effet : « Au dit an (1527), le vendredi pénultième jour de novembre, Maître Florémont, Robertet, Trésorier de France et secrétaire du Roy, mourut au Palais à Paris, du quel il étoit Concierge. »

Sa mort bien postérieure aux décès de ses deux frères ci-dessus indiqués, me fait donc croire encore plus fortement que je ne me trompe pas en pensant, d'après la filière engrêlée de gueules brisant ses armes, que Florimont Robertet devait être le quatrième fils de Jean Robertet. Ce fait, peu important en lui-même, montrerait une fois de plus s'il était prouvé, qu'autrefois le droit d'aînesse (lequel n'existait pas dans le Tiers État, mais dans l'ordre de la Noblesse seulement, comme en Angleterre), s'il laissait à l'aîné les charges et les fiefs paternels, poussait par nécessité tous les cadets à chercher fortune dans l'Église, l'armée ou la finance. On est tout étonné, en lisant l'histoire du passé sans prévention, de voir la longue liste de cadets arrivés à la gloire et aux honneurs dans tous les genres, alors que les aînés ne nous sont remémorés que par de poudreuses généalogies.

---

<sup>1</sup> « Florimont Robertet a contresigné, le 24 juillet 1527, l'édit fait, publié et prononcé en la présence du roi François I<sup>er</sup>, et, par un commandement, le dit seigneur étant en son conseil estroit (privé), les gens du Parlement illec assemblés; auquel Conseil estroit se trouvoient: le Roy de Navarre, Messeigneurs les Duc de VENDOSME, comte de St-Pol, Archevêque de Sens, Chancelier de France, et le Grand-Maitre, Grand Escuyer de France, Grand Sénéchal de Normandie, Premier Chambellan, l'Archevêque de Bourges, et le sieur d'ALLUYE, Conseiller-Chambellan ordinaire, présents le 24<sup>e</sup> jour de juillet 1527. » — (Dupuy, *Traité de la majorité de nos Rois*. 1655, pp. 305, 306 et 307.)

# **SAINT BIENHEURÉ**

ET

## **ALESSIA**

### **LÉGENDE**

A Messieurs les Membres de la Société  
Archéologique du Vendomois

---

Lorsqu'au soleil couchant du sommet des rochers  
S'allonge sur Vendôme et sur ses vieux clochers  
Le spectre du château géant qui les domine,  
Vous qui vous souvenez, marchez vers la colline ;  
Vous verrez à mi-côte un portail écroulé.  
Cherchez-vous le sentier qu'un autre âge a foulé ?  
— Sa trace a disparu dans l'herbe et sous la ronce.  
Eveillez-vous l'écho ? — Sa voix est sans réponse.  
Vénérez la ruine où la plante a fleuri,  
L'asile du passé qu'un saint eut pour abri !

La Gaule périssait, victime frissonnante.  
C'est alors qu'à Vendôme un batelier de Nante  
Transporte un voyageur. Il était jeune et beau,  
Vertueux, éloquent ; la foi, brillant flambeau,  
Illuminait ses traits ; sa voix puissante et pure  
Lui conquérait les cœurs charmés par sa figure.  
Il annonçait à tous un Dieu plein de bonté  
Fait homme humble et petit, mais grand de charité.

La foule s'écriait, émue à son langage :  
Gloire au saint messenger ! Gloire au divin message !  
Et ce peuple acceptait, séduit, stupéfié,  
Le testament d'amour du Dieu crucifié.

O Bienheureux, tout cède à ce Dieu qui t'amène.  
Un dragon, dont la fange est l'inferral domaine,  
Décimait les humains, abimés dans l'effroi,  
Tu déflas sa rage, il tomba devant toi.  
Et du monstre abattu la grotte mortuaire  
Devint de ce pays le premier sanctuaire,  
Source vivifiante, où l'apôtre inspiré  
Versait la foi divine à ce peuple altéré.

Un jour qu'il parcourait la forêt druidique,  
Il aperçut, pleurant près du dolmen antique,  
Une vierge à genoux. Comme au jour du réveil  
L'anémone s'entr'ouvre et cherche le soleil,  
Comme brille une étoile en la nuit qui l'opprime,  
Son œil triste brillait sous sa flottante tresse :  
« Chaste enfant, dit l'apôtre, ici qu'évoques-tu ?  
« Un Dieu sourd et muet, fantôme sans vertu.  
« De ses dolmens le Christ a chassé le mystère.  
« Un autre autel sourit aux espoirs de la terre.  
« Celui qui peut toucher ton cœur et le remplir  
« Y cache sa grandeur. Viens, il va t'accueillir.  
« Ces pierres sont sans voix, leur silence te blesse.  
« Il t'aime. Sa puissance invite ta faiblesse.  
« Viens, douce Alessia, Jésus mort sur la croix  
« Te ressuscitera comme lui, si tu crois !

Aux regards de l'enfant, l'avenir, sombre abîme,  
S'est empourpré des feux d'un horizon sublime.

Comment douter d'un Dieu qui donne à l'innocent  
Le ciel pour espérance et pour gage son sang ?

Elle tombe vaincue aux pieds du solitaire.  
Qui l'eût surprise alors, reflétant à la terre  
Les extases du cœur sur son visage en feu,  
Eût cru voir se pencher la Gaule devant Dieu.  
D'une souche héroïque unique fleur qui reste,  
Gardant les doux parfums pour le jardin céleste,  
Elle a brisé l'espoir enfermé dans son sein.  
Mais le Seigneur s'émut d'amour à ce dessein.  
Mère, elle eût mis au jour une race asservie,  
Vierge, elle engendre un peuple à l'éternelle vie.

Pour elle les parvis divins se sont ouverts,  
Elle y voudrait pouvoir entraîner l'univers.  
Etoile du matin qui devance l'aurore,  
Elle éclaire chaque âme et chaque âme t'adore,  
O Jésus ! Ta croix brille et défend chaque seuil.

C'étaient les jours de paix. Voici l'ombre et le deuil !  
Vendôme voit pâlir la touchante figure  
Du Saint qui la charma, qui l'aime et la rassure.  
Avec lui le bonheur, l'espoir, la vérité,  
Invisible cortège, entraient dans la cité.  
Il meurt ! Tous ces trésors pourront-ils donc renaître ?  
Il n'était qu'un disciple, il lui laissait le Maître.  
Mais tous redemandaient leur père, leur appui !

Un monument marqua ce qui restait de lui.  
Alessia toujours visitait cette tombe,  
Sur ce nid désolé planait une colombe.  
Elle venait prier au bord du roc fermé,  
Ecoutant dans la mort son chaste bien-aimé

Et, comme aux pieds du Christ gémissait Madaleine  
Répandant ses parfums et son âme trop pleine,  
Alessia couvrait le sépulcre de pleurs.

L'ouragan jusqu'au ciel porte l'encens des fleurs.  
La douleur mène à Dieu l'âme qu'elle a brisée.  
La vierge a pressenti l'heure prophétisée.  
Aux baisers de sa mère, à ses larmes de feu,  
Elle répond : « Courage ! Oh ! je vois le saint lieu,  
« Je cours t'y préparer la couronne et l'ivresse,  
« Qu'on me porte au sépulcre où dort saint Bienheureé,  
« Que la mort nous unisse en son linceul sacré ! »

Son désir s'accomplit. Près d'Alessia morte,  
La ville est accourue, elle lui fait escorte.  
Ses sœurs n'ont pas voulu laisser des bras plus forts  
A son dernier abri porter ce vierge corps.  
Voyez-la s'avancer sur leurs chastes épaules,  
Et marchant à côté le vieux peuple des Gaules.  
Il s'arrête muet en face du rocher  
Où tant de fois naguère il est venu chercher  
Le conseil et la force. Il pleure, il s'agenouille.  
Le sol vient de trembler sous la main qui le fouille.  
Céleste Bienheureé ! tu renaiss un instant,  
Ton visage apparaît immobile, éclatant.  
La mort, en te plongeant au fond de son abîme,  
A reculé devant ton visage sublime.  
Tu dormais, souriant comme à ton dernier jour,  
La foule t'acclama dans un long cri d'amour.

Les vierges qui portaient leur sœur inanimée  
Posèrent en tremblant cette dépouille aimée

Près du saint endormi. Sous le même linceul  
Ils furent étendus dans l'ombre seul à seul,  
Et, comme dans la vie, où leurs âmes s'aimèrent  
Et des mêmes espoirs tous deux s'enflammèrent,  
Leurs deux corps, dans la paix de ce lit nuptial,  
Attendaient réunis leur réveil triomphal.

Saint Bienheureé rayonne en votre basilique.  
Qui donc l'a séparé de la vierge héroïque ?  
Je la cherche aux abords du vieux temple écroulé;  
Près du roc, leur tombeau que le lierre a voilé.  
Qui sait ? Cette caverne, où sous mon pas sonore  
Roulaient des ossements, peut-être garde encore  
La vierge ensevelie : « Ecoute mon appel,  
« Alessia, je veux t'élever un autel,  
« Toi, l'honneur, le salut du peuple de Vendôme,  
« Pousse du pied le roc, chaste et pieux fantôme,  
« L'erreur nous envahit, accours comme autrefois,  
« Viens dissiper sa nuit, ô fille des Gaulois. »

Tout à coup j'entendis une voix calme et douce,  
L'ange de ces rochers, endormi sous la mousse,  
S'éveillait à mes pleurs et me parlait ainsi :  
« Celle que vous cherchez, elle n'est plus ici,  
« Ne la demandez pas au caveau funéraire ;  
« A la voix du Seigneur déchirant son suaire,  
« Elle est ressuscitée. » Et mon cœur tressaillit ;  
Une lumière immense à mon regard jaillit.

O Gaule, j'ai vu là l'histoire de ton âme.  
Elle eut ce désespoir et ce réveil de flamme !  
Au pied du froid dolmen c'est elle qui pleura,  
C'est elle que le saint envoyé rencontra

Plaintive, défaillante, asservie, immolée,  
Elle qu'il a conquise au ciel et consolée,  
Elle qui, succombant aux tortures du sort,  
Par la vertu du Christ, ce vainqueur de la mort,  
D'un nouvel avenir salua l'espérance  
Et pour l'éterniser reçut le nom de France.

Paul BLANCHEMAIN.

---

## ERRATA

---

La signature de la *Description sommaire des objets offerts* (Objets d'art et antiquités) doit être L. M., et non P. M., comme le portent les Bulletins précédents.

---

Page 243, 4<sup>e</sup> ligne (*La Chapelle de saint Louis à Carthage*), lire 4 août 1270, au lieu de 4 août 1870.

Page 145, 5<sup>e</sup> ligne, les quatre premiers vers de la strophe doivent être rectifiés ainsi :

Sur les décombres du Royaume  
Dont Annibal fut le géant,  
Un Bourbon couvrit de ce dôme  
Le lit de mort du conquérant.

---



# T A B L E

## Séance du 13 janvier 1876.

|                                                                                                                                                       |        |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| Liste des membres présents . . . . .                                                                                                                  | Page 1 |
| Liste des membres admis depuis la séance du<br>14 octobre 1875 . . . . .                                                                              | 2      |
| Comptes du Trésorier pour 1875 et budget de<br>1876 . . . . .                                                                                         | 2      |
| Liste des membres décédés en 1875. . . . .                                                                                                            | 6      |
| DESCRIPTION SOMMAIRE des objets offerts à la<br>Société ou acquis par elle depuis la séance du<br>14 octobre 1875. . . . .                            | 7      |
| DISCOURS de M. Nouel, président sortant . .                                                                                                           | 18     |
| Vote d'une médaille à M. de Maricourt, capitaine<br>et historien de la Mobile de Vendôme. . . .                                                       | 16     |
| Installation du nouveau Bureau nommé à la réu-<br>nion générale du 14 octobre 1875. . . . .                                                           | 16     |
| DISCOURS de M. de Rochambeau, président . .                                                                                                           | 17     |
| CHRONIQUE . . . . .                                                                                                                                   | 19     |
| NOTE sur la déclinaison de l'aiguille magnétique<br>à Vendôme en 1876, par M. E. Renou . . .                                                          | 20     |
| BLANCHE DE CASTILLE A VENDOME (mars 1227)<br>par M. A. Duvau . . . . .                                                                                | 22     |
| SOUVENIRS DE L'INVASION ALLEMANDE DANS<br>LES ENVIRONS DE MONTAIGNE (1870-71), par<br>M. l'abbé Constant Bourgoigne, curé de Vil-<br>lavard . . . . . | 36     |

|                                                                                                            |    |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| SUPPLÉMENT aux documents sur l'église Saint-Laurent de Montoire . . . . .                                  | 60 |
| ETUDES SUR LES VERBASCUM DE LA FRANCE, ET DE L'EUROPE CENTRALE, par M. Franchet ( <i>Suite</i> ) . . . . . | 65 |
| RÉSUMÉ DE L'ANNÉE MÉTÉOROLOGIQUE 1874-1875, par M. G. Boutrais . . . . .                                   | 88 |

**Séance du 6 avril 1876.**

|                                                                                                                                                             |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Liste des membres présents . . . . .                                                                                                                        | 89  |
| Liste des membres admis depuis la séance du 13 janvier 1876 . . . . .                                                                                       | 90  |
| DESCRIPTION SOMMAIRE des objets offerts à la Société ou acquis par elle depuis la séance du 13 janvier 1876 . . . . .                                       | 90  |
| CHRONIQUE. — Lettre de M. l'abbé Brisacier à propos de la restauration de l'église de Nourray . . . . .                                                     | 97  |
| LES PRIEURÉS DE MARMOUTIER DANS LE VENDOMOIS, études historiques et archéologiques par M. A. de Salies. — <i>Prieuré de Saint-Martin de Lancé</i> . . . . . | 99  |
| QUELQUES NOTES SUR LA SEIGNEURIE DE SAVIGNY ET LES DROITS SEIGNEURIAUX, par M. de la Vallière. . . . .                                                      | 119 |
| QUELQUES NOTES SUR L'INVASION ALLEMANDE A SAINT-OUEN, par M. Poirier. . . . .                                                                               | 144 |
| ETUDES SUR LES VERBASCUM DE LA FRANCE ET DE L'EUROPE CENTRALE, par M. Franchet. ( <i>Fin</i> ) . . . . .                                                    | 157 |

|                                                                                                                         |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| TABLE alphabétique des noms et des synonymes<br>des <i>Verbascum</i> cités dans l'ouvrage de M. Fran-<br>chet . . . . . | 185 |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|

**Séance publique du 13 juillet 1876.**

|                                                                                                                                                                                                                                  |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Liste des membres présents . . . . .                                                                                                                                                                                             | 189 |
| Liste des membres admis depuis la séance du 6<br>avril 1876. . . . .                                                                                                                                                             | 190 |
| DESCRIPTION SOMMAIRE des objets offerts à la<br>Société ou acquis par elle depuis la séance du<br>6 avril 1876 . . . . .                                                                                                         | 190 |
| CHRONIQUE. — Notice relative à l'ardoise trouvée<br>dans les travaux de la tour Saint-Martin ( <i>fac-<br/>simile</i> ), par M. L. Martellière. — Note accom-<br>pagnant le don de 19 pièces d'argent, par<br>M. Caron . . . . . | 195 |
| LES PRIEURÉS DE MARMOUTIER DANS LE VEN-<br>DOMOIS, études historiques et archéologiques,<br>par M. A. de Salies ( <i>Suite</i> ) . . . . .                                                                                       | 200 |
| NOTE SUR LES LETTRES DE SAINT YVES, évêque<br>DE CHARTRES, par M. Rigollot. . . . .                                                                                                                                              | 219 |
| LA CHAPELLE DE SAINT LOUIS A CARTHAGE,<br>poésie, par M. le général de Valabrègue . . . . .                                                                                                                                      | 241 |

**Séance du 12 octobre 1876.**

|                                                                          |     |
|--------------------------------------------------------------------------|-----|
| Liste des membres présents . . . . .                                     | 249 |
| Liste des membres admis depuis la séance du<br>13 juillet 1876 . . . . . | 250 |

|                                                                                                                                            |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| DESCRIPTION SOMMAIRE des objets offerts à la<br>Société ou acquis par elle depuis la séance du<br>13 juillet 1876 . . . . .                | 250 |
| Elections des membres du Bureau pour l'année<br>1877 . . . . .                                                                             | 259 |
| CHRONIQUE. — Notice sur Cellé. — Le crochet<br>mérovingien du Rouillis. — Un cas de tonnerre<br>en boule . . . . .                         | 260 |
| LES PRIEURÉS DE MARMOUTIER DANS LE VEN-<br>DOMOIS, études historiques et archéologiques,<br>par M. A. de Salies ( <i>Suite</i> ). . . . .  | 269 |
| VENTE PAR HENRI IV de deux fours à ban à Ven-<br>dôme et d'une coupe de bois dans la forêt de<br>Champrond, par M. Joseph Thillier . . . . | 286 |
| UNE SIMPLE REMARQUE HÉRALDIQUE sur la fa-<br>mille Robertet, par M. H. de la Vallière. . .                                                 | 305 |
| SAINT BIENHEURÉ ET ALESSIA, légende en vers,<br>par M. Paul Blanchemain . . . . .                                                          | 319 |

FIN

